This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

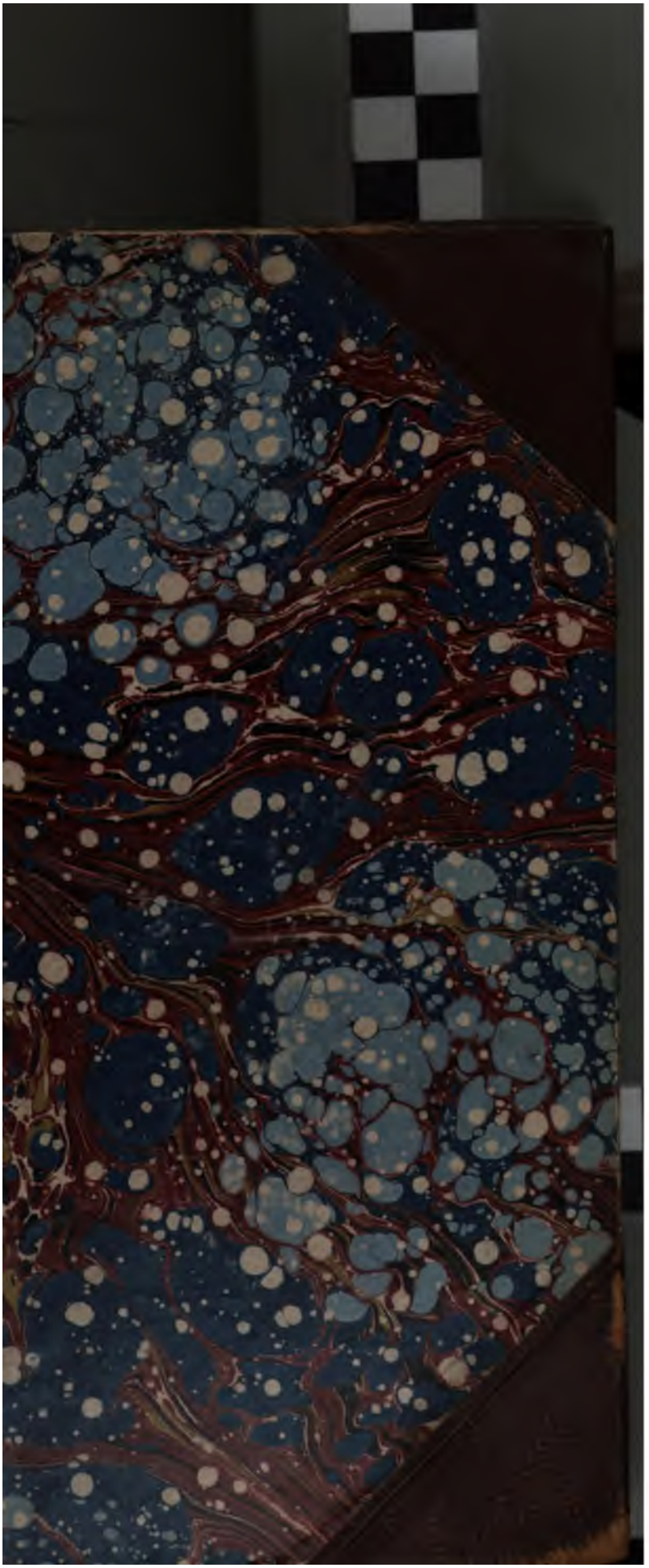
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Fr 1580.44

SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE
RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

l'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

AVEC L'HISTOIRE DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques; des Oracles Sibyllins; de l'Anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle; suivi d'un Coup-d'Œil sur celui de Carlsbad; des Souvenirs de la Bretagne sur la Vendée Militaire; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de Trois Mille inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'île Ste-Hélène.

Tome Troisième.

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

IMPRIMERIE DE MOMORO-DONDEY.

Mémoires Historiques

ET SECRETS

DE L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE.

Fr 1580.44

INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE
RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

J. Ribault Del. Bernard fils sc.

Je voyais s'avancer à grand pas l'espèce de prophétie qui me fut faite à l'époque de mon divorce. Elle annonçait que du moment où Napoléon me délaisserait, il cesserait d'être heureux.....

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

l'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte ;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

PLUS, L'INTÉRIEUR DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques ; des Oracles Sibyllins ; de l'Anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine ; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'Un Coup-d'Œil sur celui de Carlsbad ; des Souvenirs de la Belgique ou le Procès Mémorable ; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'île Ste-Hélène.

Tome Troisième.

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

Fr 1580.44

SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE
RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

PARIS, L'INTÉRIEUR DU SÉRAIL DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques, des Oracles Sibyllins, de l'anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine, de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'un Coup-d'Œil sur celui de Carlsbad; des Souvenirs de la Duchesse ou le Procès Mémorable; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII; de l'Exilée de Sainte-Hélène, et du tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et ornée des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'Île Ste-Hélène.

Tome Troisième.

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

Mémoires Historiques

ET SECRETS

DE L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE.

J. Rideout Del. Normand fils sc.

Je voyais s'avancer à grand pas l'époque de prophétie qui me fut faite à l'époque de mon divorce. Elle annonçait que du moment où Napoléon me délaisserait, il cesserait d'être heureux .....

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

l'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte ;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

PLUS, L'INTÉRIEUR DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques ; des Oracles Sibyllins ; de l'Anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine ; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'Un Coup-d'Œil sur celui de Carlsbad ; des Souvenirs de la Belgique ou le Procès Mémorable ; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'île Ste-Hélène.

Tome Troisième.

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

Fr 1580.44

Harvard College Library
B
Gift of
Mrs. E
Nov. 9, 1908

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

« Ainsi quand le ciel commence à se couvrir de nuages, un beau lys frissonne au premier murmure des Aquilons naissans ; mais quand tous les vents fondent ensemble, et que les eaux tombent en masse du sein des nues, sa tige courbée sous leurs efforts, est près de se briser : les secousses redoublent ; elle se brise et tombe au milieu de ses fleurs dispersées ; mais les fleurs, en se flétrissant, parfument encore de leurs doucs odeurs la terre qui les fit éclore. » YOUNG.

« Venez ici, mortels fortunés, et vous qui vivez au milieu des grandeurs. Quittez un moment vos bosquets fleuris et vos lambris pompeux. Ne croyez pas que je vous appelle pour vous attrister et troubler vos plaisirs. Non, je veux au con-

traire épurer, exalter dans vos cœurs le sentiment d'une joie solide. Je ne demande point que vous versiez les larmes de la pitié, mais plutôt que la paix dans l'ame, et le sourire sur les lèvres, vous attachiez votre ambition à des biens plus réels que les titres de brave et de belle (1). »

Les dangers, les fatigues de la guerre n'avaient point distrait Napoléon de renoncer à moi; il laissait tranquillement s'enfuir les jours et les heures qu'il passait auprès de son amie. Mais, bientôt, l'heureux Empereur va voir s'il est toujours ce même Bonaparte pour qui la fortune a fait tant de prodiges. Il se croit à l'apogée de sa gloire; il peut désormais défier l'univers. Cependant un rêve ambitieux vient de nouveau l'arracher à sa profonde sécurité (2).....

Il était six heures du matin, l'astre des nuits guidait son char vers un autre hémisphère;

---

(1) *Triomphe de la religion.*

(2) Mademoiselle de Tascher, nièce de Joséphine, fut promise au prince d'Aremberg, mais elle n'aimait point celui que l'Empereur lui destinait. Sa première pensée fut de se confier à sa tante; elle espérait bien que l'Impératrice ferait la confidence de son secret à Napoléon. Mais Joséphine se contenta d'en parler à madame de la Rochefoucauld. Celle-ci lui conseilla de n'en rien dire au maître, en lui faisant entrevoir : que si mademoiselle de Tascher devenait gouvernante des Pays-Bas, Sa Majesté trouverait

l'aube du jour commençait à blanchir le toit des maisons ; les réverbères suspendus dans les cours du Carrousel, ne jetaient plus qu'une lueur pâle et languissante. L'Empereur s'était retiré dans son cabinet, avec T*** et M***, lorsqu'il crut entendre quelque bruit dans une pièce qui conduisait à mon appartement. Il veut voir ce que ce peut être ; rien ne s'offre d'abord à ses regards, mais bientôt après il demeure immobile. Nul à mon aspect n'est plus frappé que Bonaparte ; il est saisi d'étonnement et de terreur, mais contraint de me recevoir. Je m'avance d'un pas tremblant vers l'arbitre de ma destinée ; je lève au ciel des yeux que la douleur mouillait de larmes. Alors je captive son attention ; il était d'une pâleur mortelle, son œil sombre et agité manifestait le trouble de son ame. Il fait quelques pas et s'arrête ; son émotion est près de le trahir..... en même tems, il fixe sur moi ses

---

une retraite agréable, dans la supposition où son époux voudrait se séparer d'elle. Depuis long-tems Napoléon en avait conçu la pensée. Le conseil de madame de la Rochefoucauld prévalut. Le mariage se fit sous de tristes auspices ; mademoiselle de Tascher n'abusa point le Prince qu'elle traita toujours avec une froideur extrême ; ils se séparèrent enfin, et la nièce de Joséphine, devenue libre, a pu donner son cœur et sa main à un époux de son choix.

regards : « Pardonnez-moi, lui dis-je, jugez quel coup terrible pour une ame aussi sensible que la mienne ; je crains d'offenser votre délicatesse, et pourtant mon inquiétude l'emporte. Croyez que je vous suis dévouée à jamais ; croyez que je donnerais mon sang pour vous voir constamment heureux. Hélas ! un triste pressentiment m'assure que le bonheur n'est plus fait pour nous deux. Daignez du moins apprendre qu'il est encore une femme qui n'existe que pour vous. Cette femme vous adore dans le fond de son ame; tout injuste que vous êtes à son égard, elle sera toujours prête à exécuter jusqu'à vos moindres volontés, et vous prouvera son attachement aux dépens même de sa vie!..... Vos ennemis connaissent tout l'ascendant que j'ai sur vous; ils ont juré de nous désunir. Les Tigellins de tous les règnes, ne soupçonneront jamais qu'il y eut des hommes assez généreux pour préférer la disgrâce à l'infamie, et l'honneur à la fortune. Je me dispose à m'éloigner sur-le-champ. » Mon époux, livré à ses réflexions, manifeste une feinte douleur ; quels combats se livrent en lui !... « Malheur à toi, homme infortuné, malheur à toi ; tu cours à ta perte ! m'écriai-je douloureusement (1).

(1) Un jour on avait présenté à l'Empereur un parent du fameux général Bischopf-werder, si connu en Allemagne

Oui, je te reverrai, homme ingrat et trop cher à mon cœur. Oui, malgré l'avenir que tu me pré-

---

comme l'un des chefs de la secte des illuminés. L'impératrice Joséphine le questionna beaucoup sur la panacée merveilleuse dont le ministre prussien avait dû faire un fréquent usage. Il se maintint toujours au plus haut degré de la faveur, et même son crédit devint immense sur l'esprit du roi Frédéric Guillaume. On ne peut pas douter, ajouta-t-elle en souriant : « que cet adepte du grand œuvre ne possédât un Talisman précieux. » Le comte de *** fit un signe affirmatif, en observant toutefois « que le dévouement du Général prussien fut sans bornes pour son souverain, lorsqu'il n'était encore que Prince royal, et ne jouissait d'aucune espèce de crédit. — Cela est vrai, reprend Napoléon, la reconnaissance parvint seule à opérer dans l'héritier du trône, ce que l'Impératrice n'attribue qu'à un pouvoir extraordinaire ! Je connais une personne, continua-t-il avec un grand sérieux, qui se plait à rattacher à un anneau, *soit disant constellé*, le plus immense pouvoir ! Cette même personne fut trouvée un soir tout en larmes. Une émeraude, sans prix, s'était détachée de l'anneau de *Gigès*. » L'Impératrice comprit aussitôt que c'était d'elle dont il voulait parler. Dans un autre moment, elle se permit de le plaisanter à son tour : « Ton ame ardente et généreuse, ton esprit rapide et élevé, ton génie audacieux, tes vertus militaires, et ton bouillant courage, ne t'empêchent pas quelquefois d'être le plus faible des hommes. Tu devrais te rappeler que dans un moment d'impatience, tu saisis cette bague (en la lui montrant), pour la jeter au feu. Aussitôt je fis

pares, je pourrai quelque jour te soutenir par mes sages conseils.

— » Arrête, Joséphine! me cria-t-il, et plains

---

un mouvement rapide, et m'écriai : Bonaparte, en détruisant ce charme irrésistible, ton avenir serait-il menacé? à l'instant même, sans le secours de personne, tu dispersas les cendres, tu retrouvas l'anneau, le replaças à mon doigt; le tout fut l'affaire d'un moment: L'enchantement est détruit, te répétai-je plusieurs fois.... Attentif à ce discours, tu romps enfin le silence. — Non, ma femme : *Potereste parlare colla nuova Circe, cosi designata da madama di Genlis.* Mais garde-toi surtout que cette femme célèbre n'apprenne au Préfet de police (*) : « que l'impératrice Joséphine possède

(*) Une femme, justement célèbre, madame la comtesse de Genl**, nous apprend dans ses curieux mémoires : « qu'une sorcière, digne du siècle de Catherine de Médicis, composait des bustes de cire pour les amans jaloux qui voulaient faire mourir leurs rivaux, en perçant les figures avec des stilets et des poignards (forgés sans doute par ces monstrueux Cyclopes de Vulcain)... » Une telle barbarie nécromantique indigna tellement madame de Genl**, qu'elle fit alors *sa première dénonciation*, instruisit le Préfet de Versailles de ce fait, dont il vérifia l'exactitude, et la sorcière fut bannie. Probablement madame de Genl** voulut ainsi la soustraire à la maligne influence de quelque successeur du conseiller Courtin, qui, par zèle et par charité, eût pu envenimer ses demandes et ses réponses, et de là l'envoyer à la mort. « En retournant à Paris, continue-t-elle, j'y trouvai une Magicienne en grande réputation. Elle avait prédit de hautes destinées à l'Impératrice régnante, qui la protégeait ouvertement. » On sait avec quelle force de raison et quelle liberté courageuse Cicéron s'est élevé contre les misérables superstitions de la religion payenne. A son exemple, une femme, douée d'un tact aussi fin, d'un raisonnement aussi profond,

ton époux; je regrette d'imiter, dans cette occasion, le vainqueur de la ligue, mais je me dois à mes peuples, j'appartiens tout entier à la gloire.

---

une bague, fondue et gravée sous les signes célestes les plus favorables! qu'elle la conserve avec un soin minutieux, et d'autant plus minutieux que c'est un don de sa grande Ma-

d'un esprit aussi juste qu'éclairé, nous ajoute : « Ne vaudrait-il pas mieux croire à l'Évangile, en réglant sa vie sur cette salutaire et divine croyance. Nul doute, mais nous n'ajoutons plus autant de foi à l'art des Aruspices. Les tems sont éloignés où l'on croyait l'état menacé d'un danger, *quand par hasard on ne trouvait point de cœur à un bœuf que l'on sacrifiait.* César, lui-même, pâlit, dit-on, à l'aspect d'un tel phénomène. Madame la comtesse de Genl** nous déclare qu'elle frissonna sérieusement, en remarquant dans la chambre à coucher d'un malade, une pendule, sur laquelle figuraient trois parques. L'une d'elle laissa échapper son fuseau, à l'heure même où l'ange de la mort vint fermer les yeux de M. de Puisieux... Madame la Comtesse entendit un bruit sourd et prolongé, qui porta la terreur jusqu'au fond de son ame. Le marteau des heures, frappant lentement sur son timbre, ajouta encore à sa juste épouvante. Une telle déclaration semblerait suspecte ou même imaginaire! Si toute autre personne nous racontait encore : « que dans la crainte de voir apparaître à ses yeux l'ombre du marquis de Montesson, *dont la rondeur semblait un phénomène*, elle préféra, et pour cause, se cacher sous la robe d'un commissaire, appelé pour procéder à l'apposition des scellés, plutôt que de s'exposer à tomber en syncope à l'aspect d'un tel fantôme?

Quoi! la femme la plus clairvoyante du siècle! quoi! l'auteur le plus aimable, l'auteur le plus spirituel, le plus fécond! croirait aux pressentimens! adopterait le système cranologique du docteur Gall! tâterait, de ces mêmes doigts qui pincent si harmonieusement une lyre, ses belles protubérances! Que dis-je, notre savante muse posséderait, au suprême degré, la science du docte Lavater...? Sans doute, elle juge les hommes au seul aspect de leurs traits!... Aussi l'empereur Napoléon

Je l'avoue, il m'en coûte extrêmement de me séparer de toi, mais ma puissance est devenue si colossale, que je dois l'asseoir sur des bases dont la solidité soit en harmonie avec le poids qu'elles ont à soutenir. Il faut un héritier à l'empereur Napoléon, et le sang des rois doit désormais s'enorgueillir de s'allier avec le mien (1). »

---

gicienne ! Ma femme est assez crédule pour penser que son élévation à la pourpre impériale, n'est due en partie qu'à ses merveilleux effets. » — L'Impératrice parut choquée de ses observations, et lui dit avec un peu d'humeur : *Ma non dubito del potere d'un talismano ch'io stessa possedo....*

(1) L'Empereur dînait toujours en tête à tête avec José-

disait, en parlant de madame la comtesse de Genl**, *ma correspondante des grands jours* est, selon moi, la première enchanteresse du globe ! L'auteur de madame de la Vallière possède le talent de me faire répandre de douces larmes.... Le poète Fontanes ne tarit point sur les éloges qu'il prodigue à la femme du siècle, et il ajoute : elle plaisante parfois l'impératrice Joséphine sur l'aveugle confiance qu'elle porte à sa destinée ! Mais on n'avoue point que le même hasard a fait rencontrer, dans le temple de la grande Magicienne, *les grâces et les talens !* Est-il bien permis, ajoute Napoléon, à cette encyclopédie vivante, de tourner en ridicule, *voire même mépriser*, ceux ou celles qui se croient ou se prétendent inspirés !... *Par pari refertur.* Au demeurant, si la réputation méritée de madame la comtesse de Genl**, n'est qu'un faible droit à mes yeux, en revanche, le plaisir que me procure sa correspondance privée lui assure à jamais le titre d'inimitable ! Ce titre, justement acquis, doit la flatter d'autant plus que les récompenses pécuniaires ont peu d'attrait pour elle. On la dit d'ailleurs très-bonne, très-noble et surtout très-désintéressée ! mais un peu trop crédule !

(Pensées de Bonaparte.)

Tels étaient les discours que prononçait l'Empereur, le soir même du jour où il me signifia, pour la dernière fois, qu'il était décidé à rompre tous les liens qui l'unissaient à moi (1).

« Tu veux t'illustrer encore, lui dis-je, par

---

phine; ce même jour, après avoir pris le café, il lui annonça son divorce. Elle s'évanouit durant trois heures. Napoléon fit appeler madame d'Alberg (qui, depuis, devint dame d'honneur de l'Impératrice couronnée): il la remit à ses soins, fit appeler sur-le-champ M. Corvisart, et se retira chez lui dans un état difficile à concevoir.

(1) Bonaparte, consul, désirait avoir un héritier de son nom. Mais, à cette époque, le dérangement de sa santé ne lui permettait pas d'espérer un si grand avantage. Il redoutait singulièrement l'influence de Joséphine sur l'esprit de certains généraux (car il était naturellement jaloux). A cette même époque, et pour attacher de plus en plus son épouse à son char, il lui conseilla d'annoncer qu'elle était enceinte. Il se réservait la faculté d'agir ensuite suivant les circonstances. Madame Bonaparte n'adopta point son conseil! « C'est de vous, mon ami, lui dit-elle agréablement, que je souhaiterais d'avoir un second fils; mais jamais je ne donnerai à Eugène un frère qui ne serait pas le sien. » Joséphine caressa long-tems l'idée qu'elle pouvait donner un véritable successeur à Napoléon. La scène changea tout à coup en 1807. Elle feignit de solliciter de l'Empereur la permission de déclarer qu'elle conservait encore l'espérance de devenir mère : « Un crime politique ne m'est plus nécessaire, madame; si je peux obtenir un héritier, je veux qu'il soit de mon sang. Et Napoléon, à

une alliance auguste avec un grand prince. C'est alors que l'on verra la jalousie, l'envie et la haine s'armer contre toi; tu t'élèveras chaque jour davantage dans l'espoir d'être enfin à l'abri du danger; et, tout à coup, un nouveau destin encore caché dans la profondeur des nuages, en sortira pour te renverser dans la poussière. »

Je lui révélai alors ce qui m'avait été dit relativement à son destin (1); il me prêta la plus

---

qui rien ne peut résister, saura, quand il en sera tems, commander à la destinée... »

(Note secrète.)

(1) Joséphine fut vivement affectée de son divorce : il paraît que, dans cette grande circonstance, l'Empereur joua parfaitement la comédie. Quelques jours avant le 10 décembre, Napoléon entra chez l'Impératrice, sans être annoncé. Elle était encore couchée; il s'assied sur le pied de son lit, et lui dit : « Je vais t'affliger, Joséphine, mais le bien de mes peuples exige impérieusement que je me sépare de toi. Il me faut un héritier. J'aurais voulu que tu pusses remplir mon vœu, mais maintenant la chose est impossible, et c'est à regret que je me vois contraint de prendre ce parti. » Joséphine était prévenue depuis long-tems par Fouché, des secrètes intentions de son époux; mais elle ne pouvait croire que jamais il en vînt à une pareille extrémité. Après lui avoir fait d'inutiles représentations, elle osa lui prédire que le jour où il la quitterait serait le dernier de sa gloire. « Il te faut une amie, lui dit-elle avec véhémence, et tu n'as que des flatteurs! Crois-tu que tes généraux te soient véritablement attachés? Non, la plupart n'attendent

grande attention, et lorsque j'eus fini, il se promena quelques momens en silence; ensuite, la plus vive agitation se peignit sur son visage; enfin,

---

que le moment propice pour tourner leurs armes contre toi. Crois-tu qu'ils verront de sang-froid l'empereur Napoléon chercher une alliance parmi les filles des rois? Non, ils ont été élevés à la même école que toi, ils ont acquis la véritable noblesse au prix de leur sang, et le blason dont ils font le plus grand cas ce sont les preuves de bravoure qui leur donnent cette puissance formidable dont ils jouissent en Europe. Mais crois bien qu'ils ne voient en Bonaparte que leur égal; s'ils soutiennent l'éclat de son trône, c'est que son élévation est selon eux leur ouvrage. Ils te croient grand! parce que ta gloire rejaillit sur eux. S'ils t'encensent, ils respirent avec délices l'encens d'un pouvoir qu'ils partagent. Mais du moment qu'une femme étrangère viendra s'asseoir à tes côtés, la cour d'alors ne sera plus dirigée par la même influence. Tu es un homme trop nouveau pour que les anciennes familles se rattachent véritablement à ta personne! Tu peux les combler de biens, tu peux même, et tu dois leur faire oublier les torts irréparables d'une grande révolution. Mais garde-toi d'humilier d'anciens militaires qui ont servi leur patrie avant toi. Écarte surtout de tes salons cette trop sévère étiquette, qui n'est pas faite pour eux. Leurs femmes et leurs enfans ne doivent point rougir ni à tes yeux, ni à ceux de ta nouvelle compagne. L'épée des braves sera toujours ton plus sûr bouclier. Aussi, ai-je eu soin de ménager tous les partis, d'être indulgente pour toutes les opinions, au point que, depuis que tes destinées sont si extraordinaires, j'ai fait oublier en quelque sorte, à tes officiers,

il s'arrête, et s'informe avec soin quelle était la personne qui m'avait découvert son secret.

« Bonaparte (1), lui dis-je, tu apprendras à mieux apprécier le monde; tu connaîtras le danger de demander des avis, si ce n'est à des personnes sages qui les font dépendre des circonstances, et permettent qu'on les pèse dans une juste balance! »

Il me répond d'un air grave : « Toutes les puissances de l'Europe ramperont bientôt sous ma domination; je vous le répète, je veux avoir des enfans pour la soutenir. Un fils de vous m'eût été nécessaire, et m'eût rendu heureux, non-seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique. La nature ne vous permet pas de satisfaire mon vœu le plus cher; vous avez tort, madame, et votre cause est perdue. »

---

la distance immense, prodigieuse, qui existe entre le général et l'empereur Napoléon.

(1) Quand Joséphine parlait de son époux, elle disait toujours : l'Empereur a dit, il veut, il ordonne, etc.; très-rarement elle déclinait son nom en public, et dans l'intimité c'était toujours Bonaparte. Ordinairement il disait d'elle : où est l'Impératrice, je vais chez ma femme, mais c'était plus communément Joséphine qu'il la nommait en lui parlant. Dans les jours de cérémonie, il l'appelait Madame, sans ajouter ni titre ni dénomination.

Blessée jusqu'au fond du cœur par cette noire ingratitude, je fus contrainte d'en appeler à l'avenir, pour être défendue et vengée. Je veux poursuivre, et je dis : « Mon ami, quand les hommes ne veulent plus suivre les conseils de l'amitié, c'est une preuve qu'ils ne sont plus dignes de les entendre; désormais, vous devrez à l'infortune la sagesse que donne l'expérience. »

Notre conversation était sur le point de se terminer; il essaya de m'arracher à mon erreur, me jura que jamais une autre femme ne deviendrait sa compagne, et qu'il n'avait voulu que m'éprouver.

« Non, non, repris-je avec force, la dissimulation est inutile à présent; mes chagrins ne finiront qu'avec ma vie. Maintenant, la main puissante du sort arrache le voile qui flottait encore devant mes yeux. De grands devoirs, de fortes impressions, se sont emparés depuis quelques jours de toutes mes facultés. Le passé disparaît comme un songe; je puis encore, je l'espère, réparer une partie des maux que doit causer ton projet; il t'occupe sérieusement, et certaines circonstances m'ont appris que tu as long-tems combattu contre le désir de me le confier..... Les larmes du repentir se convertiront peut-être en bienveillance active pour un enfant!... » A ces mots, il resta pensif, et son visage se nuança des

couleurs de la plus sombre tristesse, lorsque j'ajoutai, avec le sourire de l'amertume :

« Tu veux entrer dans l'auguste famille d'un des premiers monarques de l'Europe. Vainqueur, allié ou redouté des autres puissances, tu croiras alors, plus que jamais, qu'il t'est permis de tout entreprendre impunément. Séduit par les apparences, emporté par des désirs illimités, Napoléon veut se séparer de Joséphine; l'imprudent verra trop tard qu'il s'endort sur les bords d'un volcan; ses fautes feront éclater un jour une dangereuse éruption.

» A la vérité, le sang des rois circule dans les veines de ta future compagne. Tu vas te croire un demi-dieu. Orgueilleux mortel! tu voudras, secondé par tes nombreuses phalanges, si souvent invincibles, parcourir toutes les contrées de l'univers (1); mais le vent d'aquilon soufflera sur

(1) On accordait généralement, dans l'armée, une vertu toute particulière au petit chapeau (soi-disant magique), ainsi qu'à la redingote grise que portait l'Empereur. Quand il paraissait ainsi vêtu et coiffé sur le champ de bataille, les soldats faisaient éclater leur joie par ce cri unanime : Vive le petit Caporal, la victoire est à nous! Très-souvent Napoléon se faisait servir ses repas au milieu d'une vaste plaine. Là, on ouvrait les paniers du service ordinaire : on déroulait devant lui une natte; on y posait les plats; à ses côtés, s'élevaient les plans géographiques. L'Empereur,

toi, et, comme un atôme, tu disparaîtras de la surface de la terre. Cependant, tu prétends enchaîner les peuples et les souverains; ah! prends garde qu'ils ne se réveillent de leur assoupissement. Ils s'uniront pour te combattre, et n'ayant pu te vaincre, ils te poursuivront jusque sous les murs de ta capitale. C'est là que le désir de la tranquillité de l'Europe, et la gloire de tes ennemis leur dicteront un traité qui, en précipitant ce

---

assis sur le gazon, prenait à la hâte son repas; quelques officiers supérieurs le partageaient avec lui. Ensuite, il leur démontrait, sur le terrain même, les endroits qui lui semblaient les plus favorables pour commencer l'attaque, placer les batteries, etc. La chaleur de la conversation, l'utilité de ses remarques, l'empêchaient de s'apercevoir quelquefois que les boulets se dirigeaient de son côté, et souvent le couvraient de terre: des curieux même furent pointés à quelques pas de lui. Alors, il leur disait: Messieurs, il fait chaud ici, marchons en avant! Grâce au chapeau magique, mais plus encore à sa bonne étoile, l'heureux Empereur fut très-rarement blessé: cependant il s'exposait comme le dernier de ses soldats; il allait lui-même en reconnaissance, se travestissait et approchait du camp ennemi. La mort volait dans tous les rangs qu'il commandait, frappait sous ses yeux ses généraux, atteignait ses amis: lui seul semblait affronter la foudre des hommes. Aussi paraissait-on généralement persuadé que Napoléon avait à ses ordres *un petit homme rouge*, autrement un talisman qui le protégeait, et le rendait invulnérable à tous les dangers des combats....

colosse d'un trône qu'il croyait inébranlable, le banniront par delà les mers, proscriront même jusqu'à son nom. Voilà, voilà le trait qui perce le plus vivement mon cœur! voilà cette blessure profonde dont je ressentirai toujours l'ineffaçable atteinte. »

J'étais au désespoir; peu à peu Bonaparte, ayant fini par s'attendrir, me jura encore que nulle puissance humaine n'aurait jamais le pouvoir de rompre des liens aussi sacrés, qu'il en faïsait le serment devant Dieu et devant les hommes. « Ah! crains d'être parjure, lui dis-je en le quittant (je lis dans tes traits, que le premier capitaine du monde devait être au-dessus de ce vil abaissement); et rappelle-toi bien que Joséphine, dans tous les tems, dans tous les lieux, sera toujours ta plus constante amie. »

Quelques jours se passèrent ainsi dans les plus tristes appréhensions. Je m'apercevais qu'il semblait me fuir avec un soin particulier, redoutant une nouvelle scène tragique, comme il l'avouait à Fouché et à ses plus chers confidens. « J'ai beau, leur disait-il, me tracer un plan de conduite, dont je ne veux pas m'écarter, et prendre des résolutions. Lorsque je suis auprès de l'Impératrice, je deviens le plus faible des hommes; j'oublie tous mes projets, et je ne me ressouviens plus que de l'attachement héroïque que cette

femme n'a cessé de me témoigner, depuis le jour où nous fûmes unis l'un à l'autre. »

De retour du voyage de Fontainebleau (1), mon

(1) Durant le cours de la révolution, les curieux de la capitale accouraient en foule à Versailles pour venir admirer, dans la cour d'honneur du château, un jeune arbuste que le hasard y avait fait croître. On rapportait que le feu roi Louis XVI avait contracté l'habitude de jeter des noyaux de cerises en cet endroit; mais qu'ayant un jour remarqué qu'une pépinière y croissait précisément sous l'une des fenêtres de son appartement, il témoigna le désir de vouloir conserver dans ce lieu l'un de ces arbres de *Cerazonte;* il le greffa même de sa main. Au milieu des horreurs qui se commirent à Versailles aux 5 et 6 octobre 1789, cet arbuste survécut aux malheurs de ses maîtres, il fut constamment respecté. Les mères se contentaient de le montrer à leurs enfans en disant : « C'est le cerisier du roi; on ne peut en cueillir les fruits. » Lors de la restauration du château de Versailles, l'arbre, vénéré de tous les habitans, fut déraciné par une main coupable. On en parla le soir même à Napoléon : son premier mouvement fut celui de la colère; le second, celui de la réflexion. Il ordonna, si les fruits étaient parvenus à leur maturité, de les lui conserver; il en remit quelques noyaux à Joséphine, en l'invitant à les cultiver, et même l'empereur ne manquait pas d'examiner les progrès de sa plantation. Les soins de son épouse ayant été couronnés par le succès, il donna plusieurs fois des marques de sa satisfaction. « Il en est, observait-il en souriant, qui rejetteraient ombrageusement tout ce qui viendrait d'une dynastie déchue à la seule vue du nom qui

époux n'était plus en état de se dissimuler sa véritable situation. Je l'aimais trop pour ne pas frémir à la seule pensée d'une éternelle séparation. Je la voyais prochaine; j'en calculais péniblement les suites. L'idée de la coupable indifférence de cet homme, pour qui j'avais tout fait, affectait bien douloureusement un cœur aussi sensible que le mien. Étrangère aux intrigues de la cour, je ne connaissais pas ce tourment de l'ame, cette inquiétude active de l'esprit, qui fait tout entreprendre à ceux qui convoitent les grandes dignités. Hélas! les larmes de la douleur, et non point celles du repentir, pouvaient seules mouiller ma paupière. Je serai malheureuse s'il le faut, mais je resterai toujours unie par la pensée au sort de mon époux. Il est vrai que la trop grande élévation où son orgueil nous a placés, et dans laquelle nous avons beaucoup de peine à nous

---

s'y rattache. Moi, au contraire, je vis de souvenirs: si quelques courtisans furent ingrats envers les Bourbons, il m'importe de ne pas suivre leur exemple, et ce modeste apothéose, élevé dans les jardins de la Malmaison (et par suite dans ceux de Versailles, St-Cloud et Fontainebleau), ne pourra manquer d'apaiser ses mânes. La mémoire du feu roi devrait réconcilier tous les Français, avec l'ombre sacrée d'un monarque dont l'unique ambition se borna constamment à mériter l'estime publique et l'amour de ses peuples. » Ainsi parlait Bonaparte dans son intimité.

maintenir, dépose en faveur de cette cruelle maxime : *Que l'ambition doit s'avancer toujours avec la même ardeur.* Ah ! remplie d'un sentiment d'humilité, je prie l'Éternel de daigner quelquefois jeter sur Napoléon un regard de miséricorde (1).

---

(1) Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de fortes leçons ; soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse ; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui.

(M. de Châteaubriand.)

CHAPITRE II.

Du Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé près de nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans nos travaux, trésors dans l'indigence,
L'un est le doux sommeil, et l'autre l'espérance!

DELILLE.

QUELS flots tumultueux de rêves insensés ont agité mes sens pendant le sommeil de ma raison! Comme j'errais de malheurs en malheurs! Je me représentais toutes les horreurs du désespoir, comme des infortunes imaginaires. Rendue à moi-même, et reprenant ma raison, qu'ai-je gagné à m'éveiller? Hélas! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour suffire à ma douleur; et la nuit, oui la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténèbres les plus profondes, est encore moins triste que ma destinée, moins sombre que mon ame.

Telles étaient les réflexions qui m'obsédaient sans cesse en voyant renaître chaque matin mes tourmens accoutumés.

Mon époux, livré sans réserve à ses projets

ambitieux, ne me voit plus qu'avec indifférence; bientôt il ne pourra plus souffrir un témoin si intime de ses actions passées ; je serai délaissée. Alors, affranchi de toute espèce de reproche, seul au milieu de sa cour, on ne pourra plus décider s'il est plus malheureux que politique, ou plus politique que malheureux.

Le 11 novembre 1809, nuit tristement mémorable pour moi, mes esprits furent fatigués d'un songe (1), dont je demeurai quelques instans visiblement alarmée. Cependant, mon imagination se reportait toujours avec délices vers les souvenirs les plus agréables. J'allais fréquemment à la Malmaison, oublier les Tuileries et les courtisans qui s'y pressaient en foule (2).

---

(1) Joséphine, au moment d'être délaissée par Napoléon, rêva qu'elle se voyait environnée d'une prodigieuse quantité de serpens qui se repliaient en tout sens et l'enlaçaient de la même manière qu'on nous les représente dans le groupe si célèbre de Laocoon. Celui qui entourait son bras gauche et se mordait la queue, lui présageait l'immortalité. Peu à peu ces reptiles venimeux se détachent, se glissent et s'emparent de son époux, l'enveloppent, le serrent au point de lui ôter la respiration. Cela semble annoncer que la mémoire de l'épouse serait recueillie avec intérêt par la postérité, et que l'époux, égaré par les flatteurs qui l'environnent et le conseillent, pourrait bien devenir la victime de son ingratitude. (*Souv. Proph.*, p. 501.)

(2) Quelle que soit l'intimité apparente de deux courti-

Ici, me disais-je, je goûtai pour la première fois les délices d'une vie tranquille et solitaire.

Dans cette paisible retraite, la main du bonheur me présenta quelquefois sa coupe enchanteresse.... Là, mon époux apparut comme l'éclair, des bords du Nil sur les rives de la Seine. Il vint, pour ainsi dire, m'enlever de l'asile que mon cœur avait choisi, où, durant son absence, j'errais, suivie de son image, en parcourant chaque matin les annales de la gloire française, sûre d'y trouver le nom de celui qui en fut si souvent le premier comme le plus illustre artisan! Douces illusions, me disais-je encore en soupirant, sans avoir la force de rien ajouter de plus (1)!.....

Dans d'autres instans, je voyais devant moi un long enchaînement de maux et de douleurs. Le sentier qu'il faut que je parcoure maintenant est hérissé de pointes acérées, je ressens leurs at-

---

sans, n'y croyez point; plus ils sont l'un et l'autre en faveur, et plus ils se craignent, plus ils se haïssent.

(1) Les caprices fréquens et imprévus de Bonaparte, ses bizarreries accablantes, faisaient payer bien cher à Joséphine l'honneur de siéger aux côtés de cet époux ombrageux. Sans cesse, elle employait une manœuvre périlleuse pour conjurer l'orage, et ne pas être répudiée. Elle luttait toujours contre les vents et les flots de sa colère. Elle rencontrait fréquemment des écueils, et depuis son couronnement, l'Impératrice était à deux doigts du naufrage.

teintes mortelles à chaque pas que j'y fais : il me semble que cette terre est le séjour de mon supplice ; tout m'y rappelle mes plus beaux jours ; je sens que mon cœur s'élance pour voler dans d'autres régions. Mon ame, comme retenue malgré elle dans une prison, fait des efforts pour s'en affranchir. Est-ce un crime de vouloir recouvrer sa liberté, faisais-je observer à madame de la Rochefoucauld, et surtout quand une femme, qui a tout fait pour le bonheur d'un époux, est sur le point d'en être aussi lâchement abandonnée ?... Dieu est juste, puisqu'il est Dieu! il m'appelle à lui..... je le vois qui m'ouvre ses bras, et qui me présente un asile dans son sein (1).....

Me punira-t-il de ma faiblesse? M'a-t-il imposé la loi de supporter un fardeau qui m'écrase? Pourquoi voudrait-il que je vécusse quelques

(1) Il est très-vraisemblable que Joséphine avait le triste pressentiment que sa séparation d'avec son époux leur deviendrait funeste à l'un et à l'autre. Aussi disait-elle confidentiellement à quelques amis : « *Des causes inconnues le renverseront un jour du trône.* Sa chute sera terrible, et je voudrais pouvoir dire ici avec la fille du désert : Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères! Mais il n'en sera point ainsi, plusieurs générations s'en ressentiront. »

instans de plus? Ne dois-je pas mourir? Joséphine, délaissée de celui qui était tout pour elle, ne doit plus regretter la vie. La mienne n'est pas plus importante aux yeux du Créateur que celle de ces atomes organisés que nous écrasons sous nos pas. Cependant, il est certain qu'il a élevé le genre humain au premier rang de ses créatures; mais puis-je, sans folie, me croire plus que tant de milliers d'hommes que la guerre vient de moissonner? Ces victimes de l'ambition des princes étaient-elles donc nées pour devenir la proie du canon?.... J'avoue que de douloureux souvenirs venaient alors s'emparer de moi, en faisant cette dernière réflexion. J'avais beau vouloir emprunter le secours de ma raison, je la voyais se soustraire à mes vœux. J'avais perdu toute mon énergie, le découragement s'était emparé de moi. Ah! plaignez-le, ô vous tous, ses amis! m'écriai-je, par un mouvement de distraction. Gémissez sur le sort déplorable de celui qui, durant tant d'années, étonna le monde, de celui dont la prodigieuse réputation et la longue prospérité..... J'en étais là de mes réflexions, lorsque M. de B*** vint me remettre un billet de l'Empereur, qui m'enjoignait de me rendre sur-le-champ au palais.

Rien ne cause plus d'embarras à une femme sensible, que de se voir en présence d'un homme

dissimulé, auquel on ne peut communiquer librement le sentiment d'indignation qu'il inspire...

Je ne pouvais rester plus long-tems plongée dans cette cruelle incertitude; aussi dis-je à ma fille bien-aimée, qui cherchait, mais inutilement, à essuyer mes larmes : « Il faut que je m'explique avec mon époux cette dernière fois; il faut que ce même Bonaparte, qui m'a honoré de sa confiance, me rende enfin cette estime et cet attachement qu'une femme telle que moi ne devait jamais perdre. »

J'invitai le maréchal Duroc à prévenir son maître, que je lui demandais la faveur d'un entretien secret.

En attendant que je l'obtinsse, je rentrai au salon, où le cercle me parut très-nombreux et très-animé.

J'entretins successivement les maréchaux et les premiers dignitaires de l'empire (1). Je me fis présenter les épouses de plusieurs officiers de la garde de l'Empereur; de même, je fis l'accueil le plus distingué aux préfets des départemens. Je remarquai que le prince de Tall***, qui se trou-

(1) Les personnages les plus éminens admiraient Joséphine; les ambassadeurs étrangers aimaient à s'entretenir avec elle. Elle mettait beaucoup de grâce dans sa conversation : on ne sortait jamais d'auprès d'elle sans en être enchanté.

vait à mes côtés, avait l'air contraint et distrait. J'en augurai qu'il savait peut-être à l'avance la réception que me réservait Napoléon.

On m'avait prévenue que de perfides rapports avaient été faits à mon époux sur le compte du vice-roi d'Italie, et que le beau-père, ombrageux, commençait à craindre de rencontrer dans Eugène, un émule de Guillaume III.

Je me présentai cette fois devant mon époux, l'air calme, avec une indignation concentrée, et je lui dis :

« Vous n'exigez pas, sans doute, que je vous déguise mes sentimens, et ma langue ne pourrait se prêter à la feinte. Si mon crime, à vos yeux, est de vous avoir parlé le langage de la vérité, j'ai pris la ferme résolution de me rendre encore plus coupable aujourd'hui. Je vous prouverai, Bonaparte, que je suis votre meilleure amie, et avec cette énergie qui est l'apanage de votre caractère. Je ne vous reproche point vos procédés si injustes et si durs envers moi depuis quelque tems ; je vous demande seulement la grâce de me faire connaître les lâches qui se sont permis de distiller sur le prince mon fils, les poisons de la calomnie. Hélas! il faut qu'ils aient bien peu d'honneur pour oser les répandre dans l'ombre! Je les défie en votre présence ; mais non, un calomniateur ne

pourrait soutenir la présence d'un brave militaire; j'aime à penser que vous serez le premier à me nommer son accusateur. Ah ! sachez mieux apprécier l'ame d'Eugène, de ce fils respectueux qui ne perdra jamais le souvenir de vos augustes soins. Tant que le ciel conservera son existence, il lui sera doux de publier que vous lui tenez lieu de père, et que c'est à votre bienveillance qu'il doit son avancement rapide et son bonheur: s'il devint l'époux d'une illustre princesse, c'est encore votre ouvrage. Jouissez donc paisiblement des bienfaits dont vous l'avez comblé. Gardez-vous de supposer jamais que l'ingratitude ait pu remplacer la reconnaissance dans son cœur. Soyez convaincu qu'il partage les sentimens de sa mère; et croyez bien que l'un et l'autre vous donnent des marques du plus tendre dévouement, en osant vous parler le langage de la vérité. »

Bonaparte m'examinait avec un air impossible à décrire. Sa tête était appuyée sur ses deux mains, il semblait toucher aux derniers momens de sa vie.

Après être resté quelque tems sans rien dire, il allait prendre lecture d'une dépêche que venait de lui remettre Renault de Saint-Jean-d'Angeli; mais il s'était fait en lui une révolution si soudaine qu'il ne put la cacher. Il promit d'abord par un signe qu'il allait lire cette lettre; aussitôt,

avec un mouvement aussi rapide que la pensée, il brise le cachet, et se met à la parcourir.

« Je vais donc attendre la réponse? demanda Renault de Saint-Jean-d'Angely à Napoléon.

— Non, lui dit le monarque incertain, mon intention est de la faire moi-même, mais un peu plus tard. » Il achève sa lecture, se lève, et d'un geste il me congédie.

Alors, je ne doutai plus de sa résolution. Cet écrit me concernait, tout me démontrait que les mesures étaient prises pour consommer ma ruine. La famille Bonaparte l'avait dès long-tems préparée (1), et Murat, le perfide Murat, venait sans cesse y applaudir....

---

(1) Le cardinal Fesch n'approuvait point la résolution qu'avait formée son neveu, de vouloir se séparer de Joséphine. « On s'est accoutumé, lui disait le prélat, à toujours confondre le sort de l'Impératrice avec le vôtre. On vous accusera d'ingratitude. Déjà de profonds politiques entrevoient pour vous plus d'un genre de catastrophe, si vous donnez à la France étonnée, le spectacle, à la fois irreligieux et immoral, d'un scandaleux divorce. Si vous en venez à cette extrémité, non-seulement cet événement vous perd devant le tribunal de Dieu, mais encore devant celui des hommes. Dans ce moment, Napoléon, toute illusion cessera, et vous verrez fuir loin de vos peuples cette magique puissance qui leur en imposait. Un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, où votre sceptre se brisera entre vos mains par la volonté générale. »

Hélas! il était tems que je reprisse tout mon empire sur moi-même. Fouché venait de me prévenir que ma séparation définitive était arrêtée par le Conseil-d'État. Je sus que Cambacérès avait proposé d'élever au rang d'impératrice la fille aînée de Lucien. Ce mariage ne pouvait remplir les vues ambitieuses de Napoléon; il avait dit sur-le-champ à l'archichancelier : « Prince, la proposition que vous me faites ne me paraît point admissible; il me faut une princesse, il ne s'agit que de me la faire connaître. Alexandre a une jeune sœur qui me conviendrait parfaitement. Je ne puis cependant me dissimuler qu'à sa cour les femmes ne sont point disposées en ma faveur; tout me prouve que j'essuierai un refus (1). J'au-

(1) Il paraît prouvé, par les documens les plus certains et les plus authentiques, que les deux impératrices de Russie (douairière et régnante) s'opposèrent formellement aux prétentions ambitieuses de Napoléon, et qu'elles refusèrent, au nom de leur famille, toute alliance avec lui. On parlait alors de lui donner la grande-duchesse Catherine devenue reine de Wurtemberg; mais la princesse Anne, épouse de S. A. R. le prince d'Orange, l'eût flatté bien davantage, cependant il n'obtint qu'un refus. Le 9 décembre 1809, l'impératrice Joséphine dit confidentiellement à quelques personnes de son intimité : « Le mariage de Napoléon est arrêté entre les deux Cours, il se fera. » Sur l'observation que cette union paraissait impossible : « Alors, reprit-elle,

rais pu former une alliance avec l'Espagne, si, au point où nous en sommes, je n'avais à craindre que cela ne me fût plus nuisible qu'avantageux : ainsi, dirigeons nos recherches d'un autre côté. » Le maréchal Berthier en proposa une avec l'Allemagne; le maître suprême semblait goûter assez ce projet. Fouché l'en détourna en lui représentant que le choix était aussi dangereux qu'impolitique. « Vous auriez raison, M. le duc, interrompit vivement Napoléon, si la personne que je me destine pouvait prendre à mes yeux d'autre titre que celui de mon épouse. J'écoute volontiers les conseils de l'impératrice Joséphine, parce qu'elle est ma meilleure amie, et qu'elle a su franchir, comme moi, avec courage, les chemins pénibles qui mènent à la fortune. Maintenant, celle qui doit occuper son rang à ma Cour, aura bien de la peine, je pense, à la remplacer tout-à-fait dans mon cœur. Elle jouera son rôle, je me réserve le mien. Messieurs, je vais faire demander une Archiduchesse. Son père n'est point en mesure de me la refuser; et ses sujets, par cette alliance, seront moins malheureux. Joséphine, je

---

je ne vois que l'Allemagne sur laquelle il pourrait jeter les yeux. Mais ce serait fournir des armes à la maison d'Autriche. Sous la minorité de Louis XIV elle n'a que trop prouvé son adresse à s'en servir. »

me plais à le répéter, est digne de mon attachement et de ma reconnaissance : j'aurais voulu pouvoir payer son dévouement et ses soins en plaçant sur sa tête un double diadème.

» Son fils, modèle de talens et de vertus, était devenu le mien par les actes les plus solennels. Eugène, je l'avoue, était digne de me succéder. La France et l'Europe auraient applaudi à cette adoption. Mais ma politique actuelle exige impérieusement que mes liens avec sa mère soient rompus, et que je m'allie au sang des monarques. Ma volonté n'éprouvera aucun obstacle; je dois conduire à l'autel ma nouvelle compagne, au milieu d'un cortège de rois; et qui sait même si l'année suivante ne verra pas naître un héritier de ma puissance et de mon nom? »

Ainsi parlait celui qui allait commencer sans guide une carrière nouvelle : il va s'agrandir encore; désormais chacun prendra plaisir à le caresser pour le corrompre, et à lui prodiguer des flatteries pour le perdre. Je pouvais donc concevoir de justes inquiétudes sur son avenir. Le tems avait dû lui apprendre à me regarder comme un juge indulgent et un véritable Mentor (1). Tel

(1) Des pressentimens semblaient quelquefois avertir Joséphine d'un événement extraordinaire, comme si la Providence l'invitait par-là à rassembler ses forces. Elle

était le chimérique espoir que je me plaisais à nourrir, que peut-être mon époux finirait par écouter les inspirations de la sagesse et les conseils de la prudence. Mais non, dans les premiers momens de l'enthousiasme, causé par une prochaine alliance, Bonaparte osa me dire, la veille même de notre séparation, « qu'il se croyait maintenant conduit par la fortune, qu'elle était venue placer son autorité entre deux cœurs qu'une mutuelle sympathie attirait l'un vers l'autre ; que cet amour lui avait inspiré la résolution de m'exiler en Italie; qu'il était important pour son repos et pour sa sûreté que jamais mortel ne pénétrât le mystère de sa destinée; que sans cesse il serait tourmenté par mes réflexions, si je restais en France; qu'il me regretterait sincèrement; mais qu'il avait juré de sacrifier ce qu'il aurait de plus cher (*a*). « Ah! mon amie, continua-t-il, le malheur attaché à ma personne, si je n'exécute ce serment funeste, a glacé ou détruit toutes les chimères enivrantes

éprouvait souvent de douloureuses impressions, mais elle se sentait comme animée par une nouvelle vie. Elle était alors dans l'un de ces instans où l'ame parcourt rapidement une chaîne immense de pensées variées et fécondes. Cette espèce d'enthousiasme l'avait élevée au-dessus d'elle-même, surtout dans les dernières années de sa vie. Cette femme admirable se sentait animée d'une nouvelle force et capable de supporter tous les événemens.

qui bercèrent mon arrivée au trône. Je conçois maintenant les dangers qui m'y attendent. Tu avais bien jugé les erreurs de mon caractère. Dominé par une imagination brûlante, à laquelle je trouve qu'il est glorieux d'obéir, j'ai consumé ma vie dans des mouvemens continuels qui ne m'ont pas laissé une seule minute pour remplir mes devoirs d'*initié* à la secte des Égyptiens (1); avide de renommée, me persuadant que les éloges des hommes conduisent toujours à l'immortalité celui qui en est l'objet, j'ai tout fait pour acquérir de la gloire. J'ai obtenu de grands succès, j'ai poursuivi sans relâche le fantôme de la félicité, j'ai tout sacrifié à mon ambition; qu'ai-je recueilli de tant d'efforts, de soins et de peines? J'ai eu des envieux, j'ai fait des ingrats, j'ai bouleversé une partie de l'Europe, sans saisir le bonheur, encore plus fugitif que moi; j'ai fait bien des conquêtes, mais je n'ai pu faire celle-là; j'ai enrichi mes ministres, mes généraux, sans avoir eu la douceur de trouver un ami véritable; et, trompé par la plupart de ceux qui me doivent leur fortune, et le rang éminent où ils sont parvenus

(1) Bonaparte fut initié au Grand-Caire dans ces mystères dont l'Egypte a été le berceau, et dont un petit nombre d'adeptes ont conservé le souvenir.

(D.)

dans le monde, je ne peux même conserver pour ma compagne celle qui m'inspira toujours une tendre passion : il faut en convenir, mon sort est bien malheureux!.... »

Je vis et frémis de voir l'agitation extrême qui régnait dans son ame, mais je ne comprenais rien au discours que me tenait Bonaparte. Comment se trouvait-il entraîné par une promesse solennelle de me quitter? Il n'avait pas même, disait-il, la douce consolation qui reste à un cœur sensible; c'était donc inutilement que je sollicitai avec ardeur sa confiance entière. Juger qu'il était malheureux, cela ne m'était pas difficile; qu'il serait la victime de perfides conseils, ma sagacité allait bien jusque-là : mais, à l'égard du motif qui le portait à provoquer son divorce avec moi, c'était un mystère que mes observations les plus attentives ne pouvaient approfondir. « Le tems, lui dis-je, ô Napoléon, doit-il s'écouler ainsi, sans apporter aucun changement à ma triste destinée; et votre sceptre d'airain doit-il abattre sans pitié toutes les fleurs de ma vie? »

Mon époux versa des larmes; son désespoir me parut au moment d'éclater. Mais s'arrachant de mes bras, et craignant de faire connaître son secret, il s'écria tout à coup d'une voix faible et douloureuse, et fit entendre ces paroles entrecoupées : « Je fais d'inutiles efforts pour oublier

ce que je te dois; j'éprouve un instinct secret dont je ne puis me défendre; mon cœur souffre encore plus que le tien; je voudrais pour beaucoup que tu ne connusses jamais d'autre empire que celui de mes bienfaits. Je sais que j'aurais en retour tes soins, ta tendresse et tes égards. » A ces mots, posant la main sur celle qu'il allait sacrifier, il était dans l'attitude d'une douloureuse résignation; on eût dit qu'il regrettait déjà un ange tutélaire, prêt à s'exiler, par ses ordres, de son palais. Je restai muette, le silence de la douleur parlait pour moi. Un profond soupir s'échappe de son sein; je l'entendais à peine; une nouvelle perplexité, mêlée d'espérance et de plaisir, l'affectait et l'occupait entièrement. Une foule d'incertitudes s'élevèrent alors dans mon ame. Il était possible que j'eusse été victime d'une fatale confidence; mais je ne voulus pas garder le silence plus longtems. Touchée d'une manière indicible, je m'écriai :

« Eh! qui maintenant osera nous séparer? Pardonnez à ma présomption. Quelle puissance terrestre, tant que je vivrai, tant que j'aurai le moindre sentiment de mon existence, pourra me forcer à abandonner les droits dont je me trouve investie depuis ce moment décisif?....

» Non : nos destinées sont unies d'une manière indissoluble; il faut renoncer à toute temporisa-

tion, à tous délais, à tous déguisemens. Pourquoi cette frayeur subite? Pourquoi ce regard consterné? pouvez-vous vous repentir d'avoir montré un peu de sensibilité, un peu de compassion?... Oh! Bonaparte, mettez un terme à ce mystère sans exemple! Je suis à vous, à vous jusqu'au dernier soupir de ma vie; à vous par les engagemens les plus sacrés, bien loin même au-delà de l'existence! Je n'exige rien, ajoutai-je d'une voix tremblante, je ne puis espérer de repos que lorsque j'aurai cessé d'exister. » Je n'étais touchée que de son état, tout le reste était confus. Une affreuse idée seulement m'agitait... (*La crainte que l'on ne le portât à faire une action indigne de lui.*) « Vous pleurez, Bonaparte (1), ce n'est pas de douleur; avouez-moi votre situation, ouvrez-moi votre cœur; qu'ici, sur cette terre sacrée, et dorénavant plus heureuse, où vous avez fait luire à mes yeux, pour la première fois, un rayon d'espérance, notre foi, nos vœux soient engagés pour l'éternité... »

(1) Cette conversation a été rapportée par une personne qui en fut témoin. Joséphine ajouta encore : « Si l'on vous voyait dans un tel état, que diraient vos courtisans? Vous, surtout, qui prétendez imposer au monde, vous êtes le plus faible des hommes, mon ami ; vous n'avez pas même, dans cet instant, la volonté de vouloir ! Mon courage surpasse infiniment le vôtre, car je sais me commander à moi-même. »

Bonaparte, l'air abattu, l'œil hagard, la voix altérée, était couché sur un sofa; il s'y était jeté pour calmer ses esprits, et céder au besoin indispensable du repos.

Je levai les mains au ciel, et dis à mon époux : « Que je ne sois point un sujet de discorde entre vous et votre famille, puisque je n'ai pas rempli le vœu de la nature! Que ceux qui veulent me précipiter dans cet abîme, connaissent bien mon ame! Ah! qu'ils apprennent seulement que j'avais le désir de voir régner la paix dans l'intérieur de l'Empire.... » Je me tus. Confondue, immobile, je gardai un long silence; soudain mes yeux s'obscurcissent, mon sang bouillonne, je veux poursuivre et je n'ai que la force de dire : « Épouse, si tu le veux, une Française. Plus d'une serait digne de toi. Peut-être un jour l'opinion publique, en te voyant un héritier, te pardonnerait de m'avoir délaissée (1). »

---

(1) « Je supportai avec fermeté toutes les scènes qui suivirent cette explication; et comme tous les moyens que Bonaparte employa pour me faire changer de résolution, devinrent inutiles dans les premiers momens d'une juste indignation (je lui avais déclaré que je m'opposerais à notre séparation), il fut tellement irrité contre moi que, durant plusieurs jours, je gardai mon appartement (*et pour cause majeure*). »

(Note de Joséphine.)

Enfin, sortant de cette rêverie profonde, je me levai, et m'échappai, à ces derniers mots, du cabinet de l'Empereur, pour cacher ma pénible émotion. Des sanglots me coupaient la parole, et je retombai dans une morne mélancolie. « Douce victime de l'inconstance des hommes, dis-je encore en posant le pied sur le seuil de la dernière porte, que je vous plains, Bonaparte! Quelque affreuses que soient mes infortunes, elles n'égaleront pas encore les vôtres... Des amis me plaindront quand vous m'abandonnez. »

Ma douleur était si profonde que je crus voir éteindre en moi le flambeau de la raison (1).

(1) Les premiers jours de décembre 1809, on donna une fête magnifique à la Malmaison; tous les grands dignitaires de l'Empire y furent invités, de même que les plus illustres étrangers. Joséphine y parut triste et réservée. Déjà les habitans du château avaient fait la remarque que le jour où l'empereur Napoléon s'était rendu en pompe à l'église Notre-Dame, pour rendre grâces au ciel de la mémorable victoire de Wagram, il dit hautement : « Cette fête étant purement militaire, l'Impératrice sera seule dans sa voiture. » Delà, on conclut que le vainqueur de l'Allemagne avait l'intention de délaisser son épouse pour s'allier avec le sang des rois. On plaignait hautement Joséphine; le peuple, en la voyant, la contemplait comme une victime s'offrant volontairement en sacrifice; aussi prit-il à tâche de la dédommager par ses bruyantes acclamations de l'espèce d'isolement où la tenait son époux....

Celle de mon époux avait un caractère déchirant; car c'était l'expression du remords (1).

---

(1) L'Empereur, cet homme si froid, si taciturne, paraissait en tout tems difficile à émouvoir; pourtant il ne savait pas résister aux supplications d'une femme. Ce motif lui faisait éloigner avec soin toutes celles qui avaient à réclamer pour leurs maris, dans des circonstances graves. C'est la seule faiblesse que l'on remarquât dans son caractère.

CHAPITRE III.

..... Vous saurez quelque jour
Peut-être, pour un fils jusqu'où va notre amour;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste.....

RACINE. *Andromaque.*

Il est sur la terre un être que j'aime de toutes les facultés de mon ame, et dont l'existence m'est cent fois plus précieuse que la mienne!..... un être pour qui seul je respire au monde! un être auquel je suis unie par un nœud sacré, que j'ai béni mille fois! un être, enfin, que j'idolâtre encore, comme aux plus beaux jours de notre union. Heureuse d'être auprès de lui, de veiller constamment sur ses destins, je me berçais d'un songe qui avait emprunté pour moi tous les charmes de la plus douce réalité! Je me flattais de ne jamais me séparer de mon époux; il m'était consolant de pouvoir penser que je mourrais, pour ainsi dire, auprès de lui, et en lui offrant le tribut de mes derniers soupirs; mais il a fixé lui-même le moment de notre séparation; il a pu

désigner ce jour où je le verrais pour la dernière fois, et ce jour affreux vient déjà de paraître!..... Son matin s'est avancé avec la rapidité de l'éclair!..... que dis-je, ce jour cruel, qui n'aurait jamais dû luire pour moi, a brillé aussi rapidement que se sont éloignés ceux de mon bonheur. Hélas! comme ils se sont éclipsés! un ingrat ne quitte pas plus vite la main dont il a reçu des bienfaits (1).

---

(1) Le prince archichancelier (Cambacérès) fut chargé, par Napoléon, d'annoncer définitivement le divorce à l'impératrice Joséphine. Cette femme affligée lui répondit ce peu de mots : « Si je n'ai pas pu contribuer au bonheur de la France, je souhaite qu'une autre femme plus heureuse que moi puisse y parvenir. » Cambacérès se retira et alla reporter cette réponse à l'Empereur.

L'Impératrice, en admettant les présentations de la cour, cachait le chagrin qui la dévorait et consolait au contraire les personnes qui s'attristaient sur son malheureux sort. Après un dernier entretien très-douloureux qui dura plus de trois heures, ces époux se séparèrent : tous deux fondaient en larmes. L'Impératrice, dans cette cruelle circonstance, déploya un très-grand caractère. Elle semblait ranimer celui qui, plus faible encore que ne le fut Antiochus, surnommé le Dieu, vis-à-vis de la reine Laodice, recherchant aussi par orgueil l'appui d'un nouveau Ptolémée Philadelphe, craignait, et avec raison, de s'éloigner non d'une autre Bérénice, mais d'une épouse dont les sages conseils lui avaient frayé la route jusqu'au trône.

J'ai dit que la contrainte dans laquelle Bonaparte vivait à mon égard, le déterminait à m'éviter avec soin. Je restai seule, absolument seule pendant quelques heures ; il se fit un grand bruit dans les appartemens ; on allait, on venait, on se parlait avec un air de mystère ; enfin, j'appris que l'Empereur avait envoyé des lettres closes à tous les grands dignitaires de l'empire, ainsi qu'à ses propres officiers, et que les membres de la famille impériale étaient invités à se trouver vers le soir au palais des Tuileries. A cette nouvelle, j'eus peine à contenir ma juste indignation ; je me levai pour me rendre auprès de mon époux. Telle une lumière prête à s'éteindre conserve encore une faible clarté, ainsi je voyais mourir ma dernière espérance, et je cherchais à en rallumer la dernière étincelle, lorsque bientôt, hélas ! mon fils parut. Son aspect me soulagea en faisant cesser l'agitation de mon esprit, le plus affreux de tous les tourmens.

Il me déclara que Napoléon exigeait qu'il portât au Sénat l'acte qui annonçait la dissolution de mon mariage (*b*). « Jugez, madame, me dit le prince, combien je dois souffrir !... D'un côté, l'entreprise de l'Empereur, aussi injuste qu'elle est hardie, va nous plonger dans un abîme de maux ; car, en répudiant une épouse, qui lui a frayé le chemin du trône, il se prépare peut-

être un jour à en descendre pour jamais... D'un autre côté, je ne puis oublier ce que je dois à mon bienfaiteur, à mon guide, à l'homme qui me servit de père. Ce n'est point le souverain que j'affectionne en lui, c'est l'époux de ma mère, c'est à lui seul que je dois le respect et l'obéissance, et pourtant il faut que je présente aux yeux de l'univers, un fils, dont la douleur profonde n'est point capable de lui faire oublier sa soumission au monarque qui daigne le protéger. Eugène, n'ayant jamais connu l'art du mensonge, n'est point versé dans la tactique du grand monde; il ne sait cacher ni ses pensées, ni ses désirs, ni ses actions; il marche donc dans un chemin pénible, lorsqu'il se trouve placé entre l'alternative cruelle de trahir une promesse solennelle, ou de tromper une mère respectable; incertain, malheureux, Eugène ne sait point s'arracher de ce fatal labyrinthe; il prendra le parti de ne point répondre à l'attente de son mentor, et, par une résolution dont sa position critique peut seule lui inspirer le courage, il devient le défenseur d'une femme opprimée. »

— « Rien, lui dis-je, ne doit être comparable à la fermeté d'ame et à la résignation que tu dois déployer au Sénat dans cette grande circonstance (*c*); mais après avoir rempli un rigoureux devoir, tu viendras confondre tes larmes avec les

miennes, tu viendras répéter sur mon cœur les sentimens d'un attachement inviolable à celui dont je ne t'ai jamais parlé que comme d'un second père. Qu'il soit heureux!... J'ose prendre ici l'engagement formel que Napoléon verra toujours en mon fils l'un de ses capitaines les plus dévoués. »

— « Ah ! répondit Eugène, en laissant échapper quelques pleurs, qu'il avait voulu vainement retenir ; je sens que mon cœur repousse tous les sentimens que m'avait inspirés le protecteur de mon enfance ; je ne dois plus le compter au nombre de mes amis, je ne verrai plus en lui que votre persécuteur..... »

Durant quelques instans, le vice-roi paraissait absolument absorbé par le sentiment de sa douleur profonde, il eut de la peine à se calmer. J'employai mon ascendant sur lui pour le contraindre de remplir dignement le rôle qui lui était tracé par Napoléon ; je lui fis sentir que notre situation future, à l'un comme à l'autre, dépendait absolument de sa fermeté dans cette séance mémorable. Cependant j'étais capable de me soumettre aux plus grands sacrifices, pourvu qu'ils fussent utiles au bonheur de la France. « D'ailleurs, lui dis-je, qui pourrait imaginer que Bonaparte ait été assez téméraire pour vous faire approuver une pareille action, quand l'Eu-

rope n'y découvrira qu'un dernier moyen de précipiter sa chute? *Ou mon époux est bien imprévoyant, ou il est bien coupable.* Cet homme, ajoutai-je avec amertume, ne mérite point de me causer une affliction si vive. Ah! si toutes les femmes qui ont été victimes d'une semblable inconstance, s'étaient laissées abattre sous le poids du malheur, elles auraient peut-être invoqué le Tout-Puissant pour mettre un terme à leurs peines. Moi, au contraire, je fais des vœux dans l'intérêt de Bonaparte. Oui, je voudrais vivre assez-long-tems pour être sans cesse la compagne fidèle de tous ses pas. J'écarterais le danger qui le menace déjà; peut-être serais-je assez heureuse pour l'éloigner tout-à-fait de sa personne..... Mais, mon fils sera toujours digne de son père adoptif et de moi, et, dans toutes les circonstances, Eugène sera prêt à défendre celui que, pendant seize ans, j'ai nommé mon époux.

— » J'aurai la gloire de lui faire sentir sa faute un jour, reprit le prince avec force, mais par les seules armes dignes d'un chevalier français, la générosité! J'aurai enfin, sur l'époux de ma mère, de grands avantages, en songeant qu'il devra peut-être quelque chose au fils de celle qu'il est sur le point de sacrifier. Car, n'en doutez pas, l'orgueil humilié ne voit que la honte d'un re-

vers, et celui de Napoléon est singulièrement irritable. Pourtant, je voudrais terrasser d'une main les ennemis de ce grand homme, et lui présenter l'autre au moment où, proscrit et abandonné de tout le monde, il n'aura pas de titre plus cher à mes yeux que celui de ses hautes infortunes. Hélas! ne serait-il pas assez puni?..... O ma mère trop infortunée, c'est l'un des plus grands souverains de l'Europe, c'est le vainqueur de tant de peuples généreux, qui me force aujourd'hui à une action que blâmera la postérité. Il veut me contraindre à tromper une femme malheureuse; il vous supplie de n'apporter aucun obstacle à ses vœux, ils sont formels; il prétend être obéi! Ah! Bonaparte, demandez ma vie, s'écria Eugène, tout mon sang vous appartient, je le verrais couler sans frémir pour soutenir votre cause; mais ne m'obligez point à porter le dernier coup à celle qui naguère a répandu tant d'éclat sur les plus belles années de votre règne; celle qui portait votre image dans son cœur. Faites en sorte, trop injuste mortel, que je puisse au moins descendre au cercueil avec l'honneur. Ne nous forcez jamais à devenir ingrats envers vous; il en coûterait trop à l'impératrice ainsi qu'à moi; nos cœurs ne sont point faits pour connaître la haine; assez d'autres se chargeront

d'acquitter la dette de la vengeance..... jamais elle ne sera exercée envers vous par des êtres qui vous ont tant aimé (1). »

A peine depuis une heure mon fils m'avait quittée, que je vis entrer Murat dans mon appartement. Je l'entretins des sujets dont je voulais instruire mon époux (2). « Pour remplir avec lui votre devoir d'amie véritable, me dit avec une feinte tristesse le beau-frère de l'Empereur, vous allez renoncer au bonheur de la vie, et peut-être, pour prix de votre généreux dévouement, il vous enverra dans une ville où vous serez gardée avec la plus grande sévérité. Cependant vous êtes libre, Madame, vous pouvez dire formellement à votre époux que dès ce moment son pouvoir cesse, et qu'il n'a désormais sur vous d'autres droits que ceux que l'amitié peut encore lui laisser. Il faut montrer du caractère. C'est à l'Impératrice à dicter les conditions, et Napoléon se

(1) Jamais je ne demandais rien pour Eugène. Napoléon seul fut son Mentor, et se chargea volontiers du soin de sa fortune.

(Note de Joséphine.)

(2) Joséphine était très-persuadée que Murat était l'une des principales causes de son divorce. Aussi elle lui manifesta plusieurs fois qu'elle était loin d'être séduite par toutes ses protestations affectueuses. Depuis long-tems l'Impératrice l'avait deviné ; et le beau-frère ne pouvait lui pardonner sa rare et véridique prévoyance....

trouvera trop heureux d'obtenir d'elle les sacrifices qu'il exige, par les concessions que lui-même se verra forcé de lui faire. »

Je connaissais l'homme qui me tenait ce langage. Je me gardai bien de paraître adopter son opinion; d'ailleurs c'était le moyen d'irriter encore plus Bonaparte; au contraire, je lui annonçai que mes intentions étaient conformes à celles de l'empereur. « Qu'il cherche, lui dis-je, un héritier de son nom, puisque sa famille ne lui offre pas de garanties suffisantes. Cependant, j'aurais pu espérer qu'il confirmerait l'adoption qu'il avait faite de mon fils; mais sa politique en a décidé autrement. Mon devoir et celui d'Eugène est de nous soumettre. Il nous verra, toujours admirateurs de ses grandes destinées, former des vœux sincères pour son bonheur. Quant à moi, je suis entièrement résignée à donner dès ce soir, s'il le faut, cette dernière preuve d'une soumission sans bornes. » Murat garda quelques instans le silence. Il avait craint que je n'apportasse une opposition manifeste à la volonté de l'Empereur. Il ne put dissimuler un mouvement de surprise. « Eh! quoi, dit-il, l'archiduchesse Marie-Louise sera peut-être le gage du bonheur de la France. Son père en a donné la promesse solennelle!..... (Il appuya sur ce dernier mot.) A quel homme il destine la main de sa fille!..... à

celui que domine une passion qui méconnaît l'amour, et ne s'occupe point des cœurs ; à celui qui ne s'attendrit pas des larmes amères qu'il voit couler. Une princesse, abandonnée à l'époux qui la reçoit en monarque, devient le garant de grands projets politiques, et rattache autour d'elle tous les nœuds de l'ambition (1).

» D'ailleurs, Napoléon a entrepris la guerre pour parvenir à la puissance universelle. Il saura la continuer pour affermir son diadême. Aucun traité ne sera sacré pour lui. Soyez convaincue

(1) Enfin Bonaparte va quitter Joséphine ; quels tableaux pénibles à tracer. Le puissant Empereur répudie son épouse ; tout un peuple de courtisans, d'abord tremblans pour elle, applaudit ensuite à la politique du grand Napoléon. Le fils de Joséphine ira en personne au sénat pour justifier le divorce ordonné à sa mère. Tous les gens de bien dans la consternation, glacés d'effroi, se taisant sur les conséquences, ou souriant intérieurement à la chute du colosse qu'ils prévoyaient déjà ! En vain la distance des siècles sépare les générations ; le crime, plus fort que le tems, les rapproche ; les passions changent d'objets, mais les malheurs qu'elles font naître, empruntent de la marche uniforme de la nature, des traits de ressemblance qui font frémir. Alors on est tenté de croire que l'espèce humaine roule dans un cercle de calamités et de crimes, aussi nécessaire dans le système du monde moral que les discordes sanglantes, conservatrices des élémens dans le monde matériel....

qu'il redoute plus un mouvement intérieur qu'une coalition étrangère. Ses ennemis n'ont conspiré contre sa vie et sa couronne, que sous le règne de la tranquillité ; je prévois qu'un nouvel orage est sur le point de fondre. Le cher beau-frère est le dieu de la foudre ; mais celui qui commande à un si grand nombre de nations, ne pourra peut-être pas toujours détourner la tempête ; les superbes Germains n'oublieront pas que l'invulnérable Napoléon s'empara deux fois de leur capitale, et que le vainqueur s'y montra généreux. »

J'écoutais ce discours de Murat, sans me permettre la moindre observation. Je connaissais ses véritables sentimens pour moi. Aussi je me tins soigneusement sur mes gardes, et ne fis éclater aucun reproche en sa présence.

Sur les dix heures du soir de ce triste jour, les grands dignitaires de l'État se rendirent au palais des Tuileries ; la famille de l'empereur arriva quelques momens après. La stupeur me paralysait, en quelque sorte ; elle avait aussi gagné l'assemblée : personne n'osait prononcer un seul mot.

L'auteur de cette scène cruelle ne semblait prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui ; on voyait clairement les efforts qu'il faisait pour paraître calme à tous les yeux. A cha-

que instant j'attendais qu'on me signifiât l'ordre de m'exiler pour toujours de la France. J'étais déjà prête à consommer le fatal sacrifice; je me présente, et je me trouve seule dans le cabinet particulier de Napoléon; les lampes étaient allumées, et ne jetaient cependant qu'une lueur sombre : toute la cour s'avança dans un morne silence. L'Empereur était en face de moi, et Cambacères était placé devant lui. Je ne sais si les lumières ou mon imagination frappée en étaient cause, mais une pâleur mortelle me parut empreinte sur toutes les figures, à l'instant où Regnaud de Saint-Jean d'Angely me présenta à signer l'acte qui rompait à jamais les liens par lesquels j'étais unie à Bonaparte. Toutes les personnes qui assistaient frémirent involontairement; je tressaillis moi-même. « Ah! ciel, dis-je enfin, est-ce donc ainsi, Napoléon, que vous payez la plus vive tendresse? Quoi! tout ce que je puis espérer, si je consens à signer cet acte, est de conserver le vain titre d'Impératrice couronnée (1)! Reprenez vos dons, et veuillez vous ressouvenir de vos sermens; je renonce, il est vrai, à l'espoir de vous toucher. L'aveu que vous

(1) Du 16 décembre 1809.

Art. Ier. Le mariage contracté entre l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine est dissous.

venez de me faire, ne me laisse plus la possibilité de vous attendrir; mais je n'en veux pas moins être votre épouse, certaine que votre gloire devrait vous suffire pour vous faire respecter vos liens. C'est à ce prix seul que vous pouvez continuer de régner. Car, en contractant une alliance avec une maison souveraine, vous éveillez la jalousie des autres princes; ils n'y verront qu'un nouveau motif d'ambition, que l'envie d'agrandir et de consolider vos victoires. Vous les réveillerez de leur assoupissement; ils formeront une ligue contre vous, et l'invincible Bonaparte finira par être vaincu à son tour (*d*). ».

Immobile, absorbé dans ses pensées, il portait à chaque instant vers moi ses regards inquiets et troublés; il voulait parler; il commençait un mot, et ne pouvait l'achever. O vous tous qui me plaignez, vous auriez gémi de la douleur de celui

---

Art. II. L'impératrice Joséphine conservera le titre et le rang d'Impératrice-Reine couronnée.

Art. III. Son douaire est fixé à une rente annuelle sur le trésor de l'État.

Art. IV. Toutes les dispositions qui pourront être faites par l'Empereur en faveur de l'impératrice Joséphine sur les fonds de la liste civile, seront obligatoires pour ses successeurs.

Art. V. Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message à S. M. Impériale et Royale.

que l'on se plaisait à nommer un grand homme! Dans ce moment décisif, il montra une telle faiblesse, qu'il ne put s'empêcher de dire : « L'avenir s'est offert un instant à mes regards; l'effroi m'a saisi..... » Je ne puis décrire tout ce que Bonaparte éprouva lorsqu'un instant après il entendit une voix s'écrier : *« Hélas! en perdant son erreur, il perd en même tems le charme de sa vie! »* Ah! Français, cette exclamation pénétra dans son ame comme un trait acéré, et jamais le souvenir ne s'en effacera. Au milieu même de la gaîté la plus bruyante, il croyait toujours entendre ce cri de douleur..... C'était le cri d'une femme indignement outragée (1). »

Je quittai bientôt cette scène politique, et

(1) Le véritable et sincère attachement que Napoléon avait pour moi, ne l'empêcha pas de considérer son divorce sous l'aspect qui souriait le plus à son imagination. Aussi lorsqu'il fut question d'en rédiger l'acte, il n'était occupé que de l'effet que produirait, dans la postérité, cette singulière résolution. Ma tristesse ne put le retirer de cette préoccupation, et quand il eut apposé sa signature sur l'acte, il prit par le bras celle qu'il venait de répudier, et se promena pendant quelque tems avec elle, à grands pas, dans l'appartement; enfin, rompant le silence : « Voilà, dit-il, une action qui sera un jour à venir un beau sujet de tragédie? — Eh! qui en sera le tyran? » lui demandai-je vivement. Déconcerté par cette question, Bonaparte quitta mon bras, et mettant ses mains derrière son dos : « Le tyran, Madame,

restai quelques instans morne et pensive. J'étais délaissée par le seul homme qui, peut-être, aurait dû, dans l'excès de sa reconnaissance, me proclamer hautement sa divinité protectrice. Il venait de soumettre mon cœur à une terrible épreuve, et ce cœur était encore rebelle à mes volontés ; car, lorsqu'un coup funeste détruisait le peu de bonheur que j'avais goûté dans ce second hymen, je sentais ma tendresse augmenter pour ce perfide époux. J'étais accablée de mon double malheur, et je m'avançais rapidement vers les lieux qui renfermaient l'objet de toutes mes affections. Je m'appuyais sur les bras de mes femmes, mes yeux troublés croyaient voir jaillir des éclairs des nombreuses bougies allumées dans mes appartemens; il me semblait que la voûte s'entr'ouvrait, et menaçait l'auteur de mes peines. Mes regards se portèrent par hasard sur le portrait de Henri IV. Un prestige de mon imagination me fit croire un moment qu'il jetait un œil menaçant sur nous. Le premier son qui vint ensuite frapper mon oreille, fut celui de ces paroles plaintives, chantées à voix basse, et comme en gémissant : « Pleurez, pleurez, épouses chéries;

---

hé bien, ce sera Fouché ou Cambacérès.:. L'esprit et l'imagination ne sont pas aux ordres de tout le monde.

(Note de Joséphine.)

pleurez sur le sort de vos enfans, leur seconde mère a succombé. » Puis un silence profond régna autour de moi.

J'appuyai mon front sur l'une de mes mains; une sueur froide..... je sentis mes genoux se dérober sous moi. Lorsque j'eus repris un peu de force, je cherchai à me convaincre que la scène dont je venais d'être témoin, n'était que l'effet d'une illusion enfantée par un moment de délire. J'étais encore profondément émue; un instant après, mes bras retombèrent sans force. Presque tous ceux qui étaient auprès de Napoléon disparurent; et, comme saisis d'effroi, ils descendirent les marches du palais (1). Faible et presque inanimée, je fus contrainte de me soutenir contre une colonne. L'instant d'après, entre un officier de la garde, auquel un petit nombre de spectateurs se hâta de faire place. Il s'était avancé avec un air fier; il s'inclina respectueusement devant moi, puis il me dit, d'un ton glacial : « J'ai l'ordre, madame, de vous accompagner à la Malmaison. — Qui vous a donné cet ordre? lui demandai-je vivement. — C'est l'Empereur lui-même, me répond-il avec un

(1) Habitués de la cour, vous cachez sous un dehors riant vos cuisans chagrins. Aussi ne voit-on jamais autour des rois que des visages fardés de sévérité.

sentiment de tristesse. » Je me contins, et me mis à détacher négligemment quelques tableaux (1); le portrait de M. de Beauharnais fut du nombre. Quant à celui de Napoléon, j'affectai de l'oublier. Ce portrait-là, me dis-je, doit appartenir à sa future compagne. En le voyant, elle pourra se rappeler qu'une autre, avant elle, avait reçu le serment du parjure. Il vient de sacrifier à l'ambition les seuls instans de bonheur qui peut-être lui restaient encore.

Je descendais à peine de mon appartement, que je rencontrai Bonaparte; j'éprouvai, pendant quelques instans, une inquiétude mortelle. Le jeu muet de sa physionomie, me dévoila ce qui se passait alors au fond de son ame. Son appareil

(1) Joséphine avait le goût des beaux arts. Elle parvenait à la faveur du nom de son époux à s'emparer de plusieurs chefs-d'œuvre, bien qu'ils fussent dans le palais du Louvre. M. Denon en murmurait hautement. L'Empereur lui en faisait des reproches. « La Malmaison, lui disait-il, Madame, est un immense Bazar. Vous y déposez les richesses de la France, et les sculptures et les tableaux que vous faites ainsi disparaître, sont autant de larcins que vous faites au Muséum. — Épouse d'un conquérant, du moins m'est-il permis de partager avec lui la dépouille des vaincus. Protectrice née de tous les genres de talens, les hommes de goût venant visiter la Malmaison, y trouveront réunis tous les chefs-d'œuvre, et y recevront des encouragemens.... »

(M. Denon.)

de grandeur ne me semblait plus qu'un fantôme; je le voyais en proie aux remords les plus déchirans.

La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus;
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.

Il semblait m'éviter, mais je le retrouvais sans cesse sous mes pas. « Oui, Joséphine, me dit-il encore avec trouble, rencontrant mes regards, oui! l'ambition seule me sépare de toi; elle me fait abandonner la compagne dont l'amour, durant seize ans, embellit mon existence. L'ambition, armée d'un bras de fer, m'a poussé à vouloir associer à mon trône la petite-fille des Césars (1).

---

(1) Il paraît prouvé que le 16 décembre 1809, jour de la séparation de Joséphine d'avec Napoléon, l'empereur semblait déjà certain d'obtenir la main de l'archiduchesse Marie-Louise, fille aînée de François II, empereur d'Allemagne. Cette princesse était nièce de l'épouse de Louis XVI. (Marie-Antoinette d'Autriche). En venant s'asseoir sur le même trône qu'avait occupé sa tante infortunée, en se retrouvant dans ce même château des Tuileries, au pavillon de Flore, d'où la victime de nos révolutions était descendue, en 1792, pour être transférée à la tour du Temple, et delà conduite à l'échafaud, quelles durent être les réflexions de la fille des Césars?.... Quelles tristes pensées durent l'accabler, en posant le pied sur le seuil du palais, où, dix-huit ans plutôt, un régicide affreux fut sur le point de frapper la femme forte et courageuse, qui montra, dans la fameuse journée du 20 juin, le sublime de l'héroïsme, et qui, le

Crois-moi, les grands changemens que je prévois qui s'opèreront dans ma patrie, ne me font pas plus d'impression que celui des jours qui se

---

10 août, osa présenter au monarque (abandonné des siens et livré aux factieux) son épée, afin de chasser les rebelles dont les flots inondaient le palais, et osaient violer l'asile du plus vertueux des rois! Elle le suppliait de se rappeler qu'il était le petit-fils de Henri IV; qu'il devait, pour le bien de son peuple, et pour l'honneur de sa couronne, repousser les ligueurs du 18e siècle. Louis XVI l'entendit; mais, en pressant son épouse sur son cœur, il lui dit ces mots d'un grand sens et pleins de vérité. Ces mots devraient être gravés sur l'airain, pour passer aux générations qui viendront nous succéder, et dont les souverains de tous les tems devraient faire leur profit.

« Un monarque est perdu dès-lors qu'il temporise avec ses sujets; à peine a-t-il accordé la plus légère concession, qu'ils en demandent une autre. Un pacte fédératif, juré au milieu des baïonnettes, ne peut faire le bonheur des peuples, ni être durable. C'est le règne des factions qui en décide la durée.

» Je n'ai jamais voulu repousser la force par la force, parce que j'ai horreur du sang, et que mes mains sont pures de celui des Français. Madame, ajouta encore ce prince si malheureux, il faut vous résigner à périr avec moi. Ce n'est point ici, sur une multitude égarée, que je dois faire acte d'une volonté dernière, c'était à cette séance si mémorable du jeu de paume, tenue à Versailles, en 1789, et presque sous mes yeux, que je pouvais, que je devais déployer l'appareil de ma puissance royale : j'aurais épargné

succèdent; mes vœux sont tous pour son bonheur; je n'en forme aucun pour moi. Avec mon cœur ardent, que ferais-je au milieu de cette foule

---

de grands maux et empêché de grands crimes; mais je croyais aux intentions droites de la plupart de ceux qui siégeaient dans cette assemblée illégale. J'ai voulu malheureusement temporiser, j'ai pris des conseils où il fallait employer des mesures vigoureuses; j'ai voulu empêcher le mal, et j'en ai occasioné un plus grand, en n'osant l'extirper à son origine. Cependant, ajouta ce bon roi avec attendrissement (il ne pouvait retenir ses larmes pendant ce triste discours), je sais que le Français m'aime; il a bien raison; car, à l'exemple de mon illustre aïeul Henri IV, j'aurais voulu le rendre la première nation de l'Europe, et surtout la plus heureuse. A cet effet, j'avais assemblé les États du royaume; le clergé, par sa cupidité; la noblesse, pour conserver ses prérogatives, ont refusé d'accorder à leur souverain d'honorables et légères concessions, en comparaison de celles qu'on leur arrache par le droit de la force. Le tiers-état, fatigué de supporter à lui seul le fardeau des dettes du trésor, a pu tout oser;... il a reconnu la nullité de ceux qui refusaient de l'admettre dans leurs rangs; dès-lors la majorité des gens sages a dû prévoir que ces schismes entre les ordres entraîneraient nécessairement le bouleversement d'une ancienne monarchie, appuyée sur des siècles de gloire, et saperaient ainsi les fondemens de tous les trônes de l'Europe. » Telles étaient les pensées qui animaient Louis XVI au moment où Rœderer lui conseillait de se rendre au sein de l'assemblée nationale, ce qu'il fit. Il fallait, d'après le dire des premiers politiques du siècle,

d'hommes dont l'ame est pétrifiée, qui veulent s'élever pour avoir la possibilité d'écraser leurs adversaires, et ne pensent point à être utiles à leur pays !

» Quand je ne serai plus, mes contemporains pourront dire de moi : Il était le seul homme capable de faire le bien, parce qu'il n'avait plus de vœux à former; les autres ne s'occupent que d'eux, ne pensant point qu'ils sont les fils de la patrie.

» Oui, Joséphine, cette inquiète activité qui règne ici, cette haine, toujours surveillante; l'envie et la jalousie, toujours malheureuses du bonheur d'autrui; enfin, ces désirs rongeurs dont les

---

une main de fer pour rétablir l'équilibre des pouvoirs, et transformer un Royaume bouleversé par les diverses factions, en un empire florissant, et qui depuis a fini par atteindre le premier degré de puissance et de civilisation. En voyant la France de 1793 et de 1794, pouvait-on présumer ce qu'elle avait été autrefois? de même, pouvait-on croire raisonnablement à cette époque ce qui n'aurait jamais dû être?... Il fallait vraiment un miracle du Très-Haut pour rétablir les descendans de tant de rois, dont les générations passées n'ont pu même conserver, à Saint-Denis, une tombe, pour protéger leurs dépouilles. Napoléon entreprit de faire honorer leur mémoire; il y est parvenu; pour leurs cendres précieuses, elles sont dispersées! Le tems détruit tout, il efface même jusqu'aux traces de la douleur; les souvenirs seuls lui survivent....

traits effrayans se peignent sur presque toutes les figures, devraient me dégoûter à jamais de la souveraineté.

— Tu ne suivras plus mes conseils, lui dis-je, ils ne sont plus en harmonie avec ta manière de voir et ta volonté. Comment te convaincre enfin qu'une nouvelle alliance entraînera ta ruine? »

Je savais depuis long-tems qu'une conjuration secrète était dirigée contre lui; que l'un de ses ministres était l'ame de ce complot. Les courtisans réunissaient leurs efforts pour hâter chaque jour sa disgrâce; cet événement était sur le point d'arriver : l'orgueil de l'Empereur semblait s'accroître. On recherchait avec beaucoup de soin son alliance : ce qui devait irriter les autres souverains contre lui, et pouvait présenter des armes à la calomnie. Tous désiraient et attendaient sa chute avec une joie concentrée (1). En réfléchissant à

(1) Le général Rapp demeura fidèle à l'amitié qui l'unissait à la première épouse de Napoléon. Cet habile guerrier n'attachait pas la moindre valeur à l'illustre alliance avec la maison d'Autriche. Il supposait que l'impératrice Marie-Louise n'était qu'une autre Iphigénie sacrifiée par son père. Aussi Rapp prévoyait que la séparation de l'Empereur d'avec son épouse, devait avoir pour ce souverain les plus funestes résultats.... Après la malheureuse expédition de Russie, Napoléon dit à Rapp : « Général, puissiez-vous ne pas devenir prophète ! vous qui vous dites versé

tout cela, le grand politique (1) crut avoir lieu d'espérer, ou il feignit, que l'union de Bonaparte avec Marie-Louise répandrait l'épouvante parmi les ennemis de son maître, et qu'il redeviendrait plus puissant que jamais.

---

dans l'étude du cœur humain, vous conviendrez avec moi que la guerre seule soutient le chef d'un empire aussi colossal, et doit affermir sa dynastie en Europe. La paix, la paix, mon cher, lui dit-il avec effusion, la paix m'attendra dans la tombe; c'est-là que Napoléon trouvera le repos... »

(1) Joséphine n'aimait point la chasse, elle en craignait les résultats pour l'Empereur. Déjà il avait failli plusieurs fois à être renversé, notamment à Marly, par un sanglier furieux. « On le rapportera quelque jour blessé, disait-elle à ses dames. S'il sait commander une armée, il n'est pas très-habile dans l'art de tirer le gibier. » Il demanda un jour à M. de Tall*** à courir le lièvre dans son parc de Neuilly. Une grande chasse fut commandée. Le ministre fit remplir les bois d'une quantité prodigieuse de lapins domestiques, pour occuper son auguste convive. Les pauvres animaux, peu faits au bruit du cor, loin de s'enfuir, se précipitaient au devant du plomb meurtrier. L'illustre guerrier, accoutumé à vaincre, ne lâchait pas un coup inutile. Cependant il finit par s'apercevoir de la petite mystification de son hôte, et lui en garda rancune quelque tems. « Ce diable d'homme, dit-il à quelques généraux, *ne se contente pas de soumettre la plupart des cabinets de l'Europe à sa politique, il la fait agir même au milieu des plaisirs de son maître.*

Ce même grand politique disait à madame de La***, quelques jours avant l'accouchement de Marie-Louise,

Bientôt, je m'éloignai (1); l'officier promena un œil surveillant autour du château, et me fit remarquer les courtisans rangés autour de leur maître. D'autres, qui avaient l'habitude de remplir mes antichambres, instruits de l'événement du jour par le bulletin du palais, se retirèrent à l'instant.

En montant en voiture pour me rendre à la Malmaison, d'après les ordres de l'Empereur, je jetai un dernier regard vers les lieux que je quittais. Hélas! m'écriai-je, l'infortunée Marie-Antoinette habitait aussi ce séjour funeste; elle n'en sortit que pour être conduite à l'échafaud (*e*). Moi, plus heureuse, je ne suis sacrifiée qu'à l'ambition d'un seul homme. L'auguste prisonnière fut livrée au délire d'une populace séditieuse et égarée, qui avait déployé devant elle l'étendard de la rébellion et du crime, et moi je suis punie bien cruellement d'avoir osé me placer dans le palais des rois.

Nous partons..... Aucun objet ne frappait mes regards, on m'adressait vainement la parole : mon ame était absorbée dans le sentiment de la

---

qu'il voudrait, pour un million, que l'impératrice donnât naissance à un fils.

(1) Oh! où voulez-vous m'entraîner! il me faut céder, oui, il me faut céder, mais avec un cœur gros de soupirs.
(Dryden.)

douleur. Lorsque je pus rassembler mes idées, j'étais sur le chemin qui conduit à la Malmaison. Les coursiers parcoururent un espace considérable plus rapidement qu'ils ne l'avaient encore fait.

J'arrivai à Ruel à minuit (1); la nuit était obscure, un ciel nuageux interceptait la lune et cachait les étoiles; la pluie commençait à tomber; tout était enseveli autour de moi dans un calme profond. Je m'agenouillai en élevant mon cœur

---

(1) L'Empereur partit sur-le-champ pour Saint-Cloud, où il resta quarante-huit heures presque invisible aux yeux des courtisans. Le troisième jour il alla à la chasse, dans la plaine de Galli, près du grand Trianon; en descendant de voiture, il demanda au maréchal Duroc, un valet de pied. Il écrivit de suite à Joséphine, et remit sa lettre à l'exprès, en lui recommandant de faire diligence. L'instant d'après, Napoléon suivait sa trace : il arriva à la Malmaison avant son envoyé. L'Impératrice poussa un cri de surprise en le revoyant; elle se jeta dans ses bras, et fut quelques instans sans pouvoir proférer la moindre parole. Revenue à elle, ses larmes la trahirent; mais elle se sentit soulagée par l'assurance formelle qu'il lui donna que, dans tous les tems et dans toutes les circonstances, il serait son meilleur et son plus fidèle ami. Il lui permit de venir habiter l'Élysée-Bourbon, où elle resta jusqu'au moment du mariage de l'Empereur avec l'impératrice Marie-Louise. Là, il lui rendit de fréquentes visites jusqu'à cette époque si décisive pour elle.... L'infortunée, elle aimait encore à se flatter....

et mes mains vers la voûte céleste, et je priai pour lui..... Une de mes femmes vint dans le dessein de me distraire de cette situation, encore plus accablante que toutes celles dans lesquelles je m'étais trouvée!..... je m'y opposai, et je redoublai de ferveur; aussitôt le calme succéda à la trop vive émotion que je venais de ressentir; quelques instans après, je versai des larmes, mais une douce sécurité parvint à les tarir. Je pensai que Napoléon n'était qu'un être entraîné par les destins; qu'il était plus malheureux que sa victime. Cette seule pensée me porta à le plaindre autant que moi.

Cette première nuit de mon exil fut bien pénible; j'étais agitée de mouvemens convulsifs, et, pendant ce tems, les personnes qui veillaient à mes côtés, n'osaient exprimer ce qu'elles espéraient ou ce qu'elles craignaient. Je demeurai plusieurs heures dans cette cruelle situation, et ce ne fut que vers le matin que l'épuisement de mes forces et l'abondance de mes pleurs fermèrent malgré moi ma paupière. Je dormis très-peu, et pourtant mon réveil fut celui d'une personne qui sort d'un long assoupissement. Tantôt il me semblait que les événemens qui revenaient affecter mon ame, étaient loin derrière moi; qu'ils s'étaient passés dans d[illegible] tems reculés. Tantôt, le souvenir de ma terrible catastrophe ne se

retraçait plus à mon imagination que comme la vapeur d'un songe; tantôt enfin, entièrement éveillée, aucun voile officieux ne couvrait plus pour moi la triste vérité : je la voyais dans tout son jour, sans nuages, sans emblêmes, sans la moindre illusion qui pût du moins encore déguiser à mes yeux les traits cruels dont elle perçait mon cœur. Hélas! je trouvais toujours en moi une faiblesse invincible. Je ne pouvais, sans la plus amère douleur, voir le seul homme que j'aimais se donner à une autre femme.

Cependant, le désespoir me rendit des forces, il n'avait point encore détruit la consolante illusion, la fausse espérance! Espérance! tu es à l'esprit affligé, ce que, pour un malade, sont quelques heures de sommeil, un passage à de nouvelles douleurs. J'éprouvais déjà que la froide politique se jouerait cruellement de mon attente.

L'horloge de Ruel, en sonnant la sixième heure, me retira de ma rêverie, mais en même tems de sinistres idées vinrent m'assaillir de toutes parts. La douleur de me trouver dans une chambre, où naguère Bonaparte était à mes côtés, se retraça vivement à mon esprit. Après quelques minutes, une voix intérieure se fit entendre et prononça ce mot, qui retentit délicieusement à mon oreille : Espère!!!

La douce aurore commençait à se montrer, et

bientôt le soleil éclaira les objets terrestres. En contemplant l'immensité du ciel azuré, mes sentimens s'élèvent et se purifient. Que je sois heureuse ou dans la peine, les premiers rayons de cet astre consolateur exercent toujours sur mon esprit la meilleure influence. Quelle que fût d'ailleurs ma perplexité, le charme que je trouvais à la Malmaison, se liait tellement à toute mon existence, que je ne pouvais plus me considérer comme infortunée.

Je me levai et m'habillai sans former aucun projet, aucun désir, sans m'arrêter à aucune idée; j'allais et venais, le hasard seul guidait toutes mes actions (1), et j'étais bien loin d'être

(1) Le lendemain de cette triste journée, Joséphine, remarquant les clochers de l'église de Ruel, dit à l'une des dames qui l'accompagnaient : « Louis XIV changea sa résidence de Saint-Germain contre celle de Versailles, pour s'éviter la vue de la célèbre Basilique, consacrée à la sépulture de nos rois. Quant à moi, j'ai, depuis long-tems, la certitude que mon tombeau sera placé non loin de celui de mon oncle de Tascher : c'est dans ce temple (désignant de la main l'église de Ruel) que seront déposés mes restes. » Sur l'observation que l'on lui fit que, conservant son titre d'Impératrice couronnée, nécessairement sa place était marquée dans le caveau impérial : « Bonaparte va trop loin, dit-elle avec l'effusion de la douleur, d'autres plus habiles ou plus heureux sauront profiter de ses fautes. Ni lui ni moi ne recevrons la sépulture à Saint-Denis. *C'est à la Malmai-*

disposée à la lecture, lorsque je trouvai sous ma main le poème des tombeaux de Saint-Denis. J'ouvris ce livre, sans trop savoir ce que je faisais, et je l'aurais sans doute fermé de même, si je n'eusse été frappée du sens de ces deux vers, qui depuis ne sont point sortis de ma mémoire :

Ciel ! à quels grands revers les grandes destinées,
Sous un perfide éclat, demeurent condamnées !

---

son que j'aurais désiré que mes cendres reposassent.... Peut-être est-il écrit là haut que nous ne nous reverrons que très-peu sur la terre. L'idée de pouvoir nous réunir dans l'éternité fait trêve à ma douleur. Aussi je caresse avec soin cette consolante pensée.

CHAPITRE IV.

Dans la destruction, elle cherche un abri;
Aux pleurs des affligés, elle mêle ses larmes,
Le pauvre la bénit; ce rayon lui sourit,
Comme une étoile éclaire un camp saisi d'alarmes.
A.

« La consolation descend dans l'ame de l'infortunée, comme la douce rosée du matin rend la fraîcheur aux plantes nourricières.... mais quand le malheur est à son comble, le cœur ne s'ouvre plus qu'à la douleur. La religion dit cependant qu'il ne faut jamais désespérer de la providence... Joséphine, tu ne succomberas donc pas. »

Il vient un moment où l'on est comme familiarisé avec la cause d'une grande affliction. Son poids, après avoir brisé notre ame, a fatigué tous nos autres organes. On ne peut plus parler, parce qu'on n'a plus à former que des plaintes stériles ou des réflexions inutiles; on ne pleure plus, parce qu'on a trop pleuré; alors, nos yeux sont un moment secs et arides, comme le cœur de celui qui a fait couler nos larmes. Telle était ma situation vers le milieu de la journée, lorsque je m'assoupis. Le sommeil auparavant s'était éloigné

de moi, et j'avais compté les heures de la nuit comme celles du jour.

Madame de Caram. (princesse de Chim**) (1)

---

(1) Madame de Caram. (princesse de Chim**) vint se présenter à la Malmaison le lendemain où l'acte de divorce fut signifié à Joséphine ; elle était suivie de sa fille (Joséphine Tal***) : toutes deux fondaient en larmes en voyant celle qui naguère était assise sur le premier trône du monde, précipitée tout-à-coup dans le fleuve de l'oubli. Elles se jetèrent ensemble à ses pieds. Joséphine fut attendrie, leur présenta la main et les pressa tour à tour sur son cœur. « Je m'impose, leur dit l'impératrice, un pénible sacrifice, mais il est indispensable au bonheur de Napoléon. Il souhaite un héritier. » Alors madame de Chim** lui demanda la permission de lui présenter le prince son époux. Elle l'accorda bien volontiers; le jour même fut pris. En quittant son ancienne amie, madame de Chim** renouvela ses pleurs, et lui fit promettre la faveur d'obtenir son portrait. A sa seconde visite, l'Empereur fut instruit à la minute de l'apparition de la belle espagnole à la Malmaison. Il gronda sérieusement et fit faire la défense à son épouse d'exécuter fidèlement sa parole. En effet, au moment où le prince et la princesse se présentèrent enivrés à l'avance du bonheur d'être accueillis par la meilleure des femmes, le sévère M. de Baum*** leur annonce le protocole d'usage. « On ne reçoit pas, l'Impératrice a sa migraine. » Il affecta de ne donner aucun titre à madame de Chim** et poussa même, dit-on, l'ironie au point de lui rappeler un nom qu'elle avait oublié. Quelques jours après, Tal*** obtint de Joséphine une audience particulière. Il ne put lui cacher l'amer-

entra inopinément dans ma chambre à coucher. Elle me contempla long-tems avec un air d'inquiétude; lorsqu'enfin elle m'eut vue plus pai-

---

tume de madame de Chim**, et combien son cœur souffrait d'un semblable abandon : « Rassurez-la sur mon éternel attachement pour elle. Mais ici je ne peux ni ne dois vouloir que ce que l'Empereur permet. Ainsi Tal*** ne soyez plus surpris de son étrange réception. Napoléon lui-même avait donné des ordres en conséquence, et sa défense était formelle. Quant à vous, mon cher, j'ai fini par gagner votre cause auprès de mon époux, à la suite d'une audience que je vous avais accordée quelques instans après que Bonaparte se fut fait nommer Empereur. Le nouveau monarque me témoigna son mécontentement sur la facilité avec laquelle je recevais mes anciennes connaissances : « Quand on est sur le trône, madame, me dit-il avec humeur, on doit tout oublier. — Sauf la reconnaissance, lui dis-je, et tant que je n'aurai rien fait pour Tal***, je suis loin de m'en croire dégagée. — Avez-vous donc oublié la conduite qu'il a tenue en Égypte envers votre époux? Je suis Corse, et par conséquent je ne puis lui pardonner! — Et moi je suis Créole et Française par le cœur, lui répliquai-je vivement. Je sais à quoi m'engagent les obligations que j'ai contractées envers ce député courageux, et c'est vous, mon ami, que je charge de daigner les acquitter. Sans la journée du 9 thermidor, ni vous, ni moi, ne serions ici. » Napoléon fut surpris de l'à-propos et convint que j'avais raison. Il me permit de chercher les moyens de vous prouver ma bonne volonté. Quant à lui il me parut disposé *à vous être agréable!!!!!!* »

(Note communiquée par M. Tallien.)

sible, elle s'écrie : « C'est vous ! c'est bien vous ! amie tendre et fidèle ! Oh ! grâces en soient rendues au ciel ! maintenant je commence à respirer; votre aspect ramène dans mon ame affligée le calme et l'espérance ! » Je porte mes regards sur l'une de mes femmes : « Cette personne que vous voyez, dis-je, possède toute ma confiance; nous pouvons parler. » J'avais les yeux humides; je pressai les mains de mon ancienne amie avec effusion, et continuai :

« Le coup fatal est porté, je n'ai plus d'époux; tous mes amis m'ont abandonnée, pâles, inquiets, agités, sans avoir le courage de promener leurs regards sur moi (1).

» Ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'est la position où vont se trouver mes enfans; eux seuls m'occupent. Quant à moi, je renonce sans regrets à la cour; mon cœur m'entraîne vers les personnes qui ont besoin de ma main tuté-

(1) Bonaparte en voulut, dit-on, à madame de la Rochef*** de ce qu'étant attachée à Joséphine, elle avait cru devoir le solliciter pour remplir les mêmes fonctions auprès de l'impératrice Marie-Louise : « Elle n'aura, dit-il avec un sentiment de déplaisir, ni l'une ni l'autre de ces places. Si l'on me suppose ingrat envers ma femme, je n'aime pas à trouver des imitateurs, surtout parmi les personnes qu'elle a honorées de sa confiance et comblées de ses bienfaits. »

(Madame de Rém***.)

laire, et je me sens prête à protéger particulièrement tous ceux qui sont assez à plaindre pour éprouver la disgrâce de leur maître.

» Je ne souffre point du changement de ma fortune; un banc de gazon, un jardin, auraient suffi à mon bonheur! Vous le savez, mon amie, vous m'avez vu apprécier les charmes d'une vie modeste et paisible; mais la profonde ingratitude de cet homme m'a fait une plaie qui saigne encore en abondance.

» Parmi cette foule de courtisans, qui semblaient m'être particulièrement dévoués, il n'en était pas un seul à qui je n'eusse rendu les plus éminens services. Ils ont détruit en moi, dans l'espace de quelques jours, toute confiance, toute estime pour eux. Auparavant, j'aurais mis avec sécurité ma main dans celle de M*** et de R***; maintenant les poisons de la haine corrompent, en quelque sorte, la pureté de mes intentions (1).

» Voici la situation dans laquelle je me trouve, ajoutai-je encore, en parlant à madame de Chim**, ce qui doit suivre n'est encore qu'un tonnerre qui gronde au loin dans l'horizon; l'éclair seul

(1) Ce changement inopiné de fortune ne lui parut pas aussi terrible qu'il l'eût été pour bien d'autres personnes dans sa position. Elle sentait la privation de quelques avantages réels, mais elle n'était point tourmentée par des be-

a frappé mes regards, et le calme est pour jamais exilé de mon cœur.

» Je me crois réellement sur le cratère d'un volcan, ou sur une terre agitée par d'affreux tremblemens. Bonaparte réunit un grand nombre de flatteurs, et beaucoup d'envieux; s'il est forcé de descendre du trône, ils le traiteront d'une manière impitoyable, par la seule raison qu'ils l'ont enivré de leurs erreurs. Je lui ai dit souvent : « Les hommes se vengent sur un souverain détrôné, de l'humiliation et de la terreur qu'ils éprouvaient en l'approchant, lorsqu'il était au comble des grandeurs. Un courtisan est le plus irréconciliable des ennemis, parce que sa haine s'accroît encore de l'avilissement dans lequel il s'est trouvé contraint de s'abaisser lui-même. »

» Hélas! son triomphe aujourd'hui est celui de l'orgueil, de l'ambition, et de la vanité : je m'y dérobe pour cacher ma douleur et mon effroi. Ce n'est point le diadême que je partageais avec lui que je pleure, ni la perte de ma félicité, c'est la destruction de la sienne. Le premier vœu que j'ai

---

soins imaginaires, ni par la douleur de la vanité blessée. Elle avait des maux à souffrir; mais le plus affreux de tous, celui de la perte de sa puissance sur l'esprit de l'Empereur, ne venait point l'obséder. Elle était soutenue par les consolations de la religion et de la véritable philosophie.

(M. de Bauplan.)

formé, a été de le savoir heureux; j'y joignais celui qu'il ne dût son bonheur qu'à Joséphine. Le second de ces vœux ne pouvant plus s'accomplir, l'autre sera le seul que répétera ma bouche, même au lit de la mort. Je ne lui parlerai qu'en faveur de mes enfans.

» Il est donc des humiliations dont le mortel le plus malheureux ne peut être l'objet sans en avoir l'ame déchirée. Cependant, il y a des choses dans ce monde, qu'il est impossible d'expliquer, parce qu'elles tiennent à des intérêts secrets, à des arrangemens couverts d'un voile impénétrable..... » C'est ainsi que je m'exprimais, en épanchant mes peines dans le sein de l'amitié.

J'eus la consolation (si c'en est une), de savoir que tout le monde me plaignait (1), même les

---

(1) L'impératrice Joséphine aimait singulièrement à causer quelque surprise agréable. A cet effet, les négocians étaient toujours bien accueillis à la Malmaison, lorsqu'ils s'y présentaient. L'Impératrice offrait des cadeaux indistinctement aux habitués de la cour, sans s'inquiéter toutefois du prix que ses marchands y attachaient. Très-souvent l'Empereur murmurait sur ce qu'il nommait son extrême prodigalité.... Aussi refusait-il d'acquitter les mémoires tels qu'on les lui présentait. « Que ne distribuez-vous vos propres effets! pourquoi conserver des magasins d'orfévrerie, de joaillerie? qu'en prétendez-vous faire? » En effet, Joséphine prenait un soin très-particulier de ses bijoux.

hommes les plus froids et les plus insensibles. Si j'eusse pu être touchée d'autre chose que du sen-

---

Son immense écrin recélait ceux de sa première enfance. Le collier de pierres antiques qu'elle avait reçu de la reine Marie-Antoinette, plusieurs parures qu'elle tenait de M. de Beauharnais, des bagues de madame la marquise de Montesson, une émeraude précieuse de M. de K***, ce colon de la Martinique, des portraits de famille et de plusieurs amis. Elle ne disposait jamais d'aucun objet de son Musée en faveur de personne. Quand elle faisait un présent, elle s'adressait aux joailliers de la couronne. Un jour, l'Empereur, étant à l'Élysée-Bourbon, rencontra sur son passage mademoiselle Lespaud. Elle était suivie de son cortège; d'immenses cartons contenaient une toilette complète pour Joséphine et la reine de Hollande. « Quelle est cette femme? que veut cette femme? s'écria Napoléon d'un air sévère et visiblement altéré. — C'est mademoiselle Lespaud, la marchande de modes de l'Impératrice; elle vient ici par ses ordres. — Ces marchands se sont ligués entre eux pour faire adopter toutes leurs fantaisies à l'Impératrice. Une souveraine ne doit point s'occuper de semblables détails. Il ne manquerait plus qu'un collier offert et refusé par elle, une nouvelle la Motte! Enfin, je veux, dès aujourd'hui, que l'on chasse des résidences royales ceux de MM. les fournisseurs de la cour qui n'y seraient point appelés par mes ordres. La Malmaison est le vaste garde-meuble où l'on dépose tous les colifichets de la mode; ensuite on les passe en fraude aux Tuileries, à l'Élysée-Bourbon, Saint-Cloud, il est très-nécessaire d'offrir ici un grand exemple, à commencer par mademoiselle Lespaud. » Il dit, et entra chez Joséphine; déjà Duroc avait exécuté l'arrêté de son

timent de mes peines, il eût été flatteur pour

maître; mais en homme de bon sens, il déposa au corps-de-garde de l'Élysée-Bourbon cette pauvre demoiselle tout effrayée des menaces de Napoléon. Le lendemain, l'Empereur dit à Duroc : « Eh bien ! que vont dire les salons, que vont dire les boutiquiers au sujet de l'emprisonnement de mademoiselle Lespaud; que dit elle-même cette victime opprimée? Cet éclat fera sans doute rehausser ses actions, et pourra lui donner une vogue du moment. Qu'en dites-vous, mon cher?... » Le maréchal profita habilement de cette confidence, et lui demanda l'ordre par écrit pour faire transférer sur-le-champ mademoiselle Lespaud à Bicêtre; mais, il lui observa que cette prison n'était point pour les femmes, que cette marchande assurément allait se trouver en dangereuse compagnie. L'Empereur comprit que Bicêtre était exclusivement réservé pour les hommes; il sourit et répond à Duroc : « Mais où est-elle? — Au corps-de-garde. » Napoléon ajoute : « Cette femme m'a paru vraiment suspecte, se trouvant ainsi sur mes pas.... On m'a déjà supplié ; j'ai tenu bon, l'Impératrice me boude de l'affront fait à la nouvelle Bertin. Hortense s'est jointe à sa mère; je n'ai cependant rien promis, mais je cède à vos représentations, et je lève sa consigne. Madame l'artiste en toilette aura rêvé cette nuit tout à son aise à la coupe d'une nouvelle robe de bal, à l'arrangement d'un chapeau (surnommé *le courroux d'un Empereur*). L'Impératrice et la reine de Hollande seront assez bonnes pour adopter et recommander ces conceptions d'une nuit orageuse ».... Duroc, voyant le maître radouci, s'empressa de délivrer mademoiselle Lespaud de l'ennui du violon. Il lui fit une douce morale sur le danger d'approcher de trop près des

moi d'apprendre les regrets que coûtait mon éloignement de la cour (1).

---

grands, *même pour leur rendre service*. Ainsi que l'Empereur l'avait prévu, mademoiselle Lespaud fut visitée et choisie par toutes les dames du meilleur ton. Il suffisait que l'on crût un moment qu'elle avait couché à Bicêtre, pour qu'elle devînt intéressante aux yeux des Parisiens. C'est au maréchal Duroc qu'elle dut sa liberté : elle fut depuis en grand crédit au château ; le mystère dont elle s'enveloppait pour y pénétrer, attribuait encore à sa renommée.

(1) Madame Wals-de-Séran fut tout étonnée d'être nommée dame du palais de la première Impératrice. C'était son époux qui lui avait ménagé cette surprise. Un moment, elle eût voulu pouloir s'y refuser. Mais séduite par les grâces de madame Bonaparte, elle s'engagea au service de la cour la plus polie et la plus brillante de l'Europe. Après le divorce des deux illustres époux, madame Wals-de-Séran, fidèle au culte de la reconnaissance, s'était dévouée entièrement à l'Impératrice couronnée. Aussi Napoléon la jugea digne d'occuper une première place à la cour de la Malmaison. Dès l'aurore de l'empire, les salons du faubourg St.-Germain n'avaient cesse de jeter les hauts cris sur une telle nomination! (*Fi donc! l'horreur*, répétait sans cesse une respectable Donairière, avilir ainsi la haute noblesse!... La forcer de servir publiquement l'epouse d'un simple consul! Et cette même dame, quelques mois après, sollicitait pour elle-même! mais elle fut refusée.) Bonaparte favorisa peu madame Wals-de-Séran, il la croyait entachée du peche d'origine (c'est-à-dire favorable aux Bourbons). Il temoigna un jour ouvertement sa colère, au sujet d'un sieur Lemercier, l'un des suppôts de la finance : « Il m'est re-

Bonaparte crut pouvoir étouffer de cruels souvenirs, en allant passer quelques jours à Ram-

---

venu de bonne part que ce *Mondor*, d'accord avec la famille de Séran, a pu concevoir l'idée de me faire présenter sa femme; on brigue ouvertement pour elle une place de dame du palais! Eugène promet aussi son influence; ni les uns ni les autres ne seront écoutés. Je suivrai l'exemple de Louis XIV, et ferai rendre gorge aux sangsues de l'état. » On connait l'injustice de Napoléon envers M. Lemercier. Mais ce que l'on aurait peine à croire, c'est que l'indignation de Napoléon, contre le Fouquet du jour, éclata spontanément à la vue d'un habit brodé avec goût, que portaient M. et Mme Lemercier, lors du bal donné par la ville de Paris, à l'époque du couronnement de l'Empereur. Quelque tems après, ce même M. Lemercier perdit non-seulement sa fortune, mais fut privé de sa liberté. Il ne la recouvra qu'au prix des plus énormes sacrifices. Celui qui servit si puissamment la cause de la monarchie lors de la première restauration, n'a pu rien recouvrer de son ancienne splendeur. Les ministres d'un Empereur, comme les ministres d'un roi, sont gens intraitables, et n'accueillent que bien difficilement les plus justes réclamations. Aussi M. Lemercier, à la rentrée de S. M. Louis XVIII, ne put qu'entrevoir les rayons de l'espérance, mais elle ne luit jamais à ses yeux. Cet honnête homme est mort en attendant le redressement des abus, et la restitution des sommes qu'il prétendait lui être dues par le trésor. Un certain jour que madame Wals-de-Séran s'était permis de plaider inutilement la cause du banquier *dépouillé*, l'Empereur dit en parlant d'elle : « J'admire sa parfaite indépendance et lui sais gré du zèle qu'elle met à servir ses amis. Elle aime

bouillet (1). Pendant son absence de la capitale, ses fidèles conseillers firent accélérer son divorce. Enfin, au bout de trois mois, l'acte de mariage entre Bonaparte et Joséphine fut déclaré nul.

Malgré tout ce qu'avait d'odieux la catastrophe qui accablait ma raison, mes autres facultés n'étaient pas entièrement détruites. J'avais appris, sans paraître me troubler, que mon époux était à la veille de donner sa main à la nièce de l'infortunée reine de France, Marie-Antoinette (*f*).

Tout indignée du traitement que j'avais reçu,

---

aussi Joséphine, parce qu'elle admire en elle un esprit juste, une rare beauté, et surtout sa parfaite indifférence pour les rapports mensongers des frélons de la cour. » On remarque que Napoléon, dans les dernières années de son règne, en parlant de madame Wals-de-Séran, ajoutait : « Caulaincour avait raison, cette femme n'est point ordinaire! le malheur lui impose des devoirs, son cœur généreux sait les remplir et même avec usure!... « *La vanità non puo s' unire colla belleza.* »

(1) Depuis la séparation de Napoléon avec Joséphine, la cour des Tuileries devint à peu près déserte. On ne s'y rendait que pour complaire en quelque sorte au souverain; mais celle qui naguère inspirait le respect et l'admiration, ne s'y rencontrait plus. Aussi l'Empereur disait à ses maréchaux, qui faisaient cercle autour de lui : « Messieurs, nous devons déclarer ici de bonne foi (allusion fine et adroite qui se rapportait à Joséphine), qu'une cour sans femme est un printems sans roses.. »

je ne trouvais en ce moment aucun ressentiment dans le fond de mon ame.

Un transport soudain, mêlé cependant de mille appréhensions, changea aussitôt l'inquiétude à laquelle j'allais succomber, en une autre inquiétude qui semblait me faire revivre.

« Ah! qu'il jouisse d'une éternelle félicité! m'écriais-je souvent (1); que sa nouvelle com-

(1) Quelques mois avant le départ du prince de Ponte-Corvo pour la Suède, Joséphine fit un songe extraordinaire. Elle voyait Bernadotte au palais des Tuileries, monté sur le trône de Napoléon, et recevant les hommages des premiers dignitaires de l'état. L'instant d'après, parut Gustave-Adolphe, ex-roi, il était vêtu en violet, et conduisait son fils par la main; le jeune prince portait l'uniforme suédois. Le maréchal écartait le monarque avec son sceptre; il n'en était point ainsi de son héritier présomptif; Bernadotte paraissait lui dire : « Je veillerai sur vous, mais cherchez à éloigner votre père, sa présence me fait mal. Ses malheurs furent l'ouvrage d'un seul; de même, l'homme du siècle aura son tour; mais les enfans de madame de Beauharnais deviendront un jour les miens. » L'Impératrice raconta à Napoléon ce rêve qui l'avait singulièrement affectée, il la plaisanta beaucoup sur son aveugle confiance dans les rêveries du comte de Cabalis. « Là viennent aboutir et se briser toutes les espérances. » Il ne put cependant lui taire qu'il craignait ce prince, qu'il ne le voyait s'éloigner qu'à regret, prévoyant son influence dans les affaires publiques. « C'est un ennemi de moins que je laisserai en France; quant à l'étranger, c'est autre chose. Cependant

pagne soit pour lui un ange de paix! Puisse cette jeune et intéressante princesse ne suivre désormais en France que la route de la prospérité!... »

Cette alliance illustre devait enfler sa vanité jusqu'à lui faire oublier les bornes de la prudence; mais on ne pouvait se reposer sur des conditions que la nécessité faisait accepter, et qui étaient exigées par la force des circonstances.

Enfin, cette triste et majestueuse solennité eut lieu (1)!..... Bonaparte exigea que mes enfans y occupassent les premiers rangs, et ma fille fut, en quelque sorte, forcée d'applaudir extérieurement à celui qui venait de consacrer, par des nœuds indissolubles, le parjure et la violation des droits les plus légitimes.

Quel que fût mon attachement pour Bonaparte, je ne me le rappelle point sans lui reprocher la

---

je veux lui accorder trois millions pour soutenir sa nouvelle dignité; mais j'aurai des yeux de lynx pour le surveiller; si par hasard il s'écartait de mes intentions, ma vengeance saurait également l'atteindre. »

(Note secrète.)

(1) On assure que Joséphine eut la curiosité de voir l'entrée de Marie-Louise à Paris, et qu'elle se trouvait non loin de l'arc de triomphe, au moment où son heureuse rivale recevait les félicitations de tous les corps constitués. Si le fait est vrai, combien elle dut souffrir!

..... Une ame généreuse
Ne voit pas sans pitié la vertu malheureuse.

dureté de sa conduite envers Hortense. J'avouerai même que, malgré l'amertume des pensées qui m'agitaient, il en coûta à mon cœur de la voir contrainte de souscrire au nouveau plan d'existence qu'il venait de lui tracer. Je ne pouvais voir avec indifférence Eugène et Hortense déchus du premier rang qu'ils avaient occupés; ils n'étaient pas coupables des torts qu'il lui avait plu de me supposer; et n'étaient-ils pas également, comme moi, devenus les victimes de sa politique?

Je commençai, aussitôt que je le pus, par lui faire présenter quelques observations; par lui déclarer qu'une force supérieure, à laquelle je n'avais pu résister, avait heureusement uni ma destinée à la sienne; qu'entraînée par un charme irrésistible, qui m'avait fait rencontrer le bonheur, jamais je ne chercherais à combattre ses nouveaux sentimens; que je me ferais un rigoureux devoir de respecter ses liens, mais que je ne pouvais m'empêcher de plaindre la nouvelle Impératrice!..... « Désormais, ajoutai-je, je vais me borner à désirer qu'un génie plus sage éclaire vos pas, et vous force à vous arrêter. Non, ce n'est plus qu'avec moi-même que je dois m'entretenir de vous, et je vais faire des vœux pour que vous soyez ramené, s'il se peut, à une idée plus juste de la véritable grandeur. (Souvenez-

vous qu'un homme célèbre n'est pas toujours un grand homme.) La vôtre, je l'avoue, inspire encore à vos peuples une profonde admiration. Eh bien! moi, elle ne m'inspire que de la pitié, parce que je ne la considère plus que comme un piége tendu par les mains de la Providence pour donner plus d'éclat à votre abaissement, et le rendre plus propre à servir de leçon aux autres souverains.

Une rêverie continuelle m'absorbait pendant la première année de mon divorce; je voyais chaque jour ma santé s'affaiblir; on ne s'apercevait que trop combien j'étais malheureuse! La douleur tendre et réservée de quelques amis (1),

(1) De ce nombre était madame la comtesse de Montesquiou, cette femme excellente qui n'abandonna point Joséphine dans ses malheurs, et qui ne cessa de lui prodiguer les plus tendres soins jusqu'au moment où une politique bizarre et les devoirs qu'elle avait à remplir, lui imposèrent l'obligation de veiller constamment au dépôt qu'il plut à Napoléon de lui confier. Comme elle avait cessé absolument de paraître à la cour des Tuileries, l'Empereur l'avait à peu près oubliée. Elle passait la plupart de ses journées dans la jolie solitude de la Malmaison; elle partait à l'aube matinale, et ne rentrait à Paris que très-tard. Elle crut cependant pouvoir se rendre à une invitation de bal, donné par le ministre D***. Napoléon qui la distingua au milieu d'une foule de courtisans, la présenta à l'impératrice Marie-Louise, et lui proposa de se charger de la première édu-

leur fidélité à me garder le secret qu'ils m'avaient promis..... tout concourait à adoucir ma position, autant qu'il était possible. Peu à peu, des réflexions plus tranquilles succédaient au mouvement du désespoir; je ne pouvais alors me dissimuler que tout était perdu, jusqu'à l'espérance de revoir Bonaparte.

Je n'avais jamais joui si librement des plaisirs de l'été, que depuis mon exil. Les formes majestueuses des montagnes, les arbres élevés et touffus qui bordaient les rives de la Seine, m'attiraient comme s'ils eussent été des êtres vivans capables d'éprouver quelque affection pour moi. Je me promenais assez souvent en calèche, et ne pouvais alors me rassasier du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Quand je rentrais à la Malmai-

---

cation de son fils. Elle n'osa refuser.... En acceptant le titre de gouvernante du roi de Rome, elle ne pouvait plus voir Joséphine, son bon cœur en souffrait, et plus d'une fois cette femme, aussi bonne mère qu'excellente épouse, gémit sous les lambris dorés du palais des Tuileries, se rappela les heures agréables qu'elle avait passées auprès de la première Impératrice; elle regretta amèrement d'avoir enchaîné sa liberté, puisqu'elle se voyait privée de suivre le penchant de son cœur, qui la rapprochait de son ancienne amie. On peut dire avec orgueil, et pour l'une comme pour l'autre, que ces deux inséparables ne cessèrent un instant ni de s'aimer, ni même de se plaindre....

son (1), tous les objets venaient se peindre à mon esprit. Cette vivacité, cette fraîcheur de souvenirs était ma plus douce jouissance.

J'errais un jour au milieu des buissons fleuris, et sous les arbres qui penchaient leurs guirlandes odorantes sur ma tête, et dont les feuilles se détachaient comme une neige légère. Je m'étais reposée sur un gazon qu'environnait une petite colline, d'où je découvrais les cîmes balancées des peupliers majestueux qui penchaient l'ombre de leurs rameaux sur l'avenue de la Malmaison (2).

---

(1) Quand l'Empereur allait à Saint-Cloud ou à la Malmaison en petit comité, il était aimable. Il se plaisait à faire des niches aux dames de la suite de l'Impératrice. Joséphine était la première à s'en ressentir. Un soir d'été, où l'on respirait le frais sur l'une des pelouses de la Malmaison, tout le monde s'était rangé en cercle : Joséphine, passionnée pour les fleurs, en avait toujours devant elle; Napoléon prit du sable entre ses mains, et le renversa dans leurs calices. Le bouquet de l'Impératrice fut endommagé. Il alla en cueillir un autre lui-même, et l'offrit galamment à son épouse. Elle était la première à applaudir à ses jeux.

(2) Mademoiselle Julien, riche propriétaire de la commune de Ruel, était fort charitable, elle allait même au-devant des besoins des pauvres, jamais on ne la sollicitait en vain. Bonaparte avait, depuis long-tems, désigné son domaine pour le réunir avec celui de la Malmaison. Le puissant Empereur lui fit proposer un échange avantageux, à moins qu'elle ne préférât vendre le bois Préault, dont il désirait

a terre était alors dans la parure de la première aison; le soleil brillait dans un ciel sans nuages, égèrement humide et parfumé. L'air était vivi- ant, la joie de la création se manifestait dans

---

rendre acquéreur. (Il ne s'agissait, pour communiquer la Malmaison, que d'opérer la démolition d'un mur.) ademoiselle Julien refusa les offres d'un voisin aussi offi- eux. « C'est l'héritage de mes pères, dit-elle aux envoyés Napoléon; tant que je vivrai, le bois Préault ne passera mais en d'autres mains: telle est ma volonté. » L'illustre nquérant fit alors plusieurs campagnes, mais à son re- ur, il parla en maître qui veut être obéi. « Je ne céderai s un pouce de mon terrain, l'ennemi de mon repos n'ob- ndra rien par la force. Cet homme que l'on croit si puis- t, devrait imiter le grand Frédéric. Ce roi, philosophe, vecta *le moulin de Sans-Souci*, et prit soin de le faire erver comme un monument qui ajoute à sa gloire!... voisin aurait grand tort de vouloir s'emparer du bois ult, car je ferai tous mes efforts pour mourir dans ma iété. » En effet, le caractère de mademoiselle Julien posa à celui à qui rien ne résistait (et cependant il u les bornes de son pouvoir). Au bout de quelque la mère des malheureux périt d'une manière déplo- on la trouva noyée dans son étang. Depuis plusieurs avait vu un homme, d'une figure sinistre, rôder arc du bois Préault. On attribua la mort de cette le dame à une main puissante! Ses héritiers, , vendirent cette propriété à Bonaparte; mais il nt joui,.... et Joséphine s'en occupa très-peu.

toute la nature, brillait avec la fleur, éclatait avec le ramage des oiseaux, se répandait avec l'haleine du zéphyre, et venait rouvrir le cœur de l'homme aux doux souvenirs des instans plus fortunés. Ravie à l'aspect de ce spectacle sublime et consolant, mon ame se serait élancée de son sein pour se porter toute entière sur cette délicieuse et magnifique scène. Mais ce tableau si frais, si séduisant, était pour moi comme s'il n'existait pas. Mon imagination et mes regards erraient au hasard sur la route qui conduit à Saint-Cloud. « Au jour de notre bonheur, dis-je en soupirant, et en versant des larmes, ces arbres étaient aussi couverts d'une belle verdure, ces buissons étaient fleuris, cette campagne était parfumée.... » Je ne pus achever d'exprimer la pensée qui m'occupait, et je comparais avec amertume cette époque fortunée avec celle que je parcourais maintenant. Je respirais, comme Job, la douleur par tous mes pores et par tous mes sens; le chagrin me consumait, et je ne vivais plus que de souvenirs. Mais on eût dit que le ciel voulait me dédommager de mes peines, par la puissance qu'il retraçait à mes idées de me rendre présent le bien que j'avais pu faire quand j'étais sur le trône (*g*)... Je tourne de nouveau mes regards languissans vers l'avenue de Saint-Cloud, et j'aperçois le bril-

lant cortége qui environnait l'impératrice Marie-Louise (1); elle se rendait à Paris. Elle était

(1) L'impératrice Marie-Louise fit une chute en se rendant un jour de Ruel à Saint-Cloud. Napoléon l'avait engagée à parcourir la Malmaison durant une courte absence de Joséphine. Au retour, il la dirigea vers l'ancienne route de traverse qui conduit de Ruel à Saint-Cloud (en montant la rue du Château). La voiture de Marie-Louise versa, l'Empereur devint furieux par la raison que sa nouvelle épouse était enceinte. Quant à lui, il en fut quitte pour une légère contusion. Il n'en fut point ainsi de l'Impératrice, elle avait reçu quelques blessures, peu dangereuses à la vérité. « Reviens à la Malmaison, mon ange (nom d'amitié qu'il donnait à l'archiduchesse), là on pourra te prodiguer les soins les plus touchans... » Marie-Louise pleura beaucoup, et témoigna la plus grande répugnance à retourner sur ses pas, dans la crainte de rencontrer Joséphine. On parvint avec peine à diriger les chevaux sur les terres labourées. « Je ne t'exposerai plus à un pareil danger, j'ai eu tort de te conduire par l'ancienne route, mais pour punir les habitans de la commune de Ruel de l'avoir totalement négligée (au point d'être devenue impraticable), j'ordonne sur-le-champ la corvée pour la faire rétablir à leurs frais. » Il dit, et malgré les réclamations qui durent nécessairement s'élever de toutes parts, il fallut obéir au maître. On finit par venir se plaindre à Joséphine; mais en femme habile, elle répondit : « Les travaux, ordonnés par l'Empereur, doivent être supportés par tous les propriétaires; à cet effet, je vais donner des ordres à mon intendant, pour poser des ouvriers, afin d'accélérer la restauration de l'ancienne route, et vous soulager tous.... »

seule au milieu de sa pompe (1); Napoléon n'était point à ses côtés. J'espérais que peut-être il pourrait se dérober à l'œil des courtisans, pour venir visiter son épouse abandonnée. Je sentais battre mon cœur plus fort qu'à l'ordinaire; un pressentiment secret m'avertissait que sans doute je le reverrais, et pourtant, depuis quelques

(1) Très-souvent l'Empereur donnait le mot au grand-écuyer pour retenir l'impératrice Marie-Louise au manège. Il profitait de ce moment de liberté pour venir surprendre son ancienne amie à la Malmaison. Ils se promenaient ensemble dans le jardin. Il régnait un aimable abandon entre eux, et fréquemment on les apercevait se donnant le bras et causant très-familièrement. Un jour il raconta à Joséphine que, la veille, madame de Montesquiou avait eu un petit accident sur le canal des jardins de Versailles. Elle était dans un batelet qui, chavirant un peu, s'engagea dans le limon et couvrit sa robe de fange. « J'ai ri beaucoup, ajouta Napoléon, et d'autant plus que je sais que ce n'est que malgré elle qu'elle a accepté mes bienfaits; l'étiquette de ma cour actuelle lui déplait, elle aimerait beaucoup mieux être auprès de vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Joséphine, qui avait quitté son bras un instant. Mais cette femme aimable et spirituelle ne peut qu'embellir les lieux où elle se trouve. Elle est bien aux Tuileries, elle y restera... — Ma petite cour de la Malmaison, lui répondit Joséphine, conviendrait mieux à ses goûts : au moins elle y trouverait une amie; et, dans le poste périlleux où votre bienveillance l'a placée, il serait difficile qu'elle rencontrât, parmi vos courtisans, ce qu'elle trouvait si facilement ici... »

mois, j'avais retrouvé un peu de ma paix intérieure. J'avais pris la ferme résolution de l'oublier; je savais en outre résister aux désirs de la fortune et à ceux de l'ambition. Quand on sait s'arrêter à propos avec ces deux passions, on peut jouir des avantages qu'elles procurent; autrement, elles sont la source des tourmens qui se multiplient, se renouvellent sans cesse, et nous accompagnent jusqu'au tombeau.

J'étais occupée de ces réflexions, lorsque le son rapide d'une petite sonnette, m'avertit que j'allais recevoir une visite à laquelle je n'étais plus accoutumée; une voix extraordinaire et secrète, semblait me crier: Espère! espère!

Mais, qu'est devenue cette philosophie qui m'inspirait il n'y a qu'un moment?... Je ne peux atteindre à cette haute perfection, à laquelle mon ame aspire; la faiblesse humaine se glisse sans cesse au travers de ma résignation; et, quand je réfléchis à l'heureuse et brillante perspective que mon fils a perdue, il m'est impossible de ne pas éclater en reproches.

Dans ce même instant je peignais une pensée, fleur qui me rappelait peut-être un instant de bonheur; l'une de mes femmes accourt à moi, me fait un signe en mettant le doigt sur sa bouche. De quelle émotion ne fus-je pas saisie, je tremblais de crainte et de joie; tout-à-coup, je

me sens fortement oppressée. Je vois mon époux! Il se précipite avec transport dans les bras de son ancienne amie. Oh! je reconnus alors qu'il pouvait encore aimer, car il aime réellement, cet homme! il ne pouvait se lasser de promener sur moi les regards de la plus tendre affection; il dit enfin, avec un profond attendrissement: « Chère Joséphine, je t'ai toujours aimée, je t'aime encore!... — Je cherchais à vous effacer de mon cœur, Bonaparte, et vous vous offrez à mes yeux! mes efforts sont inutiles; vous aimer et mourir, voilà maintenant mon sort!..... quel avenir m'attend! — Malheureux! reprit-il, j'ai pu t'abandonner; je n'ai payé ta tendresse que par une froide indifférence. »

Je lui serrai la main sans lui répondre. Maintenant, il me revoyait après une longue séparation (1). Il me pressait vivement contre son cœur, et me demanda : « M'aimes-tu encore, digne et bonne Joséphine; m'aimes-tu, malgré les nouveaux nœuds que j'ai formés, et qui m'ont séparé de toi? Mais ils ne t'ont pas bannie de mon souvenir. »

Je venais de recevoir, dans ce moment-là même, un faible espoir de voir renaître la con-

(1) Il paraîtrait ici que, depuis son mariage avec Marie-Louise, Bonaparte l'avait totalement négligée....

fiance de mon époux; mais mon arrêt n'était-il pas prononcé? pouvais-je l'effacer de ma mémoire? C'était un faible sursis; je l'accueillis, et j'en avais besoin. Cette tranquillité passagère devait être pareille à ce calme sinistre et profond qui avertit souvent les peuples de l'Amérique qu'un épouvantable ouragan va changer la surface de la terre.

Cependant il prend ma main, et la baise avec transport.

« Sire!... lui dis-je... — Nomme-moi Bonaparte, et parle-moi, ma bien-aimée, avec la même franchise et la même familiarité qu'autrefois..... — Bonaparte, tu es ramené près de moi par le génie protecteur, toujours prêt à t'avertir des dangers dont tu es menacé! Ecoute, tu as rempli l'univers de l'éclat de ta gloire. Tu es parvenu au faite des grandeurs; que ce soit assez pour toi; tu crois avoir monté tous les degrés du bonheur, et pourtant il en est encore un....

— Oui, Joséphine! s'écria Bonaparte, les yeux étincelans de plaisir et d'espoir; oui, il me reste encore un degré à franchir; tes paroles sont pour moi une promesse prophétique, puisque toi-même, toi, tendre amie, tu daignes encore y arrêter tes réflexions.

— Nous entendons-nous bien, Bonaparte? lui

dis-je. Ce degré, tu ne peux l'atteindre qu'en donnant la paix à tes peuples. Car un homme tel que Napoléon doit s'illustrer à jamais, en fermant lui-même les portes du temple de Janus. Alors tu assures pour toujours le bonheur immuable des peuples soumis à ta domination.

— Voilà ce que tu pensais, Joséphine. Ah! il sera toujours tems d'y revenir. »

Cependant, émue par une sensation indéfinissable, je m'écriai : « Bonaparte, le bonheur a-t-il fasciné tes yeux? Tu gouvernes la France, la moitié de l'Europe tremble à ton nom seul; de puissans monarques briguent ton amitié; mais, ainsi que le plus pauvre des hommes, tu n'es maître que de l'instant qui s'écoule, et tu ne peux rien sur l'avenir : il est tout entier soumis au destin, qui détruit les plus grands empires, qui anéantit jusqu'à des mondes. En veux-tu un exemple frappant? O mon ami, écoute encore une fois Joséphine : Un auteur avait publié un livre dont le titre était bien singulier; ce livre était intitulé : *Rome souterraine*, titre plein d'instruction et de vérité, qui révèle à cette Rome extérieure et visible une autre Rome ensevelie, image naturelle de ce que Rome vivante doit être un jour... Cette peinture, ô Bonaparte, doit produire un grand effet sur ta grande ame; elle te rend un instant

philosophe, car je m'aperçois que tu en saisis la morale sublime. Oui, cette peinture te décèle une autre France, non pas telle que tu la vois, composée de grands dignitaires, de généraux, de chefs de famille, ce n'est là que la surface de la France; mais elle retrace à tes yeux l'intérieur de cette France, la France souterraine; car il y a une autre France sous tes pieds.... Descendons-y, parcourons ces tombeaux qui sont dans le sein de la terre.... Levons la pierre.... Qu'y voyons-nous?... Quels habitans, mon dieu!.... quels citoyens! quels monarques! quel empire!... Tu auras le tems d'y songer!.... Bonaparte, l'homme le plus indépendant ne saurait affirmer qu'il mettra à fin ses entreprises. Tu l'oses, toi! toi qui dépends de tout ce qui t'entoure; toi, dont la perte est jurée par des milliers d'hommes aussi adroits qu'ils sont prêts à devenir coupables.

— Excellente Joséphine, me dit-il encore, c'est par ce motif que je dois enchaîner tous mes ennemis. Je vais frapper le dernier coup, il doit décider du bonheur de l'Europe. Le descendant de Pierre-le-Grand va bientôt lui-même subir les lois que Napoléon voudra lui imposer. Ainsi, Joséphine, je vais monter plus haut!...

— Grand dieu! plus haut! O quel infernal génie vous inspire!... Combien il vous serait facile d'être heureux! renoncez à la guerre de Russie.

— Je ne puis suivre tes conseils (1).

— Bonaparte, en reposant sur mon cœur, tu étais plus heureux, et peut-être plus sage. Sous ces fleurs semées à dessein, je juge de la profondeur de l'abîme entr'ouvert sous tes pas! Pardonne à mon trouble, lui dis-je douloureusement, mais ton malheur sera bientôt à son comble. »

Hélas! la raison parle en vain à la passion qui enivre. Ceux qu'elle dirige enveniment tout; le silence est coupable; le calme est séditieux. (Autour du char du souverain, lancé dans la route de la prospérité, il ne tarde pas à s'élever un nuage d'adulation qui lui dérobe les vrais intérêts du pays : tel sera le sort de l'arbitre des rois.... Son

(1) Dans cette même entrevue, Napoléon avoua à Joséphine qu'une voix intérieure lui adressait souvent ces paroles, dont son oreille seule était frappée : « Arrête tes pas; *celui qui t'a montré l'avenir, t'ordonne de rester où tu es!* Si tu changes de climat, ton armée sera en proie aux rigueurs des saisons, aux horreurs de la famine. Tu dois donc la préserver à la fois de ces deux fléaux. Le génie qui veille sur toi ne favorisera plus tes désirs ambitieux.... Tu cours vers ta perte, Napoléon! sois en France le père d'une nation généreuse! sans cela, cette nation généreuse trouverait sa garantie à rappeler ses anciens maîtres! L'Europe entière y applaudirait et retentirait d'acclamations! mais après.... vains efforts.... Il est des liens plus forts peut-être que ceux de la naissance.

(Note secrète.)

gouvernement absolu est frère de la justice occulte). Bientôt Bonaparte disparut, et l'on n'entendait plus que le bruit lointain de ses pas. Oh! comme tout est rapide, comme tout passe sur la terre!

J'avais pu m'enivrer un moment des plus charmantes illusions, j'avais pu sentir vivement le plaisir d'être aimée. Alors, les réflexions se succédaient avec rapidité dans mon esprit, j'osais encore soulever le voile de l'espérance (1); mais mon illusion fut bientôt détruite. L'impératrice Marie-Louise allait devenir mère (2), et le jour

---

(1) Joséphine adressa la parole à Marie-Louise, dans un bal masqué qui se donnait à la cour. Elle était en domino; elle intrigua un grand nombre de personnes en changeant plusieurs fois ses couleurs : elle ne fut point reconnue; mais l'Empereur le savait, et s'en amusa beaucoup.

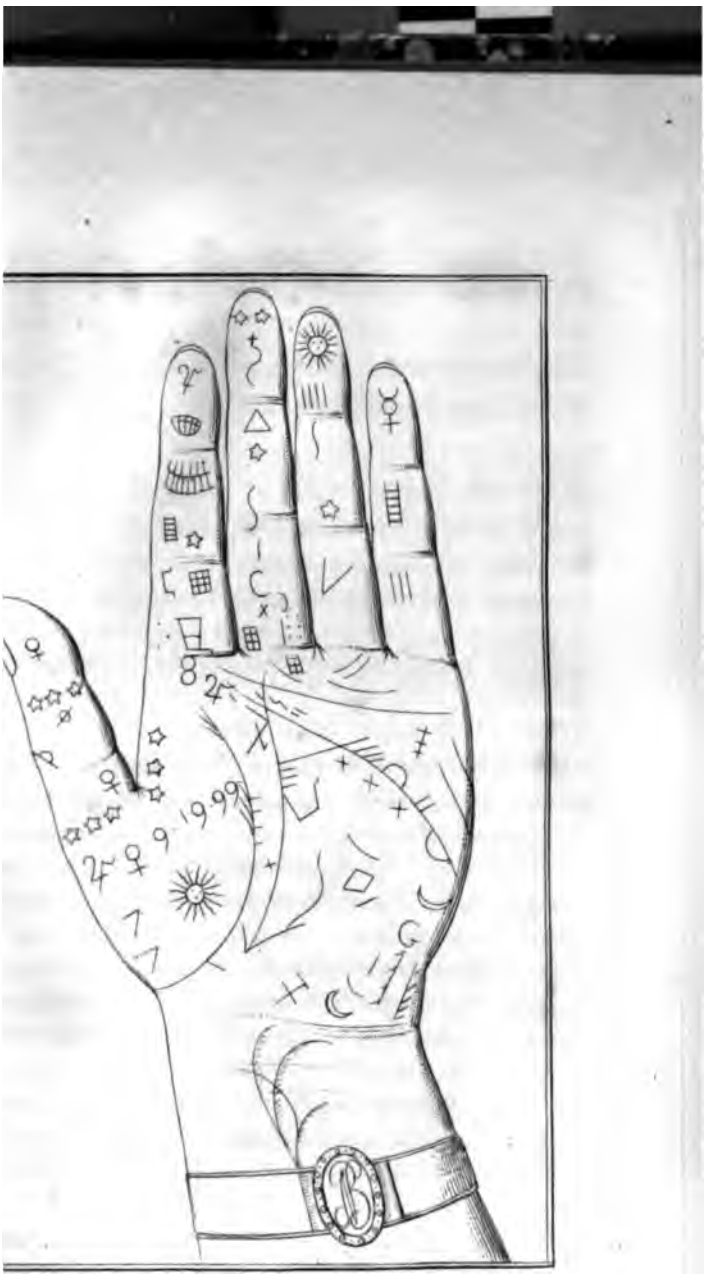
(2) Quelques jours avant la naissance du roi de Rome, Napoléon trouva, sur la toilette de Marie-Louise, les charmantes fables de Mancini de Nivernais. Il dit : « J'ai particulièrement connu cet écrivain plein de goût. Je le rencontrai une première fois chez la célèbre mademoiselle Le Normand (où tout Paris courait alors). Je m'étais laissé entraîner par le vieux général Lasalle et deux de mes amis. Le duc de Nivernais nous trouva dans un salon d'attente, il parut satisfait. « Vous avouerez, messieurs, nous dit-il en souriant, qu'un sentiment de curiosité est très-excusable dans le tems où nous sommes... » Je le revis plus tard chez madame de Beauharnais; alors il me rappela cette

où toute la France semblait s'associer à ce grand événement, la seule Joséphine, triste et délaissée à la Malmaison, n'avait d'autre soulagement que ses larmes, et d'autres armes que sa philosophie.

---

malheureuse époque de notre première connaissance. « Croiriez-vous, me dit-il, que je me trouvai rassuré lorsque ma voisine de la rue de Tournon, me dit : Vous n'êtes point destiné à devenir l'une des victimes du tribunal révolutionnaire. — Eh moi donc ! M. le duc, repris-je aussitôt : suivant le même oracle, je dois gagner des batailles ! conquérir des royaumes ! distribuer des trônes ! finir par étonner le monde ! Mais ce qui obscurcit un peu la perspective de ce riant tableau, c'est que je dois finir par un exil.... » On rit infiniment aux dépens de la prophétesse ! La charmante veuve savourait peut-être déjà les délices de la royauté (*elle lui était promise*).... Dans cette réunion, l'on causait très-souvent de l'ancienne cour ; on faisait un tour à Versailles, en général on blâmait les abus ; on proposait des moyens curatifs, mais il n'était plus tems de vouloir les appliquer. Le mal était devenu sans remède.... La conversation du duc de Nivernais était tout à la fois instructive et amusante. Il possédait le vrai talent de l'analyse, parlait sa langue avec une grande pureté, contait agréablement ; à cela, il joignait le meilleur ton et une exquise politesse. C'était un aimable vieillard. S'il eût vécu sous mon règne, ayant été à même de connaître et d'apprécier ses qualités, je l'aurais reçu dans mon intimité avec distinction et une grande bienveillance : car c'était un homme fait pour être accueilli d'une manière particulière par un souverain.

(Pensées de Bonaparte.)



rieur de la main gauche (de l'ex Emp.r) / Napoléon –
aparte .

Elle se disait : « *Here haggard discontent still* » *haunts my view; the sombre genius is in every* » *place* (1). »

Un silence profond régnait autour de moi. Les hommes de cour remplissaient le château des Tuileries qui n'était pas assez grand pour contenir cette foule de curieux. La naissance du roi de Rome (2) acheva de bouleverser la tête de Napo-

(1) « Ici le chagrin, comme un fantôme aux yeux hagards, m'apparaît sans cesse. Ce sombre génie règne partout. »

(2) Quand on compta les cent et un coups de canon qui annoncèrent à la capitale que l'impératrice Marie-Louise était mère d'un fils, l'enthousiasme devint dès-lors universel. Chacun se disait : Maintenant si l'Empereur veut conserver ce bel héritage à son fils, il doit se décider, autant pour lui que pour nous, à maintenir la paix; il nous la faut cependant honorable et durable. Joséphine, en apprenant le bonheur inespéré de son époux (car elle avait long-tems caressé l'illusion que Bonaparte n'aurait jamais d'enfans), en ressentit cependant un plaisir d'autant plus vif qu'elle y vit la preuve de l'attachement des Français pour celui qui les gouvernait. On fit cadeau au petit archiduc d'une jolie voiture, traînée par de superbes mérinos. Elle eut, dit-on, la curiosité d'en voir par elle-même la première expérience. L'Empereur approuva cette aimable attention; il en reparlait sans cesse à Marie-Louise, qui n'aimait point (comme de raison) à entendre rehausser devant elle les qualités de celle qui l'avait précédée. Il était bien facile de voir que Joséphine n'était point oubliée, et que, dans diverses circons-

léon. Il venait d'avoir un héritier, et son immense empire lui sembla dès-lors circonscrit dans des bornes trop étroites.

La conquête de la Russie fut alors décidée. De grands préparatifs furent ordonnés de toutes parts. Bonaparte n'était plus un homme, et ses flatteurs osèrent le transformer en demi-dieu.

« Tous ses désirs s'accomplissent, s'écriait le vulgaire. Il souhaitait un fils, et le destin vient de combler ses vœux les plus ardens (1). »

Moi seule je restais muette, et semblais indifférente à l'allégresse générale; des souvenirs involontaires s'échappaient de mon cœur; cependant je feignais de partager la joie de cet événement; je fis plus, je témoignai le désir de voir

---

tances, le maître suprême en reparlait toujours avec un intérêt nouveau.

(1) Le page qui vint annoncer à l'impératrice Joséphine que son heureuse rivale venait d'avoir un fils, reçut, pour prix d'une telle mission, une magnifique bague que cette femme bienfaisante retira de l'un de ses doigts. (Ce bijou pouvait s'évaluer à plus de 20,000 fr.) « Je me crois obligée, dit-elle agréablement à ceux qui l'entouraient et qui paraissaient étonnés, de reconnaître en souveraine la nouvelle de la naissance du roi de Rome. Puisse-t-elle, comme Napoléon s'en flatte aujourd'hui, ajouter à son bonheur, et le faire vivre dorénavant en paix!.... »

le prince héréditaire (1); mes amis eurent quelque peine à me faire sentir l'inconvenance de cette demande; on en parla même à Napoléon. « Hé! pourquoi ne le lui présenterait-on pas? » dit-il sans réfléchir; mais se reprenant aussitôt, il ajouta : « Joséphine ferait un effort de courage; je ne le souffrirai pas; qu'on bannisse au contraire l'enfant de sa présence; elle se rappellerait trop douloureusement qu'elle n'en est pas la mère. »

Le tems, la réflexion, et plus encore la nécessité et même ma pénible position, rendirent enfin le calme à mon esprit; je me flattais avec raison que Bonaparte resterait le protecteur de mes enfans.

---

(1) Joséphine voulait voir absolument le roi de Rome, il était impossible qu'elle le reçût à la Malmaison. Madame la comtesse de Montesquiou, par les ordres de Bonaparte, se rendit à Trianon avec son auguste élève. Joséphine fut prévenue, elle caressa beaucoup le jeune prince, ses yeux se mouillèrent de larmes. « Ah! dit-elle avec cette émotion qui va jusqu'à l'ame! je n'ai pu remplir les vœux de l'Empereur, Marie-Louise est plus heureuse que moi; je lui pardonne maintenant bien volontiers le mal qu'elle m'a fait en venant occuper ma place. Certes, à dater d'aujourd'hui, je veux oublier les erreurs de mon époux, pour ne m'occuper que du bonheur d'un père. » En effet, depuis ce moment Joséphine reprit sa gaîté et son embonpoint, et ne songea plus qu'avec un aimable abandon à celle qui venait de donner un gage de sécurité au très-puissant Napoléon.

CHAPITRE V.

Quel bien me revient-il, triste réflexion,
De tes avis tardifs, de ta longue constance ?
Tu me blâmes toujours, ta funeste éloquence
Flétrit tout à mes yeux, détruit l'illusion.
Veux-tu que le néant ait pour moi plus de charmes
Que le pouvoir divin qui détourne le cours
De ces regrets amers, de ces brûlantes larmes ;
Que dévore le feu qui consume mes jours ?
(A. D. F.)

Te manquerait-il, Joséphine, un peu de cette philosophie assez forte pour oublier le passé? Vois autour de ce superbe Napoléon, ce groupe de victimes de nos révolutions; que dis-je! ces milliers de courtisans ambitieux de la faveur d'un maître! La plupart d'entre eux ont perdu leur ancien éclat, et cette fortune après laquelle on soupire tant. Privés de leurs titres, de leurs grandeurs, ils sont réduits à des démarches qui les humilient.... Ils sollicitent et occupent des places qui leur répugnent. Ces gens là ont manqué de fermeté pour supporter leur décadence avec modération (1).... Laisse ces êtres faibles qui s'incli-

(1) A l'époque du consulat, Bonaparte recevait volontiers à la Malmaison M. d'Ansse de Villoison, célèbre

nent devant le pouvoir, pleurer leur ancienne existence. Toi, Joséphine, repousse des souvenirs décevans, des regrets inutiles; tu affectes de

---

helléniste. Le jour où il apprit sa mort, et qu'on ne lui connaissait aucun parent, il dit : « Le gouvernement va se mettre en possession des biens d'un galant homme (par droit de déshérence). Ce savant modeste avait une ame douce et fière, réunissant dans son beau caractère tous les traits dont se compose *la véritable grandeur*. Villoison aurait bien dû laisser des héritiers de son nom. — On pourrait peut-être en rencontrer, répond Joséphine. — Tant mieux, madame, » fut son dernier mot. Les souhaits de Bonaparte furent promptement exaucés. Quelque tems après on lui raconta « qu'un officier de sa maison, ayant remarqué le nom d'Ansse sur l'enseigne d'un décroteur du Pont-Neuf, soupçonna que le sort qui a fait des nobles de tant de vilains, avait pu faire un vilain d'un noble, et que ce pauvre diable pourrait bien appartenir à la famille des d'Ansse de Villoison. Il questionna cet homme et apprit qu'il était de Corbeil, ainsi que le savant helléniste, et qu'il ne se connaissait aucun parent; mais ses titres prouvèrent bientôt qu'il avait seul droit à la succession dont il s'agissait. Ce décroteur fut en conséquence mis en possession d'un héritage considérable. On ajoute que les sentimens du nouvel enrichi ne furent pas au-dessous de sa nouvelle fortune; car il résolut aussitôt de faire donner à son fils une brillante éducation, pour en faire un jour, disait-il, un savant comme son grand oncle. » Joséphine fut ravie d'apprendre ces détails de la bouche même de son époux; Bonaparte ajouta : « Si Villoison eût encore vécu

paraître tranquille aux yeux de l'indifférence; mais à ceux de l'observateur, tu n'es pas dans un état fixe, c'est une pente qui peut t'entraîner vers ta fin.

Chaque matin, dès que les oiseaux, par leurs

---

vingt ans, *il serait devenu un homme précieux pour la génération actuelle*, car il parlait le grec moderne avec presque autant de facilité qu'un naturel du pays. (Villoison mourut le 26 avril 1805. C'est une perte réelle pour le collège de France.) Selon ce savant, les Grecs doivent recouvrer leur indépendance, le septième lustre du siècle actuel. Mais auparavant la Russie devra faire une paix factice avec les Musulmans, pour mieux cacher ses desseins; puis tombant tout à coup sur les Osmanlis, elle portera des coups certains, et détruira leurs villes. Constantin doit, dit-on, s'emparer de Constantinople et y planter la croix. A cette même époque, on aurait, depuis quelques années, fait adopter aux Turcs un nouvel uniforme; bien plus, on les aurait stylés à de nouvelles manœuvres; peut-être même auraient-ils appris à se battre à l'européenne! Mais *chassez le naturel, il revient au galop.* Bysance doit être rebâtie trois fois. Le sultan doit craindre le sort de Selim II. La flamme et la sape détruiront les plus beaux édifices. Que sais-je encore ce que Villoison m'a raconté? A l'exemple de Denon, notre savant helléniste croyait aux prophètes, et m'a remis un recueil précieux, écrit en grec, traduit en regard, où les destinées de l'Europe sont commentées avec soin. En bonne conscience, s'il fallait croire à ces rêveries, la plupart des états de l'Europe changeraient de face avant un siècle, par l'imprévoyance des princes et la perfidie des ministres... Tant

concerts mélodieux, honoraient à l'envi le père de la nature, je me plaisais à me recueillir, à prier l'éternel pour mon époux, pour tous ceux que j'aimais; une si douce habitude entretenait mon ame dans une disposition qui faisait ma joie et mon bonheur.

Dès le lever du soleil, les cultivateurs reprenaient leurs travaux; j'entreprenais de longues et d'instructives promenades, et suivais avec intérêt la charrue du laboureur en causant avec lui. Depuis que j'habitais la Malmaison, la bonne intelligence régnait entre tous les voisins, j'étais l'arbitre de tous les différends et je conciliais les intérêts les plus divisés (1).

---

que je vivrai, Villoison en aura un démenti formel. Après moi, on dira : Les affaires pourraient bien empirer... Gare surtout que les vilains n'en remontrent aux nobles. Le choc serait sanglant.... »

(Pensées de Bonaparte)

(1) Le maréchal Masséna portait le plus vif intérêt à Joséphine. Il avait désapprouvé hautement Bonaparte de l'avoir délaissée. « Je viens visiter mon illustre voisine, lui disait affectueusement le compagnon de gloire du trop heureux César. (*Le sceptre quelquefois pèse plus que les chaînes.*) Il est délicieux, il est honorable aux habitans de Ruel et des communes environnantes, de posséder si près d'eux une femme aussi sensible qu'elle est bienfaisante. Cet avantage est absolument nouveau dans nos contrées, chacun y vit en paix. Chacun répète avec respect, avec re-

Je n'attendais pas qu'on vînt implorer mon appui; je cherchais les malheureux; et, quand j'avais versé des consolations dans le sein de l'in-

connaissance, le nom de la bienveillante Joséphine; ils ajoutent en la voyant :

Aurais-tu donc appris d'une puissante fée,
Cet art suprême de charmer?

Les mères la montrent avec orgueil à leurs enfans, le pauvre la bénit! — Et vous, M. le maréchal, reprenait-elle agréablement, vous oubliez donc le bien que vous opérez ici journellement? Devenu le successeur du fameux cardinal, son domaine (aujourd'hui le vôtre), est un refuge assuré pour les soldats devenus ouvriers. — Voyez en moi un vieil invalide, madame, l'habitude de commander me rend par fois sévère; par exemple : les habitans de Ruel ont été privés d'eau quelques instans, ils auraient volontiers contracté l'habitude de venir en puiser régulièrement aux réservoirs du château ; dans un accès d'humeur partagé par madame la maréchale, je m'y suis opposé, et leur ai interdit toute communication intérieure. Alors les mécontens portèrent leurs plaintes à la Malmaison. La dame du château les entendit! Elle fit plus! elle daigna leur promettre sûreté et protection contre l'orgueilleux châtelain.... Ces bonnes gens n'en avaient pas besoin, Richelieu n'étant plus! Ses fameuses oubliettes n'existaient qu'en tradition..... La confiance la plus parfaite animait la conversation de Joséphine avec Masséna ; ce guerrier retrouvait fréquemment dans le cercle de la Malmaison, ces vieux vétérans, l'honneur du nom Français. Les jardins et les bois de ce beau domaine lui paraissaient doublement attrayans. Là, il

digence, il était aisé de voir à mon émotion que je me regardais encore comme la plus heureuse des femmes. Alors, je me félicitais d'être élevée à un rang qui me permettait de répandre des largesses (1).

Aussi Bonaparte disait-il souvent, en parlant

---

se livrait à loisir à ses rêveries politiques, et ne cessait de venir assidûment embellir cette réunion de toutes les grâces, de tous les talens.... et admirer l'enchanteresse principale supportant avec un noble courage et une douce résignation le sacrifice douloureux que l'ambition lui avait imposé....

(1) En 1804, quelques jours après son sacre, Joséphine, se voyant couchée sur un lit magnifique, enrichi de broderies qui en relevaient encore l'éclat, et dont les abeilles en or étaient d'un travail précieux, dit à madame Marc** de Saint-Hill***: « Vous le voyez, tout semble sourire autour de moi; je suis parvenue au faîte de la grandeur; mon époux est tout puissant. Hé bien! tout cela doit s'évanouir comme un songe. » Je cherchai à la rassurer, dit madame Marc***, et lui fis apercevoir quelle énorme différence existait entre sa situation actuelle et celle où elle semblait craindre de retomber. « C'est justement parce que je suis élevée très-haut, que la chute sera terrible. Voyez Marie-Antoinette; cette souveraine avait-elle mérité son sort? Je n'y puis penser sans frémir d'horreur, c'est au point que le palais des Tuileries m'ennuie et m'effraie; je crains toujours d'en sortir par la force, et de n'avoir pas assez de tems devant moi pour faire du bien, et réparer les grands maux. » Cette conversation en resta-là.

de moi : « Combien serait coupable le mortel qui troublerait la paix dont Joséphine commence à jouir! J'en ai fait le serment; je dois assurer désormais le repos de sa vie, sa solitude sera respectée (1). »

Bientôt il me donna une nouvelle possession; j'allai ranimer par ma présence l'antique château de Navarre (*h*). Mon goût pour la campagne devenait chaque jour plus vif; j'aspirais après le retour du printems. Enfin, le mois de mars revint donner l'essor aux rêves de mon imagination. La douce violette, emblême de la modestie, commençait à parfumer les airs : le père de la nature avec plus de force réchauffait le sein de la terre, de ses rayons bienfaiteurs. « Je me trouve si heureuse ici, écrivais-je à Napoléon, que je bénirais les événemens qui m'ont conduite dans cette retraite (2), si je pouvais oublier que vous

---

(1) A l'époque du baptême du roi de Rome, Joséphine donna des fêtes brillantes, les princes étrangers y furent invités. La table de l'Impératrice détrônée fut servie avec autant de luxe que celle des Tuileries. Joséphine fit des dépenses considérables pour soutenir tant d'éclat, dans l'intention de prouver à Bonaparte le bonheur qu'elle éprouvait de lui voir naître un héritier....

(2) Joséphine allait fréquemment à Navarre, qu'elle s'était plû à embellir. Cette partie de la Normandie lui est redevable de l'activité donnée à son commerce. La ville

fûtes mon époux. Cependant, l'espoir de vous revoir encore, même dans une meilleure vie, occupe souvent ma pensée ; je m'élance alors dans les régions de l'avenir. Ah ! Bonaparte, vous devez éprouver qu'ici-bas, notre existence terrestre est trop peu de chose pour ne pas croire qu'il en est une autre qui nous attend..... Conviens, ô mon ami! que le dernier citoyen de ton empire a été plus heureux que toi (1); conviens que tu n'as jamais connu le véritable bonheur!...

---

d'Évreux se ressentira long-tems de la perte de sa protectrice. Un jour l'Impératrice, à l'époque des grands travaux, fit appeler son architecte ; comme il se faisait tard, on ne le trouva point. « Amenez-moi, sur-le-champ, le maître maçon. » Il se trouvait pareillement absent. Alors, pour satisfaire en quelque sorte Sa Majesté, on s'avise de lui présenter un ouvrier fumiste (il était italien et bègue), et aux questions que lui adressa Joséphine, il ne put lui répondre un mot, excepté cette terminaison : *ma, ma, do, do, na, na.* Elle en rit infiniment, le fit congédier, ordonna de remettre une pièce d'or de quarante francs à ce pauvre orateur, mais très-bon ouvrier.

(1) Napoléon s'entretenait assez familièrement avec les gens de son service, il en tutoyait le plus grand nombre ; il aimait à questionner. En examinant l'orangerie de Saint-Cloud, il aperçoit un homme qu'on appelait le père Olivier, ancien jardinier de Louis XVI. Ce vieillard semblait succomber sous le poids des ans, et cependant il travaillait. « Que gagnes-tu, mon ami ? lui demande le maître avec

Tu croyais en approcher, quand d'une main hardie, tu traçais de grands desseins pour la guerre ou pour la politique, parce qu'alors ton imagination aussi active que ton ame, aussi féconde que ton génie, te promenait complaisamment dans le vaste champ de l'espérance. Là, tu apercevais toujours, sous des couleurs séduisantes, le but où tu voulais atteindre. Le premier de tes courtisans, le plus dangereux de tes flatteurs, ton amour-propre faisait tomber les barrières, renversait tous les obstacles, te cachait les abîmes..... Parce qu'une heureuse constellation a éclairé tes premiers pas, tu croyais ne pouvoir jamais t'égarer. L'exécution des projets les plus téméraires te semblait facile et couronnée du succès; les

---

intérêt. — Trente sols, monsieur. — Eh! pourquoi n'es-tu pas habillé comme les autres de la Malmaison? — Je l'ignore; mais les entrepreneurs mettent peut-être l'argent de côté pour me faire des rentes à la fin de ma vie. — Tiens, lui dit-il, voilà toujours vingt-cinq napoléons pour te payer les premiers arrérages. Je vais ordonner qu'à l'avenir tu reçoives chaque année un habit et un autre traitement. Tu es le doyen du château de Saint-Cloud, tu as vu passer plus d'un règne, tu as franchi une révolution terrible, sans regarder en arrière. Que t'importe le maître que tu sers, pourvu que ton orangerie ne se déplace pas? Il est juste que tu obtiennes la vétérance due à tes travaux; et c'est moi, brave homme, qui me charge de te l'accorder!.....»

ronces des précipices se transformaient à tes yeux en bouquets d'immortelles, et tu ne voyais au-delà que des lauriers et des palmes..... O! Bonaparte, est-ce donc là le bonheur? non, ce ne sont que d'illustres peines; et ces peines inévitables sont ton ouvrage..... Oui,... tu as été toi-même l'artisan des erreurs qui t'ont perdu; et, quand, plus modeste dans mes désirs, plus simple dans mes goûts, mieux inspirée sans doute dans l'idée que je me formais de la félicité, je me suis plu à faire naître quelques fleurs sur tes pas, c'est toi-même, c'est de tes propres mains que tu les as étouffées dans les glaces des conventions sociales..... »

Depuis long-tems mon cœur était étranger aux sentimens du plaisir comme à ceux de la douleur; la joie était pour toujours bannie de mon ame, et les larmes que je n'avais cessé de verser avaient enfin adouci l'amertume de mes chagrins.

Bonaparte allait se disposer à visiter la Hollande (1) et les villes anséatiques; le gendre de

(1) C'est à Bruxelles que la princesse Pauline se croisa avec Napoléon et Marie-Louise, en allant prendre les eaux à Aix-la-Chapelle. Forcée de paraître à la cour de la nouvelle Impératrice, elle lui fit, dit-on, une injure grave, avec des ricanemens indécens. (Figurant un signe de ses deux doigts, les portant vers son front.) Joséphine, au

l'Empereur d'Allemagne ne rêvait plus qu'envahissement. Il venait de réunir à la France, sous le nom de département des Bouches-du-Rhin, tous les pays placés sur la rive gauche de ce fleuve, ceux situés entre le cours du Wal, et ceux à l'ouest de la Dogue; en outre, il prit encore possession des îles de Walcheren, Sud Bevelant, Nord-Bevelant, Schowen et Tholen, sous le nom de département des Bouches-de-l'Escaut; de son côté le roi de Hollande avait fait ses efforts pour rendre heureuse une nation qui en était si digne. Il paraît que les frélons de cour en avaient fait concevoir de l'ombrage à son frère (1).

---

contraire, eût vu volontiers Marie-Louise; mais la nouvelle Impératrice s'y refusa toujours.

(1) Napoléon trouva dans la Bibliothèque de Saint-Cloud un ouvrage publié en 1796, intitulé *Théorie du pouvoir politique et religieux.* Il en distingua quelques passages. A l'instant, il demanda : « Où est son auteur? » Je crois me rappeler que le directoire fit saisir le livre des *Oracles.* M. de Bonald annonçait avec la clarté des Sybilles le rétablissement de la maison de Bourbon. Je ne crois nullement aux prophéties du vicomte, ajoute le puissant Empereur. Cependant je considère M. de Bonald comme un écrivain hardi et très-distingué; je veux le nommer conseiller titulaire de l'université impériale. » Effectivement après plusieurs refus réitérés, vaincu par M. de Fontanes son ami, M. de Bonald accepta enfin les offres de l'Empereur; mais il refusa constamment la place de gouverneur du prince royal

; malheureux royaume ne fut bientôt plus
n corps sanglant et déchiré; des agens secrets
nbitieux y soufflèrent le feu de la révolte;
s, ne pouvant faire le bien qui était dans
œur, préféra de descendre volontairement
ône (1).

)llande. Joséphine parut piquée, mais connaissant
ibilité de caractère d'un tel homme, elle crut devoir
:her l'envoi de la lettre autographe qui lui était des-
par son gendre. « M. de Bonald retournerait sur les
de l'Aveyron, plutôt que d'accepter un emploi qui
nerait à ses principes. De même, il est incapable de
ier de délicatesse à la foi qu'il vous a jurée. — Soit,
apoléon, je suis convaincu qu'on peut posséder un
alent et n'avoir pas la moindre étincelle de génie. »
Louis abdiqua la couronne en faveur de son fils,
ant, par un message au corps législatif, sa résolu-
ı ces termes :
on frère, quoique très-exaspéré contre moi, ne l'est
ntre mes enfans. Certainement il ne détruira pas son
ge et ce qu'il a institué pour eux; il ne leur enlèvera
ur héritage puisqu'il ne trouvera jamais l'occasion de
ndre d'un enfant qui ne gouvernera pas par lui-même.
ne, appelée à la régence, fera tout ce qui pourra être
le à l'Empereur mon frère. Plus heureuse que moi,
s efforts n'ont jamais réussi, et qui sait.... peut-être
le seul obstacle à une réconciliation entre la France
Iollande. Si cela était, oh! je trouverais ma conso-
à passer loin des premiers objets de ma plus vive
on une vie errante et souffrante. » Une telle abdication

L'ex-monarque aurait bien voulu abdiquer en faveur de son fils; il prévoyait déjà que Napoléon ne sanctionnerait point cet acte d'un pouvoir qu'il méconnaissait....

---

n'était pas sans dignité. Louis quitta en secret la Hollande, et se retira dans les états autrichiens, à Gratz, en Styrie, n'ayant plus pour vivre qu'une chétive pension. Hortense eut les deux millions de rentes que Napoléon fit décréter en faveur de son frère dépossédé. T***, (*).

(*) « Je suis trahi par les miens (écrivait Napoléon à Joséphine), on conspire ouvertement. M. Louis est en fuite. Ce fraudeur est, depuis long-tems, conseillé par Fouché. Il correspond avec le cabinet Britannique. Il entretient à Londres un espion privilégié. Ses ministres trompent les miens. La malheureuse Hollande deviendrait la proie des Anglais, si le lion ne se réveillait pas de son assoupissement; vos petits-fils, madame, ne peuvent donc succéder à leur père; moi seul, j'ai la force et la volonté de faire trembler et d'asservir la superbe Albion. » Joséphine, dans cette circonstance, plaida chaudement les intérêts de la maison d'Orange. Elle lui parla avec énergie. (Toujours on voyait cette femme bienveillante du côté des vaincus et des opprimés. Le fils du dernier Stathouder l'avait vivement intéressée lors du séjour qu'il fit en France à l'époque du consulat. Il se trouva même à une représentation d'Esther, donnée par les élèves de madame Campan. Il fondit en larmes à certains passages qui lui rappelaient trop vivement les malheurs de son pays et ceux de sa famille.) Dès ce moment, madame Bonaparte crut devoir engager le premier consul à rétablir cette illustre branche des princes de Nassau dans leurs anciennes prérogatives..... « Il est inutile, mon ami, de vous rappeler que la gloire a détrôné l'anarchie. — Je saurai me garder de pareil voisinage, l'ouvrage de Pichegru doit demeurer intact.... D'ailleurs, *comment être soumis quand on a commandé!* Impossible! impossible! Qui vous dit, madame, que je ne sois point soumis aux mêmes tourmens qu'éprouve si souvent la nièce de madame la marquise de Montesson

Il avait long-tems défendu avec fermeté près du gouvernement français l'indépendance de ses états. L'Empereur avait promis de la respecter, et pourtant il la sacrifiait à des insinuations perfides.

Son premier acte de souveraineté sur les Provinces-Unies, fut d'ordonner un rapport qui lui fit connaître leur véritable situation. Entre autres observations, on lui disait : « Le roi actuel a protégé, sous son règne, toutes les existences sans exception, il y avait sécurité complète en Hollande, pour tout individu qui ne cherchait que la tranquillité. Il s'est toujours opposé aux lois de circonstance. « Elles ne font, disait-il souvent, que constater le mal sans y remédier, parce que leur exécution, nécessairement arbitraire, est toujours confiée aux passions. »

Renaud de Saint-Jean-d'Angeli fit apercevoir à son maître que les petits états qui ont en eux-

---

(la comtesse de Genlis). *A son exemple ! je crains les revenans !* S'il vous plaît de choyer le futur Guillaume Ier, à vous bien permis, Joséphine ! Mais pour Dieu, madame, gardez-vous d'encourager un Hollandais. (Jacques II, roi d'Angleterre, prince pieux, dévôt même jusqu'au scrupule, méprisé par les jésuites, qui le dominaient, par Rome qui le délaissait, fut à la fin détrôné par son gendre.) — Mon ami, reprend Joséphine, si les souverains et leurs ministres font des fautes, les peuples seuls souffrent les malheurs et les désolations qui en résultent.... Cependant je dirai à l'avantage de celui-ci : *Des vrais amis, c'est le modèle, non pas des amis d'à présent.* »

(Note communiquée par madame Campan.)

mêmes leurs lois, leurs principes de vie et d'activité bien distincts, sont dans une action perpétuelle contre les lois de tous les états qui les environnent : ils réalisent dans la politique la chimère ingénieuse des tourbillons de Descartes; ils réagissent en tous sens contre les corps qui les pressent. Leur force augmente dans la même proportion que celle des autres diminue. Dès qu'ils cessent d'être comprimés violemment, ils s'étendent avec rapidité. En peu de tems, on ne peut plus ni concevoir ni borner leurs progrès.

« C'est ce qu'il faut empêcher en y posant des digues, répond vivement l'Empereur. A cet effet, il faut réunir la Hollande à la France; ce sera la suite nécessaire de la réunion de la Belgique. D'ailleurs, c'est le coup le plus sensible que je puisse porter à l'Angleterre.

» Pour le fils de Louis (1), je saurai lui con-

(1) Napoléon dit au jeune prince, en le recevant à Saint-Cloud : « Venez, mon fils, je serai votre père; vous n'y perdrez rien. La conduite de mon frère afflige mon cœur, sa maladie même peut l'expliquer. Quand vous serez grand, vous acquitterez sa dette et la vôtre. N'oubliez jamais, dans quelque position que vous placent ma politique et l'intérêt de mon empire, que vos premiers devoirs sont envers moi, vos seconds envers la France, tous vos autres devoirs, même ceux envers les peuples que je pourrais vous confier, ne viennent qu'après. »

server ma bienveillante protection. Il gardera le grand-duché de Berg, jusqu'au moment où je voudrai lui procurer un autre établissement. »

Ainsi parla le souverain au milieu de ses ministres, et environné d'un groupe de sénateurs (1), qui, tous attentifs à ses moindres gestes, applaudissaient à l'avance à ses admirables conceptions.

Mais bientôt cet homme étonnant, dont le génie embrasse à la fois tous les ressorts divers qui font mouvoir ou détruisent les empires, cédant à

(1) Napoléon fut instruit, en 1807, que les sénateurs avaient en caisse une somme de 1,550,000 fr. Le sénat étant venu en corps pour lui présenter ses hommages, il appelle les questeurs, et leur demande combien ils avaient en caisse. « Sire, nous avons certainement des fonds, mais il nous serait impossible de dire au juste la somme que nous possédons. — Mais dites à peu près. — Nous le répétons à Votre Majesté, cela nous est impossible. — Hé bien! je suis plus avancé que vous, car je sais que vous avez 1,550,000 fr. à votre disposition, et je ne doute pas que votre intention ne soit d'en faire un usage convenable. — Sire, nous destinons cette somme pour faire élever un monument à la gloire de Votre Majesté. — Il n'en est pas besoin. Les habitans du faubourg Saint-Germain demandent le rétablissement de la salle de l'Odéon, vous seriez fort agréables à l'Impératrice, si vous donniez son nom à ce théâtre. » La députation se retira et se rendit sur-le-champ chez Joséphine, pour obtenir son assentiment, et sitôt qu'elle l'eut obtenu, le sénat fit restaurer la salle.

(S.)

d'éminentes considérations, se décide enfin à remplir le vœu du clergé. Un concile national va s'ouvrir (1). De vieux évêques de France et d'Italie, la mître en tête et la crosse à la main, vont y siéger et y plaideront tour à tour la cause du peuple contre les grands, et celle du souverain contre des prélats que l'on nomme factieux.

« La plupart des membres du clergé, disait Bonaparte, agissant comme si l'Europe eût encore été soumise à la domination spirituelle et temporelle de la triple tiare, ne cessent de me proposer, avec la plus admirable persévérance, des mesures inexécutables; certains prélats, bouffis d'orgueil, devraient pourtant bien se convaincre que le plus vertueux d'entre les leurs peut pêcher sept fois en un jour, comme le juste. L'exemple de saint Augustin, qui avant d'être élu évêque de Carthage, accrut la population d'un fils naturel (qu'il baptisa du nom de Dieu-Donné), devrait humilier ces Messieurs, et les rendre tant soit peu indulgens

(1) Le 17 juin 1811, la première session du concile fut célébrée selon les formes antiques prescrites par les usages et les canons de l'Église. Les pères se rendirent processionnellement de l'Archevêché à la Métropole, tous revêtus de la chappe et couverts de la mître. On chanta une messe du Saint-Esprit, et M. de Boulogne, évêque de Troyes, prononça un discours dont le sujet était l'influence de la religion sur l'ordre social.

ur les faiblesses humaines. Ils vivent en paix
apparence, ils sont comme des ennemis atta-
és ensemble par une force supérieure, et qui
ient le moment de se porter secrètement des
ups trop certains. Dans la circonstance actuelle,
ne veux que leur faire adopter les quatre pro-
sitions de Bossuet; d'ailleurs je ne dois me dé-
rtir en rien de cette maxime de l'Evangile :
*Il faut rendre à César ce qui appartient à Cé-
r*, etc. »

Plusieurs des dignitaires les plus éminens de
Eglise gémissaient dans la prison de Vincennes,
ctimes de leur dévouement aux intérêts du sou-
rain pontife (1); d'autres étaient accusés d'avoir

(1) L'impératrice Joséphine, vivement touchée de la situa-
n du vénérable Pie VII, profita d'une absence de l'Em-
reur pour envoyer à Fontainebleau un agent fidèle chargé
lui rendre compte dans les moindres détails de la vérita-
e situation du Saint-Père. Le souverain Pontife fut singu-
rement touché de cette marque de bienveillance de
séphine, et reçut son envoyé avec la plus affectueuse cor-
lité. L'illustre prisonnier lui écrivit : « Madame, les
avernemens ont toujours montré si peu de scrupule dans
manière dont ils ont satisfait leur haine, qu'il n'est pas
core permis de prononcer sur la conduite de votre époux
vers moi. » L'Impératrice admira tout à la fois la prudence
la finesse du Saint-Père. S. S. jouissait à Fontainebleau
un traitement honorable, elle sortait peu, mais des voi-
es de la cour étaient à ses ordres; sa table était toujours

répandu clandestinement une bulle qui mettait en interdit l'empire français, et prononçait les peines ecclésiastiques contre son chef. L'abbé d'Astros, grand-vicaire de Notre-Dame, fut renfermé; le ministre des cultes, Portalis, exilé (1).

---

servie avec la plus extrême frugalité. Joséphine parut surprise, même indignée quand on lui rapporta que des harengs salés et des fruits secs composaient assez ordinairement le modeste service du Père des fidèles, tandis que MM. les cardinaux avaient leur table couverte des mets les plus rares et les plus recherchés. Sur l'observation que l'on se permit d'en faire à sa sainteté, elle sourit et assura que les membres du sacré collège n'étaient point contraints d'observer une pareille abstinence; que pour lui, prêtre indigne, il avouait que pendant le cours de son pontificat, il s'était un peu écarté de la règle commune. Selon lui, Bonaparte était devenu l'instrument choisi par le ciel pour punir le cardinal Chiaramonte d'avoir trop facilement, à une autre époque, oublié qu'il est des liens sacrés qui attachent les peuples aux souverains. « J'ai pu errer, disait-il, en proclamant que Bonaparte était le sauveur de l'Italie. C'est une faute impardonnable que j'ai commise. Je l'expie aujourd'hui. Sous l'habit d'un minime, je jouissais de la tranquillité de l'ame! Revêtu de la pourpre romaine, un remords éternel m'assiège.... *E la providenza a permesso che l'uomo ch'io ho fatto rè, me in questo giorno tiene cattivo* (*).

(1) M. Portalis, ministre des cultes, reçut de l'Empereur une vive mercuriale au sujet de la bulle d'excommunication

(*) Et la providence a permis que l'homme que j'ai couronné me retienne aujourd'hui dans les fers.

;qu'aux missionnaires du mont Valérien qui ent chassés. Un régiment de la garde reçut les lres d'emporter la place d'assaut, si elle ne se ıdait à discrétion; dans tous les cas, il était ›ressément défendu d'accorder la moindre ca-ılation aux bons pères.

Je m'intéressais très-particulièrement à l'abbé Boulogne : il m'était recommandé par une an-nne religieuse de Panthemont. J'en écrivis à ıaparte : « Sa conscience, lui dis-je, ne lui per-t pas de souscrire à vos volontés.

— Je suis fâché, madame, et pour lui et pour i; j'en aurais fait un archevêque, il aurait prê-: le carême devant ma cour, non en imitant la heresse de l'évêque de Sencz (1), mais bien c cette modération et ce zèle pieux qui doivent actériser et faire respecter un ministre catho-ıe. » Tel fut le contenu de la réponse qu'il :nvoya par un page.

Il venait de quitter la capitale (2) pour aller

ınée par le pape contre Napoléon. Le grand-vicaire, l'Astros, l'avait lui-même affichée aux portes de Notre-ne....

ı) « Dans quarante jours, s'écria ce prélat si bien inspiré ! ; quarante jours Ninive sera détruite. » Au bout des qua-ıe jours mourut Louis XV, surnommé le Bien-Aimé.

2) Il partit le 19 septembre de Compiègne, et revint :ommencement de novembre.

visiter ses nouvelles possessions. Tout semblait respirer autour de lui et reprendre une nouvelle existence : un concert de bénédictions l'accompagne ; Marie-Louise orne son triomphe ; et n'en est-ce pas un, en effet, que d'avoir à ses côtés l'illustre petite-fille de tant de rois, et de songer qu'il a vu naître d'elle un héritier de son nom? Pendant cette absence de Bonaparte, la Malmaison redevint ce qu'elle avait été autrefois. Les courtisans des Tuileries s'y pressaient en foule, c'était à qui viendrait m'y prodiguer l'encens (1). On mettait mes beaux jours en opposition avec ceux de la princesse qui m'avait succédé; les hommes du siècle de mon époux supportaient avec peine la gravité allemande et l'étiquette imposante (2) qui régnait autour de la nouvelle

(1) Il vient de m'arriver un malheur : je rencontre mes amis, ils détournent la tête, ils évitent de me voir. La fortune change, suivant sa coutume, il m'arrive un événement heureux ; c'est à qui s'empressera de me saluer ; je ne trouve partout que des amis.

(Sant. de Théognis.)

(2) Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, que déjà la cour des Tuileries était environnée d'un prestige nouveau. L'Empereur et son illustre compagne daignaient à peine, de leurs regards superbes, fixer la foule des courtisans qui se pressaient sans cesse autour d'eux. L'ancienne noblesse qui, sous le règne de Joséphine faisait céder l'ambition à la fa-

Impératrice; elle les recevait avec bonté, mais elle n'oubliait point les convenances qui se rattachaient à l'éclat de son nom. Les dames surtout qui n'avaient cessé de briller à ma cour, semblaient s'éclipser à la sienne. De là, ces murmures secrets, mais que les échos des salons ne pouvaient manquer de répéter. Un peu plus tard, la malveillance s'en empara, et certains personnages, que je

---

terie, se trouvait auprès de la seconde Impératrice, sur son véritable terrain. Ce mélange inexprimable de grandeur et de bassesse dut révolter nos vieux guerriers! Les nouvelles duchesses, comtesses et baronnes s'alarmèrent sérieusement. On finit par regretter Joséphine: on souffrait, on osait se plaindre; on visitait l'épouse délaissée du fameux conquérant.... Marie-Louise obéissait à son époux, et ne pouvait s'écarter des règles qu'il lui prescrivait. La pourpre des rois touchait peu son ame, mais elle était émue des transports du peuple. Elle n'avait point la dureté des grands qui, en croyant mériter l'adoration du vulgaire, y sont insensibles. Peu accoutumée à être distraite des ennuis de la royauté, sans cesse au milieu de cet appareil de grandeur, elle se rappelait qu'elle était du sang des Césars, et l'épouse du grand Napoléon; alors la jeune Impératrice ne voyait plus que la foule qui l'entourait, et n'entendait plus que les acclamations des Tigellins du jour. Marie-Louise avait l'humanité empreinte sur ses traits. Elle était douce, et surtout charitable. La nièce de feu l'infortunée reine de France, fut le modèle des vertus pacifiques. On peut dire de cette princesse : *Elle a fait des ingrats, et n'a pas voulu l'être!!!!!*

pourrais ici désigner, notamment M. de B***, firent des rapports perfides à leur maître lors de son retour, et m'attirèrent des reproches injustes (*i*).

L'enthousiasme fut très-grand dans Paris, lors de l'arrivée du souverain. On croyait à la durée de la paix, on commençait à en ressentir les effets bienfaisans. Paris, cette ville unique et qui renferme dans son sein tant d'élémens de discordes, jouissait d'une tranquillité et d'une abondance qu'elle devait à son luxe et aux étrangers qui s'empressaient de venir admirer et vivifier ses manufactures. Bonaparte allait très-fréquemment lui-même juger de leurs progrès (1); je me trouvai alors la même que pendant la première année de

(1) L'Empereur revenait de la Hollande; il était enchanté; mais ce qui le charmait le plus, était l'idée que les Hollandais s'étaient formée de son économie. « Ils savent, répétait-il journellement, ils savent que je n'ai pas meublé tout à la fois mon château de Fontainebleau. »

Je ne sais quel plat valet avait présenté ce grossier et ridicule appât à son amour-propre; mais ce que j'ai appris de gens bien plus véridiques, c'est que rien n'avait égalé le scandale qu'avaient produit, parmi les Hollandais, les hérésies commerciales et économiques, proférées d'un ton magistral par Napoléon, essayant ses jeunes spéculations contre l'antique expérience de ces patriarches du commerce. C'est à cette occasion qu'un des auditeurs répliqua à Napoléon, qui disait qu'il aurait deux cents vaisseaux à opposer

son union avec l'archiduchesse. Saint-Cloud (*k*) prit de nouveau l'aspect d'un palais magique, et ma modeste solitude paraissait oubliée (1). Ma fille

---

à l'Angleterre : « Eh bien, elle en aura six cents... » Cette réponse fut payée d'un coup d'œil de mépris.

(De Pradt.)

(1) L'Impératrice, le jour d'un départ, fit remplir, contre son ordinaire, son écran de ses diamans les plus précieux. Elle dit en riant à madame de Gazzani : « Je vous laisse les plus inférieurs ; ma précaution ne sera peut-être point la précaution inutile. » Sa lectrice demeura frappée de cette singulière observation, d'autant plus qu'elle-même était déjà prévenue (par mademoiselle Le Normand), qu'un larcin pouvait avoir lieu durant l'absence de leurs majestés. A cet effet, elle dit à Joséphine : « Madame, pour empêcher l'accomplissement de cette prophétie, je vais renfermer, au château des Tuileries, les bijoux qui restent confiés à ma garde. » Bientôt on profita d'un moment opportun pour exécuter ce vol. Une jeune personne dont le père était employé au service particulier de l'Impératrice, s'en rendit coupable, elle déposa le fruit de cette soustraction dans les mains d'un homme qu'elle croyait épouser... Les soupçons furent long-tems vagues avant de pouvoir acquérir la conviction de ce fait. On finit par congédier M. P****, qui cependant était véritablement honnête homme. Alors, on s'assura de la jeune fille et de son complice. On employa vainement toutes les tentatives pour sauver la coupable. L'Impératrice elle-même s'y intéressa et sollicita en sa faveur ; tout fut inutile. L'Empereur se montra inexorable. Il dit : « L'action crimi-

était forcée en quelque sorte de paraître aux cercles de la cour. Elle n'eut qu'à se louer des procédés de celle qui remplaçait sa mère. Mais de quels douloureux souvenirs son cœur ne devait-il pas être affecté? elle venait souvent me visiter, et s'étonnait de ma douce résignation : j'avais fini par oublier ce que j'avais été, pour ne m'occuper que de ce que je voulais être. Les personnes qui composaient ma maison, me semblaient bien assorties; je jouissais du bonheur domestique dans toute son étendue. Mes amis venaient embellir mes longues soirées d'hiver; et le charme

---

nelle sera suivie. » Ce procès fit le plus grand bruit. L'accusée intéressa, mais elle n'en fut pas moins condamnée à une longue réclusion. (Napoléon refusa sa grâce). Elle avait une sœur fort méritante qui, malgré la juste douleur qu'elle ressentait, ne l'abandonna point dans cette dernière circonstance. Elle allait la voir fréquemment à Saint-Lazare, où elle était renfermée. Cette parente sensible lui portait le fruit de ses épargnes. L'Impératrice y ajoutait encore; mais ce qui prouve l'excès de la bienfaisance de Joséphine, c'est que la jeune P**** qui vint la trouver dans l'un de ses voyages, en obtint une somme assez considérable pour subvenir aux besoins de sa famille, ainsi qu'à ceux de la prisonnière; en outre, elle daigna lui donner l'assurance que, vu son dévouement filial, elle ne l'abandonnerait jamais. Elle eût voulu l'avoir à son service, mais l'Empereur s'y opposa. La mort seule de Joséphine mit un terme à ses bienfaits....

que je goûtais auprès d'eux, me dédommageait bien des réunions où j'avais figuré avec tant d'éclat (1). Mon fils entretenait avec moi la correspondance la plus exacte, et j'étais heureuse de le savoir au comble de ses vœux. Ce bon Eugène!... était adoré en Italie..... Plus tard, me disais-je, il pourra y laisser des regrets (*l*), mais je serai là pour les adoucir : peut-être m'est-il réservé de lui donner quelques consolations. Ainsi

(1) Le jour même où le portefeuille du ministre de la Police générale fut remis à Savary, Joséphine dit hautement dans son salon : « Fouché n'imitera point le ministre Acton, il ne se renfermera point tour à tour dans douze chambres pour échapper aux poignards. Il y aurait de sa part un certain orgueil à emprunter de pareilles précautions au tyran de Syracuse et au protecteur absolu d'Angleterre. L'Empereur, ayant été à même d'apprécier son dévouement et son zèle pour concourir au salut de l'état, recevra toujours M. le duc d'Otrante avec bienveillance et même avec plaisir. » Ainsi Joséphine se trouvait heureuse de payer publiquement sa dette à la reconnaissance. En outre, elle déclara que la liberté ne pouvait avoir de plus ferme soutien et l'administration de ministre plus éclairé. Il n'a pu cependant se soustraire aux envieux qu'importuna son mérite et la faveur dont il jouissait. Fouché a rendu aux émigrés et à la noblesse en général de grands et signalés services... (Bonaparte l'écoutait volontiers et d'autant plus qu'à l'exemple de Rapp, il ne lui céla jamais la vérité!) Malheur et honte aux hommes du siècle pour qui de nobles actions sortent de la sphère des idées accoutumées!!!!!

s'écoulaient tous mes jours. Mon genre de vie était très-uniforme; je n'étais jamais seule, et souvent je savais éviter par adresse les abeilles dorées qui bourdonnaient sans cesse sur la route de Paris à Saint-Cloud, et finissaient quelquefois par faire acte d'apparition aux grilles de mon château: il fallait plaire au maître.

Le ministre de la guerre Clark (*m*) me visitait assez régulièrement. Un jour il me dit d'un air très-affecté: « Madame, l'Empereur a des ennemis bien puissans. La conduite de M. de Czernicheff, dont on ne pouvait supposer les intentions, nous explique un grand problême! Cet étranger vient de partir furtivement de Paris; il connaît la force et la situation des divers corps de l'armée; en un mot tous les plans de votre époux sont vendus à la Russie. Le sénat fera très-sagement, dans cette grave circonstance, d'accorder des secours en hommes, en argent; le tems n'est plus où une nouvelle guerre était un nouveau champ de triomphe ouvert à nos guerriers. Maintenant il faut sauver la France; car, malgré le traité du 24 février 1812, le roi de Prusse ne tiendra bon que s'il voit votre époux en mesure d'en imposer. Pour l'Allemagne, elle jouera à pair ou non.» Cette conversation en resta là. Je voyais à peine l'Empereur et je crus devoir ne lui adresser par écrit aucune observation.

Il vint cependant me faire ses adieux. « Je vais effrayer le Nord (1), madame, me dit-il, du plus loin qu'il m'aperçut (2); j'apprends à l'heure même que la Russie a protesté contre la réunion du duché d'Oldembourg à la France. C'en est assez pour la combattre et la vaincre. Mon frère

---

(1) Déjà dans l'hiver de 1811, de grands mouvemens de troupes avaient eu lieu en Allemagne; ils étaient évidemment dirigés contre la Russie, et avaient accru les dépenses de ce département d'une somme de cent millions. C'est dans la même séance qu'il annonça que la guerre de la péninsule finirait par un coup de tonnerre; qu'un prêtre, c'est-à-dire le Pape, ne pourrait exercer la souveraineté, quoique auparavant il eût créé la primatie de Ratisbonne. Alors il ne s'attendait guère que ce serait lui qui frapperait ce coup de tonnerre, et qu'en dépit de ses nouveaux principes, on verrait encore un pontife souverain dans le royaume nominal de son fils.

(M. de Pradt.)

(2) Au détour d'une allée de peupliers, j'aperçus Bonaparte; il ralentit ses pas; je m'avançai vers lui; je tenais à la main une collection de plantes et d'insectes pour enrichir mon cabinet d'histoire naturelle. « Vous vous donnez bien de la peine à classer ces familles sauvages, tandis que vous avez à Paris un jardin botanique si riche en découvertes. » Je restai agréablement surprise de cette remarque. « Marguerite de Valois obtint de la générosité d'Henri IV, la permission de venir fixer sa résidence dans la capitale, de paraître à la cour..... A son exemple, Bonaparte me l'accorderez-vous? — Non, Joséphine, ajouta-t-il du plus

Alexandre sera trop heureux si je veux bien lui accorder la paix (1).

— Eh quoi! lui dis-je, tu es à l'apogée de la gloire (2), et tu prétends t'illustrer encore.... Un

---

grand sérieux, non, mon amie, Marie-Louise pourrait s'en trouver offensée! Elle redouterait sans cesse ton pouvoir, ton ascendant; je suis tout à la fois irritable et faible pour toi, tu souffres plus vivement mes peines, tu trembles des dangers auxquels mon courage peut de nouveau m'exposer. Tous les genres de périls se présentent aux yeux de Marie-Louise comme des fantômes, elle croit Napoléon invincible! C'est un ange de douceur, cet ange a néanmoins des mouvemens de fierté qui lui rappellent qu'elle est la fille des Césars, et qu'elle n'a épousé qu'un soldat de fortune!!!! »

(Note de Joséphine.)

(1) Napoléon put croire un moment qu'il lui deviendrait aussi facile de s'emparer de l'empereur Alexandre, qu'il l'avait fait des princes d'Espagne! Mais un Don-Godoy ne dirigeait point le cabinet de Saint-Pétersbourg; le grand monarque comptait autant d'amis qu'il avait de sujets. Les flatteurs seuls erraient dans son palais, et n'étaient point admis en sa présence.

(2) La nuit même qui précéda l'abdication des princes d'Espagne en faveur du puissant Empereur des Français, Napoléon fit un songe qui porta l'épouvante dans son ame pendant quelques secondes. Il rêva que tout était silencieux autour de lui, qu'il contemplait avec ravissement un beau clair de lune, lorsque tout à coup il aperçut de loin des colonnes de feu, s'élevant majestueusement, d'où jaillissaient plusieurs tourbillons qui consumaient le château de Marach. (Cet édifice est devenu depuis la proie des flammes.)

seul mot, Bonaparte; cette campagne est un peu hasardeuse! La fortune, qui jusqu'alors a été ta fidèle compagne, peut t'abandonner réellement

---

Au milieu des décombres fumans, il découvrait un rocher qui semblait s'élever à pic sur lequel il voyait Ferdinand enchaîné. Alors il détacha des troupes pour aller le secourir; ce fut en vain, il retombait toujours sur des ruines, Napoléon ne voyait alors que des ombres fugitives se glisser autour du prince. Bientôt il distingua une foule d'étrangers, qui se dirigeaient vers l'enceinte où il était retenu. Ce lieu semblait désert. Un grand nombre étaient occupés à chasser la multitude qui venait s'y réfugier. Alors, il entendit une voix qui répéta ces mots : « L'impératrice Joséphine est morte ainsi que Napoléon. Ferdinand VII leur survivra. Ce prince n'aura pas la paix, tant qu'il régnera: le délivrera de l'esclavage. Un Français courageux ...pra ses liens deux fois, mais il restera enchaîné jusqu'au ...ment des tombeaux. Tant d'honneurs et de magnificence ...ourront empêcher ses destinées de s'accomplir. » Napo... ne voyait alors l'avenir que comme un espace im... se, ténébreux, où flottent quelques étincelles de vérité... Joséphine (superstitieuse à l'excès), elle augura que ...ge pouvait être symbolique. Qu'une divinité favorable daigné éclairer Bonaparte; quant à elle *faible inter*... elle entrevit que plusieurs fléaux menaçaient l'Es... Elle en conclut que tant que vivrait son époux, ...nd resterait libre, mais enchaîné à son char; que ...nent où Napoléon aurait cessé d'exister, les gens ...i s'attendraient à être honorés des emplois, se... ...çus dans leurs espérances, que la tempête gron...

le jour où tu marcheras sur Moscou. N'imite point la plupart des souverains; ils ressemblent au commun des hommes; ils s'occupent peu de l'avenir quand ils jouissent du présent. Dans les circonstances difficiles, les plus irrésolus prennent des partis mixtes qui achèvent de les perdre..... Concentre tes forces en Allemagne, mais ne va pas plus loin..... — Je rétablirai le royaume de Po-

---

derait de nouveau autour des amis véritables de la monarchie; que les courtisans de Charles IV et de Ferdinand VII environneraient celui-ci de vains prestiges; que les ministres d'un dieu de paix lui dicteraient des lois; que pour lui faire oublier ses disgrâces, et loin de le garantir et de porter la lumière au fond de son cœur, les uns et les autres le replongeraient dans l'esclavage..... qu'alors, le prince malheureux en appellerait au ciel de cette injustice. Les hommes instruits l'avertiraient en disant: « Heureux les rois qui peuvent confier leur sceptre à de bons ministres! » Ferdinand répondrait: « J'atteste ce trône où devrait régner la justice, que je ne suis coupable que de craintes ministérielles et mensongères; en ménageant le parti dominant, la victoire m'est assurée..... J'impose mes lois, et tout annonce aux Espagnes un avenir heureux. » Il ne voit plus la foule qui l'entoure. Il n'entend plus les acclamations des peuples. Il fuit, et des Français, ayant à leur tête un héros..... deux fois un triomphe; mais après, les étrangers sembleraient venir ravager ses provinces et l'emmener en exil.... Quel spectacle! La rapide imagination de Joséphine lui présente, comme dans une seule idée, les malheurs de la France avec ceux de l'Espagne....

logne! — Pourvu toutefois qu'on t'en laisse le tems et la puissance!..... » Alors, il chercha à rompre brusquement cette conversation. . . .

A quoi servent des conseils en pareil cas? Comment redresser un arbuste, déjà assez vigoureux par l'âge, qui a pris une fausse direction? c'est tout au plus si l'on parvient à prévenir ou à retarder sa chute par quelques soutiens artificiels..... Je n'entrepris donc rien, ou du moins fort peu de chose, pour le détourner de ses grands desseins : je prévis, à cet égard, que je ne ferais que d'inutiles tentatives; de plus, il craignait que ses généraux, que ses ministres, n'entrassent en partage de gloire. Je restai profondément affligée de cette soif de domination qu'il ne pouvait jamais satisfaire; je jugeai défavorablement de sa nouvelle entreprise. Kosciusko, ce noble polonais, cet homme célèbre, aussi distingué par la simplicité de ses manières, que par la pureté de ses principes et la sublimité de son patriotisme, n'osait en espérer le succès (*n*). En faisant mes adieux à Bonaparte, je lui dis : « Autrefois tu écoutais volontiers ton amie.... — Des conseils à moi!.... des conseils! me répliqua-t-il avec une sorte de fierté, y pensez-vous, madame? je suis fils d'un Empereur; je puis faire mouvoir toute l'Allemagne à mon gré, et la Prusse ne peut rester neutre dans les événemens qui se

préparent; félicitez-moi au contraire, à l'avance, sur l'accomplissement de mes sublimes conceptions. Je vous écrirai de l'ancienne capitale de la Russie, et je veux vous rendre un jour témoin des brillantes destinées qui semblent m'y attendre... » Je restai confondue. « Tu joues, lui dis-je, dans un moment d'exaltation bien pardonnable à une femme qui l'aimait, tu joues, ô mon ami, ta couronne, l'existence de ta famille et celle de mes enfans (1). »

---

(1) Son attention à éloigner de lui tout ce qui pouvait donner une idée d'agression contre la Russie, formait le plan chimérique qu'il s'était fait, et auquel il était le plus attaché. Croirait-on que cela fut à ce point que, deux ou trois jours avant son départ, lorsque quatre cent mille hommes étaient déjà en Pologne, et toute sa maison partie depuis long-tems, plusieurs députations des collèges électoraux étant en retard, entre autres celle de Rome, sur la demande qu'il en fit à son lever, et sur la réponse qui lui fut faite, que le ministre de l'intérieur les avait commandées sous le prétexte de son prochain départ, il entre dans un accès de fureur : « Eh ! qui ose dire que je pars? s'écria-t-il. A qui appartient-il d'en juger? Je ne pars pas. Je fais de mes gens et de mes chevaux ce que je veux. »

Il fit ses adieux au conseil de ses ministres par ces seuls mots : « Je vais faire la revue de mon armée. » Le *Moniteur* ne donna par d'autres motifs à son départ de Dresde. »

(Hist. de l'ambass. de Varsovie.)

CHAPITRE VI.

Dans la profondeur des nuages,
J'entends la foudre au loin gémir ;
Le ciel par la voix des orages,
De mon destin vient m'avertir.
(Marie-Stuart.)

Il se trouve, dans le cours de notre vie, des évènemens qui, quelque peu importans qu'ils paraissent lorsqu'ils arrivent, ne laissent pas d'exercer la plus grande influence sur notre destinée. Telle fut cette illustre, illustre et si fatale alliance! sur celle de Napoléon.

Déjà, le conquérant français est sur le point de se rendre à Dresde, au milieu de la cour la plus brillante ; un cortége de rois va siéger à ses côtés. Chaque jour on les verra presque confondus avec les courtisans, assister à ses levers; il commandera en maître, et bientôt l'heureux César sera le seul souverain de l'antique Germanie.

Dès lors il jugea nécessaire de laisser l'impératrice Marie-Louise à Mayence. L'archiduchesse

se hâtait d'aller recevoir son père : mais les destins veillèrent sur tous les deux.... (1) Elle revint à Paris, et l'autocrate d'Occident se dirigea bientôt vers les bords du Niémen (2).

Au milieu des alarmes que cette nouvelle guerre inspirait à l'Europe, la France, accoutumée à vaincre, restait seule impassible; Paris, surtout, renchérissait encore d'espoir et de sécurité. Nos premiers succès à Wilna, le premier mouvement spontané des Polonais, qui avaient déclaré le rétablissement de leur ancienne mo-

---

(1) A cette même époque, on répandit le bruit que l'intention de l'époux de Marie-Louise était de renouveler envers l'empereur d'Autriche, le même crime politique qui livra la personne de Charles IV, aux mains de son heureux rival. François II non-seulement se tint sur ses gardes, mais il refusa de se rendre à Mayence pour y recevoir l'hommage respectueux de son auguste fille. Il avait appris à douter de la sincérité de son illustre gendre..... Déjà même ses desseins lui étaient révélés. De ce moment il dut se dire : « Coulez, mes pleurs, soulagez un cœur brisé... Que ne puis-je en ce moment pousser ma dernière plainte et répandre ma dernière larme sur le sort de cette infortunée!.... »

(2) Napoléon, s'étant déguisé en soldat polonais, reconnut les hauteurs qui dominent Kowo; il se fit apporter de l'eau du Niemen dans un casque, la goûta comme pour en recevoir une heureuse inspiration.

(Hist. de Bonaparte.)

narchie, l'occupation de Gloubokoé, où Napoléon avait transféré son quartier général; tout cela, dis-je, électrisa les habitans de la capitale. On voyait déjà l'Empereur des Français à Moscou. Je reçus plusieurs félicitations sur ces heureux commencemens, et répondis à ceux qui m'adressaient leurs vœux : « Il n'est, pour les rois, de contentement durable, que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours constamment établie entre eux et leurs sujets. Heureux donc le souverain qui, pour s'attirer l'amour de ses peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter! »

Les commencemens de cette campagne, n'offrent aucun titre à la gloire. Les Russes rétrogradent à fur et à mesure que les Français avançent; aucune bataille n'est livrée; quelques engagemens avec des kosaques sont les préludes de l'attaque de cette ville, placée entre les collines et les rives de la Dwina. Les peuples du nord semblent épouvantés de notre approche; ils fuient en désordre vers Smolensk; toute l'armée se met à leur poursuite. Napoléon, environné de sa garde, s'établit quelques jours à Witepsk.

L'armée commençait à manquer de tout (1);

(1) On prit cependant deux convois aux Russes, qui ravitaillèrent un peu nos Français.

elle se précipitait cependant vers cette entreprise avec l'assurance du succès, « l'appétit de l'avancement et la voracité des dotations. » C'était à qui en serait. Tout militaire qui n'en faisait pas partie accusait sa mauvaise étoile ou la justice de l'Empereur.

Déjà nos malheureux soldats, après des obstacles sans nombre, ont franchi le Dniéper, et sont sur les hauteurs de Smolensk : toutes les redoutes sont en leur pouvoir. Au moment de monter sur la brèche, ils aperçoivent des montagnes de feu, des colonnes de fumée; Davoust avait fait attaquer le faubourg de droite, Morand le faubourg de gauche, et au moment où les Français voulaient tenter l'assaut, les Russes évacuèrent la place nuitamment, et Napoléon fit son entrée dans une ville qui n'offrait que des ruines. Il marche sur des cadavres sanglans, au son d'une musique guerrière, qui, seule, peut l'empêcher de réfléchir à cette scène de désolation (*o*).

S'il eût voulu se fixer dans cet endroit, et de là proclamer hautement le rétablissement de la Pologne (1), l'armée française eût été sauvée; mais

(1) Louis XV, en apprenant le partage de la Pologne, s'était écrié : « *Ah! si Choiseul eût été ici, le partage n'eût point eu lieu...*, » De même, si Napoléon eût su profiter de l'élan général que sa présence excitait en Pologne, s'il eût

les projets de Jérôme, son frère, se trouvaient en opposition avec les siens. Ce dernier briguait deux couronnes, et déjà l'Empereur trouvait qu'il en avait trop d'une. « Je n'oublie point, lui dit-il, que la reine régnante de Westphalie, est née en Russie ; je craindrais trop le voisinage des deux états. La politique compte pour rien les liens du sang ; moi, tout le premier, je ferais la guerre à mon beau-père, si mon beau-père me disputait la possession du plus chétif village. Pour un cadet de famille, je vous ai bien traité. Quant au roi que je veux donner aux Polonais, je le leur ferai connaître lorsqu'il en sera tems. » Jérôme se le tint pour dit, et Napoléon n'eut garde de lui révéler ses pensées. Il m'avait juré, à la dernière entrevue qu'il avait eue avec moi, que le royaume de Pologne était destiné à mon fils ; j'aurais préféré qu'il régnât en Italie (1) ou qu'il revînt ha-

---

offert sur-le-champ la couronne au plus digne ! Il l'eût placée sur la tête de Poniatowski, également recommandable par ses vertus privées et ses talens militaires. Comme neveu du dernier roi de Pologne, ce prince offrait à Napoléon les plus fortes garanties.

(1) Depuis son divorce, l'impératrice Joséphine avait été respirer l'air de la liberté aux champs de l'Ausonie ; là, s'étaient offerts de nouveau à ses regards, ces charmantes campagnes qui se trouvent non loin de Lodi ! Lodi ! que de glorieux souvenirs durent se retracer à sa mémoire ! José-

biter la France. Je me faisais de loin une agréable félicité de notre réunion, et je caressais l'idée

---

phine put contempler avec délices cette plaine de Milan, ces bords de l'Adda. Tout rappelait douloureusement à son cœur, les rives fleuries de la Seine et surtout l'enchanteur de ces lieux fortunés. L'illustre mère du vice-roi n'était point oubliée en Italie, aussi l'élan devint général. On se précipitait en foule sur ses pas; mais bientôt l'Impératrice détrônée ne tarda pas à se convaincre que la curiosité était aussi inconstante qu'empressée; car bientôt elle fut livrée à des rêveries mélancoliques, et réfléchit que cette pensée fragile du présent semblerait prête à se détacher et à tomber. Elle remarqua bientôt que la race des Tigellins n'était point exclusive en France, que sa branche aînée gouvernait l'Italie. Ces sortes de rapprochemens qu'elle aimait à découvrir inspiraient sa pensée et lui rendaient les ténèbres visibles.... Que de ressemblance elle apercevait entre les courtisans de tous les pays! La plupart de ceux qui environnaient son fils se précipitaient avec audace vers de nouveaux maîtres. Sachant trop d'ailleurs que les hommes, lors même qu'ils invoquent notre supériorité, ont peine à la pardonner à ce sexe qu'ils accusent de faiblesse, Joséphine voulut se borner uniquement à prévenir Eugène des sourdes intrigues du duc de L***, etc., etc. Déjà la clairvoyante Impératrice devinait les créateurs et les propagateurs des *lois de justice et d'amour*. Aussi dissimula-t-elle vis-à-vis d'eux, surtout en les voyant redoubler de servilité et de bassesse, renchérir même sur la piété filiale pour lui offrir des fêtes.... Ses enfans regardaient comme un don fait à eux-mêmes, ces témoignages de la joie publique. Joséphine était alors entourée de tout ce qu'elle

qu'un jour le prince Eugène pourrait remplir dans sa patrie un poste important.

L'imagination est ingénieuse à se créer des chi-

---

aimait. Dans l'égarement où elle se plongeait encore, elle cherchait Napoléon, mais Napoléon n'était plus rien pour elle ! Ses gémissemens seuls se faisaient entendre.... « Sous la tyrannie du sort se reconnaît-on soi-même?.... » Quand on ne peut triompher de sa destinée, il faut au moins la subir avec résignation et n'établir aucun point de contact. C'est ce qu'elle fit ; aussi dira-t-on de Joséphine : Elle était armée d'un courage particulier.... son ame douce et sensible, son cœur aimant, durent être vivement émus (la surveille de son départ pour la France) en entendant réciter ces vers par l'un de ses petits-enfans. (Cette allégorie lui fut présentée lors de son passage à Alexandrie.) C'était alors les beaux jours de sa gloire.

Quand sur ces bords, le maître du tonnerre
Eut envoyé, sous les traits d'un héros,
L'un de ses fils pour étouffer la guerre
Et rendre enfin les mortels au repos,
Touché des maux qui régnaient sur la terre,
Par un décret Jupiter l'y retint ;
Ce fut au dieu d'obéir à son père ;
Né généreux, d'Hercule il se souvint,
A l'imiter même il ne tarda guère.
L'emploi d'ailleurs avec son caractère
Sympathisait ; en ses augustes mains
On remettait l'empire des humains.
Il était dit que par son ministère
Allaient cesser leur deuil et leur misère :
Que de Thémis, invincible soutien,
Il châtierait la discorde insolente,

mères, l'esprit se plaît souvent à promener nos désirs dans le vague des idées; mais ce fils si cher était loin de moi; il partageait les fatigues et les dangers d'une armée invincible. Peut-être fut-il assez heureux pour rendre quelques services à mon époux. La sensibilité d'Eugène devait s'accroître, son cœur devait souffrir en voyant les corps qu'il commandait sans ambulances, sans vivres, sans magasins; les soldats errans sur les routes désertes qui conduisent à Moscou; partout, les villages étaient dévastés, les ponts détruits, les magasins en cendres.

Napoléon s'était établi à Ghiat. Là, il apprit que le prince Kutusow, vainqueur glorieux de la puissance ottomane, venait de prendre le com-

---

Et d'Albion qui ne respecte rien,
Les noirs complots, l'audace turbulente;
Que tous les arts, d'un funeste lien
Libres par lui, dans leur course éclatante,
Imiteraient sa valeur triomphante;
Il n'était point de règne égal au sien.
Mais il fallait dans les nœuds d'Hyménée
Qu'il s'engageât; le jeune olympien
Vit Joséphine, et sa main fut donnée.
Elle avait tout: grâce, beauté, douceur.
L'Olympe en corps scella leur alliance.
D'une mortelle il se crut possesseur;
Il épousa, dit-on, la bienfaisance;
Et des humains, depuis ce jour si doux,
Les vœux, l'encens, l'amour, l'obéissance,
Sont partagés entre les deux époux.

mandement en chef de l'armée russe, et qu'il avait fait mettre à l'ordre qu'on ne rétrograderait plus (1); en conséquence, l'Empereur ordonna l'attaque d'une redoute; elle ne put résister à la bravoure française, mais plus de mille soldats payèrent de leur sang cette importante position (2).

Tels furent les derniers détails qu'on me trans-

(1) Une bataille décisive eut lieu sous les murs de Moscou. Un soleil radieux l'éclaira, et dissipa peu à peu un épais brouillard qui auparavant empêchait de se reconnaître. Bonaparte dit plusieurs fois à ses officiers : « Messieurs, voilà le soleil d'Austerlitz. » Mais vers le soir les soldats commencèrent à perdre courage : leur chef les ranima. « Kutusow fuit devant nous, s'écria-t-il! allons le rejoindre. » Impatient de s'emparer de la première ville des Czars, Bonaparte fait marcher sur trois colonnes. Bientôt il entre à Moscou, à la lueur d'un vaste incendie, dont les reflets se dirigeaient vers le ciel. En vain veut-on chercher à en arrêter les progrès; le zèle de l'armée française est inutile; les pompes sont enlevées : tout est la proie des flammes; d'immenses magasins, remplis de combustibles, alimentent encore le feu. Il dévore l'air, obscurcit le jour et brûle la terre sous les pas. Là faillit périr l'élite de nos soldats; nos plus grands généraux et le génie audacieux qui marchait en tête de nos armées. Cette vérité est affreuse et terrible, mais indubitable : Le gouverneur Rostopchin a sacrifié Moscou.... pour sauver la Russie.

(2) Ils étaient du 61e régiment. Bonaparte demanda au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons. « Il est

mit par des notes confidentielles. Je tremblai pour mon fils, pour mon époux; je m'attendris sur le sort de tant de milliers de braves qui venaient de succomber. Hélas! j'étais loin de prévoir les nouveaux désastres qui nous attendaient.

La situation de la France devenait réellement critique. Plus sa prospérité avait été grande, plus le signal de ses calamités était inquiétant. Pouvais-je alors rester seule indifférente, moi qui avais été la compagne du monarque que les Français adoraient encore à cette époque; moi qui avais été sa première épouse, lorsqu'il n'était qu'un de leurs grands capitaines, moi qui l'avais suivi dans le palais des consuls, et du palais des consuls sur le trône impérial!... Moi, enfin, qui, assise à ses côtés, avais régné sur le premier peuple du monde par quelques modestes vertus, comme il l'avait subjugué par ses hauts faits d'armes, dont les revers les plus inouis ne pourront jamais effacer l'éclat?

Cependant, si le danger était apparent, il n'offrait rien encore qui pût raisonnablement justifier mes craintes; mais il était dans ma destinée de ne pouvoir jamais goûter une félicité pure et sans mélange.

---

dans la redoute, répondit-il. — Honneur aux braves! » fut le seul mot que l'Empereur prononça.

Le bruit de la mort de ce prodige de gloire se répandit un moment. J'en fus inconsolable. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes que j'essuyai, on sera surpris peut-être que j'aie mis tant de sensibilité dans mes regrets.... Que dire?... je trouvais la reconnaissance trop douce pour me permettre qu'on m'en dispensât.

Quel moment, que celui où je fus détrompée, où j'appris la téméraire et audacieuse entreprise du général Mallet (*p*)! Je me figurai que Bonaparte ne serait pas toujours invulnérable (1);

(1) L'archichancelier Cambacérès, en apprenant que le gouvernement impérial était sur le point de changer, manifesta de telles craintes, un tel découragement que ses amis les plus intimes eurent infiniment de peine à le consoler et à ramener dans son cœur le courage et l'espérance. Le chevalier d'Aigrefeuille (son majordome par excellence) montra de son côté une telle faiblesse qu'il s'écria en balbutiant et d'une voix altérée, en faisant un appel aux plus courageux des serviteurs du prince : « *Mes amis, mes bons amis, mes chers amis! sauvons, monseigneur, sauvons Son Excellence.* » Soudain apparurent aussitôt une trentaine d'aides et de marmitons des cuisines, tous revêtus de leurs costumes et portant les insignes de leurs grades. Les uns se trouvaient armés de hachettes, d'autres de broches, ceux-ci de pelles, de couperets, etc. A cet aspect imposant, les conjurés tremblèrent. En un clin-d'œil, tout le service fut sur pied. « Montrez-nous les ennemis de Son Altesse impériale; malheur aux traîtres, nous sommes en mesure

mais ma douleur fut à son comble à la lecture du fatal bulletin qui annonçait tant de désastres. Je

---

de les combattre, tous seront vaincus, lardés, même empalés ! » Ce cri guerrier fut entendu sur la place du Carrousel, il retentit sous les lambris du Louvre. La renommée le fit parvenir au ministère de la police générale. (Le duc de Rovigo avait déjà franchi les guichets de la Force.) La préfecture de police dut frémir de sa rare imprévoyance. (Son grand maître venait de traverser pitoyablement la rue de Jérusalem, pour de là rejoindre le ministre au secret...) En apprenant le dévouement sublime des chefs d'offices et aides gastronomes de Son Altesse impériale, aucun des conspirateurs n'osa tenter l'escalade, (car on apercevait distinctement des préparatifs de défenses.) Cette nouvelle milice resta constamment sous les armes tant que l'épée de Damoclès fut suspendue sur la tête de Cambacérès ; mais au signal donné par le chevalier d'Aigrefeuille, tout rentra dans l'ordre accoutumé. Les cuisiniers retournèrent à leur fourneau, et la livrée peupla les antichambres. On remarqua avec satisfaction que l'archichancelier reprenait par degrés un peu d'assurance. Il dit : « Cette combinaison politique est un symptôme funeste pour l'empire : aujourd'hui ce n'est qu'un avortement monarchique..... Mais un peu plus tard toutes les puissances réunies viendront le battre en ruine.... » Le chevalier pressait affectueusement l'une des mains de Son Excellence, en lui disant, les larmes aux yeux : « Monseigneur, pourquoi vous laisser abattre? pourquoi regretter la perte de titres frivoles, tandis que vous possédez les réels? La fortune ne vous a-t-elle pas suffisamment dédommagé en conduisant Votre Excellence au point où elle en est? Ne vous a-t-elle pas accordé une

tremblai pour ceux qui m'étaient les plus chers(1), et en songeant que l'élite de la France venait de

---

faveur signalée, en vous faisant rencontrer des serviteurs fidèles. Tous se sont armés *de pied en cap*, pour veiller à la sûreté de votre personne et en imposer, en cas de besoin, à la multitude égarée.... N'avons-nous pas ici tout à souhait. *Nos provisions sont immenses*... Vos officiers de bouche sont sur pied nuit et jour. Si la force ne pouvait résister cependant à la ruse, au moins, Monseigneur, vous jouirez dans votre exil d'une satisfaction bien douce : celle d'avoir une conscience pure et à l'abri de tout reproche. » Ainsi parlait l'illustre d'Aigrefeuille, au moment même où l'on était fondé à craindre l'explosion générale. Le prince apprit ce qui s'était passé dans la capitale. Il bénit la providence de l'arrestation des conjurés, et l'horizon étant éclairci, il vole vers Saint-Cloud, surprend l'Impératrice régnante (qui déjà rêvait peut-être la régence). Cambacérès rassure complètement l'épouse éplorée de Napoléon. On nous a trompés et la France se trompe avec nous. Le grand capitaine vit; bientôt il allait reparaître pour punir les coupables et récompenser les bons.... Joséphine apprit à la minute ce qui était arrivé à Hulin : à sa première terreur succéda un moment d'hilarité.... « Oser envoyer un ministre de la police et son premier lieutenant en prison ! » Le cas était si nouveau que l'Impératrice le révoquait en doute; mais Cambacérès lui donna à cet égard les renseignemens les plus positifs. De même, il lui raconta les hauts faits du chevalier d'Aigrefeuille, et son ton d'assurance au milieu des plus éminens dangers....

(1) Le prince Eugène courut plusieurs dangers dans cette funeste campagne, et l'impératrice Joséphine éprou-

succomber dans ces fatales journées, ma douleur fut profonde; je ne pus retenir de nouvelles larmes.

Alors, je gémis sur la folle ambition d'un seul homme, mais je ne pouvais pardonner à ceux qui l'avaient entraîné dans cet abîme. Ma situation me devenait d'autant plus pénible que c'était pour moi une obligation impérieuse de concentrer dans mon ame le chagrin que je ressentais sur le sort de ceux qui m'étaient les plus chers.

Je m'arrête un moment sur ces tristes détails pour déplorer le sort de tant de braves, qui, même au milieu des déserts affreux de la Scythie, et sur les bords glacés de la Bérésina, prouvèrent aux peuples du nord qu'ils étaient bien dignes de

---

vait la plus violente agitation quand on annonçait un courrier. En brisant le cachet qui scellait les dépêches, sa physionomie prenait toutes les teintes : tantôt les signes de la joie se manifestaient ostensiblement ; tantôt elle demeurait, après avoir pris lecture de leur contenu, dans un abattement impossible à décrire. On souffrait de la voir souffrir. « Ils existaient au départ du courrier, disait-elle en parlant de son époux et de son fils ; mais peut-être aujourd'hui il ne me reste plus qu'à gémir sur leur perte. » C'était ainsi que la malheureuse Joséphine était ingénieuse à se chagriner ; et chaque instant du jour était pour elle un supplice, d'autant plus cruel qu'elle prévoyait déjà les revers funestes qui atteindraient celui pour lequel elle ne cessait de faire les vœux les plus ardens !....

soutenir l'honneur français, surtout quand un général tel que Ney protégeait leur retraite (1).

Bonaparte n'ignorait pas qu'un nouvel Arminius avait détruit une partie de son armée par le fer et le feu ; il aurait dû suivre l'exemple d'Auguste, qui, ayant perdu trois légions dans la Germanie, s'affligea de ce désastre au point de s'enfermer dans son palais, et de laisser croître sa barbe et ses cheveux. On sait que dans les transports de sa douleur il s'écriait, en se frappant la tête : *Varus, rends-moi mes légions !...* Napoléon, de retour dans son palais des Tuileries, osa dire devant ses courtisans, en se frottant les mains d'un air de gaîté : « Il fait plus chaud ici que sur les bords de la Bérésina. » Voilà l'homme (mais il fut mon époux).

Que devins-je, en apprenant les particularités de l'horrible catastrophe !... Quelle ne fut pas ma douleur ? Elle mettait toute la France en deuil !... Après avoir épanché mes justes alarmes dans le sein de mes amis, et avoir donné les plus sincères regrets au souvenir des compagnons de gloire de l'empereur, que leur amour pour lui venait d'entraîner dans l'abîme, je me recueillis quelques instans, et m'écriai assez haut, agitée comme

(1) Honneur à ce brave des braves ! un soupir sur la tombe de cet illustre infortuné !

je l'étais du tumulte des réflexions qui se pressaient en foule dans mon ame : « Quel profond précipice Napoléon a creusé sous ses pas! »

A ce cri sinistre, tout mon sang se glaça; ce fut un coup de foudre pour Bonaparte; il retentit jusque sous les lambris du Louvre. Des gens officieux, et qu'il avait à sa solde, lui rapportaient chaque jour quels étaient les discours et les actions de sa première épouse, et la Malmaison n'était point à l'abri de la police ministérielle et secrète de Savary (1). Cependant, il faut rendre

---

(1) Joséphine recevait souvent à la Malmaison M. de *** devenu suspect à son époux, par les rapports les plus perfides. Napoléon devint furieux en apprenant que cette personne venait d'obtenir une place au château. Il fit ordonner de l'éloigner sur-le-champ, et il prescrivit que dorénavant on n'admît aucun étranger à son service, que lui, Napoléon, n'en eût confirmé le choix. Ainsi, depuis le 16 décembre 1809 jusqu'au 25 mars 1814, l'impératrice Joséphine fut perpétuellement surveillée. Dans les derniers tems, elle répondait à ceux qui affectaient de la plaindre : « Je ne veux que le bonheur de Napoléon, et je me trouve doublement heureuse d'avoir pu y contribuer par le dernier sacrifice qu'il a exigé de moi. Il voulait un héritier; la France semblait y souscrire. Puissent-ils être heureux l'un et l'autre; le père, du présent; et le fils, de l'avenir. Quant à moi, je fais des vœux pour que l'Empereur n'ait point à se repentir un jour des effets de sa nouvelle alliance! »

(Mme de Rémusat.)

justice à ce ministre ; chargé d'exécuter les ordres d'un homme puissant, jamais il ne lui fit de rapports contre moi, et si quelques courtisans (car il s'en trouvait à la Malmaison) se permettaient de risquer une nouvelle révélation à l'Empereur, Savary employait alors ses soins pour lui en faire connaître le peu d'importance ; en outre, il m'envoyait prévenir de me tenir constamment sur mes gardes (1).

Ainsi mes jours s'écoulaient dans le sein d'une parfaite indépendance ; jours mémorables à jamais, jours de tranquillité, que je devais regretter plus tard, en les voyant sacrifier de nouveau à cette soif de gloire, dont la destinée était de me poursuivre jusque dans ma retraite, jusque dans les bras de mes enfans!.....

L'espoir assuré d'un bonheur durable n'avait point abandonné mon époux. Il avait reçu avec orgueil les félicitations de ses flatteurs sur son heureux retour de Moscou (*q*) ; il s'était enivré du

(1) On importuna long-tems le grand duc de Bade, à cette époque, pour qu'il répudiât la nièce de Joséphine. Le prince généreux s'y opposa. Ce modèle des époux a succombé depuis sous une maladie longue et douloureuse. La princesse son épouse lui a prodigué jusques à son dernier moment, de ses propres mains, les soins les plus minutieux et les plus touchans. Stéphanie de Beauharnais avait embelli l'exercice de la souveraineté.

dernier grain d'encens (1); s'il eût eu le talent de prévoir l'avenir!....

Napoléon en opposant une double ligne, devenait alors inexpugnable sur les frontières; il pouvait encore s'y fortifier et s'y défendre avec succès. Bien plus, il pouvait encore, s'il l'eût voulu, jouir d'un sort digne d'envie (même en dépit du parti de Mme de Staël (2); parti qui régnait

---

(1) On se disait tout bas dans les salons de la capitale, en parlant de la conspiration du général Mallet : « Paris aurait bientôt passé d'une domination sous une autre si la mort de Napoléon se fût confirmée. » Cette ville, qui regrettait tant d'illustres citoyens péris en Russie, était rassasiée de pamphlets, dégoûtée de journaux, elle n'était plus curieuse que de bulletins. Celui qui annonçait nos désastres vint mettre le comble au mécontentement général. Les ennemis de Napoléon furent au point d'en venir à leur honneur! Le peuple de Paris était si fatigué, si blasé! Il n'était plus à l'abri d'une révolution. Il soupirait après le repos, et comptait les sacrifices qu'il avait faits à la liberté dont il ne jouissait pas même en perspective? Si tel était l'esprit du moment, la faute en était au sénat français, fanal placé par Napoléon pour l'éclairer, et qui bien avant l'incendie de Moscou n'avait produit que de la fumée. (P***.)

(2) La fille de M. Necker avait sollicité auprès de l'Empereur, l'honneur d'être nommée dame du palais « *de cette petite insignifiante créole, indigne d'apprécier, d'entendre le général de l'armée d'Italie.* » La muse génevoise ne pouvait qu'embellir la cour de Napoléon. Il dit un jour avec humeur à Joséphine (elle venait de le solliciter en faveur de

souverainement dans les salons, et osait affirmer le contraire). Il aurait pu, dans l'intérieur de son

---

la charmante muse) : « Apprenez, madame, que je déteste l'illustre protégée de ma famille, cessez de m'en parler avec un sentiment d'intérêt. C'est un tort de plus ! Madame de Staël tient un bureau d'esprit ; là on conspire ; on s'élance dans le domaine de la politique, on fronde les actes les plus sages de mon gouvernement. Cette étrangère est dangereuse ; comment pourrait-elle rester tranquille dans un palais? Le rôle de Maintenon est peut-être celui auquel elle aspire? Vous osez parler en sa faveur !.... C'est bien assez d'avoir captivé la bienveillance de mes frères! mais décidément je ne peux faire cause commune avec eux..... Leur prodige finira quelque jour par ressentir les effets de mon indignation! — Tu lui donnerais une trop grande célébrité, mon ami, répondit Joséphine ; permets-moi de te rappeler l'exemple fourni par madame de Bourdic-Viot (*). Laisse la fille de M. Necker déclamer tranquille-

(*) Cette dame, connue dans la république des lettres d'une manière aussi avantageuse qu'elle était méritée, était reçue au cercle de madame Bonaparte. Joséphine l'accueillait avec distinction et aimait à causer avec elle. Un jour le premier consul la rencontra chez son épouse, dans le costume le plus galant. Cette dame n'était plus de la première jeunesse ; elle avait passé la saison des amours, et perdu tout son éclat, toute sa fraîcheur. Le futur Empereur fit une exclamation en lui voyant la gorge et les bras découverts. « Ah! madame, comment vouloir vous exposer à gagner un rhume, l'air est glacial, et vous êtes vêtue en zéphyre. » Il dit, et aussitôt sonne les gens. « Garnissez le feu, on sent déjà les atteintes de l'hiver. » (On était au milieu de l'été.) Madame de Bourdic-Viot ; hors d'état de prononcer une parole, fit un signe de tête, et portant la main au front, articula d'une voix oppressée : « Je souffre, ma poitrine est en feu. » Ces mots alarmèrent sérieusement l'épouse du premier consul. Lui-même parut tout

empire, faire goûter aux Français les douceurs d'un repos acheté par des sacrifices inouis, et

---

ment contre toi. Tu t'en occupes trop, et comme te le dit très-judicieusement Rapp : « Ta misérable police te harcelle sans cesse, tu crois rencontrer des ennemis jusque dans ton palais. » Tu ne peux refuser à madame de Staël un talent supérieur ; cette femme si éclairée a des prôneurs, peut-être des amis! Si tu l'exiles, les salons de la capitale, dont tu redoutes l'influence, vont fulminer contre toi..... Dans le bien de tes intérêts, épargne-lui un nouvel ouvrage. (*Dix ans d'Exil.*) Si tu la persécutes, on plaindra la victime, on déversera la haine la plus prononcée sur son agresseur.... De là naîtront de sourdes intrigues, etc. » L'Empereur parut vivement offensé des remarques de Joséphine, il lui ferma la bouche en lui disant : « La baronne, dont il est ici question, a osé mettre en doute mon amour pour les femmes, elle a feint d'être surprise de ma réponse : Madame, *j'aime la mienne.* Corinne ! ô Corinne ! vous ajouterez sous peu à votre curieux roman un chapitre de plus sur la persécution.... Je vous crains, je vous admire! vous êtes vraiment adorable ! mais je me donnerai le barbare plaisir de vous exiler de mes états. » Napoléon veut poursuivre, mais sa voix est éteinte, un trouble secret le retient, et tandis qu'il reste indécis et livré à ses profondes réflexions, Joséphine se retire.

(Pensées de Bonaparte.)

surpris de son extrême sensibilité. Il prêta l'oreille à leur conversation. Madame de Bourdic-Viot sollicitait un consulat pour son troisième époux (bon administrateur). Joséphine faisait des promesses et n'avait pas le courage de l'affliger par un refus. Cette dame sortit bientôt du palais des Tuileries, descendit précipitamment le pont Royal, et en moins de quelques minutes racontait à ses amis l'affront que lui avait

prendre part lui-même à des jouissances tout-à-fait inconnues à son cœur.....

Un jour, et ce jour sera sans cesse présent à ma mémoire, ma surprise fut à son comble. Je vis paraître Napoléon, qui naguère imposait au monde, triste et même humilié de sa prompte défaite. Cependant il feignit de dissimuler devant celle qu'il se plaisait à nommer autrefois sa clairvoyante amie.

Aux accens de cette voix, je sentis palpiter mon cœur, mes regards pénétrèrent jusqu'au fond du sien, où déjà j'avais lu, où déjà j'avais deviné une partie de ses maux; ses plus secrètes pensées semblaient être les miennes; je l'écoutais, je le plaignais; et ma pitié me faisait trouver quelque charme à partager le poids de son malheur.

Son aspect m'avait vivement émue; mon imagination me transportait sur ces champs de bataille, où la mort la plus affreuse venait de moissonner tant d'illustres guerriers.

---

fait le premier consul, qui, le plus poliment possible, cependant avec son caractère contrariant et fantasque, l'avait ainsi éconduite. Joséphine gronda à son tour Bonaparte. « Tu crains le faubourg St-Germain. Que diront les oisifs des salons? ce qu'ils diront; que le premier consul, en réparation de son peu de galanterie (ce qui est indigne d'un homme d'honneur), devrait, pour s'excuser envers la spirituelle muse, accorder à M. Viot ce qu'il a refusé à madame de Bourdic. » En effet, un consulat fut accordé aux vives instances de Joséphine; mais l'aimable protégée ne survécut guère au plus grand des affronts. Elle fut vivement regrettée de ses amis, et les grandes dames du faubourg privilégié la regardèrent comme une victime des travers du consul....

Je ne pus d'abord m'empêcher d'éprouver un certain frémissement; quoique Bonaparte ne fût plus rien pour moi, mon ame naturellement douce et compatissante sentit bientôt la pitié succéder à la consternation.

L'attachement que je n'avais cessé de lui porter, et la plus tendre compassion furent poussés à l'excès, lorsque mon époux m'annonça qu'il commençait à boire à la coupe du malheur (1).

---

(1) Napoléon, en abordant Joséphine, lui dit d'un son de voix bien doux : « En ce tems-là, Arimane (le génie du mal), s'apercevant que les hommes désertaient ses autels, alla vite trouver Oromase (le génie du bien), et lui dit : Frère ! assez long-tems nous fûmes désunis, reconcilions-nous et n'ayons plus qu'une seule chapelle à nous deux. — Jamais, lui répondit Oromase bien avisé, que deviendraient les pauvres humains, s'ils ne pouvaient distinguer le bien d'avec le mal. Pie VII n'est point imbu de la morale de Saadi, sage persan. J'ai conversé dernièrement à Fontainebleau avec lui, il m'a dit : « Regardez la tâche que je me suis imposée comme un témoignage de vénération pour les dogmes de la religion sainte.... L'héritage de saint Pierre m'est transmis, je dois le conserver pour le transmettre dans son intégrité primitive à celui qui doit me succéder. Du reste mon fils, quoique devenu, par l'occupation de Rome, ennemi du saint siège, (après avoir acquis tant de droits à sa reconnaissance), n'en recevez pas moins aujourd'hui l'hommage de mon admiration pour celui qui, à travers tant de périls, a conduit, d'une main si ferme, le vaisseau de l'état, et qui a su tant de fois sauver sa

Les angoisses de mon ame me tourmentaient au point d'égarer ma raison. Combien je lui sus gré

---

patrie, affermir le trône des rois, et protéger l'Europe.... Un empire, un monarque, une famille, un père, voilà les deux extrêmes de la société,: ces extrêmes sont aussi les limites de la nature. Mon fils, je suis très-loin de vous dire.....

« ..... Laissez-moi, je vous prie!
Je ne veux nulle place en des cœurs corrompus....
Je conserve pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses. »

Peut-être la haine des peuples noircira-t-elle votre portrait et inventera-t-elle sur votre compte ces romans vulgaires dont l'histoire a tant de peine à dégager la vérité. Moi, serviteur indigne du Christ, je me rappellerai au contraire : « que vous avez un protecteur puissant auprès du Très-Haut, que ce protecteur est un père Bonaventure Buonaparte, vénérable capucin de Bologne (déjà beatifié). Il ne cessera de prier pour vous. Nul doute qu'il n'obtienne de l'éternel la faveur de toucher votre cœur d'une douce componction.... Alors, vous nous rendrez nos états, ô vous qui avez contribué si puissamment à nous les faire obtenir. Vous rentrerez dans le giron de l'Église catholique, par l'intercession du grand saint; et notre sentence d'excommunication fulminée contre vous et vos adhérens, sera regardée comme non advenue sur la terre, votre conversion l'ayant fait rayer dans le ciel. » — Cette bonhomie du Saint-Père, ajouta Bonaparte, m'a touché jusqu'aux larmes. A son exemple, je pardonne à ses erreurs, et vais me décider à lui rendre l'héritage de Pépin-le-Bref, devenu par la mu-

de n'avoir pas tourné les yeux sur ma figure pâle et décomposée. Mais le vainqueur de tant de nations, et qui touchait presque au moment d'être renversé du trône, avait prêté beaucoup moins d'attention à cette scène, qu'il ne l'eût fait en toute autre circonstance. Il attribua le chagrin dont il me voyait pénétrée, à la froideur avec laquelle il avait accueilli les prières que je lui adressais à l'époque de sa téméraire entreprise sur la Russie. Je l'avais blâmé ouvertement; je me connaissais mieux que lui en politique, parce qu'il était toujours exalté, et que j'étais toujours calme; et s'il avait suivi plus souvent l'impulsion de son cœur, lorsqu'il était encore environné de tous les prestiges de la grandeur, le généreux, l'ambitieux Napoléon n'aurait pas été obligé, dans ce moment, de trembler devant une femme.

Aussi, loin de proférer aucune plainte, il me dit, que dorénavant il voulait s'en rapporter à moi avec une entière confiance; qu'il écouterait mes conseils. Ici il s'arrêta, baissa les yeux, et tout décélait en lui la violence d'un souvenir déchirant. Les plus affreux revers avaient altéré son caractère; il laissait éclater tout son désespoir, et il ne mettait aucune modération jusque dans ses

---

nificence du père de Charlemagne, le patrimoine des papes.....

Note de Joséphine.)

regrets.... Cette marque touchante de son amitié m'attendrit, et mes pleurs coulèrent en abondance. Il me considérait avec l'intérêt le plus expressif; la plus tendre sollicitude paraissait l'agiter. Il restait debout, en face de moi, enfoncé dans de tristes réflexions. Il s'approcha doucement, me prit la main, et la plaça sur son cœur.... « Le moment serait-il déjà venu, chère Joséphine, où les douces illusions de la vie ne seraient pour Bonaparte qu'un piége dangereux? Ma première attente trompée est si aiguë et si profonde, qu'elle peut aisément me jeter dans l'égarement. Le Destin après m'avoir élevé, me donne aujourd'hui la connaissance de ma véritable situation et la mesure de mes forces.... » Vivement ému, il se disposa à parcourir les lieux qui lui rappelaient les beaux jours de sa gloire! Je n'avais pas la force de résister à la douce violence qu'il me faisait, et je le suivais presque involontairement. Il parut alors sortir d'un pénible rêve, et me jeta un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon ame. Il dit : « La consternation se peint sur mon front, ô mon amie! là, je compare les malheurs présens à ma félicité passée; là, je me rappelle ces tems fortunés où mon nom, répété par la multitude, retentissait à mon oreille, au même instant que l'on m'apercevait sur le char de triomphe! Quel spectacle! ma rapide imagination me présente (comme dans

une seule idée) mes revers, ma gloire flétrie; le peuple même paraît frémir d'horreur à mon aspect; moi qui, jusqu'alors, n'avais entendu que des chants d'allégresse retraçant les hauts faits de l'heureux empereur! Il me semble aujourd'hui qu'une main invisible me présente le tableau de mes infidèles conseillers.... J'entends leurs cris féroces....; ils portent la terreur dans mon ame!.... et cependant la douce persuasion parle par leur bouche. » Je gardais le silence, et soupirais! (Que j'étais loin de l'avoir oublié! ses disgrâces avaient toujours été présentes à ma pensée.) « Il faut, ô mon ami! que tu aies un ennemi bien puissant; je le connais ce profond politique, et déjà je te déclare que tu ne peux te soustraire à ses coups. Ton entreprise gigantesque dans le Nord n'est que le résultat d'une secrète combinaison. Comment veux-tu te mettre en garde contre un homme qui compte des ministres à ses ordres dans tous les cabinets de l'Europe (*r*)? Tu as couru à ta perte par tous les moyens qui étaient en ton pouvoir, en humiliant, en livrant à la honte celui qui peut-être, un peu plus tard, sera humilié à ses propres yeux..... » Ici ma voix expira sur mes lèvres; je m'arrêtai et laissai couler quelques larmes; puis me reprenant tout-à-coup, je lui dis encore : « Ce que tu vas perdre, Bonaparte, n'est qu'un vain titre..... auquel il te faudra nécessai-

rement renoncer un jour ; mais voir ravir aux Français, par ta faute, les conquêtes et les glorieuses dépouilles dont ta valeur les avait enrichis, voilà, pour toi, le comble des revers!.... O Napoléon!... excuse l'expression de mes regrets.» En vain je voulais poursuivre, je n'en eus pas la force. Quant à ce qui me touchait personnellement, j'avais depuis long-tems appris que les afflictions de cette vie étaient le domaine de la triste humanité. Je me soumettais avec confiance aux voies secrètes de la Providence. « Que je meure ou que je vive, parlant ainsi, en lui présentant son portrait (sans cesse je le contemplais, et depuis mon divorce l'ayant passé autour de mon cou, il ne me quitta plus), votre destinée, Bonaparte, ne s'en accomplira pas moins (*s*). Des trames criminelles décèleront les auteurs de nos maux, attireront sur la patrie des calamités de toutes espèces; ils commettront beaucoup de crimes, et n'en retireront aucun fruit; ils n'en obtiendront aucun succès. »

Attentif à ce discours, qu'il semblait écouter en silence, il prend la parole : « Voilà précisément les motifs qui me déterminent à continuer la guerre; en cela, je veux suivre l'exemple d'Auguste, et rêver avec lui une gloire inconnue, immense, sublime, et dont l'empire du monde sera le résultat. Je pardonne à vos alarmes, mais il

[illegible] écouter. D'ailleurs l'ét[illegible]
[illegible] a-t-il pas de communiqué[illegible]
[illegible] de fournir à l'esprit de [illegible]
[illegible] sublimes réflexions (1)

(1) Quelquefois avait-il l'heur de dire à Napoléon: « Telle chose est impossible. » — « Monsieur, on recevait sur-le-champ regard plus ou moins [illegible] de désagrément, suivant l'importance du sujet qui avait [illegible] le mot. Fouché, dit-on, trompe. Un jour à [illegible] d'apprécier combien cette locution déplaisait à [illegible]e. C'était en 1804; il s'agissait d'une négociation [illegible] difficile qu'importante avec la Russie. Fouché, alors [illegible]e de la police, et qui s'apprêtait à ce qu'on entam[illegible] négociation, se mit à réfléchir que le succès en était [illegible] autrement la chose, se retourne vivement vers le ministre et lui dit: « Quoi, c'est un vétéran des grandes catastrophes révolutionnaires qui ose employer cette ridicule expression! Ah! monsieur, est-ce à vous d'avancer qu'il est quelque chose d'impossible: à vous, qui, depuis cinq ans, avez vu se réaliser des événemens qu'avec raison on pouvait juger impossibles? L'homme qui vit un prince tel que Louis XVI, baisser sa tête sous le fer d'un bourreau, qui vit l'archiduchesse d'Autriche, reine de France, accommoder sa robe et ses souliers en attendant l'échafaud, celui enfin qui se voit ministre, lorsque moi-même je suis empereur des Français; un tel homme, dis-je, devrait n'avoir jamais le mot *impossible* à la bouche. »

Ce trait, raconté par M. Régnault de Saint-Jean d'Angely, est d'autant plus intéressant que l'authenticité en est toute entière dans le caractère de Napoléon.

ma position nouvelle, que je vais re-
nes communications avec ce que le passé
: plus doux. Pourquoi témoignerais-je
ts stériles, et conviendrais-je de l'im-
de mes derniers projets? Tu voudrais,
, éteindre en moi le noble désir des
s (1). Il te faudrait quelque tems, même
es plus sages de mes ministres, pour dis-
êve que leur imagination a cent fois re-
lepuis ma dernière infortune. En extase

---

phine avait appris, par une voix secrète, que
: envie de détacher ses intérêts de ceux de l'Em-
le l'en fit prévenir. Dès-lors Napoléon lui fit
es ordres formels pour porter son armée au
let, et faire sa jonction avec celle du vice-roi.
ren, l'époux de Marie-Louise croyait conserver
flattait que Vienne serait plus tôt en son pouvoir
iés n'auraient Paris. Mais Murat ne tint aucun
promesses qu'il avait faites à son beau-frère.
cun mouvement en sa faveur : au contraire il
paralyser toutes les dispositions du prince Eu-
léon attendait toujours sa délivrance de ce côté.
espèce de sécurité, tant qu'il fut à Fontaine-
ice-roi ne tarda pas d'écrire à sa mère la double
Murat qui le laissait seul exposé à tant de dan-
moins le prince chercha à tirer le meilleur parti
sa position ; mais il ne put résister seul à tant
Point de doute que si le roi Murat eût combiné
irconstances de l'invasion d'Italie, il n'eût fait
pour sa propre sûreté.

devant le génie qui marchait en tête de notre armée, Napoléon selon eux, et selon moi, doit se surpasser encore. On ne le croit pas si grand, si redoutable; il ne déploiera toute sa force que lorsque les étrangers oseront envahir le territoire sacré de la patrie. Alors il se trouvera debout tout-à-fait, et bientôt malheur à ceux à qui je ferai rendre compte d'une guerre où la France épuiserait son sang et ses trésors (1). »

Il est trop vrai que Bonaparte s'abusait ainsi, au moment où toutes les forces réunies de l'Europe se préparaient à venir fondre sur lui. Indépendamment des ennemis extérieurs, il avait contre lui ces hommes qui, depuis la révolution, n'ont cessé de se dire entre eux : « Si nous parvenons à diviser cette masse si forte, si redoutable quand elle est unie, ou du moins à en diriger une partie contre l'autre, nous nous sauverons dans la bagarre, et peu après nous reparaîtrons avec

(1) Bonaparte avait un air satisfait lorsque je le regardai en s'éloignant. Mes paroles se dissipaient dans les airs, mais je me reprochai de l'avoir peut-être offensé par mes discours, car un sentiment profond m'attirait toujours vers lui, malgré les peines qu'il me faisait éprouver. Son image et le souvenir de cette dernière visite restèrent gravés dans mon esprit avec une vivacité toujours nouvelle à laquelle se joignait la plus douloureuse affliction.

(Note de Joséphine.)

nos habits de caractère propres à nous faire jouir de la confiance des nouveaux gouvernans. Alors ceux-ci s'empresseront eux-mêmes de nous nommer aux postes les plus importans et les plus délicats de leur empire. Nous leur ferons commettre des injustices criantes....., et nous les entraînerons tout-à-fait dans l'abîme. »

Ainsi ont raisonné et raisonneront toujours les mauvais citoyens, plus nombreux qu'on ne croit, et qui ont fait de la révolution française un objet de spéculation. Ce sont des serpens que nous réchauffons et que nous ne pouvons jamais étouffer. Malheur aux états qui nourrissent dans leur sein de semblables vampires! Ah! plus tard ils deviendront pour eux des hydres à cent têtes, et finiront par les dévorer tous (1). Les flatteurs

(1) « Je sais que vous avez sauvé la vie à M. Hue, disait un jour Joséphine à Tallien; mais l'Empereur révoque ce fait en doute. — Madame, lui répond cet ex-député, cet huissier de la chambre du roi fut comme toutes les personnes attachées à la famille royale traduit à l'Hôtel-de-Ville pour y être interrogé (par suite de la journée du 10 août 1792). M. Hue, ramené à la tour du Temple, y fut seul chargé du service auprès de Louis XVI; mais peu de jours après, sur une dénonciation de Billaud Varennes, il fut reconduit une seconde fois à l'Hôtel-de-Ville, où l'on proposa de l'envoyer à l'Abbaye. Je fis décider que ce serviteur fidèle serait retenu au secret le plus rigoureux à la conciergerie, et sur un signe que je fis à Manuel, il appuya

et les courtisans peuvent aller de pair avec eux : les uns nous font sentir à leur haleine empestée le tigre caché sous la peau du mouton ; les autres nous représentent ce singe maladroit, vil esclave, qui s'affuble de l'habit de son maître pour éviter les étrivières, et tous sont les auteurs de la ruine de leur pays (*t*)?

Hommes politiques et sans caractère, qui suivez avec soin le cours des événemens, pour en faire

---

ma proposition. En effet, il y resta tant que durèrent les massacres! — Ce Manuel avait donc des entrailles? reprend l'Impératrice d'un air étonné. — C'était un homme indéchiffrable! Quelques jours après, mon collègue me dit : Tallien, *je t'ai passé la rhubarbe, il me faut passer le séné*, aides-moi à sauver le père Barbe, mon ex-confrère (l'auteur de si jolies fables). En effet, j'appuyai de tout mon crédit la demande d'un passeport en faveur du respectable vieillard, je fus assez heureux pour le lui faire délivrer sur-le-champ : « *Petit, me dit le bon père, Dieu saura vous convertir et vous récompenser!* » La mort n'avait fait que suspendre ses coups! Le protégé de Manuel périt d'inanition dans les bras d'un ami ; mais l'intention de l'arracher aux bourreaux n'en est pas moins honorable. Manuel cherchait déjà à réparer de graves erreurs, en exerçant quelques actes de générosité. Les hommes qui ont coopéré au grand œuvre de notre régénération politique, seront classés les uns après les autres.... Leurs œuvres, mises au creuset des inflexibles historiens, serviront de boussole à nos neveux.... Les écrivains du siècle ne hasardent rien que les réputations : on pourra, dans cinquante ans, cal-

votre profit, vous serez un jour accusés des crimes que vous faites commettre aux grands, que vous enivrez de votre encens perfide, et les malheurs des peuples retomberont sur vos têtes!

Et vous, tranquilles égoïstes, qui n'avez d'autres intérêts que les vôtres, d'autres soins que ceux de votre propre conservation, d'autre patrie que l'intérieur de votre maison, gémissez aussi sur votre conduite, car vous avez contribué de même à l'esclavage de votre malheureuse patrie!

O vous tous, qui, avertis du danger par les imprudences de Bonaparte, avez sans cesse sur les lèvres le nom d'une famille aussi chère que respectée, vous répétez tout bas, et du fond de votre cœur: « Vive à jamais la république! Ah! puissent renaître les jours où de nouveaux Brutus embrasseront leurs fils en les condamnant à la mort; où d'autres pleureront dans le sein de leur père, avant d'y enfoncer un poignard!.....»

Telles étaient les tristes et douloureuses pensées qui m'assiégeaient sans cesse. Hélas! je prévoyais que le rôle de mon époux était sur le point de finir, qu'il allait se retirer de la scène des illusions, que dis-je, qu'on allait le précipiter, et que sa

---

culer seulement avec justesse les effets, *ou les bienfaits*, de notre révolution. Mais aujourd'hui..... *et adhuc sub judice lis est.* (Le procès est encore à juger.)

(M. Tallien.)

chute serait effrayante. Chaque fois que l'une de mes femmes ouvrait la porte de mon appartement, je croyais toujours que l'on venait m'annoncer la nouvelle de sa ruine. Si un bruit extraordinaire s'élevait sur la route, je craignais que ce bruit ne fût une émeute; je me disais alors avec amertume : Si Napoléon ne s'endormait pas au sein d'une funeste sécurité, il pourrait encore détourner l'orage qui ne tardera pas à fondre sur lui. Cependant, malgré l'espèce d'apathie à laquelle je m'étais livrée pour être moins malheureuse, je ne pouvais dompter une sorte d'effroi, en pensant que peut-être ce moderne Porus n'aurait plus d'asile ni de patrie; que moi-même promenant mes yeux égarés autour de cet antre de Polyphème, aucune ouverture ne se présenterait pour me cacher, aucun chemin couvert pour me garantir, car déjà j'étais intimement convaincue que l'empereur serait assez mal conseillé pour refuser des conditions de paix, surtout si elles avaient pour bases l'envahissement provisoire de la capitale. « Il se croit obligé, disais-je à ses amis, de soutenir, les armes à la main, sa réputation militaire; et les monumens, les chefs-d'œuvre que renferme Paris sont des trésors qui s'opposeront à ce qu'il fasse jamais la moindre concession aux peuples étrangers; je vois déjà Bonaparte frémir d'impatience, appeler la vengeance à grands cris.

ou plutôt il sera heureux s'il peut trouver un prétexte à la nouvelle guerre qu'il brûle d'entreprendre. »

Quam bene, quum ferrum nondum prodiret in auras!
Omnia pacis erant, et sua cuique satis (1).
(*Gallus*, 1re Élégie.)

(1) L'heureux tems que celui où l'usage sanglant du fer était inconnu! La paix régnait partout, et chacun vivait content du peu qu'il avait.

CHAPITRE VII

Aux armes ! descendez du haut de vos [illegible]
Défendez vos autels, votre vie, vos [illegible]
Protégez la pudeur que l'on va outrager.
Le bruit de vos côteaux faites fuir l'étranger.

DEJA les ordres de Napoléon s'exécutaient : les campagnes voisines ont appelé leurs jeunes conscrits, qui bientôt deviennent autant de soldats : il se trouve en quelque sorte contraint par la nécessité (1). Vainement aujourd'hui il voudrait

(1) « Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue toute l'espèce humaine ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à son ignorance. Il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège.... C'est lui (Dieu) qui prépare ces effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin... Mais que les hommes ne s'y trompent pas ; Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que de longues prospérités. » (F.-A. Châteaubriand.)

détourner la tempête qui le menace, il ne peut plus rester sourd au bruit du tonnerre qui gronde sur sa tête; il voit la foudre s'approcher; ses premiers éclats ébranlent la confiance du héros dans le destin, qui l'a si souvent favorisé, et les éclairs de ce nouvel orage sont la seule lumière à laquelle il consent enfin d'ouvrir les yeux. Ses désirs et ses vues se bornent à embrasser des projets, sans s'inquiéter de l'opinion qui le jugera (1).

(1) On n'a jamais vu Bonaparte dans une aussi grande colère, que le jour où sa police impériale lui présenta un recueil de pastorales que le célèbre chansonnier Béranger avait l'intention de dédier à Lucien. « Mon frère semblerait vouloir imiter les Médicis, mais jamais ce prince italien ne sera sous mon règne un autre Lorenzo. Béranger aurait mieux fait de s'adresser à moi, son nom seul lui défendait de s'appuyer sur un autre Mécène. Au moins, j'aurais su l'encourager.... Le choix qu'il fait d'un protecteur dans ma famille, m'impose la loi de supprimer la dédicace. Jamais la satyre, avec plus d'innocence, ne s'était montrée à la fois plus hardie, plus naïve et plus gaie. » Il dit, et remarqua quelques morceaux. « Ils sont empreints d'un sentiment de reconnaissance qui m'effarouche, ces chants m'attristent, l'auteur peut avoir les passions des grandes ames; la gloire, la liberté; mais son inconséquence me paraît à la fois dangereuse et impardonnable. Béranger est un poète exalté, un homme aimable, mais un politique adroit (à suivre de très-près). Je suis forcé d'admirer son génie, mais de rejeter son ouvrage. Ma résolution étant mûrement réfléchie est inébranlable. Le

Jadis il ne lui suffisait pas d'ordonner de grandes entreprises, il voulait encore qu'elles eussent les suffrages de la nation; les succès les plus brillans eussent été incomplets pour lui, s'ils n'eussent été couronnés de l'admiration du monde entier. Mais c'est qu'alors il croyait que leur *dieu Terme*, comme celui des Romains, ne devait jamais reculer, et que leur premier pas en arrière serait le présage de la destruction de l'empire.... Hélas! combien les tems sont changés! aujourd'hui peu

---

prince des chansonniers doit encourir le blâme.... Faible et subjugué par les phrases, M. Lucien n'aura point la faiblesse de déserter après avoir combattu. Aussi fera-t-il sans doute triompher ce recueil de poésies en Italie. A cet égard, j'avoue que Béranger n'est pas fait pour connaître l'excès de ma haine. La Fontaine, sous le voile de l'allégorie, attaqua en rimant *et la cour et la ville*. Molière jouait les hypocrites, le *Tartufe* est son chef-d'œuvre. Le protége de Lucien chante ma gloire, celle dont se couvrent nos armées. Il critique finement le faux esprit du siècle : de même il n'hésite pas à se déclarer l'un des opposans aux lois d'amour de MM. les ministres. Il fait bien d'en agir ainsi : fronder les actes du gouvernement, c'est un moyen sûr d'avoir des lecteurs et surtout des chanteurs. Un auteur satyrique, doublement satyrique, saura en tout tems tirer un grand parti de nos erreurs, de nos faiblesses *ains* de notre frivolité, *voire* même malignité.... D'ailleurs :

> Le Français né malin pardonne à qui l'amuse.
> Béranger le fait rire, et son maître l'excuse!
>
> (Pensées de Bonaparte.)

lui importe le sentiment qu'il commande, il lui suffit de voir ses désirs satisfaits !.... Etrange concession d'une ambition qui naguère perçait la hauteur des nues, et qui se trouve réduite maintenant à s'abaisser au niveau des événemens de la terre !

Les nouvelles les plus désastreuses ne tardèrent pas à circuler, et pour cette fois, la Renommée ne fut point mensongère ; elle apprit dans tous ses détails l'épouvantable catastrophe que venait d'essuyer l'armée française, elle dit la défection de quatre régimens de cavalerie wurtembergeoise et saxonne ; elle ajouta encore que sept bataillons d'infanterie avaient abandonné les rangs français durant le combat, sous les murs de Leipsick (1), pour se joindre aux troupes alliées.

J'appris aussi que mon époux avait passé l'unique pont qui existait pour effectuer sa retraite ; mais que craignant que les étrangers n'en profitassent pour le poursuivre, il ordonna qu'on le fît sauter. Par cette manœuvre meurtrière, exécutée au moment où le pont était couvert de plusieurs milliers

(1) M. de Tall*** m'avait poussé fortement à la paix, au retour de Leipsick. Il paraîtrait que, dès cette époque, cet Hercule ne se croyait pas dans une attitude stable. Le profond politique semblait redouter ou pressentir des événemens nouveaux.

(Pensées de Bonaparte.)

de Français qui cherchaient à fuir, il abandonna sur l'autre rive une partie de son armée!....

Mon cœur saigna en apprenant des nouvelles si désastreuses; je plaignis cette foule de militaires de tous les grades, de tous les rangs, qui périrent par le feu de l'ennemi ou se noyèrent; je versai des larmes sur la triste destinée du général Poniatowski. On lui avait depuis long-tems prédit que son courage héroïque le ferait périr d'une mort prématurée.

Je reçus une lettre de Bonaparte; il m'annonçait qu'il venait d'opérer sa retraite par Erfurt et Gotha, enfin qu'il était entré à Mayence. Cette ville devenait alors le point de réunion des armées; mais l'affluence des malades et des blessés y fit naître une épidémie qui occasionna les plus affreux ravages.

L'empereur et le roi de Naples se quittèrent à Mayence pour ne plus se revoir; ils étaient encore amis et alliés; quinze jours après, Murat avait séparé sa cause de celle de son beau-frère.

J'appris à la minute le retour de celui qui m'était toujours cher (1). Dès le surlendemain de son

(1) « L'Empereur est perdu, disait déjà un ministre perfide, l'Empereur est perdu! car il rougit ou pâlit à mon aspect. » Bientôt il se trouva des ames basses qui vinrent dénoncer à Napoléon l'influence des salons et notamment

arrivée, il tint un conseil d'état extraordinaire. L'objet de la séance était un décret pour augmenter les contributions. Quelques jours après, le sénat mit à la disposition du ministre de la guerre trois cent mille hommes des conscriptions des années 1807 et suivantes. Le même acte portait que des armées de réserve seraient placées à Bordeaux, Metz, Turin et Utrecht.

Mais ces ressources étaient insuffisantes pour s'opposer à l'envahissement du territoire; aussi le vainqueur de tant de nations ne s'était jamais vu dans une circonstance aussi critique.

---

de celui de la Malmaison. A les entendre, Joséphine intriguait contre lui, elle avait des gens à gages pour interroger les mécontens, espionner le désespoir et signaler les physionomies qui l'expriment. Ces ames basses engageaient l'Empereur à s'en délivrer par l'exil en Italie; d'autres désignaient déjà la Martinique! Oserais-je bien ici l'exprimer! D***, D***, opinèrent à sa mort! Dans tous les gouvernemens corrompus, royaumes ou républiques, il y aura toujours des scélérats mercenaires qui, selon les circonstances, vivent de meurtre et de délation. Que la férocité d'un tyran, que les soupçons d'un sénat ombrageux, que les clameurs d'un peuple égaré par des conseils perfides, les avertissent, et ils diront: Parlez, quel est l'homme innocent ou vertueux qu'il faut vous immoler? nous voilà prêts.... Que leur importe l'infamie, la haine des gens de bien, pourvu qu'on les paye et qu'on les protège!....

(Note secrète).

« Il m'en coûte horriblement, disait-il à B*** et à M***, d'avouer ma détresse, et néanmoins ce n'est qu'en exposant les dangers de la patrie, que je peux espérer d'obtenir de nouveaux secours, et d'associer à ma cause celle de la nation; car j'y suis contraint par les lois impérieuses de la nécessité.

» Je vais convoquer le Corps-Législatif; mais je veux en diriger les délibérations, et provoquer un Sénatus-Consulte, en vertu duquel je pourrai donner à ce corps un président extraordinaire qui ne siége point dans cette assemblée : c'est mon grand-juge, le duc de *Massa*, que je prétends choisir. »

Cependant je ne me dissimulais pas combien il devenait difficile à Bonaparte d'en imposer plus long-tems aux représentans de la nation. Lorsque nos députés étaient témoins de son bonheur, ces dociles mandataires caressaient sa puissance, et même ils l'aidaient de tout leur pouvoir à parvenir à ses fins; mais aujourd'hui qu'il prétend les associer à sa cause, et leur faire adopter tous ses plans de défense, ils chercheront à humilier son orgueil, ils oseront peut-être se comparer à ce fier sénat romain qui s'arrogeait le droit de prescrire des lois aux empereurs.

L'ouverture de la fameuse session du Corps-Législatif eut lieu le 19 décembre 1813; le sénat,

le conseil d'état et les grands dignitaires assistaient à cette séance. Le discours que Napoléon y prononça contenait des aveux; il y annonçait que tout avait tourné contre lui, et que la France serait en danger, sans l'énergie et l'union des Français; il ajouta encore ces mots remarquables: « Je n'ai *jamais été séduit par la prospérité*, l'adversité me trouverait au-dessus de ses atteintes (*u*). » Il finissait par déclarer qu'il venait d'adhérer aux bases préliminaires présentées par les puissances coalisées, et que les pièces originales renfermées dans le portefeuille du ministère des affaires étrangères, seraient communiquées par son ordre aux députés. Dès-lors ils nommèrent une commission de cinq membres pour en prendre communication.

Toute oppression doit être odieuse à un souverain qui aime son peuple. Aussi l'empereur demeura convaincu qu'une lutte sanglante ne pourrait tarder à s'ouvrir. De concert avec ses ministres, il chercha en quelque sorte à déguiser la vérité qui commençait à répandre ses rayons redoutables. On tenta auprès de quelques députés tous les moyens de séduction; ils échouèrent. La commission fit, par l'organe de M. Lainé, son rapport, dans lequel elle exposait l'insuffisance des pièces communiquées, et manifestait le désir que le gouvernement revînt à des sentimens de

justice et de modération, pour obtenir une paix durable des puissances de l'Europe.

C'en était trop pour un souverain : habitué à commander, il ne put souffrir que des représentans voulussent pénétrer les secrets de sa politique. Il ordonna sur-le-champ que la salle des séances du Corps-Législatif fût fermée : cet acte arbitraire eut lieu à l'instant même (1).

Les députés s'étant présentés au palais du roi des rois, le 1^er^ janvier 1814, Bonaparte crut devoir leur déclarer qu'il avait fait supprimer leur

---

(1) Au moment que l'Empereur sortit des Tuileries en grande pompe pour se rendre au Corps-Législatif, les curieux remarquèrent un grand nombre d'oiseaux de proie, perchés sur le faîte du château des Tuileries. Deux se détachèrent et vinrent s'abattre précipitamment sur la voiture qui renfermait *César et sa fortune.* D'autres voltigeaient çà et là autour des premiers fonctionnaires de l'état. Bonaparte en fit la remarque, et dit en riant : « *Un empereur romain eût frémi à la vue d'un semblable présage.* Octave témoignait de l'humeur lorsque, par hasard, son pied droit chaussait le cothurne désigné pour le gauche. » Le silence le plus morne régnait au milieu du brillant cortège qui environnait Napoléon et sa cour. Les spectateurs, saisis de surprise et de compassion, le regardaient déjà comme une victime sacrifiée *à sa propre ambition.* Mais un autre sentiment se réveillait au fond des cœurs de ses ennemis : ils se flattaient que le tout puissant Empereur touchait au terme de son bonheur, et que la France était sur le point de re-

rapport comme incendiaire; il leur adressa de vifs reproches, et se promit bien de ne pas même s'occuper de leurs inutiles observations. Cependant il ne se dissimulait pas qu'il lui était difficile d'obtenir seul le résultat qu'il attendait du Corps-Législatif. Il s'empressa de faire expédier des courriers dans les divisions militaires pour hâter les levées en masse, et la rentrée des contributions. Il nomma des commissions extraordinaires, tirées du sein du sénat conservateur, et du conseil d'état. Toutes ces mesures inspirèrent l'effroi, au lieu de réveiller le patriotisme des citoyens; car on ne fut pas persuadé, mais on fut fatigué.

Oh! combien je souffrais dans ces momens de crise! Je me sentais néanmoins agrandie par la pensée que, dépouillant quelquefois la pourpre, mon époux se dérobait à l'œil des courtisans pour se rendre seul à la Malmaison, déposer auprès de moi le fardeau de ses chagrins, et m'entretenir de ses nouveaux projets chimériques.....

Mais si je cherchais souvent à le dissuader, lorsqu'il me confiait les entreprises insensées dans lesquelles il se flattait de réussir, cette fois du

---

cevoir de l'Europe une grande et forte leçon, que bientôt l'époux de Marie-Louise ne trouverait de salut que dans un tombeau... Qui oserait pénétrer dans ce lieu redoutable?... sa cendre périra..... Sa mémoire périra-t-elle?..... Non!

moins, je craignais presque de le désabuser!..... Hélas! est-ce quand l'homme est malheureux qu'il faut repousser la main que l'espérance vient poser un instant sur son cœur?

Quant à moi, je ne pouvais me dissimuler l'inutilité des moyens qu'il voulait employer pour sauver la France. Je voyais s'avancer à grands pas l'accomplissement de la prophétie qui me fut faite lors de mon divorce. Elle annonçait: *Que du moment où Napoléon me délaisserait, il cesserait d'être heureux* (*v*). Aussi après avoir redoublé de courage pour pouvoir le désabuser, et lui avoir donné des motifs d'espoir plus réels que ceux qu'il nourrissait dans son cœur, j'employai de nouveau tout l'ascendant que je conservais sur son esprit, à lui faire ouvrir les yeux sur les résultats que pouvait avoir sa fâcheuse position. J'eus la force de déchirer, sans pitié, le voile qui lui cachait encore de certains courtisans. « La plupart d'entre eux, lui dis-je, sont réunis pour hâter votre ruine; ils n'attendent que la chute de Bonaparte pour courir aux rayons d'un soleil nouveau; et à peine en auront-ils ressenti la chaleur, qu'ils renieront leur bienfaiteur, leur ami, leur maître, et centupleront leur bassesse. Ce ne sont pas les princes de la maison de Bourbon qu'ils chérissent, mais bien la fortune et les honneurs dont vous les avez comblés, et qu'ils s'efforcent

de conserver, n'importe auprès de qui, pourvu que ce soit auprès de l'homme puissant. Hé! que leur fait un parjure de plus? Nos troubles politiques leur ont appris qu'en révolution il ne faut jamais s'attacher à un seul maître, et qu'il faut avoir un œil assez clairvoyant, et même assez rapide pour découvrir promptement sur quelle mer s'élance le vaisseau mobile de la fortune, afin de s'y embarquer aussitôt qu'un vent propice en agite les voiles.

» Si vous voulez m'en croire, Napoléon, lui dis-je encore, vous pourriez vous ménager une retraite en Italie; je vous y croirais alors à l'abri des factions. Le peuple vous aime, le vice-roi n'a rien négligé pour vous y concilier les esprits; au lieu qu'en France vous finirez par succomber sous les efforts réunis d'une formidable coalition. Alors la fuite vous deviendra impossible, malgré l'exaltation produite par les graves événemens; pendant il est encore un moyen qui demeure votre pouvoir (1). »

---

1) « Pour obtenir la paix, sacrifiez tout, puisque sans vous perdez l'empire, votre honneur, votre indépen-ce. Songez-y, ô Bonaparte! » lui disait sans cesse Jo-ne. Tels étaient les conseils qu'elle lui donnait chaque s'il venait la voir à la Malmaison. Dans les derniers s de son règne elle ajoutait : « Renonces à cher-étranger dans ses foyers; faites-lui un rempart inex-

Il secoua la tête d'un air d'incrédulité. Je gardais le silence; bientôt il le rompit le premier, et me dit : « L'entrée des ennemis sur le territoire sacré de la France, me prescrit mes devoirs; je saurai les remplir. Cette occasion semble me servir au-delà de mon attente; j'en saurai profiter à mon ordinaire, en homme de génie, en gouver-

---

pugnable sur vos frontières; appelez à leur défense ces légions de braves pour qui le cri sacré *honneur et patrie* n'est point un vain mot. Cet élan sublime vaut seul toute une armée. Soyez persévérant, ô vous qui avez tant à craindre et à redouter des peuples que vous avez vaincus; mais si Dieu veut vous punir d'avoir négligé les avis les plus sages : si les étrangers pénètrent dans vos provinces, et vous forcent à descendre du trône, remettez votre couronne au sénat français, pour qu'ils l'offrent au plus digne : un étranger ne doit point ceindre le bandeau de nos rois. Alors, Bonaparte, s'il en est tems encore, fuyez en Italie; abandonnez une patrie qui recèlerait dans ses remparts les *fiers Germains* et les *fils d'Albion*. Épargnez à vos peuples les horreurs d'une guerre civile, toujours dangereuse pour l'un comme pour l'autre parti; la postérité, plus juste que les contemporains, vous saura quelque gré de votre modération, et fera un jour l'éloge de votre caractère. *Ah! io veggo che le nostre due anime s'intendono : io leggo ne' tuoi occhi la costanza della tua : noi sapremo far vedere al mondo, che si puo abbandonare con indifferenza una corona* (*). »

(*) Ah! je vois que nos deux ames s'entendent : je lis dans tes yeux la fermeté de la tienne : nous saurons montrer au monde qu'on peut quitter une couronne avec indifférence. (Note de Joséphine.)

nant modéré, en général habile, et je couvrirai mes futurs projets de vengeance, de toutes les couleurs qui décèlent la véritable grandeur d'ame. »

Les brillantes espérances qu'il avait d'abord conçues, commencèrent à s'affaiblir; mais il feignait, aux yeux de Marie-Louise, de s'enivrer d'illusions; et chaque fois qu'il venait me voir, il me disait: « Joséphine, quand mon ame est navrée de douleur, je sens le besoin de verser mes chagrins dans le sein d'une véritable amie. Un voile, il est vrai, est tiré sur mon avenir; mais il ressemble peut-être à la vapeur bienfaisante qui, dans une matinée de printems, s'élève sur une rose, que viennent d'humecter les pleurs de l'aurore. Ce qui m'étonne, c'est que toutes les sciences se cultivent, excepté celle du bonheur. Ce n'est que dans la retraite que je t'ai choisie, que je puis espérer de le rencontrer peut-être un jour!.... »

Déjà les alliés pénétraient dans le sein de nos provinces. La grande armée austro-russe, sous les ordres du prince de Schwarzemberg, avait traversé la Suisse, sans que les troupes qui formaient le cordon de neutralité helvétique eussent opposé la moindre résistance. Le général de Wrède avait fait cerner Béfort, et ses postes s'étendaient au-delà du département du Doubs. Le 30 décembre 1813, une avant-garde autrichienne s'empara de Genève, sans éprouver la moindre résis-

tance. La prise de cette ville ouvrait aux alliés la route de Lyon et les passages de l'Italie. Dès ce moment, il n'y eut plus de communications directes entre la France et le Piémont. Dans la nuit du 1er janvier, le corps russe du général Wittgenstein effectua le passage du Rhin, près du fort Louis: toute l'Alsace fut bientôt inondée de Cosaques. Le même jour, l'armée prussienne passait le fleuve entre Coblentz et Manheim, et le corps russe, sous les ordres du général Sacken, le traversait en face de cette dernière ville. Coblentz tombe au pouvoir des alliés; Mayence est investie par des troupes considérables. Les maréchaux Victor et Marmont, qui occupaient, l'un la ligne intérieure du Rhin, depuis Colmar jusqu'à Weissembourg; l'autre Landau, Neu[redacted], Durckeim, Grustardt, Mayence et Coblentz, se virent tous les deux contraints d'opérer une retraite. Bientôt le général de Wrède pénétra dans Colmar. Vesoul ne tarda point à tomber au pouvoir des ennemis; ils forcèrent les défilés des Vosges, et des torrens de Cosaques se répandirent dans le pays. Le prince royal de Wurtemberg, secondé par l'Hettman des Cosaques Platow, s'avance contre Epinal, et s'en empare. Le général autrichien Bubna, après avoir quitté Genève, pénètre dans les départemens du Jura, de l'Ain et du Doubs; le prince de Lichtenstein se dirige vers Besançon

et le prince héréditaire de Hesse-Hombourg, venant de Dôle, se joint à lui pour compléter l'envahissement de cette importante frontière. Le général Zeichmeisel s'empare du fort de l'Ecluse, et marche jusqu'à Nantua, sur la route de Lyon. La ville de Bourg veut en vain opposer de la résistance, elle est prise et livrée au pillage. Les souverains alliés venaient de faire leur entrée à Bâle, à la tête des gardes russes et prussiennes, et de quelques régimens de réserve.

Il me paraissait très-extraordinaire que Bonaparte, au milieu des alarmes de la guerre, demeurât paisible dans son palais. Les flatteurs disaient qu'il préparait des événemens extraordinaires. Mais je savais mieux que personne combien il était dangereux pour ce grand homme de se mettre à la tête d'une armée réduite à la retraite. D'ailleurs, il ne pouvait ignorer que c'était contre lui seul que l'Europe réunie s'avançait, et poursuivait la guerre. Les Français attendaient froidement l'issue d'une querelle qui semblait ne les intéresser en rien, et d'autres formaient des vœux secrets pour le succès des armées étrangères. J'étais peut-être la seule qui plaignît réellement Bonaparte, et qui excusât la profonde apathie dans laquelle il était plongé, lorsque la France entière demandait à être affranchie du pouvoir despo-

tique qui la courbait depuis si long-tems sous un sceptre de fer.

Chaque jour annonçait de nouveaux désastres. Les alliés s'avançaient à l'est et au midi, les Prussiens, les Anglais et les Hollandais marchaient rapidement vers la Belgique. C'en était fait de ces brillantes conquêtes. Les Français furent bientôt forcés de se replier dans la ville d'Anvers. Cette place, en état de défense, était commandée par le général Carnot. Le maréchal Macdonald avait été forcé d'abandonner la ligne qu'il occupait sur la rive gauche du Rhin, depuis Gueldres jusqu'à Cologne; le général russe Winzingerode effectua le passage du fleuve à Dusseldorf, à la tête d'une armée de trente mille hommes.

Les Autrichiens, sous les ordres de Giulay, menacent Langres (1) et le département de la

(1) Ce fut aux environs de Langres que parurent les premiers éclaireurs de la cavalerie autrichienne.

Une reconnaissance, placée au Taibillot, s'étant repliée immédiatement, les habitans de Langres coururent aux armes : les portes furent fermées et confiées à une garde; toute la nuit des patrouilles circulèrent. Le lendemain, au point du jour, un parlementaire, escorté par un parti de hussards, se présente à la porte Dijon; il insiste pour entrer et pour conférer avec le maire : sommé en vain de

Haute-Marne. Bonaparte envoya plusieurs bataillons de sa garde ; mais ces corps ne purent tenir contre les masses qu'on leur opposait. Les Français effectuèrent leur retraite sur Chaumont. Le 16 janvier, Langres la Pucelle ouvrit ses portes aux armées

---

se retirer, la garde fait feu ; le parlementaire n'est pas atteint ; il s'éloigne. On vit, pendant toute la journée, des hussards caracoler sur la route. La garde nationale porta une reconnaissance jusqu'au faubourg des Anges, à un quart de lieue de la ville.

Vers cinq heures du soir un second parlementaire se présente au nom du comte de Thorn, avec deux hussards de Sczecler ; trente hussards restent au bas de la côte. Un lieutenant des grenadiers de la garde nationale fait feu sur le parlementaire : un hussard et deux chasseurs restent sur la place. Les habitans consternés, s'attendaient au sac de la ville, quand tout à coup apparaissent les têtes des colonnes de la garde impériale, arrivant par la porte Chaumont. A l'aspect de ces vieux soldats, couverts de nobles cicatrices et de décorations, récompenses de leur valeur, la joie succède à la consternation. Ces braves, l'élite des vétérans de l'armée, après avoir opéré des marches longues et pénibles, s'écrient en arrivant : « Nous venons conserver à la ville de Langres, son nom de Langres la Pucelle. »

En effet, aucun souverain, ni aucun général ennemi n'y était entré. Malgré tout le courage des Français pour la conserver, Langres est forcée de se rendre à discrétion aux alliés. La rigueur des proclamations vouait la ville au pillage et à l'incendie pour s'être opposée, à main armée, à

des ennemis. L'envahissement de toute la Champagne par les Prussiens suivit de près cette conquête. Le corps autrichien du comte de Bubna s'avança vers la Saône et vers Lyon. Mâcon capitule avec ce général; la ville de Châlons résiste d'abord, mais elle est bientôt contrainte de recevoir l'ennemi dans ses remparts. La ville de Lyon fut sur le point d'être également prise, dans un moment où il ne s'y trouvait qu'une faible garnison. Mais le général Bubna n'ayant pas pris une prompte résolution, le maréchal Augereau eut le tems d'arriver avec des secours, et il reprit à son tour l'offensive, espérant marcher droit à Genève, et manœuvrer ensuite sur les derrières de l'armée alliée, dans la Franche-Comté. Le 19 janvier, le prince de Hesse-Hombourg s'empara de Dijon. Il marcha de là sur Auxonne, et un détachement s'empara bientôt de la route d'Auxerre. Le 24, eut lieu le combat de Bar-sur-Aube; les troupes françaises, sous les ordres du maréchal Mortier, opérèrent des prodiges de valeur; mais, lorsqu'elles se virent sur le point d'être cernées, elles

---

l'entrée des troupes de la coalition. Le prince Schwartzenberg commua cette sentence de destruction en une contribution pécuniaire, pour la sûreté de laquelle des otages furent pris parmi les plus riches habitans. (Campagne de 1814.)

se retirèrent précipitamment dans les faubourgs de Troyes.

Telle était la position des étrangers, lorsque Bonaparte se décida enfin à quitter Paris. Il donna pendant son absence le titre et les fonctions de régente à sa seconde épouse, l'impératrice Marie-Louise (1). Avant de partir, il réunit les officiers

(1) L'Empereur exigeait de Marie-Louise une toilette d'Impératrice ; très-souvent cette contrainte l'ennuyait. « Cette robe est bien, » disait-elle à ses dames. Sur les représentations que l'Empereur le trouverait mauvais : « Alors faites d'après ses ordres. » On l'a vue envoyer à ses sœurs, à Vienne, diverses parures, et même des robes de cour ; mais cela déplaisait dans l'intérieur du château, et dans les derniers tems, Napoléon exigea que ses divers ajustemens restassent aux atours pour en faire le partage. L'Empereur aimait volontiers à contrarier sa jeune épouse. Cette princesse avait peine, dans le commencement de son mariage, à se former à son caractère bizarre ; souvent elle le boudait, mais il revenait volontiers et n'aimait pas ces petites discussions.

Il en eut cependant quelques-unes au sujet de son fils. Il était extrême en tout, et jusque dans ses caresses. Un jour qu'il le faisait jouer, il le prit spontanément sur l'une de ses mains, et manqua le renverser de son haut. Marie-Louise fit un cri de douleur. « Ce n'est rien, madame, reprit-il ; cet enfant tiendra de son père ; à son exemple il doit être invulnérable. » Comme Napoléon aimait les haricots, il en faisait manger au petit prince, et lui barbouillait exprès la figure pour le faire crier. Très-souvent l'Impéra-

de la garde nationale; il leur présenta sa femme et son fils, annonçant qu'il les confiait à leur fidélité, qu'il allait se mettre à la tête de ses armées. « Le ciel nous a réunis, leur dit-il, nous ne nous quitterons plus. Affreux devoir, que celui qui m'appelle au milieu des combats, je t'ai sacrifié trop long-tems les plaisirs d'époux et de père. Voilà maintenant, ajouta-t-il avec émotion, en montrant de nouveau à la garde nationale parisienne le jeune prince et l'archiduchesse, voilà le trône que je dois défendre à jamais. »

Il fallait prendre un parti, les circonstances étaient pressantes. Enfin il fit et reçut les derniers adieux; mais, avant de s'éloigner de la capitale, il voulut revoir les lieux témoins de son bonheur, et rendre une dernière visite à sa première épouse.

A la chute du jour, il arrive subitement à la

---

trice le désapprouvait. « Viens, mon fils, lui dit un matin l'Empereur, examine bien ceci. » C'était le portrait de François II que l'Impératrice peignait en secret. Il donne un pinceau à l'enfant et lui fait barbouiller la figure du grand-papa. L'enfant riait aux éclats. Marie-Louise survint dans cette entrefaite, elle gronda son fils. « Je m'avoue coupable, lui dit Napoléon, mais cet ouvrage me déplait; c'était pour le faire disparaître que j'en ai agi ainsi. » La princesse parut très-agitée, et, pendant quatre jours, on remarqua du froid entre les deux époux.

Malmaison. Après m'avoir tendrement embrassée, il me dit : « Combien d'affligeantes pensées viennent m'assaillir dans ces tristes circonstances! Mon amie, ajouta-t-il encore avec l'accent d'un désespoir concentré, qui n'épargna personne, mérite-t-il d'être épargné?

» Ah! continua-t-il, en laissant couler sur ses joues pâles un torrent de larmes, je fus heureux autant qu'un homme peut l'être; mais aujourd'hui, qu'un orage s'amasse sur ma tête, je n'ai plus que toi au monde, ô Joséphine! sur qui je puisse me reposer (1). »

---

(1) Dans la dernière visite que Napoléon rendit à Joséphine, à la fin de janvier 1814, il lui dit en la quittant : « Si je suis vaincu par le nombre, la plupart des hommes qui me doivent leur fortune chercheront à avilir lâchement mon courage. Si le sénat m'encense aujourd'hui, il sera le premier à me condamner demain à être précipité du haut de la roche Tarpéienne. Dans tous les cas, je saurai, lorsqu'il en sera tems, me soustraire au destin. Mon amie, dit-il à sa première épouse, regarde ce poison renfermé dans mon sein, c'est un remède contre les fumées enivrantes de l'ambition, ou contre les revers inopinés de la fortune: je le porte constamment sur moi depuis ma retraite de Moscou. C'est un véritable cadeau que m'a fait un de mes médecins (Ivan). Peut-être produira-t-il sur moi plus d'effet que celui de Mithridate. Si les armes me devenaient contraires dans cette mémorable campagne, je saurais, de peur de tomber vivant dans les mains de mes ennemis, me

de la garde nationale; il leur présenta sa femme et son fils, annonçant qu'il les confiait à leur fidélité, qu'il allait se mettre à la tête de ses armées. « Le ciel nous a réunis, leur dit-il, nous ne nous quitterons plus. Affreux devoir, que celui qui m'appelle au milieu des combats, je t'ai sacrifié trop long-tems les plaisirs d'époux et de père. Voilà maintenant, ajouta-t-il avec émotion, en montrant de nouveau à la garde nationale parisienne le jeune prince et l'archiduchesse, voilà le trône que je dois défendre à jamais. »

Il fallait prendre un parti, les circonstances étaient pressantes. Enfin il fit et reçut les derniers adieux; mais, avant de s'éloigner de la capitale, il voulut revoir les lieux témoins de son bonheur, et rendre une dernière visite à sa première épouse.

A la chute du jour, il arrive subitement à la

---

trice le désapprouvait. « Viens, mon fils, lui dit un matin l'Empereur, examine bien ceci. » C'était le portrait de François II que l'Impératrice peignait en secret. Il donne un pinceau à l'enfant et lui fait barbouiller la figure du grand-papa. L'enfant riait aux éclats. Marie-Louise survint dans cette entrefaite, elle gronda son fils. « Je m'avoue coupable, lui dit Napoléon, mais cet ouvrage me déplait; c'était pour le faire disparaître que j'en ai agi ainsi. » La princesse parut très-agitée, et, pendant quatre jours, on remarqua du froid entre les deux époux.

Malmaison. Après m'avoir tendrement embrassée, il me dit : « Combien d'affligeantes pensées viennent m'assaillir dans ces tristes circonstances! Mon amie, ajouta-t-il encore avec l'accent d'un désespoir concentré, qui n'épargna personne, mérite-t-il d'être épargné?

» Ah! continua-t-il, en laissant couler sur ses joues pâles un torrent de larmes, je fus heureux autant qu'un homme peut l'être; mais aujourd'hui, qu'un orage s'amasse sur ma tête, je n'ai plus que toi au monde, ô Joséphine! sur qui je puisse me reposer (1). »

---

(1) Dans la dernière visite que Napoléon rendit à Joséphine, à la fin de janvier 1814, il lui dit en la quittant : « Si je suis vaincu par le nombre, la plupart des hommes qui me doivent leur fortune chercheront à avilir lâchement mon courage. Si le sénat m'encense aujourd'hui, il sera le premier à me condamner demain à être précipité du haut de la roche Tarpéienne. Dans tous les cas, je saurai, lorsqu'il en sera tems, me soustraire au destin. Mon amie, dit-il à sa première épouse, regarde ce poison renfermé dans mon sein, c'est un remède contre les fumées enivrantes de l'ambition, ou contre les revers inopinés de la fortune: je le porte constamment sur moi depuis ma retraite de Moscou. C'est un véritable cadeau que m'a fait un de mes médecins (Ivan). Peut-être produira-t-il sur moi plus d'effet que celui de Mithridate. Si les armes me devenaient contraires dans cette mémorable campagne, je saurais, de peur de tomber vivant dans les mains de mes ennemis, me

L'existence des républiques, il faut l'avouer, aussi bien que l'existence des mortels, présente des momens de vertige et d'aveuglement qu'il est impossible d'expliquer, à moins qu'on n'y reconnaisse le doigt de la Providence, qui nous abandonne à notre faiblesse pour mieux accomplir ses desseins (1).

---

passer de contrepoison. » Il prononça d'un ton énergique ces mots : « Qu'en dis-tu? » Sa physionomie et le son de sa voix offraient un ensemble à la fois terrible, auguste et touchant. La douleur de Joséphine ne peut se concevoir; elle prend la main de celui qui l'avait délaissée, et l'approche de son cœur; il ne la retira point; au contraire, il serra la sienne, et ne put retenir ses pleurs. Il se jeta dans ses bras, et lui dit à demi-voix : « Ah! si je possédais une autre Joséphine! » Ses mouvemens involontaires cherchent l'époux coupable qu'elle veut embrasser encore avant de le quitter, peut-être pour jamais. Leur situation mutuelle était si déchirante! Le souvenir de tant d'années passées au sein du bonheur et de la gloire, se retraçait à leurs pensées. Leurs yeux humides de larmes, plongent dans l'abîme sans en connaître encore la profondeur. Leurs regards s'élèvent vers la voûte des cieux. Là, se disent-ils l'un à l'autre avec cet accent qui va de l'ame à l'ame sans l'intermédiaire même des paroles, peut-être un jour nous serons réunis..... Adieu, Joséphine! Adieu, femme admirable! La fortune t'avait créée pour être mon bon ange. » Il fuit, on l'entend répéter d'une voix émue : La mort, c'est le sommeil; c'est un réveil peut-être. Peut-être!.....

(1) Bonaparte n'est pas le seul conquérant qui ait éprouvé

J'étais parvenue à contempler froidement son infortune. Je ne vis alors, dans l'emportement des regrets de Napoléon, que la preuve d'un grand caractère; tandis qu'au contraire, la violence étant toujours une lacune de la raison, nul degré de la force morale ne peut se trouver dans la colère : la force héroïque, au milieu des situations extraordinaires, se fonde entièrement sur la patience, le calme et la modération.

Quant à Bonaparte, rien ne pouvait adoucir les mouvemens de son désespoir; sa raison obscurcie par le malheur, ne jetait depuis quelques mois qu'une faible clarté. Mais lorsqu'il se vit à peu près au pouvoir de ses ennemis, elle parut s'éteindre entièrement. Il rugissait comme le lion du désert, et les paroles qui s'exhalaient de ses lèvres, exprimaient des regrets sur son sort passé, et des menaces perpétuelles sur la formidable coalition de ses ennemis.

---

de pareils troubles et de semblables réminiscences. Cromwell fut toute sa vie sombrement occupé de son étonnante métamorphose. Milord Pembrock lui disait un jour : « Protecteur, je ne connais de palais que celui que vous habitez maintenant, qui, à tant de magnificence, réunisse autant de commodité. — Ce serait vrai, lui répondit Cromwell, s'il n'avait un défaut qui en gâte toute la distribution. — Et quel est-il? lui répondit vivement le Lord. — C'est qu'il n'a pas été construit pour moi, lui répliqua le Protecteur. »

(M.)

Une scène aussi douloureuse s'ouvrait entre le beau-fils de François II et moi. Je conservais encore l'espérance de le revoir; et, quoi qu'il en coûtât à mon cœur, je l'encourageais pour aller chasser les étrangers de la France. « Concourir à la défense de son pays, lui dis-je, c'est le premier devoir! L'avenir te justifiera.... » Mais dans ce terrible moment, séparer mon sort du sien, lorsqu'il était en proie aux plus cruelles alarmes; le quitter peut-être pour jamais.... « Non, non, m'écriai-je; si j'étais encore ton épouse, rien au monde ne pourrait me faire consentir à ce dernier sacrifice.

— La vengeance est naturelle, disait Napoléon; il est permis de repousser une injure grave, de se garantir par là de nouvelles insultes, et de maintenir ainsi ses droits, dans le cas où les lois sont muettes. Oui, lorsqu'elle est considérée ainsi, la vengeance est une sorte de justice, et je veux l'exercer moi-même contre mes ennemis: d'ailleurs, le mépris n'est-il pas la première des offenses?..... Je sais nourrir dans mon ame des haines éternelles. Telle sera celle que je réserve à ces hommes qui ont oublié mes bienfaits, et la reconnaissance qu'ils m'avaient jurée (1). »

(1) Si la flatterie obtient quelquefois d'injustes succès, il est vrai de dire qu'ils ne la dédommagent pas toujours

Enfin il part (1) sans trop compter sur le succès des plans, mais convaincu que c'était son devoir d'en hasarder l'exécution. « Si je tombe, ô mon amie, ma chute doit nécessairement effrayer l'Univers..... » Telles furent les dernières paroles que prononça l'Empereur, en quittant celle qu'il ne devait plus revoir (2)....

---

de l'avilissement et du mépris où elle tombe, lorsque l'œil pénétrant du prince vient à dévoiler sa bassesse.

(1) En quittant les Tuileries au mois de janvier 1814, pour son immortelle et malheureuse campagne, Napoléon eut des pressentimens funestes!...

> Des plus sombres terreurs il ressent les atteintes;
> Il craint, et ne sait pas le sujet de ces craintes.

Un moment il voulut faire arrêter M. de Talleyrand. Il rêva, la veille de son départ pour l'armée, qu'il le voyait environné d'un cortège de rois..... Le souvenir de ce songe se retraça vivement à son imagination; mais un tel homme ne pouvait rester étranger, froid ou insensible à un avenir aussi inquiétant.

(Note de Joséphine.)

(2) Quelques jours avant son départ, Napoléon assembla le Conseil d'État. Comme il se faisait attendre, M. et T. prirent sur eux d'aller aux Tuileries l'avertir que tous les membres étaient arrivés, et n'attendaient que sa présence pour entrer en délibération. Ils le trouvèrent dans un cabinet fort retiré, environné de cartes du théâtre de la guerre, et le compas à la main. Il combinait et dressait, dans un recueillement profond, toutes les parties du vaste plan de campagne qui devait, selon lui, sauver sa cou-

ronne et préserver l'empire. En voyant ces messieurs, il les considéra d'un air de surprise; mais, revenant peu à peu de son étonnement, il leur dit, avec un accent qui leur sembla extraordinaire : « Je l'ai trouvé, je les tiens, pas un n'échappera! — Jamais, disaient entre eux ces courtisans pleins d'admiration, jamais l'Empereur n'a été inspiré par de si hautes conceptions : les ennemis sont perdus, et la patrie est sauvée. »

(A. de B.)

CHAPITRE VIII.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

CHATEAUBRIAND.

« L'APPAREIL fastueux des conquérans ne séduit point les jugemens du sage. Il rit de compassion, lorsqu'il voit au milieu de l'assemblée du vulgaire de l'Univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie, se hausser sur des trônes aux yeux de la multitude, préparer avec fracas leurs farces tragiques, et montrer la petitesse de leur ame en envahissant des royaumes, en noyant des nations dans leur sang. Pour les juger, c'est sur leurs tombeaux qu'il se transporte. Là, soulevant le rideau, il voit derrière la scène l'acteur renversé de la base qui le fit paraître un colosse, et réduit à sa propre stature, grande ou petite, selon que le vice l'abaisse ou que la vertu l'agrandit. Tous ces destructeurs insensés de l'espèce humaine, qui pensent follement s'ennoblir par des conquêtes, oublient que la dignité de l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation

du monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infamie; ils rêvent qu'ils montent, lorsqu'ils se précipitent (1). »

Consterné par tant de calamités, saisi d'épouvante, Bonaparte voit les ennemis s'avancer; et déjà il entend la foudre qui va le renverser du trône. Il est loin de céder du terrain, un homme tel que lui ne peut ni ne doit être vaincu. Tels étaient les raisonnemens que faisaient la plupart des généraux qui possédaient sa confiance; mais, tandis qu'il s'occupait avec ceux-ci à méditer sur toutes ces choses, et surtout à former des plans pour chasser l'étranger, les troupes étaient dans le plus grand désordre : à sa voix, elles se rallient bientôt; il marche à la tête de soixante mille hommes, vers Saint-Dizier, et il s'en empare après deux combats, dont l'un eut lieu dans le faubourg même de la ville. Son dessein était alors de pénétrer jusqu'à Nancy, afin de couper à l'ennemi les communications avec le Rhin et l'Allemagne.

Mais instruit de la marche rapide du maréchal Blucher vers la capitale, il se porte sur l'Aube et le rejoint à Brienne. Aussitôt un combat sanglant s'engage. Bonaparte ayant fait bombarder la ville, qui était en bois, occasionne

(1) Young, XIV^e^ Nuit.

bientôt un immense incendie. Cependant il fit son entrée dans le lieu qui fut, pour ainsi dire, le premier berceau de son enfance, et qui n'offrait plus qu'un monceau de cendres (1).

Cette action était à peine terminée, que mon époux remarqua qu'elle n'était que le prélude d'une beaucoup plus importante. Le maréchal Blucher, qui venait de grossir son armée des régimens commandés par le prince royal de Wurtemberg, du général autrichien Giulay, et

(1) Brienne-le-Château, situé au pied d'une colline élevée, près de l'Aube, est un bourg tout à fait ouvert, qui ne renferme que des maisons en bois : il consiste en deux seules rues, dont l'une descend au château même, et aboutit à la route de Joinville; l'autre conduit d'Arcis à Bar-sur-Aube. Derrière le bourg est situé le château bâti sur la colline, qui, par une pente douce, va se perdre dans une forêt ombrageant les deux rives de l'Aube, vers Lesmont; et de l'autre côté de Brienne, vers Montier-en-Der, s'étendent des plaines immenses jusqu'à Irannes, vers Bar-sur-Aube.

C'était à l'école militaire, établie jadis au château de Brienne, que Napoléon avait fait ses études. Là, il avait reçu les premiers élémens de l'art de la guerre; là, s'était allumé le flambeau de ce génie qui devait étonner le monde; c'était là, enfin, c'était dans le séjour qui avait servi à sa grandeur future, que Napoléon venait chercher les armées de toutes les nations de l'Europe réunies contre lui, pour leur livrer une bataille qui pouvait décider à jamais de son sort. (Campagne de 1814.)

du général de Wrède, pouvait à son tour reprendre l'offensive. En effet, le 1er février, à une heure après midi, le prince de Wurtemberg attaqua le hameau de la Gibrie, et emporta cette position importante, en ce qu'elle assurait la droite de l'armée étrangère, qui se déployait dans les plaines de la Rothière. Ces troupes, animées par la présence de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, combattaient avec le plus grand enthousiasme; mais les Français les repoussaient et ne perdaient pas un pouce de terrain. Enfin, la cavalerie ennemie ayant tourné le flanc gauche des Français, l'infanterie qui formait le centre, reste à découvert, et le général Sacken s'avance avec impétuosité et se rend maître de la Rothière (1). Bonaparte, à la tête de sa garde, renouvelle trois fois ses attaques contre le village; mais il est obligé d'abandonner à minuit cette position importante, et dès lors la victoire se déclara pour les alliés (2).

---

(1) Le général Duhesme défendait la Rothière.

(2) Telle fut la bataille de Brienne, ou plutôt de la Rothière, où Napoléon, pour la première fois, combattit en personne les alliés sur le territoire de la France.

Le courage que déployèrent ses troupes, leurs efforts héroïques, le danger auquel il s'exposa lui-même, tout prouve combien il attachait d'importance à obtenir la victoire dans ce premier engagement; aussi fallut-il que les

Après la bataille de Brienne, Bonaparte battit en retraite vers Troyes; et apprenant que le général Sacken se dirigeait sur Montmirail, il abandonna cette ville, et se replia sur Nogent, le 6 février.

Le congrès venait de s'ouvrir à Châtillon-sur-Seine, le 4 du même mois. Bonaparte fit proposer un armistice (1) : les souverains alliés le refusèrent; mais ils lui offrirent de signer les préliminaires de la paix. Il était résolu à ne point accepter les conditions que les étrangers lui présentaient; cependant il différa de répondre, dans le dessein de gagner du tems (2).

---

alliés emportassent d'assaut chaque village, chaque hauteur, chaque buisson; enfin ils achetèrent avec du sang chaque pied de terre. Leur ardeur, leur constance, et surtout leur nombre, triomphèrent, il est vrai, de tous les obstacles.

(Campagne de 1814.)

(1) Il dit à Berthier : « M. de Tall*** me serait fort utile dans cette grave circonstance. (Ce politique est très-rusé, ayant passé sa vie à étudier, pour son propre intérêt, les faiblesses de ses maîtres.) A son défaut, je me servirai de Caulincour pour entamer cette négociation. Après cela, nous verrons qui jouera au plus fin. »

(Note secrète.)

(2) A la vérité (dit M. Alphonse de Beauchamp), le cabinet autrichien ne voulait que la paix, sans accabler Napoléon; et l'Empereur Alexandre cédait par déférence à ce système pacifique. Ce puissant monarque apportait la

Tout à coup, il donne ordre à l'armée de se diriger vers Champ-Aubert, où la division russe

---

plus noble franchise dans ses transactions, et il se flattait, de même que l'Empereur d'Autriche, que Napoléon se rendrait aux vœux de l'univers, et fléchirait sous la loi de la nécessité. La Russie et l'Angleterre ne montraient également que la seule intention d'une paix conforme à l'intérêt général de l'Europe. Dès le 4 février, avaient commencé les conférences de Châtillon-sur-Seine, et l'on venait de déclarer neutre un circuit de quatre lieues autour de cette ville. On y vit arriver, appelé par la Russie, lord Castlereagh, principal secrétaire d'État des affaires étrangères du gouvernement britannique. Son nom seul, sa réputation d'aménité et de modération, donnaient généralement l'espoir que le désir de la paix se réaliserait bientôt en Europe.

La proposition d'un armistice fut faite au congrès de Châtillon-sur-Seine par le plénipotentiaire français. Mais les alliés substituèrent celle de signer sur-le-champ les préliminaires de la paix, sauf la remise immédiate, comme otages, des principales forteresses investies, telles qu'Anvers, Wesel, Mayence, Strasbourg et Besançon. La signature de ces préliminaires offrait à la France, dans la crise terrible où elle était plongée, tous les avantages d'un armistice, sans avoir pour les cours alliées aucun des dangers d'une suspension d'armes. Mais la démarche de Napoléon n'avait pour objet, dans le moment, ni les préliminaires, ni un armistice; il ne voulait que suspendre les progrès des confédérés : en jetant de l'embarras dans leur marche politique, il n'avait en vue que de tirer parti de l'avantage que lui offrait le lien formé, contre toute attente,

d'Alsufieff venait de prendre position. Il fait attaquer les ennemis par le duc de Raguse, à la tête de la cavalerie de la garde, et en un moment, ceux-ci sont entièrement mis en déroute. Le général, plusieurs colonels, et plus de deux mille hommes sont faits prisonniers; le reste est ense-

---

avec une princesse d'Autriche; il jugeait, avec raison, combien était pénible la coopération de son auguste beau-père, à une guerre dirigée contre l'Empire, dont l'archiduchesse sa fille occupait le trône. Cette circonstance singulière ne devait-elle pas inspirer, à la politique des cabinets, d'imprudentes lenteurs et plus d'une fausse mesure. Joséphine, la seule Joséphine, sembla deviner les intentions des divers plénipotentiaires. Elle écrivit secrètement à son époux. Elle l'engagea à faire quelques concessions, que le péril où était la France semblait alors lui prescrire. « Si tu daignes m'approuver, Bonaparte, ajoutait encore cette excellente femme, dans quelques jours tu seras peut-être convaincu de cette maxime de Térence :

Pecuniam in loco negligere,
Maximum interdum est lucrum (*). »

L'Empereur sembla indécis. Un moment même il fut sur le point de signer un traité; déjà il en approuvait quelques articles, quand le D. de B. lui dit avec force : *Et que deviendra l'honneur français ?* Ce seul mot produisit une telle impression sur son esprit, qu'il déchira sa minute, et s'en remit de tout au destin qui semblait l'avoir favorisé jusqu'alors.

(*) Qui sait perdre à propos, gagne quelquefois plus qu'on ne pense.

veli dans un lac, ou massacré les armes à la main. La défaite de ce corps, qui formait l'arrière-garde de l'armée de Sacken, compromettait le salut de cette division. Bonaparte l'atteint sur la route de Montmirail, à la Ferté-sous-Jouarre, au moment où elle se réunissait aux brigades du général d'Yorck. Un violent combat s'engage; et, après des avantages balancés de part et d'autre, pendant plus de seize heures, la cavalerie de la garde, sous les ordres du maréchal Mortier, décide la victoire en faveur des Français. Sacken se retire dans le plus grand désordre vers Château-Thierry : ses troupes, en traversant cette ville, se livrent au pillage, à tous les excès les plus coupables, et se réfugient derrière la Marne. Cette victoire ranime le courage des troupes françaises. Le maréchal Blucher, instruit de la défaite de Sacken, s'avance vers Montmirail, ramassant les débris du corps de Kleist et de Langeron, et poursuit le duc de Raguse jusqu'au village de Vauchamp. Bonaparte abandonne les fuyards qu'il chassait devant lui, et revient en grande hâte avec ses troupes victorieuses, dans l'espoir d'envelopper le feld-maréchal, et d'anéantir ainsi le reste de l'armée de Silésie. Le 14, à huit heures du matin, il paraît à la hauteur du village de Vauchamp, et s'empare à l'instant même de six pièces de canon. Assailli de tous

côtés par les forces supérieures, Blucher ordonna un mouvement rétrograde, et se retira, toujours en se battant, depuis Janvillers jusqu'au-delà de Champ-Aubert : là, Bonaparte essaya, mais en vain, de couper sa retraite; les troupes prussiennes, animées par la présence de leur prince royal, forcèrent le passage, et parvinrent enfin au village de Toyes, où Bonaparte les laissa se retirer vers Châlons, sans les poursuivre davantage. Leur perte était de cinq mille hommes. La cavalerie française presque seule avait donné, et avait perdu environ mille chevaux, et presque autant de cavaliers; mais l'armée de Napoléon devait se détruire elle-même par ses nombreuses victoires.

A peine les vives alarmes causées dans Paris, par la présence de l'armée de Silésie étaient-elles dissipées, que de nouveaux périls excitèrent de nouvelles terreurs. La grande armée russe avançait à marches précipitées sur les rives de la Seine et de l'Yonne. Les Kosaques se répandent dans le Gâtinais, et se rendent maîtres de Courtenay, de Montargis et de Nemours. La ville de Sens est emportée par le prince de Wurtemberg; Nogent brûlée et presque détruite tombe au pouvoir des ennemis, ainsi que les villes de Bray et de Montereau, dont les ducs de Reggio et de Bellune font en même tems sauter les ponts. Une

partie du corps du général Wittgenstein avait traversé la Seine le 13, et s'était portée en avant sur Nangis. Les habitans des campagnes se retiraient à Paris avec leurs effets les plus précieux, et répandaient l'alarme par le récit des désordres auxquels se portaient les Kosaques, les Baskirs, les Kalmoucks et toutes les hordes indisciplinées, qui composaient une grande partie de l'armée russe.

Le 15, vers la pointe du jour, Bonaparte abandonna Blucher, et se dirigea en toute hâte vers Meaux, où ses troupes arrivèrent sans s'être arrêtées, durant une marche de près de quinze jours; il porte son quartier-général, le 16, de Meaux à Guignes, et vient réunir ses forces à celles des maréchaux de Reggio et de Bellune. Le lendemain il s'avance sur Nangis : le combat s'engage; mais les Russes soutiennent faiblement le choc d'une armée pleine d'ardeur; ils fuient dans la direction de Montereau et de Provins. Le 18, à la pointe du jour, le général Château vient attaquer la ville de Montereau : à peine il se présente, qu'il est tué sur le pont. Le général Gérard accourt avec de nouveaux bataillons, et l'ennemi fuit bientôt en désordre à travers la ville. Cependant l'armée alliée se réorganise, et se retire sur Troyes avec précipitation.

Cette sanglante affaire avait abattu le courage

des souverains coalisés. Dès le lendemain ils envoient un officier-général à Montereau, demander à Bonaparte un armistice, et dans la soirée du même jour on lui apporte du congrès de Châtillon un projet de traité préliminaire. Une des premières conditions était que les armées de l'Europe occuperaient Paris momentanément. Enivré par ses victoires, Napoléon prévit que la haine dont les deux partis étaient animés rallumerait bientôt le feu de la guerre, quoique l'armistice eût encore quelques jours, mais la manière dont les pourparlers se faisaient indiqua que ce n'était que pour la forme; peu de momens après, on entendit les balles siffler, et le canon annoncer le signal d'un bataille. « Adieu la paix, encore une fois! » s'écria Bonaparte. Il prend le papier qui contenait ce projet de paix, et le déchire en disant : « Je suis aujourd'hui plus près de Vienne qu'ils ne le sont de ma capitale. »

Sæpe adopinamur de signis maxima parvis;
At nos in fraudem induimus, frustramur et ipsi (1).

L'armée se met en marche le 20; le 21 elle s'arrête à Nogent. On aperçoit de grands mouvemens de

(1) Souvent nous nous flattons de grandes choses sur de légères apparences; comme l'erreur est notre ouvrage, c'est nous-mêmes qui frustrons notre attente.

(Pensées de Lucrèce.)

troupes à Mery-sur-Seine : c'était l'armée de Silésie qui venait de se rallier sous les ordres de Blucher. Pendant les affaires de Montereau et de Nangis, Bonaparte fait attaquer Méry : la ville est réduite en cendres, et le pont ayant été brûlé, les Français et les étrangers demeurent en bataille, mais séparés par les rives de la Seine; les Français, sans perdre de tems, s'avancent jusqu'à Troyes. Les alliés demandèrent le tems d'évacuer la ville, promettant de la remettre le lendemain à six heures du matin. Bonaparte n'eut point égard à ces sollicitations : il fit canonner les faubourgs, dont une partie fut bientôt incendiée, et se fit jour dans la place l'épée à la main.

L'armée Austro-Russe vivement poursuivie par les divisions françaises, se retire vers Chaumont en Bassigny et Langres. Le maréchal Blucher ayant jeté trois ponts sur l'Aube, près de Baudemont, fait pénétrer toutes ses forces en peu d'heures, menace Meaux, et passe la Marne à la Ferté-sous-Jouarre. Son armée se réunit à celles de Bulow et de Winzingerode qui, après avoir franchi les barrières du nord de la France, s'étaient emparées de Lille, Laon, Soissons, Épernay. Le général Sacken transfère son quartier-général à Tréport, et quelques-uns de ses hussards s'avancent même jusqu'aux portes de Lagny. Bonaparte quitte Troyes, le 27 février,

pour tâcher de mettre encore en déroute l'armée de Silésie. Le 28 il établit son quartier-général à Esternay. Aussitôt le mouvement de Blucher est décidé. Il marche vers Soissons. Cette ville lui est ouverte par capitulation; les armées se joignent dans la plaine de Craonne. Les Russes disputent long-tems le terrain; mais l'artillerie française les force à la retraite, et ils abandonnent en désordre le champ de bataille. Bonaparte forme le dessein d'attaquer Laon, où les ennemis venaient de se retrancher. Plusieurs fois ses troupes s'élancent, pleines d'ardeur, pour emporter ce poste; mais les Prussiens, favorisés par la position, les repoussent avec une perte considérable. Bonaparte bat de nouveau en retraite, et les alliés reprennent l'offensive. Le prince de Schwartzenberg attaque, à Bar-sur-Aube, les corps des maréchaux Victor et Oudinot, que Bonaparte avait laissés sur l'Aube pour marcher à la rencontre de Blucher. Les troupes de ces généraux font des prodiges de valeur, et ce n'est qu'accablées par le nombre qu'elles abandonnent le champ de bataille. Les Autrichiens passent l'Aube le 28 février. Le prince de Wittgenstein enlève d'assaut le village de Laubrecelle que défendait le duc de Tarente. Cette double victoire ouvre aux alliés le chemin de Troyes: ils pénètrent dans cette ville après une légère défense. Le prince de

Wurtemberg rentre à Sens, le 6 mars, et l'hetman Platow s'avance à la fois sur Arcis et sur Sésanne.

Les Russes, sous les ordres du général comte de Saint-Priest, s'étaient emparés le 12 mars de la ville de Reims, dont le général Corbineau (1) les avait délogés le 13, à six heures du matin. Bonaparte dirige son armée vers cette position. Il arrive à quatre heures du soir aux portes de cette ville, devant laquelle l'armée ennemie était rangée en bataille. « Dans une heure, dit-il en se frottant les mains, les dames de Reims ne seront point à leur aise. » En un moment, cinquante bouches à feu vomissent la mort sur les bataillons russes qui, ébranlés, fuient pêle-mêle à travers la ville, et rejoignent en désordre le corps du maréchal Blucher qui occupait les plaines de Laon.

Bonaparte séjourna les 14, 15 et 16 mars à Reims, pour attendre l'issue des conférences de Châtillon. Son plénipotentiaire remit au congrès son *ultimatum*, par lequel il demandait la ligne

(1) « Corbineau est un bon génie pour l'Empereur, disait Joséphine; j'aime à le voir à ses côtés et surtout un jour de bataille. » En effet, ce général montra, dans les circonstances les plus délicates, un vrai courage, auquel il joignait le plus grand dévouement et l'attachement le plus sincère, surtout le plus désintéressé pour l'Empereur.

du Rhin pour frontière, l'Italie avec Venise pour le prince Eugène, et des indemnités plus ou moins considérables pour ses frères Joseph et Jérôme, et son neveu, fils de Louis. De telles propositions qui ne pouvaient être faites que par un vainqueur, révoltèrent les puissances, et Bonaparte, en cet instant, était dans l'état le plus déplorable : elles furent donc rejetées d'une voix unanime; le congrès de Châtillon se trouva rompu, et dès lors rien ne s'opposa plus au retour des Bourbons. N'ayant plus d'espoir que dans la guerre d'extermination, Bonaparte ordonne aux femmes, aux enfans, d'employer tous les moyens capables de nuire aux ennemis; déclare que si les alliés fusillent un seul paysan, qu'ils auraient pris les armes à la main, il exercera des représailles cruelles envers les prisonniers; et enfin, il rend un décret portant peine de mort contre les maires ou les habitans qui chercheraient à modérer, ou même qui n'exciteraient pas l'ardeur de leurs concitoyens. Hélas! depuis que les hommes se font la guerre, on ne vit jamais un tel acharnement : le carnage était universel; des régimens entiers furent détruits, et ils se trouvèrent renouvelés plusieurs fois dans cette funeste campagne, ce qui fit dire à tout le monde que les diverses nations qui faisaient cette grande guerre, n'auraient jamais pu suffire au recrutement de

leurs armées, si la paix n'était venue enfin mettre un terme à tant de désastres.

Tandis que les puissances alliées du nord et de l'est se disposaient à pénétrer dans le sein de la France, les Anglais, les Espagnols et les Portugais, réunis sous le commandement de lord Wellington, avaient déjà emporté la place de Saint-Jean-de-Luz. Bonaparte, pour se délivrer de ces ennemis, avait fait signer le 11 décembre, au roi Ferdinand, son prisonnier, un traité par lequel ce monarque, en remontant sur son trône, s'engageait à faire évacuer l'Espagne par les troupes britanniques; mais ce traité ne pouvait recevoir son exécution, les cortès ayant déclaré qu'ils ne reconnaîtraient aucun des actes signés par le roi, durant sa captivité.

Depuis le passage de la Nive jusqu'au 13 décembre, c'est-à-dire dans l'espace de quatre jours, les Anglais avaient essuyé des combats continuels; cependant ils étaient parvenus à s'emparer de tout le pays entre la Nive et l'Adour: jusqu'au 7 janvier, les deux armées se bornèrent à des manœuvres perpétuelles. Le 8, Bonaparte ordonne la levée en masse dans les départemens du midi. Le duc d'Angoulême arrive à Saint-Jean-de-Luz. S. A. R. fait publier une proclamation aux Français, et reçoit bientôt une députation de la ville de Bordeaux. Le maréchal Soult est forcé de se

replier et de se concentrer dans Orthès. Le duc de Wellington le poursuit; une bataille se livre sous les murs de cette ville : la victoire est longtems incertaine. Enfin, le maréchal Soult, assailli et tourné dans tous les sens, est contraint d'exécuter la retraite de son armée. Il se retire sur Saint-Sever et sur Aires, ayant l'intention de protéger Bordeaux, et se replie inopinément sur Agen. Lord Béresfort s'empare de Mont-de-Marsan, et marche sur Bordeaux. S. A. R. le duc d'Angoulême fait son entrée solennelle dans cette ville le 12 mars 1814.

Après la prise de Reims, Bonaparte passe son armée en revue; il en détache une forte colonne qui s'empare de Châlons-sur-Marne. L'armée du prince de Schwartzenberg passe une seconde fois la Seine à Montereau, à Nogent et à Pont. Bonaparte quitte Reims le 16 mars pour venir à sa rencontre, arrive le 17 à Epernay. Les ennemis éclairés par le conseil de l'empereur de Russie, se concentrèrent à Arcis-sur-Aube, dans le dessein de livrer une bataille aux Français. Bonaparte ne s'attendait pas à ce mouvement, et croyait que l'armée russe allait se retirer sur Troyes et vers Bar-sur-Aube; car il avait dit en se dirigeant sur Méry : « Cette nuit j'irai prendre mon beau-père à Troyes. » Arrivé à Arcis-sur-Aube, il reconnaît son erreur. Un violent com-

bat s'engage; les bataillons français et alliés se mettent successivement en déroute; la nuit survient, et l'armée étrangère se concentre et se retire par Châlons. Le lendemain, les deux armées restent en présence jusqu'à une heure et demie, prêtes à combattre; mais la bataille n'est point livrée. Déjà Bonaparte court dans sa retraite vers Vitry et Saint-Dizier. Le 22, le prince de Schwartzenberg, placé par cette manœuvre entre l'armée de Bonaparte et Paris, vient joindre son armée à celle du feld-maréchal Blucher.

Le maréchal Augereau, qui commandait à Lyon, en était sorti le 11 mars avec deux divisions de son armée pour attaquer le général autrichien Bianchi, dans les plaines de Mâcon. Mais il fut obligé de battre en retraite. Le prince de Hesse-Hombourg se joignit au général Bianchi le 14 mars, et le 19, à la suite d'un combat opiniâtre et sanglant, la ville de Lyon reçut dans ses remparts une partie de l'armée autrichienne.

Les maréchaux Mortier et Marmont, poursuivis par Blucher, essuient un feu violent à Fère-Champenoise. Le 27, Blucher porte son quartier-général à la Ferté-sous-Jouarre. Le passage de la Marne est disputé à Tréport; mais un pont de bateaux se construit comme par enchantement, et les alliés ne trouvent plus d'autres obstacles pour entrer dans la capitale, que les corps des

ducs de Raguse et de Trévise. Pendant ce tems, Bonaparte dispersait la cavalerie à Saint-Dizier. Le 27 mars au soir, il apprend que les alliés viennent de pénétrer dans Meaux. Après avoir encore perdu quelques momens dans de fausses manœuvres, il se met le 29 en marche pour Vandœuvres : il passe l'Aube au pont de Dolancourt, et reçoit des dépêches de Paris, qui l'instruisent de l'état critique de cette capitale. Le 27, Joseph Bonaparte passe en revue la garde nationale de Paris et six mille hommes de troupes de ligne. Marie-Louise, son fils, les ministres et les grands dignitaires prennent la fuite le 29, et Joseph essaie de préparer des moyens de défense : on affiche une proclamation dans laquelle il déclare aux Parisiens qu'il fixe son séjour auprès d'eux, comme si sa présence était un gage de salut. Le 30, vers cinq heures du matin, le feu commence dans la plaine de Pantin. Des séditieux répandent dans Paris des affiches incendiaires, pour exciter les habitans à créneler leurs murailles, à creuser des fossés, à jeter des poutres par les fenêtres sur les ennemis, s'ils osaient pénétrer dans la capitale (1). On se bat avec l'acharnement

(1) Un moment Joséphine conçut des craintes sérieuses sur le salut de son époux et sur celui de la capitale. Paris pouvait devenir une autre Moscou, et ensevelir sous ses

le plus opiniâtre sur les hauteurs de Montmartre et les buttes de Saint-Chaumont. Enfin, une capitulation va être signée, et Bonaparte et ses généraux ignoraient complétement ce qui s'était passé aux portes de Paris. Ils étaient livrés aux plus mortelles inquiétudes. Joseph s'étonnait de ne point recevoir de nouvelles de son frère; il redoutait qu'il n'eût en effet rencontré la mort qu'il cherchait depuis long-tems (1). »

---

ruines et les vainqueurs et les vaincus; et cependant on eût attribué à Bonaparte ce qui n'eût peut-être été que le délire d'un autre Érostrate.

(1) *Histoire de Bonaparte.*

CHAPITRE IX.

Quel est ce bruit affreux ? quels sont ces cris horribles ?
Qui trouble ces bosquets autrefois si paisibles,
Qu'embellissait encor du charme de sa voix
Le chantre harmonieux de la nuit et des bois ?

A.

« Si tu gémissais de tes malheurs, ô Joséphine! si tu murmurais contre le sort qui t'y avait condamnée, considère tout ce que souffre en ce moment l'orgueil humilié du conquérant célèbre, alors tu pourrais te plaindre plus doucement de tes maux. »

Sans doute Napoléon aurait dû se pénétrer de cette éternelle vérité : « Que la paix nourrit le cultivateur jusque sur des rochers infertiles, tandis que la guerre le détruit même au milieu des plus riches campagnes. » Mais il était dans la destinée de cet homme extraordinaire, de ne croire aucun de ceux qui l'environnaient, de mettre sa confiance dans l'amour du peuple! le peuple est toujours inconstant : *Le peuple, le feu et l'eau ne peuvent être domptés.*

« On assure qu'il y a du mouvement dans la

ville de Paris, disais-je quelques jours avant son occupation à ceux qui composaient ma cour. — Tout sera bientôt dissipé, reprit le maréchal de R***; d'ailleurs ces mouvemens ne peuvent jamais être dangereux pour vous, puisque vous avez entièrement la faveur du peuple. — Elle est inconstante comme lui, repris-je, et tel fut longtems l'idole de la multitude, qui en devient la victime....

— Vous n'avez rien à redouter de semblable; la nature a réuni en vous ce qui inspire le respect et l'amour, et il n'est qu'une Joséphine dans l'univers. »

J'écoutais avidement tous ceux qui arrivaient de la capitale; il semblait que j'allais recevoir d'eux quelques renseignemens importans; j'attendais, ou je faisais mille questions sans suite; tous mes sens étaient bouleversés. Je n'avais point reçu de lettres de Bonaparte depuis plusieurs jours; j'entrevoyais mille malheurs plus terribles les uns que les autres. Quel sujet de consternation pour moi, quand j'appris l'éloignement de son frère Joseph (1)! Ce n'était ce-

(1) L'Empereur, dans un mouvement de colère, dit un jour à madame Létitia : « Votre Joseph n'est propre à rien, pas même à faire un roi d'Espagne! — Peut-être aurait-il mieux fait, mon fils, lui dit sa mère, s'il s'était engagé dans

pendant que l'annonce de nouvelles catastrophes qui nous menaçaient. Déjà j'avais pris la fuite, et dans l'incertitude de la retraite que je devais choisir, troublée mortellement par la crainte d'être livrée aux ennemis, je me déterminai enfin à prendre le chemin de Navarre (1). Dans ces tristes momens, quel exemple j'offris du néant de toutes les vanités humaines!... Je venais d'apprendre que la capitulation allait être signée, et

---

les ordres sacrés! Votre frère aîné serait peut-être aujourd'hui l'une des colonnes de l'Église Romaine, du moins vous auriez cru faire un pape à votre dévotion. Joseph aime sincèrement sa famille! mais il vous eût peut-être refusé l'onction sainte? S'il en eût été ainsi, le grand, l'invincible Napoléon, n'aurait point eu de royaumes à donner, ni de parens à tourmenter. »

(1) En apprenant à Navarre la terrible défection de Bonaparte, Josephine se trouva mal; un morne silence régna autour d'elle, toutes ses dames étaient pâles et consternées, tout semblait dans le château succomber d'abattement et de douleur: peu à peu recueillant toutes ses forces: « Ce n'est pas ici que je dois rester, s'écria-t-elle; c'est auprès de Bonaparte que ma présence est nécessaire. Je dois payer la dette contractée par Marie-Louise. Il est seul, abandonné, mais Joséphine lui reste. » Elle dit, et ses pleurs coulèrent en abondance. « Vous resterez ici, lui dit M. de B***, jusqu'à ce que les souverains alliés rendent à l'épouse délaissée de Napoléon, les hommages qu'elle a si bien mérités. »

(Note de madame de Rém***.)

que le lendemain même, les alliés devenaient maîtres de la capitale (1). L'effroi et la douleur

(1) Déjà plusieurs maires des différens arrondissemens de Paris, s'étaient assemblés à l'Hôtel-de-Ville, pour aviser aux moyens de préserver cette capitale d'être saccagée. Le capitaine Peyre vint rendre compte à ces magistrats de son entretien avec l'empereur de Russie, et des dispositions favorables des souverains alliés; il fit sentir combien il était urgent de hâter le moment de la capitulation. Des députés, nommés à cet effet, se transportèrent d'abord au quartier-général du maréchal de Raguse. Là, se trouvaient déjà le comte Orloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le comte de Paar, aide-de-camp du prince de Schwartzemberg, chargés de régler la cessation des hostilités, de concert avec le colonel Denis, premier aide-de-camp du duc de Raguse, et le colonel baron Fabvier, attaché à son état-major.

Le cri d'une capitulation avait retenti; et l'héritier de Pierre-le-Grand et l'héritier du grand Frédéric s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, en s'écriant d'une voix émue et les yeux humides de larmes : *La cause de l'humanité est gagnée.* Ces deux monarques s'étaient portés, immédiatement après l'armistice, sur les hauteurs de Belleville. Là, ils virent la capitale de France, et reçurent ses députés. Vers quatre heures du soir, le comte de Nesselrode se rendit dans la ville, muni de pleins pouvoirs pour ratifier la capitulation. Elle fut enfin conclue sur les bases suivantes :

« Que les troupes alliées occuperaient le lendemain l'arsenal, toutes les barrières, et entreraient ensuite dans la ville; que les maréchaux de Trévise et de Raguse en sor-

avaient anéanti toutes mes facultés, au point que je croyais à chaque instant les voir arriver pour s'emparer de ma personne. Je ne pouvais demeu-

---

tiraient à la tête de leurs corps respectifs avec leurs armes et leur artillerie.

» Que dans aucun cas, les hostilités ne pourraient recommencer avant le délai de deux heures après l'évacuation.

» Paris était recommandé à la générosité des souverains alliés. »

Immédiatement après la signature, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, accompagnés du prince de Schwartzenberg, retournèrent au village de Bondy, où avaient été préparés leurs quartiers.

Le général en chef des armées russes, le comte Barclai de Tolly, élevé ce même jour à la dignité de feld-maréchal, porta son quartier-général au village de Romainville.

L'armée de Silésie bivouaqua sur les hauteurs de Montmartre et aux environs.

Le corps des grenadiers russes s'établit sur les hauteurs de Belleville et à Charonne, et le corps d'armée du général Rayesski, en arrière de ces deux positions; les gardes russes, prussiennes et de Bade restèrent aux environs de Pantin, ayant en arrière toute la cavalerie du corps de réserve.

Les troupes wurtembergeoises et le corps autrichien du comte de Gieway bivouaquèrent aux environs de Vincennes et de Charenton.

Ainsi les armées alliées s'étaient arrêtées, comme par enchantement, devant la capitale de la France, terme de tant de maux, de fatigues et de travaux.

(Hist. des Campagnes de 1814.)

rer dans mon lit, où mes amis exigèrent que je reposasse quelques momens. On s'arrêtait de douleur et d'effroi en me contemplant. Je demandais grâce pour mon époux à la fortune, au ciel; je le voyais avec terreur aux mains de ses ennemis. Enfin, je voulais partir; mes gens parurent embarrassés, ils gardaient le silence et n'exécutaient pas mes ordres. Outrée de leurs délais, j'en demandai la cause. Celle de mes femmes qui m'était le plus attachée, se jeta à mes pieds en pleurant et me dit : « Que Napoléon était trahi par plusieurs généraux (1). » Je demeurai livrée un moment aux plus horribles appréhensions. Chaque mot, chaque petite circonstance d'abord échappée, revenaient à mon esprit, et mes alarmes allaient en augmentant. Je me disposais à abréger ce supplice, en demandant des chevaux de poste pour me rendre à M.... lorsqu'on frappe à coups redoublés aux portes du château

(1) Long-tems Job vécut sur le trône, environné du faste et de la pompe des rois. L'Orient n'avait point vu de monarque plus riche et plus puissant, et sa vertu jetait encore un plus grand éclat que sa fortune. A la fin, le malheur eut son tour : les revers et les pertes s'accumulèrent; la mort frappe coups sur coups; la guerre désole ses états..... et pour comble de disgrâce, le mépris, l'injure et le reproche amer viennent encore aigrir ses douleurs.

(Paraphs. du livre de Job.)

de Navarre. Un courrier entre, il annonce M. de ***. Cet aspect me soulagea en faisant cesser l'agitation de mon esprit, le plus affreux de tous les tourmens. Il m'assura d'abord que l'Empereur était hors de péril! Du reste, il n'avait rien que de triste à m'annoncer; mais tout mal positif a ses bornes : il rappelle au moins notre courage, tandis que les noirs fantômes de l'imagination ne lui laissent aucune prise.

« Quand le peuple est heureux, me dit M. de ***, il juge avec un sentiment d'indulgence les actions qui ne sont point exemptes de fautes; mais il s'érige en tribunal sévère, impitoyable et presque toujours injuste, quand il se voit aux prises avec l'infortune. Alors les hommes sont coupables, leurs actions sont criminelles; et les combats, dans lesquels ils succombent, ont été livrés par une noire trahison. »

Lorsque l'on apprit que la capitale allait recevoir dans ses murs les différentes nations de l'Europe (1), chacun osait accuser hautement le

(1) Plusieurs boulets tombèrent dans Paris. Une croisée fut brisée dans une maison du faubourg Saint-Martin, située à la jonction des deux routes. Dans la rue Saint-Nicolas, entre la rue du Mont-Blanc et la rue Thiroux, un homme fut blessé dans l'intérieur d'une maison; on le transporta à l'hôpital où il mourut. Pendant la bataille, le gouverneur et les régens de la Banque avaient ordonné

général chargé de sa défense (*x*), et les partisans de Napoléon, surtout, s'exaltèrent en reproches amers. Ils débitèrent même leur fable avec cet air de mystère qui éveille l'attention et agrandit encore les ailes de la renommée. A les entendre, le peuple ne se soumettait que conditionellement à des lois que l'impérieuse nécessité l'obligeait d'accepter (1).

Si le bruit de l'approche des troupes étrangères pénétra dans la Malmaison, il ne retentit pas moins dans l'enceinte du château de Na-

---

que les matrices de cuivre des billets de banque fussent brisées, et ils allaient faire brûler tous les billets, lorsque la nouvelle de la capitulation arriva.

Les drapeaux, pris par les Français, dans le cours de leurs différentes campagnes, et placés dans l'église des Invalides, furent empaquetés à l'approche des alliés, afin qu'on pût les emporter ailleurs. Mais dans la nuit qui suivit la capitulation, ces glorieux monumens de la valeur furent brûlés dans la cour de l'Hôtel, en vertu d'un ordre laissé par le duc de Feltre. L'épée et l'écharpe du grand Frédéric, qui étaient suspendus au centre de l'arche qui conduit de la nef au dôme, furent détruites en même tems.

(Journal d'un Anglais.)

(1) Tite-Live a blâmé l'imprudence de ce consul romain qui, après la journée de Cannes, avoua aux députés des alliés toute la perte qu'on avait faite. L'effet de cette sincérité fut que les alliés jugèrent que Rome ne pourrait jamais se relever et qu'ainsi il fallait s'unir avec Annibal.

varre, où je gémissais sur les désastres de Napoléon. Cependant tout espoir ne m'abandonna point : je comptais sur la bravoure et les talens distingués du duc de Raguse. Je disais : « Le commandement des troupes qui composent la garnison de Paris lui est confié; tant que ce personnage, recommandable sous tant de rapports, conservera une haine secrète aux étrangers, mon époux, ainsi que sa famille, peuvent espérer encore (1). »

C'était seulement quand je pensais qu'il souffrait pour la France, que toute ma force m'abandonnait; alors le fil de ma vie était prêt à se rompre. Oh! je ne pouvais supporter plus longtems son absence, ni l'incertitude de son sort : je craignais avec raison qu'il ne succombât. Le silence rigoureux que l'on gardait autour de moi fit naître l'effroi dans mon ame. Une voix secrète me disait : la victime est désignée..... *O fortuna! o sventura! la sola idea di que' tormenti mi uccide.* On venait de me rapporter qu'il devait être exécuté militairement à la tête des troupes étran-

(1) Je n'ai jamais dit que le duc de Raguse m'eût trahi, j'ai seulement dit, dans un moment d'humeur, que sa capitulation d'Essone était ridicule, et qu'elle m'avait été funeste.

(Max. et Pens. de Bonaparte, p. 117.)

gères (1), mon effroi fut tel alors, que les mots expirèrent sur mes lèvres : tout en moi, pendant quelques heures annonça l'égarement de mon esprit. Je m'écriai dans mon désespoir comme Montaigne :

« Ne vous reposez point sur la parole des sou-

---

(1) On répandit à cette époque, les bruits les plus faux et les plus absurdes. Tantôt Bonaparte revenait sur Paris avec une armée de deux cent mille hommes pour en chasser les étrangers ; et tantôt l'ex-Empereur était condamné à perdre la vie ; des gens vous assuraient, sous la foi du serment, avoir vu passer sa voiture qui renfermait ses restes ; l'un disait l'avoir reconnu, un autre avait été présent à son exécution ; il vous en donnait les détails que le peuple bénévole recueillait avidement, tant on aime tout ce qui tient au merveilleux ! La vérité est que l'on crut long-tems que Napoléon s'était sauvé de Fontainebleau, pour se réunir à ses légions de braves qui juraient tous de mourir pour le défendre. La plupart de ceux qui le désiraient affectaient une sorte de sécurité bien propre à accréditer ces fausses nouvelles. Ce n'est réellement qu'à la rentrée de Monsieur, au palais de ses pères (*), que les Parisiens furent convaincus que dorénavant ils n'auraient d'autre souverain dans leurs murs que le digne descendant de Henri IV, et que la famille des Bourbons venait de reconquérir ses droits à l'amour d'un grand peuple.

(*) Monsieur, comte d'Artois, lieutenant-général du Royaume, fit son entrée publique dans Paris le 12 avril 1814.

verains, soit qu'ils gouvernent une monarchie, soit qu'ils se contentent de diriger une république : le miel distille de leur bouche ; ils ne sont jamais plus cruels que quand ils pardonnent ; jamais ils ne vantent plus la clémence qu'au moment où ils signent des sentences de mort. »

Après avoir versé des larmes en abondance sur un malheur que je regardais comme certain, je me recueille un moment, mais bientôt je retombe dans mon premier état (1). On m'entan-

(1) Joséphine accueillit très-froidement Berthier, lorsque celui-ci vint lui annoncer que la cause de l'Empereur était entièrement perdue à Fontainebleau, que celle des Bourbons devait nécessairement triompher à Paris. « M. le Maréchal, lui dit-[illegible]ement l'Impératrice détrônée, Napoléon eût peut-être dû les rappeler lui-même ! mais dans la disposition où se trouvent les esprits, sa grande ame ne peut s'en émouvoir. D'ailleurs les frères de Louis XVI ne sont-ils pas Français? L'Empereur, sans être vaincu, a dû céder au sort des armes. Son abdication est le sceau de la paix. » — Qu'il serait cruel pour ce grand homme de pouvoir se dire : Mes compagnons de gloire m'ont abandonné, mes serviteurs m'ont trahi ! mes maréchaux ont couru aux rayons d'un soleil nouveau. — L'ancien éclairera toujours les restes d'un vaste empire et les débris de ses grandeurs. — Je forme des vœux pour le salut de la France et pour celui de mon époux, dont les destinées rendirent les nôtres si prospères..... Puisse la discorde assoupie au milieu des

dait répéter avec le son de voix le plus douloureux, ce sage discours d'un grand homme :

« O louange! quitte les cours où tu dégrades ta noblesse, et renonce à l'emploi honteux de flatter les mauvais princes. Remonte vers ta source, vers ce pouvoir suprême, qui enrichit la langue du don de la parole, donne l'essor à la pensée et l'être à l'ame; sous les yeux du Créateur, l'homme se prosterne et s'abaisse devant l'homme; les respects et l'encens se distribuent d'argile et de crime à crime. Et toi, auteur de

---

serpens qui l'entourent ne point se réveiller, ni secouer son flambeau embrasé, et crier aux armes.

Alors des vents impétueux mugiraient autour de nous, au milieu d'un nuage d'encens qui s'élèverait aux cieux, et la cruelle mort, insensible, et toujours inexorable, nous atteindra peut-être avant que nous ayons pu soulager, consoler notre bienfaiteur et notre ami; avant que nous soyons les témoins du désespoir d'une foule de braves; et nos derniers regards n'auront peut-être pu voir couler les pleurs de leurs tristes familles. « M. le Maréchal, ajouta-t-elle avec l'accent le plus douloureux..... Une éternelle nuit vous enveloppera de ses effroyables ténèbres, au moment où le clairon de la guerre retentira de nouveau..... Là, tout sera en feu, et des fleuves de sang inonderont malheureusement la surface du globe. » Elle dit, et ces remarques vinrent répandre à la fois dans l'ame émue du prince de Wagram la terreur et la pitié.

(Note secrète.)

l'homme, toi le souverain propriétaire à qui tout appartient, tu restes privé de tes hommages. »

Non, ce n'est point la ruine de Napoléon que je déplore; le premier vœu que forma mon cœur lorsque je le connus, a été de le savoir heureux; le second, qu'il ne dût qu'à moi seule une partie de son bonheur. Ce dernier de mes vœux ne peut plus s'accomplir. Quant à l'autre, ma bouche le prononcerait, même au lit de la mort, si je savais qu'il me survécût; car il se flatterait toujours qu'un nouvel ordre de choses le replacerait sur le trône. La plupart de ses généraux haïssaient son despotisme; mais ils continuaient de flatter le souverain pour se ménager la faveur, lorsqu'un jour son fils parviendrait à occuper une place importante (1).

---

(1) On remarqua avec surprise que dans les derniers jours du mois de mars 1814, il s'était fait en Napoléon (François-Charles-Joseph) un singulier changement. L'ame du jeune prince était assiégée par des pressentimens funestes, il paraissait agité, et la nuit, le futur César, s'éveillant en sursaut, s'écriait avec l'accent de l'effroi : « *Mon papa est trahi par ceux-là même qui se disaient ses amis. Des traîtres auront beau se cacher sous le manteau d'arlequin, je les reconnaîtrai toujours, toujours.....* Madame la comtesse de Montesquiou crut devoir employer tous ses soins pour calmer l'esprit de son auguste élève; mais on observa comme une singularité vraiment remarquable, qu'au moment même où les ordres furent donnés impérativement pour se rendre

Ma position devenait à chaque instant plus critique. Retirée à Navarre, j'ignorais encore ce

---

à Blois, le roi de Rome jeta les hauts cris; rien au monde ne put affaiblir sa douleur. « Maman Quiou, répétait-il en pleurant à sa respectable gouvernante; maman Quiou, veillez sur votre fils..... Papa m'a recommandé à la garde nationale; je suis ici sous sa sauve-garde, ainsi donc je veux demeurer aux Tuileries. » En vain l'impératrice Marie-Louise, les yeux égarés et le visage empreint de tous les symptômes de la douleur, voulait entraîner son fils; l'enfant trépignait des pieds, se roulait par terre en se défendant de tous ses moyens. Alors, avec cet air de dignité qui sied aux grandes infortunes, l'épouse du très-puissant Empereur fit entendre publiquement ces mots (la foule des courtisans se pressait encore autour de sa personne): « Messieurs, il ne tient qu'à vous de rester maîtres de la capitale. Les étrangers sont encore éloignés, la ville peut se défendre et le sénat n'est point composé d'hommes sans vigueur, accablés d'années ou amollis par les délices. La petite-fille de l'illustre Marie-Thérèse ne manque ni de courage ni de force..... mais elle doit obéir aux ordres de son époux. Vous, messieurs, vous êtes en très-grand nombre, et la plupart des meilleurs généraux n'attendent qu'un signal..... Il n'est ici question que d'entreprendre; tout dépend de la diligence que vous apporterez dans l'exécution, et vous trouverez les dignités, les honneurs et les richesses dans le succès de nos desseins. Je vous en supplie, messieurs, *sauvez le berceau de mon fils*.... » Elle dit, et remarqua que son discours fut reçu avec un air d'ironie par les parjures et les ingrats.... Bientôt les larmes brillèrent dans les yeux de cette femme sensible, et le sentiment d'une

que je devais craindre et ce que je devais espérer. Mes courtisans n'avaient pu me cacher plus long-tems l'occupation de la capitale par les

---

profonde indignation se fit apercevoir dans toute sa personne.

Tandis que tout retentissait au palais des Tuileries du nom de ceux qui livraient ainsi l'Empereur à ses ennemis, le fils du César français, avec une expression touchante, parla ainsi à son auguste mère : « Si mon papa diffère à rentrer à Paris, il sera perdu. S'il se dévoue entièrement pour veiller à sa conservation, sa vue est une vraie magie et produira les effets d'une mine pour en chasser ses ennemis. Il ne s'agit pour lui que de retracer les périls de l'état et de dérouler le plan de la conspiration... Elle existe de fait cette conspiration, on finira par atteindre les coupables, mais on fera des malheureux. Le peuple qui prend à toutes mains, le peuple qu'on ne peut jamais assouvir, payera les bienfaits de l'Empereur par la plus noire ingratitude. Il est pourtant un remède : du courage et du secret. — C'est l'instrument le plus sûr pour faire réussir de grands desseins, reprend l'Impératrice ; mais comment fonder des espérances, ô mon fils, sur une armée découragée et sur l'affection des chefs, tandis que, dans le palais et autour de nous, tout paraît déjà dans un désordre affreux... » Sur un signe de l'archichancelier, le prince impérial fut enlevé, Marie-Louise employa des moyens moins violens que ne le fit Marie de Médicis, régente (en faisant donner le fouet à Louis XIII, qui, par parenthèse, lui en garda rancune toute sa vie). Au contraire, l'archiduchesse calma le prince impérial, et avec d'autant plus de raison qu'elle réussit à

étrangers ; et déjà les trompettes de la renommée avaient fait retentir à mes oreilles le nom de l'immortel Alexandre. Je me trouvais à peu près dans la triste position de la famille de Darius. Attendrai-je les ordres des vainqueurs de mon époux, ou irai-je implorer leur générosité ? Le triste état où était réduit Bonaparte occupait mon ame toute entière. J'étais résolue de partager sa mort ou de l'accompagner dans son exil. Je fus douloureusement surprise de recevoir une dépêche du ministre Talleyrand qui m'invitait à revenir à la Malmaison pour en faire les honneurs (*y*), l'empereur Alexandre et le roi de

---

lui persuader qu'ils allaient se réunir au sauveur de la France !

Verum putes haud ægre, quod valde expetas (*).

L'aimable enfant poussa, dit-on, un profond soupir et dit avec sang-froid : « *Les feuilles de mon arbre protecteur commencent à se sécher. Heureusement pour moi, sa racine est immortelle!* » Une telle réflexion, au-dessus de l'âge du fils de Napoléon, opéra la plus vive sensation parmi les habitués de la cour. La plupart d'entre eux étaient des créatures de ce grand homme, mais il semblait que les revers les eussent acquittés de toutes leurs obligations, et que le futur roi de Rome les trouverait peut-être aussi opposés à sa fortune que les modernes Tigellins ses plus cruels ennemis.

(Note secrète.)

(*) On n'a pas de peine à croire ce qu'on désire ardemment.

(Térence.)

Prusse, ayant déjà manifesté, me disait-on, l'envie de voir la souveraine de ce palais enchanté. J'eus cependant quelque peine à rappeler ma fermeté, en pensant que j'allais peut-être revoir les mêmes princes qui venaient de renverser mon époux, et de briser à jamais le sceptre de son autorité. (Les convenances commandaient ma présence.) Je fis un pénible effort sur moi-même; et le jour où je fus honorée de la visite des souverains alliés, je sus dissimuler d'une manière surprenante. Mais l'on voyait que mon cœur souffrait, en pensant à mon existence présente, et en la comparant à celle du grand homme à laquelle mon sort avait été lié.... Que mes réflexions furent cruelles!

Je remerciai ces princes magnanimes d'avoir eu la générosité d'honorer de leur présence l'épouse délaissée de Bonaparte. Je leur témoignai une grande reconnaissance de l'amour qu'ils manifestaient pour les Français (z). Je leur recommandai cette armée qui avait fait si long-tems des prodiges de valeur; je plaidai la cause de ces braves soldats qui formaient encore un faisceau formidable autour du vainqueur d'Austerlitz; je réclamai puissamment la liberté d'un homme que j'aimais encore. J'oubliai tous ses torts pour ne m'occuper que de ses malheurs; en un mot, je plaidai sa cause avec cette éloquence du cœur

qui est toujours si persuasive (1)... Et peut-être alors ai-je contribué à faire obtenir à Napoléon des conditions qui durent lui paraître un moment désavantageuses, et pourtant qu'il serait trop heureux de pouvoir conserver à l'avenir (2)....

Si je pouvais oublier l'éloignement où j'étais de mon époux, et sa situation cruelle, je dirais que la Malmaison redevint alors ce qu'elle avait été dans ses beaux jours. De quels charmes se parèrent ces lieux sortis des mains de la nature

---

(1) Joséphine fut peut-être l'une des premières causes qui lui fit obtenir des conditions aussi favorables des souverains vainqueurs : elle plaida sa cause avec chaleur; elle y mit même une certaine dignité. « J'ai été son épouse, je me crois obligée, par devoir et par amitié, de solliciter encore pour lui. » Quand elle apprit qu'il partait pour l'île d'Elbe, elle s'écria : « Si Bonaparte est abandonné des êtres qui lui furent les plus chers, au moins je ne serai pas de ceux-ci..... Je hais les ingrats, et je ne partagerai jamais leur terreur panique. J'irai le retrouver dans son île; et là, au milieu de quelques amis, l'un et l'autre nous jouirons peut-être encore d'un dernier rayon de bonheur! »

(Note communiquée.)

(2) Si Bonaparte eût voulu, avant son abdication, faire connaître les machinations qui se tramaient contre lui, il lui eût suffi d'un seul mot pour mettre en pièces les coupables? D'ailleurs à la revue ordonnée par lui, les acclamations des soldats furent universelles, et comme si l'infortune le leur eût rendu cher, jamais leur amour ne se manifesta davantage.

et de l'art pour attirer un sourire des maîtres du monde! Aussi le concours y devint immense (on peut juger de ma surprise en y remarquant William de K***) (1), et sans l'homme sur lequel se

(1) William de K*** s'était fixé dans ses possessions de l'Inde, et ne revint en Europe qu'à la fin de 1802. Il avait perdu son père par suite de la révolution française; sa mère était retournée à Dublin, où elle s'occupait exclusivement de l'éducation de la jeune Elinora. L'épouse de M. de K*** l'avait rejoint à Batavia, où elle était devenue mère d'un fils, mais la chaleur du climat avait dérangé sa santé, au point qu'une fièvre lente l'avait mise au tombeau, au bout de quelques années de séjour. Son époux fut inconsolable de sa perte, d'autant plus qu'il avait conçu pour elle le plus tendre attachement. S'il pensait encore à Joséphine, ce n'était plus que pour se retracer les jours heureux de leur première enfance. Mais il avait cédé à l'empire de la nécessité, en se rattachant uniquement à la nièce de lord Lov***, et était enfin parvenu à trouver le bonheur au sein de sa famille. Sa fortune était considérablement augmentée, et cet heureux nabah touchait au moment de venir jouir en Europe du fruit de ses travaux, lorsqu'il se vit séparé tout à coup de celle qui était tout pour lui.

De retour en Angleterre, William de K*** recommanda son fils aux soins de l'amour maternel. Il vint à Paris lors du couronnement de Napoléon. Il ne fut point présenté à son épouse, qui de son côté, ignorait qu'il habitât si près d'elle. Mais au moment où l'infortuné général Dubuc fut arrêté en vertu des ordres de l'Empereur, M. de K*** fut renfermé au temple pour avoir conservé quelques liaisons

reportaient tous mes souvenirs et toutes mes inquiétudes, j'aurais pu jouir tranquillement du

---

avec lui. Là il trouva moyen de faire parvenir à son ancienne amie, par l'intermédiaire de madame la marquise de Montesson, un billet dans lequel il demandait uniquement un souvenir et un passeport; Joséphine l'entendit et obtint de Fouché ce qu'il désirait. De retour en Écosse, William de K*** se fixa auprès de sa famille où il demeura quelques semaines, mais le séjour d'Édimbourg lui devenant de plus en plus intolérable, il voyagea en Italie, et se fixa momentanément à l'hospice du Mont-Cenis. Il avait cultivé la connaissance du respectable abbé qui gouvernait les ermites : leur position respective était à peu près la même; l'un s'était rendu religieux par suite d'une affaire d'honneur, dans laquelle il avait tué son adversaire, et l'autre se voyait forcé de fuir un pays où une femme qu'il avait aimée et qu'il aimait encore, ne pouvait être à lui; tous deux fuyaient un monde qu'ils ne devaient plus regretter. Napoléon, lors de son passage en juillet 1805, s'arrêta un moment chez les moines; on lui parla d'un Anglais qui depuis quelques jours habitait le Mont-Cenis, et semblait avoir à jamais renoncé au monde. Joséphine témoigna l'envie de le voir. « Il faut que vous puissiez gravir cette éminence, lui dit l'un des religieux, en lui montrant du doigt une cime très-élevée. Elle cesse d'être praticable pour les voitures; on trouve une plaine bordée d'un côté et de l'autre, de deux montagnes, il est indispensable de grimper jusqu'au haut. » Quatre porteurs se chargèrent de Joséphine, et l'Empereur rit beaucoup de ses divers mouvemens de crainte à la vue des routes escarpées qui l'environnaient de toutes parts. Au centre du plateau, elle

peu de bien que j'avais fait; car alors tout prestige de grandeur étant évanoui pour moi, il ne me restait plus que le témoignage de quelques douces vertus. Ah! sans doute elles parlaient plus éloquemment que ces orateurs mercenaires qui m'encensèrent dans les momens où je jouissais de toute la gloire dont fut alors environnée l'épouse

---

admira le lac où l'on pêche des truites délicieuses, qui font l'admiration de tous les gastronomes français et étrangers. Parvenue au but de ses recherches, elle aperçut l'Anglais, mais il se déroba à son empressement. Quelques papiers épars çà et là lui apprirent seulement qu'il avait séjourné au temple. Cela piqua la curiosité de l'Empereur, il s'informa de son nom, et quand il l'eut appris, il jeta un coup-d'œil malin sur Joséphine; car elle lui avait raconté dans les moindres détails toutes les particularités de son enfance. Il la plaisanta beaucoup sur cette rencontre. « Il est très-peu galant, lui dit-il, le cher William, il aurait dû au moins venir saluer l'Impératrice. » Celle-ci rougit et ne put cependant parvenir à revoir cet ami d'enfance qu'elle avait tant aimé.

Elle ne pensait plus à M. de K***, lorsqu'en 1814 il se fit présenter à la Malmaison; il avait été blessé au siège de Paris, et portait même son bras en écharpe. Joséphine fut extrêmement surprise en le revoyant. Elle dissimula à tous ceux qui l'entouraient ce qu'elle ressentait. Les souverains étrangers rendaient alors des visites très-fréquentes à l'épouse de Napoléon; elle était observée de tout le monde. William prit pour de la froideur et du mépris ce qui n'était qu'un acte de prudence. Il en conçut un tel

d'un *demi-dieu* (1). Ce n'est donc qu'à moi-même que je dus les louanges sincères que d'augustes souverains daignèrent m'adresser. Je ne fus point

---

chagrin qu'il en tomba dangereusement malade. L'Impératrice envoya une personne de confiance l'assurer qu'elle faisait des vœux pour sa conservation. Tout fut inutile, le coup était porté. D'ailleurs sa blessure avait exigé l'amputation d'un bras, et le malheureux M. de K*** ne survécut que de trois jours à la première épouse de Napoléon Bonaparte.

(1) Bonaparte dépêcha à l'empereur Alexandre le duc de Vicence et une députation de maréchaux, dans lesquels il comprit le duc de Raguse (un de ceux qu'il chérissait davantage). Ils étaient chargés d'offrir l'abdication de Napoléon en faveur de son fils : alors l'homme du siècle était vaincu, il avait cédé au sort des armes. Sa grande ame s'était émue, il se décida à déposer la couronne, plutôt que de devenir le Manlius de la France. Bonaparte n'a point fusillé les émigrés, il a secouru les prêtres, il a été le premier à saluer la nation la plus favorisée du globe du nom de grande. S'il plut à la multitude par le mérite de la nouveauté, il gagna l'affection du peuple, celle des simples soldats, *en devenant soldat lui-même*. Bonaparte fut un Protée à qui les différens personnages ne coûtaient rien. Dans la crainte d'allumer un incendie d'un bout de la France à l'autre, il se bannit lui-même de sa patrie.... Je lui devais tout ce que je suis, et le sort ne pouvait m'accorder un plus grand bienfait que de me fournir l'occasion de lui montrer ma reconnaissance. (Que n'a-t-il persévéré au lieu de son premier exil???)

(Note de Joséphine.)

insensible à l'amour que les Français témoignèrent à la famille de Louis XVI (1). Je confondis mes accens avec la voix d'un peuple fidèle qui rappelait ses princes légitimes (*a*). Il est tems, disais-je, que cet état de crise politique cesse enfin pour toujours; car chacun doit être rassasié de révolution. Quant à moi, je n'ai jamais ambitionné d'autre pouvoir que celui de répandre des bienfaits, et j'étais secondée sur ce point par Bonaparte (2); il me permettait de me joindre à

(1) Que le sang de Clovis est toujours adoré:
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré,
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux soient notre unique ombrage.
(Voltaire.)

(2) « On me conseilla d'écrire au roi de France que je ne savais ce que j'étais, ce que j'avais été, et le priais de fixer mon existence. » Je pleurai beaucoup, je résistai; après avoir réfléchi, je demandai conseil à l'empereur Alexandre. Ce généreux prince s'opposa formellement à l'envoi de cette lettre: « Elle deviendrait votre opprobre, me dit-il avec force. Envoyez promener ces intrigans de cour. Le Czar de Russie saura vous protéger envers et contre tous, et même vous offrir un asile dans ses vastes états..... Si quelques compagnons de gloire de votre époux l'ont abandonné, si ses serviteurs l'ont trahi, si l'un livra son armée, l'autre son trésor, au moins l'on pourra dire de l'impératrice Joséphine: « Elle ne l'a point servilement encensé aux jours de son bonheur. Cette admirable femme fut constamment un modèle de douceur et de résignation!

lui pour réparer avec plus ou moins de magnificence les pertes que la révolution avait fait éprouver à toutes les familles des premières classes de la société;... la félicité du cœur.... consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.

O bonté d'un grand cœur! ô vertu plus qu'humaine!
Cependant quand je songe au péril où t'entraîne
Ta clémence, et ce cœur facile à désarmer,
Je tremble en t'admirant.....

(*Germanicus*, acte IV, scène 2.)

Elle ne l'a point délaissé dans son infortune; bien plus! elle déploya le plus beau caractère en présence des souverains alliés. Napoléon lui doit un avenir : sans elle eût-il obtenu des conditions aussi favorables? le titre d'Empereur et la souveraineté de l'île d'Elbe! Non! non. »

(Paroles de S. M. l'empereur Alexandre.)

CHAPITRE X.

« Et quand ils s'entretiennent de lui, ils secouent la tête et se parlent bas à l'oreille l'un de l'autre. »
SHAKESPEARE.

On s'attendrit facilement quand on voit un être malheureux qui, enseveli dans sa douleur, cherche à se dérober aux regards de ceux qui voudraient la partager, et qui s'interdit jusqu'aux larmes qui pourraient l'adoucir et le calmer. L'état d'abandon où se croit cet être excite en nous le noble désir de le secourir; le refus qu'il fait de recevoir nos consolations, ne sert qu'à nous attacher à lui d'une manière encore plus forte.

Déjà le roi de Prusse et l'empereur Alexandre avaient deviné une partie de mes profondes afflictions; mes plus secrètes pensées semblaient être celles de ces généreux princes; ils m'écoutaient et me plaignaient, et la pitié des héros vainqueurs devenait un hommage à l'épouse du héros vaincu.

Mais le sentiment de mon isolement au milieu de ces princes étrangers, me saisit douloureuse-

ment; je me livrais aux plus sombres idées, et je craignais de retomber dans l'état dont je ne faisais que de sortir, lorsqu'un bon génie ranima mon courage, et fit renaître l'espérance dans mon cœur d'une manière extraordinaire.

J'aurais voulu correspondre régulièrement avec Bonaparte, durant le tems qu'il fixa son séjour à Fontainebleau. Je cherchais par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir à consoler cet illustre infortuné; je lui fis sentir qu'il devait, pour son propre intérêt, accepter les conditions favorables qui lui étaient proposées par les souverains alliés. « La moindre hésitation, lui écrivais-je, vous fera perdre un tems précieux (1). Ah! que n'êtes-vous libre aujourd'hui! j'insisterais tant auprès de vous, que vous finiriez par vous rendre à mes prières, et la Malmaison, qui fut, pour ainsi dire, le berceau de votre fortune, deviendrait aujour-

(1) La politique astucieuse de l'ennemi le plus puissant de mon époux, sera déjouée par la justice des hommes et par l'énergie qui le soutiendra. On sera maître d'un prince lorsqu'on l'aura délivré des chaînes de l'habitude. Des courtisans sans honneur, dont le premier bien est la faveur de leur maître, parviennent à enlacer dans leurs filets les caractères les plus nobles. Ne devions-nous pas Bonaparte et moi, nous croire supérieurs à la malveillance d'un si cruel adversaire.....

(Note de Joséphine.)

d'lui un asile assuré pour celui qui, peut-être, n'en trouvera plus qu'au milieu des dangers d'une mer orageuse! O mon époux, oubliez à jamais que vous auriez pu commander à l'univers; votre étonnante destinée ne fut point votre ouvrage, mais celui de la révolution; et sans le choc des peuples contre les rois (1), vous seriez resté confondu dans les rangs des officiers de l'armée; peut-être seriez-vous plus heureux; mais un homme tel que vous ne pouvait languir dans l'obscurité. »

Ainsi je lui donnai des preuves continuelles de mon entier dévouement, il put dire en quittant la France: « Au moins j'y laisse une amie!... »

Cependant son départ était encore éloigné; il trouvait toujours de nouveaux prétextes pour le différer (*b*). Il espérait tout du tems, et des efforts multipliés de son armée (2). Il se croyait assuré

---

(1) Les rois ne peuvent pas tous être de grands hommes, la nature ne l'a point permis; d'ailleurs la liberté aurait trop à craindre de ces génies supérieurs qui sentent leur force, et ne résistent pas à la tentation d'en abuser.

(Pensées de Joséphine.)

(2) « Parlez, Joséphine, lui écrivait de Fontainebleau Bonaparte, j'ai appris que les souverains étrangers vous avaient visitée à la Malmaison. Est-ce une imposture? ce serait une faible reconnaissance de votre amour pour les Bourbons. Mais vous ne seriez point excusable d'oublier

des sentimens de la plupart des vieux soldats qu'il avait tant de fois conduits à la victoire; bien plus, il osait se reposer encore sur la fidélité de leurs chefs (1). Un jour, un seul jour, finit par le détromper; car le plus grand nombre d'entr'eux aimèrent mieux cicatriser les blessures de la France, que de chercher à les rouvrir; ils

---

dans cette circonstance que je fus votre époux. Si je vous abandonnai, ce ne fût que par une nécessité impérieuse (la raison d'état). Souvenez-vous, madame, que Napoléon, en abdiquant la couronne, a dû conserver son titre d'Empereur! Vous devez, Joséphine, imiter son exemple.....

L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage (*).

(1) Celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne.

(Pensées de Bonaparte.)

(*) Ovide, exilé par Auguste chez les peuples sarmates, répondit à l'un : « Cruel, mes malheurs qui attendriraient les hôtes féroces des déserts, te trouvent insensible, et tu foules aux pieds un homme abattu (a). » Il disait à l'autre : « Je ne suis plus qu'une ombre déjà descendue chez les morts; ne me poursuis point de tes calomnies; cesse, cesse, je t'en supplie, de tourmenter mes mânes (b)! » Il écrivait à un troisième : « Renonce enfin à me persécuter, et je tairai volontiers ton nom et ton crime (c)! »

(a) Nec mala te reddunt mitem placidumve jacenti
Nostra, quibus possint illacrymare feræ.
(*Trist.* lib. V, el. VIII.)

(b) Quid simulacra, feror, dictis incessis amaris!
Parce, precor, manes vellicuisse meos.
(*Ibid.* lib. III.)

(c) Si licet, et pateris, nomen facinusque tacebo.
(*Ibid.* lib. IV, el. III.)

calculèrent quelles seraient les chances d'une guerre de parti, ils en pesèrent les horribles résultats : leurs cœurs combattaient l'attachement qu'ils conservaient la plupart pour leur ancien maître. Ils ne purent se représenter sans frémir l'horrible tableau des Français égorgés par des Français, pour prolonger la puissance d'un seul homme, que le monde entier avait effacé de la liste des souverains.

Le courage de ces braves ne fut point amolli en voyant Bonaparte proscrit et malheureux (1).

---

(1) Le général Bertrand suivit Bonaparte à l'île d'Elbe, par dévouement pour sa personne, plutôt que pour son parti ; l'empire de la reconnaissance fut si grand sur son cœur que, prévoyant l'événement de sa rentrée en France, au 20 mars, sans passion et même sans espoir, il se précipita au mont Saint-Jean, comme vers une mort volontaire. Ses sentimens ne furent point tenus secrets. Durant les cent jours, il se prononça dans la Chambre des Pairs contre la guerre ; il osa, au péril de déplaire à Bonaparte, lui conseiller la paix. Nul donc ne sera assez injuste appréciateur des événemens, pour ne pas reconnaître quelle était, sur l'entreprise gigantesque de Bonaparte, l'opinion du général Bertrand. Peut-être s'en étonnerait-on moins si l'issue de la guerre avait été douteuse, ou la fortune des combats incertaine. Mais celui qui, vainqueur, chérit les amis de la paix, ne prouve-t-il pas qu'il eût mieux aimé ne pas combattre, que de triompher des deux cent cinquante Cicérons du 19e siècle.

Ils auraient osé défier cette masse énorme d'ennemis accourus de tous les points de l'Europe pour le combattre et le vaincre ; mais à la voix de leurs chefs, de l'Empereur lui-même qui leur recommanda la fidélité envers leur monarque légitime, et qui surtout les délia du serment qu'ils lui avaient prêté ; ces nobles guerriers, accoutumés à obéir et à vaincre, déposèrent leurs armes, par un consentement unanime. La plupart d'entr'eux répandaient des larmes sur leurs drapeaux, tant l'honneur est inné dans le cœur des Français ; c'est un feu sacré qu'ils nourrissent religieusement au fond de leurs ames, et malheur à ceux qui oseraient les blâmer de l'espèce de culte qu'ils offrent sur les autels de la gloire (1).

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi pour moi dans le deuil et la plus grande anxiété. Le sensible Alexandre ne cessa de respecter mes souvenirs et ma situation. « Que ce séjour devait sembler délicieux à Napoléon (2)! me disait cet auguste

(1) Nous défendre quelque chose, c'est nous en faire naître l'envie ; de là ce proverbe : nous sommes portés vers les choses défendues ; *nitimur in vetitum*.

(2) Le prince de Galles, devenu régent d'Angleterre, avait ordonné : « Que toutes les plantes indigènes, destinées pour la Malmaison, circulassent librement dans les ports des trois royaumes sans être astreintes à aucun droit, malgré la guerre allumée depuis long-tems entre les deux na-

personnage; que ne peut-il y passer sa vie avec vous! il n'aurait, madame, à s'y plaindre que du tems qui s'écoule avec trop de rapidité (*c*). »

Ainsi, les princes étrangers savaient apprécier le faible mérite de celle qui fut doublement heureuse de consacrer sa vie à la bienfaisance, et de rester fidèle à ce grand homme.

Dans les angoisses que me causait le triste sort qui semblait réservé à celui que j'aimais, mon cœur était flétri, ma voix éteinte; mais ma raison et mes sens n'étaient pas complètement anéantis. En ce moment, le passage subit des idées de sa mort, s'il persistait à éterniser la guerre à la certitude que je venais d'acquérir, qu'il posséderait en toute souveraineté, la principauté de l'île d'Elbe, me priva de mes facultés et me fit tomber évanouie : on me transporta dans mon appartement. Oh! nouvelle surprise de la reconnaissance et de l'amitié! En revenant à moi, mes yeux se portèrent par hasard sur un buste du magnanime Alexandre (*d*); je jette un cri de surprise et d'admiration : c'est à lui, c'est à sa protection géné-

---

tions. » L'héritier du trône de la Grande-Bretagne rendait justice aux grandes qualités de Joséphine et l'estimait infiniment. On peut ajouter à son éloge qu'elle protégea ouvertement les Anglais prisonniers en France, et que plusieurs même d'entr'eux furent comblés de ses bienfaits.

reuse que Paris doit sa conservation, et que je suis redevable aussi moi-même de l'existence du seul homme qui m'attache encore à la vie....

J'avais cru également devoir prodiguer tous les témoignages de ma gratitude envers le neveu du grand Frédéric, et ses dignes compagnons d'armes. Hélas! la cruelle fille de la déesse de la vengeance (la Destruction) était descendue sur nos villes infortunées, par cela même qu'elles étaient riches et brillantes; elle était au moment de renverser la seconde Carthage (1): un mot,

---

(1) Chaque jour, dit M. de Volney, je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages déserts, des villes en ruines. Souvent je rencontrais d'antiques monumens, des débris de temples, de palais et de forteresses, des colonnes, des aqueducs, des tombeaux; et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des tems passés, et suscita, dans mon cœur, des pensées graves et profondes. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et, là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt, portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnais à une rêverie profonde.

La méditation du philosophe se porte d'abord sur la comparaison actuelle de Palmyre, avec ce qu'elle fut jadis. Le contraste qui en résulte est peint des plus vives couleurs. Cette ville reparaît sous les pinceaux de l'écrivain, animée par le commerce, embellie par le génie des arts, et puissante par la sagesse de ses institutions; ensuite il nous la montre ensevelie, comme un lugubre squelette,

un seul mot du grand Alexandre, et de ses alliés, eût précipité dans le fleuve d'oubli les erreurs des vaincus, et le ressentiment des vainqueurs. « O prince! disais-je au valeureux descendant de l'immortelle Catherine, que tous les hommes doivent vous admirer, d'avoir su joindre ainsi la clémence à tant de grandeur d'ame (1)! »

Je fis remettre une lettre à Bonaparte, au mo-

---

sous les sables brûlans du désert, ne conservant, de son antique grandeur, qu'un nom recueilli par l'histoire, et quelques débris, objet d'une stérile curiosité. « Comment s'est éclipsée tant de gloire?... s'écrie le sage observateur; comment se sont anéantis tant de travaux?.... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations! »

(1) « Je vous félicite, madame, disait un jour l'empereur Alexandre à Joséphine, d'avoir régné sur les Français (nation si digne d'être bien gouvernée); je vous félicite encore d'avoir su vous faire, sur le trône, des amis qui vous ont suivie dans votre exil : c'est à vous, madame, que la France doit en grande partie la tranquillité inaltérable dont elle a joui dans les premières années du règne de votre époux; si Napoléon eût continué à écouter les conseils d'une femme telle que vous, peut-être régnerait-il encore aujourd'hui sur un peuple si grand et si généreux : tous les souverains de l'Europe (moi tout le premier), nous aurions fini par applaudir à la sagesse de ses institutions et à la force de son gouvernement. »

(Note secrète.)

ment où il quittait Fontainebleau pour se rendre à sa nouvelle destination (1).

« Que t'ai-je donc fait, lui écrivis-je, ô mon ami, et par où puis-je t'avoir offensé? Quoi! tu m'accuses; tu refuses mes soins empressés! Ne te souvient-il plus que la mère et les filles de Darius se prosternèrent aux pieds du vainqueur, pour obtenir la vie de leur fils, de leur père? Ah! je le vois, ton ame est bouleversée, puisque tu méconnais mes soins. Cependant, Bonaparte, j'ai tout fait pour adoucir vos maux; et, loin de vous plaindre de ma conduite, de mon abandon, vous reconnaîtrez plus tard que Joséphine aura été, jusqu'à la fin, votre plus sincère amie. Vous regretterez d'en avoir pu douter un moment. Hélas! depuis long-tems je suis précipitée dans un abîme d'affliction! la mort seule peut m'en arracher.... » J'ajoutai encore quelques autres réflexions. « Je vous parle sans que vous puissiez m'entendre, continuai-je; je vous écris sans savoir si vous me lirez jamais; au moins ai-je une consolation, celle

(1) Il répondit à mon envoyé : « Dites à l'impératrice Joséphine, qu'un véritable héros joue une partie d'échecs à la suite d'une bataille perdue ou gagnée. D'ailleurs il est peu d'hommes d'une trempe assez forte pour me juger sans passions et sans partialité. »

(Note de Joséphine.)

de penser que si mon bonheur est de m'occuper de vous, vous ne l'apprendrez peut-être pas avec indifférence. Illusion pour illusion, celle du sentiment n'en vaut-elle pas bien une autre? O mon ami, vous pouvez encore imiter mon exemple; renoncez à un monde imposteur; et, jouissant d'une vie paisible dans vos dernières années (1),

(1) « C'est la malheureuse destinée des princes qui exercent un pouvoir absolu, que de tomber si facilement dans les pièges tendus à leur crédulité.

» Les ennemis du trône fatiguèrent Dioclétien, l'un des plus ardens persécuteurs du christianisme; rassasié de grandeurs, excédé de travaux, las du pouvoir et dégoûté des honneurs, il prit la résolution peu commune de renoncer au rang suprême, d'échapper aux tempêtes du monde, et de jouir, dans une retraite paisible, des douceurs de la vie privée; Dioclétien, habile guerrier, mais mauvais prince, ne fut grand que dans sa retraite : son intérêt l'aveugla, ses favoris le trompèrent, et il ne connut la vérité que lorsqu'il s'éloigna des hommes. Ainsi, revenu de ses erreurs, il disait souvent qu'un prince ne peut presque jamais savoir le vrai; un petit nombre de ministres et de grands l'entourent, l'obsèdent et le trompent; il ne voit que par leurs yeux, n'entend que par leurs oreilles, distribue, d'après leurs rapports, les récompenses et les châtimens, devient injuste sans le savoir. »

Dans les premiers jours de janvier 1814, l'impératrice Joséphine, étant dans sa galerie de tableaux, fut surprise par l'Empereur, au moment où elle lisait le passage de la vie de cet homme illustre. Il parut frappé de ce singulier

soyez ce que vous pouvez être de plus noble, le père de votre enfant.

» Ce jeune infortuné, que je le plains! faible nacelle, jetée sans pilote qui la guide, au milieu

---

rapprochement, et lui dit : « Ma femme (il continuait à l'appeler ainsi), je finirai peut-être de même, et montrerai avec orgueil, aux envoyés des diverses nations qui viendraient visiter Napoléon le philosophe, les beaux fruits de vos jardins que j'aurais pris plaisir à cultiver. — Tant mieux, lui répondit vivement Joséphine ; s'il en est ainsi, alors nous serions doublement heureux. » Mais bientôt, reprenant un air triste, où se peignait le sentiment de la douleur, ses yeux s'humectèrent de larmes. « Mon ami, lui dit-elle avec une émotion bien sentie, mon ami, vous avez une nouvelle épouse, elle est mère d'un fils ; je ne veux désormais vous aider que de mes conseils. Mais si jamais vous deveniez libre, ou que le vent de l'adversité vous livrât à vos ennemis, venez, venez, ô Bonaparte, dans ma demeure chérie, et n'en sortez jamais que le jour où l'honneur français et l'intégrité de son sol seraient menacés. » Tels étaient les rêves de cette femme de bien. Elle aimait à se persuader qu'un jour Napoléon, las des grandeurs, rassasié d'ambition, finirait peut-être par suivre les grands modèles que lui offrait l'antiquité ; mais l'appât du pouvoir est un mal contagieux qui fait bien du ravage. On ne se dessaisit pas d'un sceptre aussi facilement que l'on s'en est emparé. Et Napoléon, dans ses revers, ne peut pas même dire à l'exemple de Dioclétien : « O vous tous qui m'avez vu sur le trône, venez voir aujourd'hui les laitues que j'ai plantées de mes mains.... »

des tempêtes, il court les risques de se briser contre les écueils!.... O mon ami, que les biens de ce monde sont fragiles! Quel homme, prince ou pâtre, heureux aujourd'hui, peut se promettre qu'il le sera demain? Je voudrais que l'aisance de votre fils n'eût rien de commun avec ces grandes fortunes acquises au milieu des secousses politiques, et que renverse le changement subit d'un gouvernement (1). Heureux, mille fois heureux qui peut reposer sa tête sous le toit qui lui vient de ses pères! Il peut se dire : Mes champs, mes troupeaux, ma chaumière me suffisent. Cet homme peut sans inquiétude voir s'avancer la pesante vieillesse; il n'en est pas ainsi des princes

(1) Si l'on prend la peine d'ouvrir l'histoire des ouvrages des savans, année 1687, mois de décembre, art. 3, p. 455, on y verra l'annonce d'un livre intitulé : *Présages de la décadence des Empires.* L'auteur établit « que les empires ne sont point exempts de la loi commune qui les assujétit aux changemens, et qu'il n'y en a point dont la durée ait excédé un certain nombre de siècles; » il fixe cet âge des États à douze ou treize siècles. Après une longue série de raisonnemens, il conclut : qu'un certain empire, qui a tenu l'Europe sous son joug ou dans la terreur, et qui a vu treize siècles sans avoir reçu aucune atteinte mortelle, n'est pas loin de quelque fâcheuse catastrophe; enfin il avertit ceux qui vivent dans cet état, que ses présages menacent, d'en sortir de peur de participer aux malheurs qui l'attendent.

ambitieux, ils ne pourront jamais se pénétrer de cette sublime pensée d'Young.

« L'espérance refleurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siècle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui et d'en voir renaître un autre. Ainsi qu'une montre dérangée, dont l'aiguille et le mouvement ne marchent plus avec la même harmonie, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble : l'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit. Ce n'est plus dans le présent, c'est au-delà du tombeau qu'il faut conquérir le bonheur. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il paraît que les Mémoires de l'impératrice Joséphine n'ont pas été écrits au-delà de cette époque. Des événemens politiques si extraordinaires, si désastreux, la chute d'un grand homme qu'elle n'avait cessé d'aimer comme son époux, et qui lui était devenu plus cher encore par ses revers inouïs, que par ses étonnantes prospérités, tant de circonstances malheureuses, dis-je, l'affligeaient sans doute trop profondément pour qu'elle eût la force d'en écrire les détails ; on n'a pu trouver que des notes éparses, dans lesquelles

je vais puiser les faits dont j'ai besoin pour achever d'écrire la vie de cette princesse illustre, et d'en former un ensemble complet. Puisse le public me pardonner d'élever ma faible voix, après lui avoir fait entendre celle de cette femme si justement regrettée! Puissent les récits suivans, égalant en intérêt ceux qui précèdent, faire oublier qu'ils ont été tracés par une autre main que celle de Joséphine!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On peut dire à la louange de l'Impératrice détrônée, qu'elle apprit avec une douce émotion le retour de l'auguste prince qui fut reçu au milieu des acclamations générales. La joie publique était à son comble; jamais la capitale n'avait vu dans ses remparts une fête aussi ravissante que celle du 3 mai 1814 (1)! Tous les Français dans ce beau jour ne formaient réellement qu'une seule famille; toutes les factions étaient anéanties; chacun se promettait sincèrement l'oubli du passé, et, dans cette heureuse situation, le vœu unanime se prononçait en faveur des souverains alliés, qui, en nous donnant la paix, joignaient

(1) L'entrée de S. M. Louis XVIII.

à ce bienfait celui de nous rendre l'auguste maison de Bourbon.

L'Impératrice dut être surprise de recevoir les complimens du frère de son roi (1). Quel triomphe pour elle, si elle eût pu oublier qu'elle était l'épouse de Napoléon! Cet hommage s'adressait à elle en particulier; les services éminens qu'elle avait rendus à d'illustres proscrits (2), étaient connus d'un prince digne d'apprécier son vrai mérite. Ce n'était point à la princesse qui fut

---

(1) Je m'estime heureuse, disait Joséphine, que la fortune m'ait appelée à devenir l'épouse de Bonaparte, puisque je ne me suis jamais servie de l'ascendant que je conservais sur lui, que pour chercher à sauver la vie à d'illustres infortunés qui ne me paraissaient point coupables.

(2) Lorsque Joséphine était dans ses appartemens, et qu'elle voyait une foule de monde aux Tuileries, ou sur la terrasse du bord de l'eau, si par hasard elle apercevait une pétition, elle l'envoyait chercher. On en a compté jusqu'à trente dans la même matinée. Lorsqu'elles étaient revêtues de quelques signatures notables, elle accordait sur-le-champ un secours en égard à la position du réclamant. Ses bienfaits n'étaient pas connus. Elle chargeait M. Deschamps, son secrétaire des commandemens, ou ses premiers valets de chambre, de prendre des informations sur le compte des personnes. S'il se trouvait que ce fût quelque victime de la révolution, alors, le plus souvent, elle accordait une pension, ou un secours à domicile.

couronnée solennellement à la Basilique de Notre-Dame que s'adressaient des distinctions aussi flatteuses, mais bien à une femme qui, durant quinze ans, fit le bonheur et l'admiration de la France.

Le prince Eugène n'ayant pu à lui seul conserver l'Italie (1), se trouva contraint, par suite

(1) Eugène, dit-on, reçut la promesse de conserver le royaume d'Italie, mais à la condition de ne faire aucun mouvement en faveur de Napoléon, dans la fameuse campagne de 1814. Cette faute ne peut réellement lui être imputée. Le plan de l'Empereur, dans le cas de défaite, était de se rapprocher des frontières, pour former un nouveau corps d'armée, confondu avec les troupes d'Eugène, de là venir chasser l'étranger qui nécessairement aurait beaucoup de peine à se maintenir en France. L'ordre d'exécuter cette ruse de guerre fut donné verbalement au frère du maréchal Bessière, officier distingué. La commission était délicate; Eugène, privé de toute communication avec l'Empereur, ne concevait rien à ces nouvelles dispositions. Un moment il put croire que Murat allait opérer une diversion pour sauver son beau-frère. En cas de non succès, le vice-roi ménageait à l'époux de sa mère une retraite en Lombardie. Au moment où ce prince voulait conserver une neutralité parfaite, il reçut les avis les plus formels pour fuir à la hâte loin d'un pays où il était adoré. Ce ne fut qu'à la faveur de plusieurs déguisemens que le fils bien aimé de Joséphine parvint à s'échapper d'Italie. Ainsi celui qui pouvait contribuer au salut de Napoléon, fut paralysé par sa reconnaissance et par l'ambition de sa nouvelle

des événemens politiques, de renoncer à la vice-royauté, ainsi qu'aux états de Venise. L'acte du prince-primat, par lequel il était appelé à la souveraineté de Francfort (1), se trouva nul, par les

famille. S'il eût posé le pied en France, peut-être le destin lui réservait-il le bonheur de sauver celui qui l'avait adopté. En croyant à la sincérité des étrangers et des soi-disans amis de l'Empereur, Eugène finit par s'égarer sur une fausse route. Dans cette lutte terrible de 1814, la France a reconquis son roi légitime et avec lui des institutions libérales et modérées. Cependant peu s'en est fallu qu'une guerre civile ne ravageât le plus beau pays de l'Europe. Car en tombant sur les derrières de l'armée ennemie et lui coupant toute communication au dehors, un homme du caractère de Bonaparte eût pu opérer des prodiges et enfanter de grands maux. L'inaction d'Eugène, dans cette grave circonstance, a décidé la partie. L'un entrevit un trône qu'il croyait assuré pour y asseoir son père adoptif et devenir son premier sujet; l'autre, par une inconcevable fatalité, refusa obstinément la paix dont il pouvait encore dicter les conditions, se réservant en cas d'échec le royaume d'Italie. Tous furent déçus dans leurs espérances. Napoléon apprit trop tard les conditions faites à Eugène. Bessières n'avait pu remplir sa mission (les passages étant interceptés). La défection de Murat vint mettre le comble à ses malheurs, et la maison d'Autriche, sur laquelle il avait compté pour lui faire obtenir des conditions favorables, s'unit aux souverains alliés pour le précipiter du trône.

(Note secrète.)

(1) Le prince-primat (Charles), souverain de Ratisbonne.

nouveaux arrangemens que contractèrent entre elles les grandes puissances de l'Europe. Le fils de Joséphine, malgré sa valeur, et l'amour qu'il avait inspiré aux peuples de ses états, fut contraint de se soumettre à la loi impérieuse de la nécessité, mais du moins l'espérance lui restait. Quant à sa mère, elle ne connaissait d'autre bonheur que celui d'être réunie à ses enfans. Elle avait de justes craintes sur la véritable situation de son fils. A la vérité, il avait été éloigné du grand théâtre... En le revoyant, l'Impératrice jouit encore quelques momens d'un plaisir qui ne peut être bien apprécié que par une mère, celui d'embrasser, après une longue séparation, l'être auquel elle a donné la vie; ce fut, pour ainsi dire, la dernière sensation délicieuse qu'éprouva Jo-

---

Aschaffembourg, Francfort, etc., etc., avait adopté, pour son successeur, le prince Eugène qui gouvernait l'Italie. Ce vénérable archevêque portait une singulière affection à Joséphine. Il avait coutume de dire assez habituellement, en parlant de Napoléon : Le peu de bien qu'a fait ce monarque, est dû, en très-grande partie, à son épouse. Elle cherche à réparer, autant qu'il est en elle, ses fautes, et elle s'y prend toujours si bien, qu'on serait presque tenté, après l'avoir entendue, d'admirer jusqu'aux crimes politiques du fléau de l'Allemagne. C'était le plus bel éloge que l'on pût faire de la mère du prince qui devait hériter des états de celui qui savait si bien discerner le mérite et le récompenser.....

séphine; car bientôt la parque inhumaine devait trancher impitoyablement le fil de sa pénible existence. Déjà elle avait obtenu d'une bouche auguste l'assurance que sa fortune lui serait conservée : elle reçut également, dit-on, le titre de grande duchesse de Navarre (1). En un mot, si elle avait eu un cœur moins sensible, elle eût

(1) Joséphine allait très-fréquemment visiter son château de Navarre. C'est dans ces lieux que journellement et à toute heure elle recevait les bénédictions d'une foule de familles qui ne subsistaient que de ses bienfaits; c'est là que rentrée dans une sphère rétrécie, elle avait retrouvé des amis, oui des amis, les grands en ont si peu!

Depuis sa mort, le domaine de Navarre a dû nécessairement retourner à sa famille. Joséphine s'était plu à embellir ces lieux, totalement négligés depuis nombre d'années (*). Elle y avait fait des améliorations très-sensibles, et redonné, pour ainsi dire, une nouvelle vie à ces lieux jadis déserts, et qui seraient devenus par sa présence un palais enchanté. Si elle l'eût voulu, elle eût conservé le titre de grande duchesse de Navarre; on dit qu'elle s'y refusa. Elle devait cependant être présentée à Sa Majesté Louis XVIII, sous le nom de comtesse de ***, mais le destin qui se joue de tous les projets des hommes, en décida

(*) Navarre, avec ses dépendances, appartenait à la maison de Bouillon. La vente en fut faite aux enchères, Bonaparte s'en rendit adjudicataire, moyennant la somme de 900,000 fr. Il l'offrit en cadeau à Joséphine, depuis son divorce. Il alla même la visiter trois fois dans son nouveau domaine : une nuit, entr'autres, il arriva à minuit, et repartit à deux heures du matin.

peut-être, par les diverses compensations qu'elle était sur le point d'obtenir de la cour de France, entièrement détruit le souvenir du passé, qui avait eu tant de charmes pour elle, surtout lorsqu'elle étendait ses pensées dans l'avenir.... L'infortunée! elle avait connu les plus belles illusions de la vie, elle ne songeait plus qu'à mourir; et pourtant tout ce qu'il y avait de plus illustre sur la terre était alors à ses côtés.

Un de ses plus beaux momens dans ces jours où sa grandeur passée ne lui apparaissait plus que comme le souvenir d'un songe, fut celui où il lui fut accordé d'être présentée publiquement à son roi (1). Hélas! elle en était bien digne,

---

autrement (*). Sans cela le rôle de Joséphine n'aurait pas été très-facile; peut-être aussi son étoile l'aurait-elle dirigée encore plus loin que celle de la veuve Scarron.

(1) L'impératrice Joséphine engagea son fils à se faire présenter au roi. Le prince Eugène en reçut l'accueil le plus distingué.... Elle-même devait paraître publiquement

(*) Tous les soutiens de l'aigle n'avaient point le courage, la noblesse et la magnanimité de Joséphine! Ces oiseaux de proie semblaient craindre la sincérité de ses révélations. On assure qu'en apprenant sa mort, plusieurs courtisans de Napoléon, devenus tout à coup les partisans, les plus dévoués en apparence, de S. M. Louis XVIII, firent éclater la joie la plus immodérée, la plus indiscrète. .. On peut dire de ces vils frélons, assiégeant le palais des rois :

Ne vit-on pas toujours unis d'un nœud perfide,
La noire ingratitude et l'intérêt sordide ?

celle qui, dans tous les tems, dans toutes les circonstances, proclamait les vertus et l'innocence de Louis XVI, et de son illustre et immortelle compagne (1)!.... Elle en était digne, celle qui,

---

à la cour, accompagnée de sa fille. Mais elle craignait, d'après de perfides rapports, de n'être regardée que comme l'épouse d'un homme dont le règne venait de finir. Elle en conçut un fond de chagrin, *qui, peut-être, prépara la funeste maladie dont elle fut la victime.*

(1) Pour prouver combien l'ame de Joséphine était généreuse et bienfaisante, il nous suffira de rapporter le trait suivant. Bonaparte la surprit un jour parcourant un placet qui semblait l'affecter vivement : « Que lisez-vous, madame! c'est sans doute quelques nouvelles demandes de vos chers émigrés? — Mon ami, vous n'avez pas deviné juste. — Si ce n'est pas un grand mystère, que craignez-vous de me le révéler? — Une femme qui fut comblée naguère des bienfaits d'une illustre princesse, réclame de votre épouse une modique pension pour subvenir à ses pressans besoins. La nourrice de la fille infortunée de Louis XVI, en perdant ses protecteurs, a perdu sa fortune. — Il faut adoucir ses malheurs, reprend Bonaparte, tâcher de les lui faire oublier; si madame la duchesse d'Angoulême était encore dans le palais de ses pères, elle aurait pu, par elle-même, répandre ses bienfaits. A son défaut, c'est à l'Impératrice à faire des heureux et à s'empresser de remplir les dettes contractées par les Bourbons. »

Joséphine fut agréablement surprise d'être ainsi encouragée (déjà elle avait accordé secrètement des secours). Ils furent convertis le jour même par la sanction impériale en

sous le règne de l'anarchie, arracha aux mains des factieux d'innombrables victimes (1). Elle en était digne, celle dont l'opinion fut toujours en harmonie avec les sentimens les plus généreux. (Joséphine affronta plus d'un péril pour venir au secours des malheureux émigrés (2).) Elle en

---

une pension définitive. On ferait un volume entier qui ne pourrait contenir les services rendus par cette personne bienfaisante à toutes les classes malheureuses de la société.

(1) Pendant plusieurs années, Joséphine fut continuellement en évidence sur le vaste théâtre des cours; elle sut à la fois s'y faire des amis; de même, elle chercha à rallier tous les partis qui, avant qu'elle ne parût en scène, s'étaient tour à tour armés du poignard de Brutus et du bouclier de Thémistocle, et, semblables aux filles de Danaé, égorgeaient, au moindre signe d'un proconsul, leurs amis les plus chers.

(2) Un M. de Brochet, émigré, fut, sous le ministère de Carthier, conduit à la commission militaire présidée par Moulins, depuis directeur. Au moment où les juges se disposaient à prononcer son arrêt, madame de Beauharnais, accompagnée de son amie madame de Chat*** Ren***, alla trouver Barras, et lui demanda une lettre pour le ministre de la justice. Le directeur accueillit très-froidement ces dames, et même un affidé du palais du Luxembourg, qui se trouvait présent, se permit de dire *que le Brochet serait mis au rouge*. Ces femmes généreuses ne se déconcertèrent point, elles insistèrent auprès de l'homme puissant, et finirent par obtenir de lui un ordre pour faire transférer de suite M. de Brochet au directoire, sous le vain prétexte

était digne enfin, celle qui osa tant de fois faire trembler Bonaparte sur l'abus qu'il faisait de son pouvoir.

Elle lui signala souvent les traîtres qui finirent par le précipiter du trône. Intimement convaincue que son époux ne voulait que le bonheur des peuples, elle a pu admirer en lui un être extraordinaire; mais jamais elle ne caressa sa puissance; elle a pu applaudir à tout ce qu'il faisait de bien (1), mais c'est à tort que ses ennemis lui imputèrent les excès de son règne.

---

qu'il se trouvait accusé d'un vaste plan de conspiration qu'il était nécessaire d'éclaircir sur-le-champ. Le pauvre émigré, en arrivant au Luxembourg, croyait marcher à la mort; son état faisait pitié. Monsieur, lui dit avec force madame de Chat*** Ren*** : « Je vous ai vu dans la Vendée. » Madame de Beauharnais reprit : « Vous faisiez partie de l'état-major de Charette. » Cet homme était interdit et ne savait réellement que répondre. On trouva moyen de lui faire un signe pour le tranquilliser. L'ordre fut donné, aussitôt, que, vu sa culpabilité, il serait envoyé, avec les mécontens de Bretagne, pour être jugé à Rennes. Cet émigré fut sauvé par les soins de ces deux dames. On aura peine à croire qu'un tel bienfait ait pu être oublié; jamais le moindre signe de souvenir n'a été manifesté.

(1) *O Bonuparto, il tuo orgoglio è lusingato, ed io ti veggo altiero de' tuoi capi d'opera* (*).

(*) Bonaparte, ton orgueil est flatté, je te vois fier de tes chefs-d'œuvre.

Ceux qui ont éprouvé les angoisses d'une douleur qu'ils sont contraints de dissimuler, et pour laquelle ils reçoivent tout à coup un baume inattendu qui les calme un instant, peuvent seuls avoir une idée de ce que ressentit Joséphine, quand elle apprit l'heureuse arrivée de Bonaparte à l'île d'Elbe (1).

Elle reçut de cet homme que toutes les nations avaient cru devoir humilier, une lettre qui ne respirait que les sentimens de la plus douce bienveillance. Il commençait à voir que c'était à ses soins et à son amitié constante qu'il devait sa nouvelle existence. Joséphine lut cette lettre avec attendrissement; un transport soudain, mêlé de mille craintes, changea aussitôt le premier mouvement, dont elle était encore agitée, en une espérance qui semblait la faire revivre.

« Vous voulez absolument que je parle, lui écrivait Bonaparte. Ah! vous me louerez d'avoir voulu garder le silence quand je l'aurai rompu; n'importe, vous l'exigez, il faut vous satisfaire. Eh bien! Joséphine, toutes vos craintes, que je

---

(1) *Per conquistare un trono, basta essere un eroe; ma per saperne discendere con grandezza d'animo, convien esser piu che uomo.* (*).

(*) Pour conquérir un trône, il suffit d'être un héros; mais pour savoir en descendre avec grandeur, il faut être plus qu'un homme.

me suis efforcé de détruire, toutes vos terreurs, que j'ai tant combattues, ne sont que trop justifiées par l'événement. Je m'endormais dans le système d'une imprudente sécurité; mais votre époux, délaissé de ses amis, de ses flatteurs, ne peut être sauvé désormais que par lui seul. Laissez s'accomplir le destin, il sera sans doute plus puissant que les hommes : je m'abandonne à sa direction, et peut-être bientôt verrez-vous votre époux plus puissant que jamais. Je ne peux fixer à l'île d'Elbe un séjour éternel; ma patrie, ma patrie est où je puis commander. »

Quelque préparée que fût Joséphine aux malheurs qu'il lui annonçait, l'effet de la foudre n'est ni plus prompt, ni plus violent que celui que produisit sur elle cette terrible nouvelle. Elle demeura tout à fait immobile, ses larmes coulèrent avec abondance, l'espoir cessa tout à coup; l'univers entier disparut à ses yeux. Hélas! elle ne peut plus correspondre régulièrement avec Napoléon, et ce nouveau trait de l'ingratitude de Murat (car elle n'ignorait pas ses projets) est fait pour lui enlever à la fois le bonheur et l'existence (1).

---

(1) Après la chute de Bonaparte et son départ pour l'île d'Elbe, Joséphine tomba dans une profonde mélancolie. Son émotion était visible chaque fois qu'on répétait devant

Mais deux êtres, les seuls qui pouvaient encore l'intéresser sur la terre, prolongèrent ses

---

elle le nom de son époux; celui de Murat lui était devenu odieux, d'autant plus qu'elle ne l'aimait pas. Elle venait d'apprendre qu'il n'était point étranger aux trames qui s'ourdissaient pour chercher à enlever Bonaparte de l'île d'Elbe et l'expatrier plus loin. Murat croyait, à ce prix, obtenir une pleine et entière sécurité, et rester paisible possesseur de la couronne de Naples. D'autres, cependant, qui se croyaient mieux instruits, lui supposaient de plus nobles intentions.

Quand Joséphine apprit ses manœuvres ténébreuses, elle commençait déjà à être atteinte de la cruelle maladie qui la mit, au bout de quelques jours, au tombeau. Elle confia son secret à un agent fidèle de Bonaparte; elle l'invita, pour la dernière fois, à se méfier des siens; par une espèce de fatalité, la personne chargée de cette dépêche fut arrêtée, et ce ne fut qu'au bout de cinq mois après le décès de Joséphine que Bonaparte en fut instruit. De là, les craintes continuelles qu'il concevait sur sa sûreté; le voisinage de Naples ajoutait encore à ses terreurs. Cela en vint au point, que dans les derniers instants de son séjour à l'île d'Elbe, il n'était plus abordable. Le jour même de son départ pour la France, il invita à un bal la meilleure société de Porto-Ferrajo, pour donner le change à ses projets; mais il était si fortement préoccupé qu'il négligea dans le moment de pourvoir à la tranquillité de sa famille. Madame Létitia avait fait plusieurs voyages auprès du roi Joachim, pour le porter à être favorable à son beau-frère: il l'avait promis. Mais Joséphine l'avait deviné; et si cette femme intéressante eût vécu à l'époque des mal-

jours, ces jours voués à un deuil éternel, et lui rendirent sa sensibilité première. Elle dissimula en vain ; elle continua de recevoir les personnages les plus illustres, qui s'empressaient de venir l'honorer de leur présence. Cependant elle hésita plusieurs fois de se rendre chez sa fille, à Saint-Leu-Taverny (1).

Le dernier jour où les souverains vinrent lui présenter leurs hommages, une teinte de mélancolie se répandit sur sa figure ; la présence des

---

heurs de Murat, en plaignant sa triste fin, elle serait demeurée certaine, « Que tôt ou tard la fatalité qui nous poursuit n'est que trop souvent la juste punition de nos coupables desseins ; plusieurs générations sont punies quelquefois des crimes de leurs pères. »

(1) On remarqua, comme une singularité d'autant plus étonnante, qu'ordinairement Joséphine était très-recherchée dans sa toilette, que le jour où elle dina à Saint-Leu (*), chez sa fille Hortense, elle était en absolu négligé. Sur la représentation de quelques-unes de ses dames qui l'engageaient à faire choix d'un ajustement nouveau pour paraître à cette fête honorée de la présence des souverains ; elle s'y refusa. Elle eut même toutes les peines du monde à se rendre à cette réunion.

(*) Madame la duchesse de Saint-Leu, à l'exemple de sa mère, se faisait remarquer par sa bienfaisance. Elle couronnait chaque année deux rosières ; elle les dotait et prenait soin des enfans. L'impératrice Marie-Louise alla la visiter deux fois dans sa solitude, et lui adressa les complimens les plus flatteurs.

convives augustes que recevait sa fille, put seule l'engager à la dissimulation. On voyait qu'elle souffrait; la tristesse empreinte sur son visage, la langueur de ses regards, les accens affaiblis de sa voix si douce, et cet air de bonté qui paraissait toujours compatir à la douleur d'autrui, la rendaient plus intéressante aux yeux des princes étrangers, que si elle eût eu encore l'éclat et la vivacité de la plus brillante jeunesse. Elle paraissait avoir fait le sacrifice de sa propre existence; elle ne trouvait son bonheur que dans celui des autres, lorsqu'il lui était possible d'y contribuer : toute idée de félicité était bannie de son cœur; mais les larmes de joie des malheureux, dont elle pouvait être la bienfaitrice, y répandaient un baume salutaire. Son ame était la rose qui, sur le soir, exhale plus de parfums.

Joséphine continuait ses promenades accoutumées. Elle aimait à faire remarquer aux illustres étrangers qui venaient en foule à la Malmaison l'admirer et la plaindre, ce que ce lieu magique renfermait de précieux et de curieux (*e*). Les fleurs et les fruits les plus rares (1) charmaient

(1) Joséphine faisait remarquer un jour à Napoléon l'arbre à pain. Celui-ci tourne autour de l'arbre, et dit : « Mais je n'aperçois pas de pains suspendus. » Elle répond : « C'est le nom de cet arbre. — Il faut avoir, s'écrie-

l'odorat et le goût de ces nombreux soldats qui, nés la plupart sur les bords glacés de la Newa,

---

t-il en riant, étudié la langue des plantes pour apprendre à les connaître. » Joséphine observa que ce n'était que sa beauté qui le faisait surnommer ainsi, et qu'il n'était point étonnant que celui qui s'était, pour ainsi dire, nourri des commentaires de César, eût omis de s'instruire à l'école des Buffon, des Valmont de Bomard. M. de Beauplan, intendant des jardins de la Malmaison, était présent. Joséphine lui demanda le nom d'un nouvel arbuste qu'on venait d'encaisser. Celui-ci répond d'un air embarrassé : « Je ne sais, je vais chercher mon catalogue. » Il part; pendant ce tems l'Impératrice se le rappelle ; elle s'empresse de lui dire : « C'est telle plante. » L'Empereur témoigna sa surprise; et le savant botaniste a raconté à plusieurs personnes qu'il demeura frappé des connaissances et de la mémoire prodigieuse de cette femme à qui rien ne pouvait échapper.

Les jardins de la Malmaison, du vivant de Joséphine, ressemblaient à un Éden; rien n'était plus magnifique que leur tenue. Les serres chaudes surtout réunissaient les chefs-d'œuvre de la nature. Joséphine aimait la botanique. Chaque jour elle allait visiter les plantes exotiques qu'elle nommait plaisamment sa grande famille. Elle recevait en tribut les plantes les plus belles, les plus rares, ainsi que des arbustes précieux. Flore et Pomone disputaient galamment de luxe et de richesses, pour embellir le palais agreste de Joséphine. La déesse des fleurs vidait pour elle sa corbeille, quand, pour elle encore, sa sœur, la déesse des fruits, dépouillait ses jardins. Des vases étrusques et les statues des plus grands maîtres ornaient ce nouvel Élysée, qui,

de la Bérésina, n'en connaissaient pas la saveur. Elle poussait la bonté et la générosité jusqu'à

---

grâce au goût divin de l'aimable fée, dont il était la demeure, semblait le rival des Muséum de l'Italie. Là, le ciseau de Phidias, de Praxitèle, entrait en concurrence avec celui de le Sueur et de Pajou. Plus loin la touche fière et délicieuse du Puget et de Pigale se trouvait en harmonie avec celle de Canova et de Houdon. Joséphine se faisait un devoir d'encourager les arts, de protéger les artistes, et un plaisir de converser avec les agriculteurs les plus distingués de l'Europe. De ce nombre était le sieur Tamponet. Ce grand fleuriste eut plusieurs fois l'honneur d'un entretien avec elle. « J'ai fait mon cours de botanique aujourd'hui, disait agréablement Joséphine. Je viens de causer avec l'un des cultivateurs les plus instruits; cet homme ne sait réellement pas ce qu'il vaut; il est apprécié par moi, plus tard il le sera des personnages les plus éminens (*).

(*) Les journaux français et étrangers ont fait d'un accord unanime l'éloge de la personne que l'Impératrice avait su distinguer. Chaque année le sieur Tamponet offre au roi les fleurs et les fruits les plus rares ; il les cultive lui-même. Paris admire, depuis plusieurs années, sa magnifique collection de *Camelias Japonia*, variée. (Ses belles serres, rue de la Muette, n° 16, quartier St-Antoine, sont devenues, pour ainsi dire, le rendez-vous de la haute société, et par privilège celui des curieux amateurs.) Sa Majesté Louis XVIII, de glorieuse mémoire, l'avait gratifié d'un brevet de jardinier-fleuriste de sa chambre. Ce digne monarque avait cru devoir récompenser le talent supérieur du sieur Tamponet. En l'honorant de sa royale protection, il honorait ainsi le premier état de nos pères.

Une rose de la plus belle espèce, inconnue en France et dont la greffe lui avait été remise de la Malmaison par les ordres de l'impé-

venir elle-même s'informer si rien ne manquait au service. En un mot, cette femme incomparable se fit de nombreux partisans parmi les personnages les plus distingués de toutes les nations. Même encore à cette époque, Bonaparte, qu'on semblait envier au sein de l'adversité la plus inouïe, avait du moins le bonheur de posséder une amie parfaite, et de pouvoir la conserver dans son exil (*f*).

---

ratrice Joséphine, a été présentée à S. A. R. Mme duchesse de Berry. Cette auguste princesse a dû la recevoir avec bonté, ayant permis au sieur Tamponet de lui faire porter son nom. (Le *Moniteur* et autres journaux de 1819 et 1820 ont consigné ce fait.)

Le fils unique de ce célèbre fleuriste a conçu l'heureuse pensée à l'époque du sacre de S. M. Charles X, d'offrir à ce monarque la copie de la basilique de Rheims, exécutée en mousse. Ce petit chef-d'œuvre d'architecture a non-seulement commandé l'attention générale, mais fixé les regards de notre auguste monarque; lui-même a daigné en témoigner sa reconnaissance en parlant à l'auteur.

CHAPITRE XI.

Délaissée par de lâches et perfides amis, c'est vers ses ennemis même que Joséphine se tourne; c'est auprès d'eux qu'elle va chercher un appui pour son époux. Un ange, sous la figure de Mère, vient lui fermer les yeux; il couvre, d'une égide protectrice, les nobles enfans de cette femme si justement regrettée.....

Si l'on se consultait bien soi-même, quand un départ nous arrache à ceux qui nous sont chers, une sorte de révélation devrait nous apprendre si c'est l'éternité qui va nous séparer.....

Les combats intérieurs que Joséphine ressentait, eurent bientôt détruit sa santé si brillante: ses nerfs, agités par une tension continuelle, s'irritèrent insensiblement; elle éprouvait, depuis les revers de Bonaparte, des spasmes violens suivis de longues faiblesses.... Mais l'on remarqua avec surprise que le lundi 16 mai, sa physionomie était abattue; ses yeux étaient rouges et gonflés comme ceux d'une personne qui a longtems pleuré. Sur les observations que l'on se permit de lui faire, elle dit qu'elle avait un violent mal de tête; en effet, elle était singulièrement

affaiblie : on fit semblant de le croire, mais en général tout le monde fut alarmé d'un changement si prompt.

Quelques jours se passèrent et elle ressentit bientôt les atteintes de la maladie qui devait hâter sa fin. Elle prit quelques précautions que ses médecins jugèrent nécessaires pour arrêter le mal dans son origine; mais déjà il avait fait les plus alarmans progrès.

La surveille du jour qui devait l'enlever à la France, à cette admirable France, qu'elle avait tant aimée (1), elle donna, à la Malmaison, un grand dîner à l'empereur Alexandre; elle ne put elle-même en faire les honneurs; la duchesse

---

(1) Durant le cours de son règne, Joséphine s'appliqua à suivre son penchant naturel; elle fit des heureux. « Je ne me connais point d'ennemis, disait-elle aux personnes qui l'entouraient; s'il en existe, ils se cachent dans l'ombre; c'est pour cela qu'ils sont à craindre. Je redoute les flatteurs, les perfides conseillers. Je sais, à n'en pouvoir douter, que Bonaparte tient à ma personne, qu'il m'aime véritablement, et que jamais de son plein gré il ne se porterait à aucun acte rigoureux pour se séparer de moi. » Joséphine redoutait cependant de perfides entours; et durant l'espace de près de sept ans, l'une de ses femmes, mademoiselle Aub*** *conserva sur elle un contre-poison pour le lui remettre au besoin.* Jamais elle n'en fit usage. Elle était sujette à des migraines qui la faisaient beaucoup souffrir; et au renouvellement de chaque saison, il lui poussait

de Saint-Leu y suppléa. Joséphine fut forcée de garder son appartement; déjà elle n'était plus en état de recevoir personne, mais elle demanda à voir ses enfans.

Son premier mouvement fut de tendre les bras

---

des furoncles ou clous, ce qui entretenait sa santé et la fraîcheur de son teint.

Retirée à la Malmaison, son genre de vie dut changer entièrement. Sa petite cour était à la fois le rendez-vous des gens instruits et des aimables du jour; les femmes les plus jolies et les plus spirituelles venaient sans cesse l'embellir. L'Impératrice jouissait d'un traitement considérable; mais il n'était pas exactement payé dans les derniers tems. Souvent même cette femme excellente se trouvait extraordinairement gênée, ne voulant point entendre à diminuer le nombre des pensions qu'elle faisait. J'ai déjà fait observer qu'elle ne pouvait mettre de bornes à son inépuisable bienfaisance; et pourtant elle était déjà convaincue que la funeste prédiction était sur le point de s'accomplir (*).

(*) Je ne survivrai pas à ton malheur, se disait-elle en rentrant à la Malmaison, d'où elle s'était absentée pour aller à Navarre. En voyant les étrangers qui environnaient le château pour lui servir de sauve-garde, son cœur semblait douloureusement oppressé, surtout en apprenant quelle serait désormais la position de son époux! Elle eût voulu partager son exil! elle eût voulu alléger le poids de sa cruelle existence! Ce fut pour satisfaire ce noble et tendre sentiment qui se ranimait dans tout son être, qu'elle lui envoya un exprès à Fontainebleau; n'en recevant aucune nouvelle particulière, elle en conçut un chagrin si violent que sa santé s'altéra d'une manière frappante.

Joséphine est morte malheureuse, et nul doute aujourd'hui que la cause première de sa destruction cruelle ne doive être attribuée aux malheurs trop réels de Napoléon; elle ne put les supporter.....

à Eugène. Le prince, sans doute, crut que c'était une invitation de s'y jeter; il s'y précipita, et prit une de ses mains qu'il porta sur sa bouche, en prononçant le nom chéri de sa mère: ce nom si doux pour Joséphine, et qu'Eugène se plaisait tant à répéter, la pénétra jusqu'au fond du cœur. Elle ouvrit ses yeux qu'elle venait de fermer, et les fixa douloureusement sur son fils, les en détourna ensuite, et le repoussa doucement, en lui disant d'une voix éteinte, comme si elle prévoyait le malheur affreux dont il allait être accablé :

« Bientôt tu n'auras plus de mère; bientôt, hélas! tu n'auras plus personne pour t'aimer aussi tendrement qu'elle!. .. »

Comment décrire ici le triste spectacle de Joséphine mourante ? Que l'on se figure cette femme admirable, qui, par les plus douces vertus, par les charmes les plus parfaits de l'esprit et du caractère, régna jadis sur la nation la plus sensible et la plus polie.... Qu'on se la figure à ses derniers momens!.... Que l'on se rappelle le tems où ses grâces et les traits de la bonté, empreints sur sa physionomie, rehaussaient encore l'éclat de la pourpre dont elle était revêtue, et qu'on se la représente dans l'état où elle est actuellement. La fièvre dévore son sein, qu'un reste d'existence fait palpiter à peine; sa tête est faible

et presque délirante, son front est brûlant, son regard éteint; le sourire a fui pour jamais ses lèvres décolorées, et le drap dont elle est couverte, bientôt, hélas! sera son linceul mortuaire!..... Grand Dieu! est-ce donc là l'Impératrice?.... est-ce là l'Impératrice et reine?.... Mais que dis-je? que sont tous les titres de grandeur? elle les oublie maintenant, elle n'en conserve plus qu'un, le plus grand, le plus beau de tous: c'est le titre de mère! « Ah! dit-elle, lorsque la nature nous a donné un nom si doux, c'est pour nous consoler pendant notre vie, et même encore aux portes du trépas : qui sait si le charme qu'elle y attache ne prolonge pas de quelques instans notre existence? qui sait si son empire ne va pas au-delà du tombeau?.... Oh! oui, je le sens, ajouta-t-elle, oui, mes enfans, tout ici révèle à mon cœur, que du séjour où j'entends que l'on m'appelle, je pourrai intercéder le ciel pour vous.... » Ce n'est donc plus ici Joséphine brillante de grâces et d'amabilité qui s'offre à nos regards, assise pour un moment sur le plus beau trône du monde! Non!.... c'est un spectacle plus attendrissant!..... C'est Joséphine expirante!..... C'est une mère de famille étendue sur son lit de mort, entourée des êtres qui lui sont les plus chers, dont elle entend les pleurs et les sanglots.

Son sang, qui s'était beaucoup aigri par la vio-

lence de ses chagrins, contribua à rendre cette maladie mortelle. Cependant la fièvre était intermittente, et lorsque parfois elle lui laissait des momens lucides, elle en profitait pour parler de son époux à ses enfans. « Mon cher Eugène, dit-elle, le plus grand bien pour les peuples et pour les princes, c'est la gloire, pourvu qu'elle ait pour objet la félicité publique. Ce n'est pas en suivant les écarts des grands hommes qu'on s'élève à une réputation glorieuse; c'est en imitant leurs vertus. Imite ce que les autres ont fait de bon et d'utile, et toi-même un jour tu auras des imitateurs dans les plus grandes nations. »

A ces derniers mots, elle éprouva une grande difficulté à respirer. Ses enfans, qui ne la quittaient plus, inondaient son lit de leurs larmes. « Ah! Napoléon, dit-elle d'une voix éteinte, je n'ai pu survivre à tes infortunes! Ton délaissement absolu, l'ingratitude de ceux qui te devaient tout, la trahison de plusieurs que tu nommais tes amis (1); voilà les causes de ma destruction!..... Voilà ce qui me précipite dans la tombe.

(1) « Vos derniers jours s'écouleront dans l'infortune. Vous serez alors gardée par des gens parlant diverses langues... Tout annonce *qu'un hôpital sera votre dernier refuge*... Pourtant il est prédit que vous serez vénérée et adorée jusqu'à la fin..... que votre pompe funèbre égalera celle des rois; les larmes du pauvre baigneront vos cendres, mais

» Je sens mes organes s'affaiblir extrêmement; chaque heure ajoute encore à mes cuisans cha-

---

le vent des saisons les rapportera un jour vers la Malmaison, etc. »

Ce beau domaine, dans les siècles reculés, servait de succursale au grand hôpital de la Maladrerie (voisin du hameau de Mignaux, renommé pour la beauté de son site et l'efficacité de ses eaux), il pouvait alors contenir deux cent vingt malades ou pélerins. De toutes les parties de la France, on venait en foule se purifier au puits de Sainte-Geneviève de Nanterre. Maint lépreux y recouvrait la santé pendant le cours de la neuvaine. L'hôpital de la Malmaison hébergeait gratuitement les nombreux voyageurs. Au couvre-feu on les réunissait en commun pour chanter les *Psaumes* ou venir s'accuser pieusement de leurs fautes et en obtenir le pardon. Lors du sac de la ville de Saint-Léger, pillée par les Anglais, vers le 11e. siècle, la ville de Saint-Germain-en-Laye n'était qu'un gros bourg. En revanche, celle de Poissy était très-considérable et flanquée de tours, crénelées de distance en distance. Les Anglais s'en étaient rendus les maîtres... et leurs archers venaient fourager jusqu'aux portes de Paris. Ils avaient élevé un fort ou redoute précisément au même endroit où Joséphine a depuis fait bâtir de belles serres chaudes. Elles ont fait ses délices tant qu'elle a vécu; aujourd'hui elles font encore l'admiration de ceux qui les visitent.... Ainsi s'est vérifiée avec une rare vérité cette fameuse prédiction faite à l'Impératrice détrônée. « Vous mourrez à l'hôpital, et serez bien gardée. » En effet, les troupes étrangères occupaient son domaine de la Malmaison. Ces beaux jardins offraient l'aspect d'un camp, et la cuisine était en permanence. Jo-

grins. Honorée de la visite des vainqueurs de mon époux, j'admire leur noble et généreuse conduite envers les Français; mais j'aurais voulu partager l'exil de Bonaparte, et du moins j'aurais adouci par ma présence les jours de douleur qui lui sont réservés (1). »

---

séphine, pour subvenir à une dépense *commandée*, se défit d'un très-grand nombre de cachemires de la plus rare beauté. Rien ne fut déplacé en 1814. *Les dépôts demeurèrent intacts.* Il n'en fut pas de même l'année suivante. Cette femme admirable n'étant plus, MM. les Prussiens se dédommagèrent avec usure de la contrainte que leur avait imposée la présence de leur auguste souverain. Tout fut pillé ou endommagé, le trésor, enfoui par Bonaparte en 1813, demeura intact. *Peut-être l'est-il encore!* Au surplus, Joséphine possédait son secret... L'aura-t-elle révélé!!!!! Oui.

(1) Un seule chose est certaine, c'est qu'il n'est rien de plus misér[redacted]e et de plus orgueilleux que l'homme.

(Mot hardi de Pline.)

Ovide, du fond de son exil, instruit sa femme sur les soins qu'il exige d'elle pour son époux infortuné, lorsque la mort aura brisé les liens qui les unissaient : « Vous ferez, dit-il, rapporter mes ossemens dans une petite urne; j'aurai du moins la consolation, par là, que ma mort finira mon exil : vous les placerez dans le lieu le plus voisin de la ville, vous ferez graver sur le marbre de mon tombeau, en gros caractères, ces vers, que le voyageur lira d'un œil rapide : Moi qui repose ici, et qui me suis engagé à peindre les jeux des amours, je dois ma perte à mon

Hortense et Eugène tenaient ses mains, si brûlantes un moment auparavant, et tout à coup devenues froides et presque inanimées : il leur semblait retenir l'ame de leur mère, prête à sortir de son corps, pour remonter au ciel. Les efforts qu'ils firent pour reprendre cette même main qu'elle venait de retirer; leurs cris redoublés, qui la redemandaient au Dieu de l'univers, ranimèrent la mourante Joséphine. Elle reprend un peu de forces, ses esprits sont moins abattus; sa tête est plus calme; la parole, qui, tout à l'heure, errait sur ses lèvres, se fait entendre à ses enfans désolés, au moment où les médecins les engageaient prudemment à s'éloigner de ce spectacle déplorable. « Ah! dit-elle en les retenant avec le peu de forces que la nature venait de lui rendre, ah! laissez-les-moi! laissez-les-moi; je suis encore leur mère! » Elle les prit tour à tour dans ses bras défaillans, les pressa contre son

---

esprit; mais vous, passans, qui que vous soyez, qui avez aimé, ne vous faites pas une peine de dire : Puissent les os de Nason reposer sur une couche molle et commode! (*Tibull.* c. 2, élég. 4; *Ovid.* Trist. l. 5, élég. 3.)

Bonaparte, dans son exil, ne put, à l'exemple d'Ovide, espérer qu'une nouvelle Artémise lui ferait élever un tombeau. Celle qui aurait voulu lui rendre ce pieux devoir n'existe plus pour lui; elle lègue à des mains étrangères le soin de lui fermer les yeux.

sein, et leurs larmes se confondirent. « C'est pour vous, mes enfans, reprit-elle, pour vous seuls, que je désirais de la fortune et des honneurs. En avais-je besoin pour moi? mon attachement pour Bonaparte ne me tenait-il pas lieu de tout (1)? O mon Dieu! vous savez combien j'ai aimé cet homme appelé par vous à devenir d'une manière si grande, le jouet de vos volontés; cet homme qui parut envoyé du ciel, d'abord comme un ange tutélaire, et bientôt après comme un fléau (2) : vous savez combien je l'ai-

(1) Bonaparte lui conserva toujours son estime, et il lui fut tendrement attaché, du moins dans les deux dernières années de sa vie. Elle ne l'abandonna point dans sa disgrâce; elle fut constamment sa consolation et son appui jusqu'au dernier jour où elle a vécu.

(2) Il est impossible que je me livre à un examen des griefs de madame de Staël, contre l'homme qui a gouverné vingt ans la France; une telle tâche épouvante ma faiblesse. De tous côtés des écueils m'arrêteraient en route. Ici je blesserais des souvenirs d'admiration, j'ouvrirais des plaies à peine fermées. Le moment d'écrire la vie de Bonaparte n'est pas arrivé; certaines convenances défendent les éloges; les droits du malheur interdisent les censures. Celui qui veut écrire l'histoire, doit choisir un sujet dont il puisse envisager toutes les faces; et aujourd'hui un seul côté de la vie de Bonaparte peut être examiné. Il faut attendre, pour signaler ses fautes, que le tems permette de compter ses hautes qualités. C'est à quoi ma-

mais davantage, à mesure que ses malheurs s'accroissaient; que ne peut-il être aujourd'hui do-

---

dame de Staël aurait peut-être dû réfléchir. Amie de la liberté, comme elle en a donné des preuves, elle aurait dû penser que l'écrivain qui, aujourd'hui, fait le procès de Bonaparte, exerce une magistrature irrégulière, puisque l'attaque est interdite quand la défense serait inconvenante. Si madame de Staël eût fait ces réflexions, elle n'eût pas abordé un sujet dans lequel elle pouvait être injuste à son aise et sans contradicteurs; pour emprunter ses propres paroles, elle eût songé plus souvent que les ames fières trouvent de la satisfaction à défendre un homme malheureux, et que c'est un plaisir pour elles de se placer ainsi en contraste avec ces orateurs qui, prosternés hier devant lui, ne cessent de l'injurier à présent, en se faisant rendre compte de la hauteur des rochers qui le renferment.

Comment la femme qui a écrit cette phrase si juste et si noble, est-elle tombée si souvent dans le défaut qu'elle signale; comment s'est-elle laissée séduire par sa haine contre un souverain, jusqu'à la faire retomber sur une nation tout entière; jusqu'à dire que, sous son règne, aucun genre de vertu n'était en honneur en France; jusqu'à demander quel homme supérieur on a vu se développer pendant cet espace de tems; jusqu'à prononcer la condamnation de l'avenir, et prophétiser que de long-tems on ne verra un homme s'élever là où il a dominé! Lorsqu'enfin on voit le même écrivain faire une pompeuse nomenclature des hommes célèbres qu'a produits et que produit encore un état voisin, à l'étonnement succède la douleur, j'ai presque dit l'indignation : mais, à l'époque où nous sommes, parler n'est pas sûr, et se taire est un devoir. Nous en sommes venus

vant mes yeux, avec mes enfans, comme il est avec eux dans mon cœur!.... Oui, mon fils; oui, ma fille, il n'y a plus qu'un être au monde qui puisse m'empêcher de m'occuper exclusivement de vous seuls, en ce cruel moment; il n'y a qu'un seul homme qui puisse vous ravir une part à ma tendresse, une part à ma dernière pensée, à mon dernier soupir, et cet homme, c'est Bonaparte! En vain il a donné à une autre le titre de son épouse; en vain, satisfait dans les bras de sa nouvelle compagne, il a méprisé plus d'une fois mes inutiles regrets; c'est un besoin pour moi de lui pardonner tout, absolument tout!..... Ah! que n'est-il ici! mon dernier jour serait mon jour le plus beau!.... » Ses soupirs l'empêchent de continuer; elle prend un peu de repos.

Hortense est au pied de la couche funèbre; son visage, baigné de pleurs, est caché dans ses mains, et elle ne le découvre de tems en tems que pour jeter ses regards sur Joséphine, et les reporter ensuite sur un tableau représentant le portrait de Napoléon, qu'elle semble accuser. Eugène est au chevet du lit, à genoux, ses bras étendus; ses yeux fatigués de l'abondance

---

d'ailleurs à un point où le silence est souvent plus éloquent, et mieux entendu que la parole. (*Léon-Thiessé*, pag. 300 et 301 des *Lettres Normandes*, 12 juin 1818.)

des larmes qu'il a versées, ne brillent plus que de celles qu'il peut répandre encore; sa figure pâle et livide, n'offre aucune différence avec celle de sa mère; il semble qu'il va mourir avec elle, il semble que c'est pour eux deux que la tombe est ouverte. Quant à Joséphine, elle cherche à rappeler sa tranquillité, et son ame, prête à s'échapper de son enveloppe mortelle, diffère encore d'un instant son vol vers les cieux : c'est la lampe qui brûle sous la voûte du temple auprès des saints autels, et qu'une goutte de l'huile vivifiante ranime d'un peu de clarté, lorsqu'elle allait s'éteindre.

L'Impératrice profite du peu de forces qu'un moment de paix lui a rendues, pour s'occuper encore de son illustre et malheureux époux. Elle fait signe à sa fille de détacher le portrait de Bonaparte, et de le lui apporter sur son lit. Elle le regarde avec attendrissement, puis elle dit, en élevant les yeux : « O mon Dieu ! veille encore sur ses destins; je crains qu'il n'enveloppe de nouvelles victimes dans son malheur; car, je n'en doute point, les rêves de l'ambition vont l'abuser encore: il voudra quitter la retraite que lui ont accordée les souverains étrangers; mes enfans seront exposés de nouveau dans son naufrage, et je ne serai plus là pour les sauver. O ciel! empêche que de pareilles catastrophes n'arrivent! veille

sur lui, pendant qu'il restera encore dans ce désert du monde ; épargne-lui de nouveaux revers. Ah! s'il a commis de grandes fautes, ne les a-t-il donc pas expiées par de grands malheurs (1)? D'ailleurs, si ses projets ambitieux ont donné naissance à de grands maux, son génie n'a-t-il donc pas su opérer aussi de grandes choses (2)? son règne n'est-il donc marqué que par les calamités de la guerre? O, Dieu juste, qui avez toujours pénétré son grand cœur, et y avez vu à quel point souvent il était animé du noble désir de fonder des lois utiles et durables, je vous le demande, serait-ce rendre justice au héros dont j'admire en ce moment les traits, que de parler seulement de ses fautes, sans dire un mot de ses vertus?... O justice! fille du ciel, c'est à vous que

---

(1) Un jour je causais avec Bonaparte des épreuves auxquelles nous a soumis la destinée : « Que veux-tu, ma femme, me dit-il, l'or se purifie au feu, le plomb, au contraire, y change de nature. »

(Note de Joséphine.)

(2) Ce n'est point encore aujourd'hui qu'on peut convenablement apprécier toute l'étendue d'une perte pareille. Le tems seul fera voir quelle place occupait dans la balance politique un homme aussi puissant par la supériorité de ses armes.... Bonaparte ne fut point ce qu'il devait être, et lui-même peut-être ne connut point tout ce dont il était capable.

(Note de Joséphine.)

j'en appelle : Bonaparte n'a-t-il fait que du mal ? J'en appelle encore à l'équité de la France, à l'impartialité de ses historiens. Il est vrai qu'en retraçant le règne de cet homme devenu si fameux, le burin de l'histoire doit retracer aussi les désastres des dernières guerres ; mais ce ne sera qu'après avoir consacré l'honneur immortel d'une foule de hauts faits. Oui, l'histoire dira les malheurs de l'Espagne, de la Russie, l'invasion de la France ; mais il faut qu'auparavant sa bouche sacrée apprenne à la postérité la gloire des campagnes d'Italie et d'Allemagne ; il faut qu'elle lui apprenne à vénérer les noms de Marengo, d'Ulm, de Tilsitt, d'Iéna et d'Austerlitz. Si elle leur dit quelles dévastations ont suivi les entreprises téméraires de Napoléon (1), elle doit leur montrer aussi ces superbes monumens sortis de dessous terre, à la voix de son génie ; les temples qu'il a élevés, les autels qu'il a réédifiés, les fleuves dont

(1) Les amis de l'égalité détestaient Bonaparte usurpateur, parce qu'ils avaient cru qu'il introduisait une égalité universelle dans la nation.

Les républicains modérés le détestaient parce qu'il les avait trahis, parce qu'il les avait abandonnés ; tandis que les royalistes ne voulaient reconnaître d'autre roi que Louis XVIII. Les uns ainsi que les autres concoururent sciemment à sa perte avec toute la rage de la haine et l'amertume des regrets....

il a fait servir les eaux à l'embellissement des cités; il faut qu'elle leur montre les Apennins, les Alpes, le mont Cenis, le Simplon, jadis impraticables, s'inclinant applanis sous son règne; c'est-à-dire, offrant au voyageur de superbes routes utiles au commerce, aux arts, et favorables à la communication de la France avec les nations voisines. En un mot, mon époux s'était rendu propre à tout, il était digne de tout, et savait souvent se passer de tout; enfin, si on dit que son ambition a frappé des milliers de victimes, on s'impose le devoir de convenir que ses bontés et sa munificence ont fait, et font, surtout aujourd'hui, une foule d'ingrats (1). Mais je m'arrête, il ne m'appartient pas de les nommer.... J'ai vécu, j'ai terminé ces fugitives années de mon existence, qui ont vu tant de fleurs naître et mourir sous mes pas. Maintenant que la brûlante haleine du vent de la mort est sur mes lèvres, si elles ne peuvent plus prononcer des paroles, elles n'en sont pas moins les interprètes de mes suprêmes pensées. O mon Dieu! daigne les approuver, et que

(1) Quand on présentait une pétition d'un émigré à Bonaparte, il la remettait à l'aide-de-camp, ou dans sa poche droite; celle-là était pour faire examiner les demandes. Lorsqu'il la mettait dans la poche gauche, que l'on appelait la bonne poche, c'était un signe certain qu'il était disposé à accorder ce qu'on lui demandait.

l'image de mon dernier époux, du plus grand, du plus vaillant capitaine du monde, montrant de la grandeur, de la fermeté dans l'infortune, et ce vrai courage qui prend sa source dans le cœur, me soit témoin que mon dernier vœu et ma dernière prière ont été pour lui (1), ainsi que pour mes enfans. » Elle dit encore : « Conservez les Bourbons à leur patrie et à leurs sujets. (L'avenir de la France est couvert d'une profonde nuit. L'orgueil, la dureté, la vanité blessée, ont amoncelé les orages autour d'elle....) Hélas! ces princes peuvent rendre à cet empire son antique splendeur et affermir sa moderne prospérité; Joséphine vous en conjure instamment (2). »

Elle garda le silence durant quelques instans, paraissant lutter contre la mort; mais, peu de tems avant qu'elle n'expirât, on avait ouvert les fenêtres de son appartement pendant quelques

(1) Bonaparte lui conserva toujours son estime, et il lui fut tendrement attaché, du moins dans les deux dernières années de sa vie; elle ne l'abandonna point dans sa disgrâce; elle fut constamment sa consolation et son appui jusqu'au dernier jour où elle a vécu.

(2) Servir le souverain, servir l'état, c'est un devoir rigoureux; mais aussi, de tous les devoirs, c'est celui qui nous conduit le plus infailliblement à la gloire. Dès qu'une fois un sentiment aussi noble s'introduit dans le cœur, il met en mouvement jusqu'à la paresse.

(Note de Joséphine.)

minutes, pour épurer l'air, et laisser pénétrer la chaleur de la saison nouvelle. Le tems était beau, les arbres encore parés de leurs fleurs, et le zéphir répandait au loin des parfums qui, émanés des bocages voisins, parvinrent jusqu'à elle; elle put respirer, avant de mourir, les suaves haleines du printems. « Elle meurt, disaient tous ceux qui la pleuraient, à la renaissance des fleurs. Hélas! Joséphine avait déjà connu les noirs chagrins dès l'âge le plus tendre; elle avait appris de bonne heure combien il en coûte d'être sensible. »

Si d'un côté elle avait senti son cœur soulagé d'avoir versé le secret de sa douleur dans le sein de ses amis, dont les ames aimantes s'accordaient si bien avec la sienne, d'un autre côté, ce long récit avait rouvert toutes ses plaies, et renouvelé toutes ses émotions.

Il semblait qu'elle disait d'une voix mourante: « J'attends ma fin avec un calme qui doit servir de consolation à mes enfans..... La lumière de mes yeux s'obscurcit, un nuage épais s'élève entre le monde et moi; je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même; mais si j'éprouve que je n'ai plus que quelques instans à vivre, je sais aussi qu'il y a une éternité.

» La main qui me frappe me soutiendra, et, comme par les liens du corps, je tenais à ce monde

périssable; par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu, qui ne passe point. »

Pleine d'espoir et de confiance, sûre de jouir d'un bonheur immortel, Joséphine attendait la mort avec sécurité. « Je l'invoquerais même, disait-elle, si la divinité ne me défendait pas de la désirer (1).... »

Aucune passion ne l'agitait plus, nul intérêt ne la dirigeait : elle allait fermer les yeux pour toujours; mais ceux du Tout-Puissant restaient ouverts sur elle; à tout moment elle pouvait s'entendre appeler par son souverain juge.

L'empereur Alexandre informé que Joséphine était sur le point de succomber à la prompte et cruelle maladie dont il avait vu, quelques jours auparavant, qu'elle éprouvait les symptômes, arrive à la Malmaison, demande à être présenté à l'Impératrice. Elle semble reprendre quelques forces en le voyant. Vivement ému du tableau qu'il avait sous les yeux, elle le regarde avec attendrissement. Le prince Eugène, à genoux, recevait la bénédiction de son illustre mère, ainsi que la reine Hortense; l'un et l'autre étaient dans un état impossible à décrire. « Au moins, dit Joséphine d'une voix faible et mourante,

(1) Déjà ses enfans attendris pouvaient se dire :....

Un sépulcre à ses pieds et le front dans les cieux.

(Delille.)

mon ame n'est point déchirée. Les remords ne me suivront point jusqu'au tombeau, et ne troubleront point ma cendre. J'ai voulu le bien des Français; j'ai tout fait pour y contribuer (1); je peux dire avec vérité : « O vous tous, qui assistez à mes derniers instans, jamais, non jamais, la première épouse de Napoléon Bonaparte n'a fait répandre de larmes.... » Telles furent ses dernières paroles (*g*).

Ainsi mourut Joséphine; ainsi périt à son dixième lustre, cette femme admirable, intéressante victime de son attachement pour un époux qu'elle n'avait cessé d'aimer. Hélas! les passions et les grandes infortunes entraînent tôt ou tard dans l'abîme du néant, avec plus ou moins d'éclat, les êtres qu'elles subjuguent.

Joséphine venait d'expirer, et sa figure conservait encore cette sérénité, cet air de bonté,

---

(1) Joséphine répéta plusieurs fois à Napoléon, au commencement de son règne : « Tu veux commander aux autres, tu dois commencer par t'en rendre digne, et la distance adroite, à laquelle les grands tiennent leurs inférieurs, n'a été inventée que pour remplacer les grandes qualités qui leur manquent et qui obtiendraient d'elles-mêmes l'admiration. »

Ils font oublier leur naissance,
Quand ils ne s'en souviennent pas.

(Mme Desboulières.)

..... du moins je suis parvenue plus d'une fois à tarir quelques larmes, et je n'ai point à me reprocher d'en avoir fait verser aucunes.

douce image de son ame, qui remontait vers sa source. Il semblait que le sourire, avec toutes les grâces, allait renaître sur ces lèvres que la mort venait de fermer pour toujours. Un nouveau monde s'ouvrait pour elle dans la possession de l'éternité. « Tu n'es donc plus, notre tendre mère, s'écrient ensemble Eugène et Hortense, en pressant ses mains froides et inanimées!.... C'en est donc fait, nous n'avons plus d'amie. » Après quelques momens d'un silence qui ne fut interrompu que par leurs sanglots, son fils ajoute encore : « S'il est un autre séjour pour la tendresse maternelle, pour la bienfaisance, pour l'aimable vertu, ah! oui, Joséphine, tu dois l'habiter; sœur des anges, remonte auprès d'eux, et après nous avoir aimés sur la terre, souviens-toi de nous dans le ciel... »

L'empereur Alexandre faisait éclater la douleur la plus vive (*h*). Ce puissant monarque avait accordé une bienveillance toute particulière à Joséphine; il l'estimait, et la regrettait; ses yeux restaient fixés sur la dépouille mortelle de l'épouse d'un homme proscrit et malheureux; le jeune héros honora de sa présence les derniers momens d'une femme si universellement regrettée; il fut vivement ému et profondément attendri en étant le témoin des embrassemens et des pleurs de ses enfans; ils couvraient son corps glacé, et ne pouvaient la rappeler à la vie! et la

rendre à leur amour..... Joséphine, tu faisais tes plus chères délices de la France, et sur ton lit de mort, la gloire de nos armées occupait ta pensée délirante et presque éteinte. Il semblait qu'à tes derniers momens, tu entendais encore ces paroles du généreux Alexandre. « Madame, vous avez satisfait aux vœux de votre cœur, en plaidant la cause d'un autre Darius. Vous vous êtes élevée au-dessus de votre douleur, par les hommages que vous avez décernés aux vainqueurs de sa gloire. Vous vous êtes livrée à des illusions consolantes en voyant apparaître autour de vous, pour vous bénir, ces victimes d'une sombre et coupable politique. Vous devancerez de quelques années sous les cyprès funéraires, le puissant Empereur des Français; celui dont le nom a fait trembler tant de nations; celui enfin, qui, par son ambition et un arrêt suprême, reposera loin de vous. De même qu'il vous appelait dans ses beaux jours son amie et vous consultait; de même vous l'appellerez à votre tour dans cet asile où le Créateur lui permettra sans doute de partager votre immortalité. » Au bout de quelques heures, l'empereur Alexandre retourna vers le cercueil fatal; il souleva le linceul mortuaire qui déjà couvrait son corps : il le contempla avec étonnement; mais s'en tenant éloigné par respect, et, les yeux baignés de larmes, il

lui donna le dernier adieu en faisant entendre ces mots touchans :

« Elle est morte, cette princesse, l'orgueil de la France; elle n'est plus qu'une ombre illustre! et elle laisse un regret éternel dans le cœur de ses amis et de tous ceux qui l'ont connue. »

Des témoignages d'une haute estime, d'un grand monarque étranger, complètent l'éloge de l'impératrice Joséphine, et je n'aurais rien à y ajouter, si la reconnaissance pouvait avoir des bornes. Sans doute, il faudrait une plume plus éloquente pour lui élever un monument littéraire digne de sa mémoire, et je ne me dissimule ni la faiblesse de mes moyens, ni celle de mes talens. Mais comme cette admirable princesse fut la plus modeste des femmes pendant sa vie, j'ai pensé que ses mânes augustes se contenteraient du plus modeste hommage après sa mort.

Joignez-vous à moi, ô vous tous qui aviez le bonheur de connaître Joséphine; vous avez été les témoins de ses actions, c'est-à-dire de ses bienfaits (1). « C'est elle qui nous *donnait du*

(1) Tous ceux qui connaissaient Joséphine, savaient combien les opprimés pouvaient compter sur ses généreux efforts et reposer tranquillement sous son égide. Elle créa et protégea de nombreux établissemens d'utilité publique, et toutes les entreprises de l'industrie. Le penchant qu'elle avait pour les beaux arts devint en elle une véritable

travail et *du pain*, s'écriaient en pleurant un cortège nombreux d'infortunées qui suivaient son convoi.... Elle n'est plus, et nous perdons en elle notre soutien et notre sensible mère!... »

La pompe funèbre et solennelle de l'Impératrice défunte (*i*) n'était pas encore parvenue au seuil du temple de Ruel, que déjà son oraison funèbre était dans toutes les bouches. Chacun se disait : « La mort la plus inattendue vient de frapper cette femme célèbre, à qui les malheureux doivent un souvenir et un regret. Sans autre force que celle que donne une généreuse patience, sans autre intrigue que l'adresse des cœurs, elle parvint à signaler tous les jours sa puissance, par une foule de bienfaits; c'est dans son cœur qu'elle puisa ces innombrables vertus qui l'ont rendue le modèle des femmes. » L'éloge et le souvenir de ses précieuses qualités composèrent le plus bel ornement de ses modestes funérailles (1).

---

passion. Même après son divorce, elle s'occupa plus que jamais d'encourager et de soutenir avec autant de générosité que de discernement ceux qui les cultivaient.

(1) L'archevêque de Tours, M. de Barral, fut aumônier de l'impératrice Joséphine. Elle aimait et vénérait ce prélat. Souvent elle lui disait : « M. de Barral, Napoléon ne pourrait-il pas à la fin être vaincu par la ruse, ne pouvant l'être par la force. — Madame, reprenait le prélat avec

En effet, si l'histoire se voit forcée à consacrer quelques égaremens de Napoléon Bonaparte, elle dira qu'auprès de lui le ciel avait placé la bonté revêtue de toutes les formes séduisantes de la grâce. Elle dira encore, qu'au tems de nos calamités, cette bonté ne fut jamais implorée en vain, et que si elle ne parvint pas toujours à détourner les abus du pouvoir, du moins elle sut entretenir au fond des cœurs l'espérance, cette dernière consolation des êtres affligés.

---

douceur, si cela arrive, nous boirons l'un et l'autre à la même coupe, la providence l'ordonne ainsi : je ne cesserai d'être sensible à tant de marques de l'affection et de la justice de mon souverain. Je vous suis dévoué à l'un et à l'autre, à la vie, à la mort. Aussi ne laisserai-je échapper aucune occasion de vous prouver ma vive reconnaissance. L'Empereur possède en moi un ami..... » Il dit, et les larmes vinrent humecter ses paupières. Ce fut M. de Barral qui, le 2 juin 1814, prononça, dans l'église de Ruel, l'oraison funèbre de l'impératrice Joséphine. Le vénérable archevêque ne put modérer sa douleur, elle éclata! il se trouva sérieusement incommodé, et il eut toutes les peines du monde à remplir, jusqu'à la fin, son douloureux ministère. Ses larmes coulèrent en abondance en voyant refermer la tombe de celle dont il connaissait les pieuses actions et les tourmens secrets.... Parvenu au seuil du temple, il s'écria douloureusement : *Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui; tu autem, Domine, in æternum permanes.....*

Joséphine n'est plus! A peine reste-t-il de cette femme distinguée de quoi remplir une urne légère. Cependant la pétillante flamme d'un bûcher n'a point dévoré ses restes; le génie céleste qui l'animait veille à ce qu'ils soient respectés.

Ce monument vient d'être recouvert d'un marbre fastueux, mais il n'est point surchargé d'inscriptions éloquentes qui ne sont ordinairement que l'hommage de la flatterie ou le tribut de la vanité : des bouquets de roses et des couronnes d'immortelles remplacent les écussons pompeux, et les longues et prétentieuses épitaphes en lettres d'or.

Les cendres de Joséphine réclament, selon moi, une autre sépulture. Celle qui se plaisait à répéter, peu de jours avant sa fin, ces paroles touchantes et remarquables : « Du moins je suis parvenue plus d'une fois à tarir quelques larmes, et je n'ai point à me reprocher d'en avoir fait verser aucune (1) » ; celle qui, pendant sa vie mortelle, honora les arts (*j*) et l'amitié, ne doit point demeurer inconnue dans un simple mau-

(1) O Joséphine! aux honneurs qui environnent ton cercueil, je dois croire que tu as assez vécu pour ta gloire; mais tu n'auras jamais assez vécu pour le bonheur de tes enfans, pour la tendre amitié de tes amis. Bonaparte a-t-il retrouvé dans celle qui lui reste ton zèle inépuisable et ta tendresse sans bornes? Malgré les douces vertus qui distin-

solée; des plantes et des arbres fleuris devraient s'élever en berceaux sur sa tombe; et joignant leurs branches hospitalières, ils exhaleraient les parfums les plus suaves; c'est ainsi que, par la diversité de leurs fleurs, de leurs fruits et de leur feuillage, ils offriraient le sujet d'une contemplation délicieuse. Les zéphirs, en se jouant sur leurs feuilles, en agitant leurs rameaux, sembleraient leur rendre la vie, animeraient l'ombre de Joséphine..... Un globe, image du soleil, verserait ses clartés sur les ténèbres de la nuit, et veillerait à la garde de son tombeau; au lever de l'aurore, un nouvel astre retracerait l'idée imparfaite, mais adoptée par nous du palais de la Divinité, dont la voûte n'est formée que de soleils éternels : on croirait voir briller d'un nouvel éclat la bienfaisante Joséphine; dans ce moment d'extase et de ravissement, on la verrait s'asseoir auprès de Dieu sur un trône d'or; des couronnes, des palmes immortelles ceindraient sa tête : la terre se réjouirait de sa présence dans les cieux, et du bonheur qu'elle aurait d'être associée à cette milice sainte, qui célèbre les grandeurs du Très-Haut par le chant des hymnes célestes que

---

guaient éminemment l'impératrice Marie-Louise, il a dû lui manquer dans son exil une première amie, une première épouse.

les anges accompagnent au son des lyres et des cithares. Elle montrerait où doit se reposer l'ame du juste, qui se conduit par des principes de droiture et d'une inaltérable vertu.

Nos neveux, en attendant qu'il n'y ait plus de nuit, et qu'un jour éternel nous éclaire, iront quelquefois contempler ce peuple d'arbustes plantés çà et là sur la grande pelouse de la Malmaison (*k*). Quelques amarillis s'élèveront autour de la tombe; leurs tiges s'inclineront comme celle du saule-pleureur, et donneront à ce lieu un caractère à la fois triste, religieux et pittoresque.

Les pleurs de l'amitié humecteront souvent leurs racines. Sur un marbre tumulaire on lira cette inscription éloquente dans sa simplicité : « C'est ici que repose la première épouse de *Napoléon Bonaparte*. Elle fut universellement regrettée de son siècle; elle transmit à ses enfans l'héritage de ses vertus : elle fut assise sur un trône, dont la mort de l'infortuné Louis XVI avait miné toutes les bases... »

Joséphine, dernière amie de Bonaparte, Joséphine, premier objet de son amour, de son ambition, est la seule femme peut-être que, malgré son inconstance naturelle (*l*), il ait véritablement aimée, Joséphine, enfin, vivra dans l'éternité; Bonaparte fut heureux tant que son sort fut uni au sien (*m*); il a vécu moins malheureux, tant

qu'elle conserva la vie.... En mourant, elle aurait voulu encore presser sa main de sa main défaillante; son nom fut le dernier mot qu'elle articula, et sa dernière larme tomba sur son portrait (1).

Si, après notre mort, il reste de nous une ombre légère, Joséphine habitera les vallons de l'Elysée. Viens au devant d'elle, le front ceint de roses et de lauriers, illustre Beauharnais!..... Hoche, Launes, Bessières; accourez aussi, auguste prince qu'elle aurait voulu sauver (2). Venez, venez la couronner de myrte et d'immortelles! puisse la terre lui être légère, ne pas peser sur son cercueil!..... Puisse la place où un mausolée la recouvre aujourd'hui (3), indiquer à nos neveux

---

(1) Relégué sur les bords d'une île, sous un ciel étranger; séparé de la France, d'une femme modèle de toutes les vertus, d'un enfant chéri, de ses amis; tombé du palais des rois dans les montagnes baignées par l'Elbe; toujours plein de ses ennuis, dans un long état d'abandon et de mélancolie; seul au milieu des Elbois, il lui reste un Pilade et des guerriers qui partagent volontairement son exil. Bonaparte n'aurait trouvé de soulagement à sa déplorable infortune, qu'en se rappelant qu'il lui restait une Joséphine qui n'aurait cessé de veiller sur ses jours. Maintenant elle est perdue pour lui.

(Dernières paroles de Joséphine.)

(2) L'infortuné duc d'Enghien.

(3) Sa pierre tumulaire ne portait, en 1814, aucune

que, le 2 juin 1814, les restes de l'impératrice Joséphine furent déposés ici; mais que son nom

légende, et rien n'indiquait que la meilleure des mères, la plus excellente des épouses, s'était endormie du sommeil des justes le 29 mai 1814. Chaque jour la veuve et l'orphelin venaient pleurer sur sa tombe. Les vétérans de nos victoires adressaient leurs vœux au ciel pour le repos de celle qui n'a vécu que pour contribuer au bonheur de la France.

La multitude des fidèles foulait régulièrement aux pieds celle qui naguère commandait le respect, celle qui, dans ses derniers momens, fut honorée des regrets universels. Rien ne distinguait sa tombe (*). La terre n'était surchargée d'aucun sarcophage d'un travail précieux. Aucune barrière ne défendait l'entrée de la chapelle. Le riche

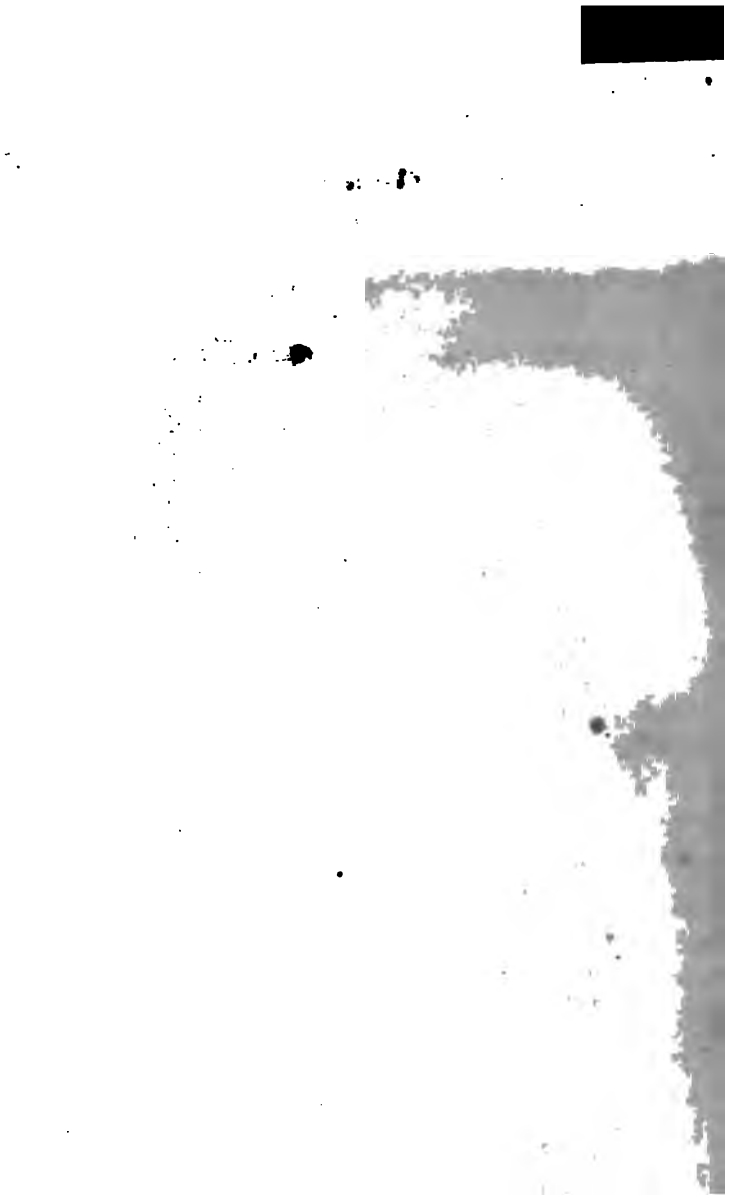
(*) Les restes précieux de la première épouse de Napoléon Bonaparte sont renfermés sous une tombe élevée par la piété filiale, dans l'église de Ruel, près de la Malmaison. (Voir la gravure de son tombeau, page 306.) Pendant plusieurs années, tous les efforts furent inutiles pour obtenir sa translation. Cette faveur fut accordée à ses enfans, sous le règne de S. M. Charles X. La cérémonie religieuse eut lieu en présence des autorités locales. Les anciens officiers de sa maison se firent un devoir de porter processionnellement son cercueil dans l'intérieur du temple catholique. Un profond mystère eut beau envelopper l'époque arrêtée pour cette auguste commémoration, les amis de la défunte Impératrice s'y trouvèrent en grand nombre, les habitans des communes environnantes s'y portèrent en foule. Ce cortège non pompeux, mais éminemment religieux, fit verser de douces larmes. L'émotion des assistans se manifesta d'une manière visible au moment où on répandit l'eau sainte sur son cercueil. L'ombre de Joséphine, invisible au milieu de cet appareil, a pu juger de l'accablement où étaient plongés les spectateurs et surtout de l'excès de désespoir de ses anciens serviteurs.

TOMBEAU DE L'IMPÉ[redacted]CE JOSÉPHINE

qu'elle doit à l'amour et à la piété filiale de ses enfans
Elevé dans l'Eglise de Ruel-Malmaison.

Spel. Del.t et Sculp.t

. . . . . Déjà je vois briller sa gloire:
ses nobles actions l'ont immortalisée!



traversera l'avenir ; il doit remplir l'univers, et l'on cherchera peut-être avant un siècle les ruines de l'église de Ruel : c'est à la Malmaison, c'est dans l'enceinte de la demeure chérie de Joséphine, c'est au pied d'un obélisque, élevé à l'honneur de sa mémoire, qu'un jour nos neveux viendront visiter son tombeau.

Le tems a dévoré de grandes réputations, celle de la première épouse de Napoléon sera immortelle.... L'envie ne poursuit que les vivans, elle respecte les morts ; elle ne trouble ni leur gloire, ni leur repos. Joséphine vivra lorsque la terre l'aura consumée (*n*).

La vie est un bien périssable, le tems la détruit dans sa course rapide. La violette et le lys superbe ne sont pas toujours en fleurs, la rose tombe, et le rosier reste hérissé d'épines. Ainsi finissent les années ; que dis-je, elles s'écoulent comme les eaux d'un fleuve. L'onde ne remonte point vers sa source, l'heure fugitive ne reviendra plus ; ces arbrisseaux flétris et dépouillés, je les ai vus couverts de fleurs et de verdure ; cette tige, hérissée d'épines, m'a donné d'agréables

---

comme le pauvre pouvaient venir, à toutes les heures, contempler de près la fragilité des grandeurs et l'instabilité des choses humaines. Ce qui nous reste uniquement de Joséphine aujourd'hui, c'est le souvenir de ses œuvres.

couronnes; maintenant les racines sont desséchées (1).

Le silence des historiens contemporains laissera toujours ignorer à la postérité les vrais motifs qui purent accélérer la mort de Joséphine; ce secret est pour jamais renfermé dans sa tombe, il n'appartient à personne de le révéler aux Français (2).

Joséphine, génie céleste et tutélaire, ah! si tu pouvais aujourd'hui abaisser tes regards jusque sur cette terre d'iniquité, tu serais émue d'une sainte pitié en voyant les souffrances des *****. Qu'est-ce que la mort auprès des tourmens qu'ils endurent ?... Mais l'image d'une ombre offensée, et qu'on n'a pas apaisée, poursuivra sans cesse les coupables, et des reproches toujours renaissans leur déchireront l'ame (3).

---

(1) Ovide, *Art d'Aimer.*

(2) *Finiscano altri la ardita pittura che' io ho abbozzata: io sento venir meno le mie forze e il mio ingegno discendere dall' alteza ove egli s'era innalzato* (*).

(3) L'exil de Bonaparte, à l'île d'Elbe, *entraînera plus tard sa captivité et sa mort.* Selon moi, ce serait un attentat aux droits des souverains, et peut-être ne resterait-il pas impuni. La voix de la liberté n'est pas étouffée au milieu

(*) Que d'autres achèvent ce hardi tableau que j'ai ébauché: je sens mes forces s'affaiblir et mon génie descendre de la hauteur où il s'était élevé.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

La mort du présent la sépare,
L'impitoyable mort la livre à l'avenir.
L'avenir, Joséphine, il est ta récompense.
Ton génie, entraîné vers un monde nouveau,
Respire un jour plus pur au-delà du tombeau,
Et repousse le tems que borne l'espérance.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quant à moi, son historien fidèle, l'amour de la vérité m'a fait essayer de remplir une tâche que le respect et de puissans souvenirs m'avaient imposée. Etrangère aux dons et aux pompes des cours,

..... Fuge magna; licet sub paupere tecto
Reges et regum vita præcurrere amicos (1).

je n'ai dû essayer de mon crédit *intime* et surtout *gratuit* sur l'esprit de Napoléon et de Joséphine,

---

de la France. Quoiqu'elle ne nous appelle plus à combattre pour elle, tous les tems offrent des armées à ceux qui savent s'en servir contre l'abus du pouvoir.

(Note dernière écrite en présence de S. M. l'empereur Alexandre au moment même où l'Impératrice détrônée apprit le départ de Bonaparte pour se rendre à l'île d'Elbe.)

(1) Fuyons les grandeurs : on peut être plus heureux dans une chaumière, que les rois et que les favoris des rois. (Horace.)

que pour rendre d'éminens et signalés services, *voire* même au parti vaincu. J'avouerai cependant avec orgueil que souvent j'ai réussi avec une facilité vraiment surprenante..... Je crois devoir m'appesantir sur ces détails pour présenter une idée complète de ma véritable situation.

Insani feriant sine littora fluctus (1).

La première publication des *Mémoires historiques et secrets de Joséphine* a surpris et confondu un grand nombre d'ingrats. De là s'en est suivie une persécution *commandée en Belgique* (2).... Cette seconde édition, revue avec soin et considérablement augmentée, éveillera sans doute la prévention et fascinera la vue de maints et maints trembleurs.... Mais cette œuvre dût-elle passer au scrutin épuratoire de censeurs impitoyables et rétribués, et même attirer sur son auteur de nouvelles persécutions....

« Tranquillas etiam naufragus horret aquas (3). »

Il ne veut pas regarder derrière un rideau qui,

---

(1) Laissez les flots en fureur se briser contre le rivage. (Virgile.)

(2) L'historien de ces mémoires ne pouvait pas tirer l'épée, mais on s'aperçut bien qu'il savait manier la plume.

(3) L'homme sauvé du naufrage tremble à la vue des eaux les plus tranquilles.

sans cesse, se soulève à ses yeux.... Il sait tout, il voit tout..... et ne peut en conséquence se défendre d'un serrement de cœur inexprimable..... surtout en songeant qu'il ne lui reste plus rien à découvrir de l'étrange mystère dont une police (*occulte et privilégiée!*) a toujours le soin d'envelopper sa puissance et ses immenses secrets.....

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

(*a*) Page 36. — On parlait beaucoup en Allemagne, en 1809, d'un ministre fort instruit, qui voyait continuellement un petit homme noir derrière son fauteuil, toutes les fois qu'il travaillait seul dans son cabinet; et il le disait avec la plus intime conviction.

De même, dans les deux dernières années du règne de Bonaparte, il n'était bruit dans les salons de la capitale que d'un petit homme rouge qui s'était présenté à Fontainebleau et à Saint-Cloud pour obtenir une audience de l'Empereur. On vous assurait, avec un grand sérieux, qu'on l'avait vu aux Tuileries s'entretenir assez cavalièrement avec lui. On se disait même à l'oreille, au cercle de l'Impératrice, que le petit bonhomme avait parlé très-haut, et même avait rappelé le trop fameux serment qu'il prêta, lui Bonaparte, dans la grande pyramide de Chéops (1), le....., en l'an.....

Entre autres menaces que lui fit, dit-on, le petit homme rouge, on distingua celle-ci :

« Tu seras heureux jusqu'à ta quarante-cinquième année. Je suis forcé de te protéger jusqu'à cette époque. Ensuite, je t'abandonnerai aux destins, qui sauront un jour

(1) Gloire à Allah, dit le vainqueur de l'Italie. Il n'y a de vrai Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Le pain dérobé par le méchant, se réduit en poussière dans sa bouche, etc.

me venger de toi, si tu es assez coupable pour enfreindre un instant tes sermens. »

Pour l'intelligence de certains faits, il faut remonter en partie aux premières années de Napoléon Bonaparte. Alors on déchirera le voile qui cache encore à la majeure partie des Français les raisons secrètes qui dûrent porter nécessairement l'époux de Joséphine à se séparer de celle qu'il se plaisait à nommer son génie tutélaire.

Il paraît constant que Bonaparte reçut sa première initiation, comme néophyte à la secte universelle des francs-juges, en 1795. Il fit le serment, devant une assemblée générale des frères qui s'étaient réunis dans la forêt de Fontainebleau : « Que jamais homme libre ne devait obéir à un roi. » Il se soumit aux peines les plus sévères, s'il enfreignait ce qu'il promettait aux amis invisibles.

Une deuxième initiation eut lieu à l'époque de ses victoires en Italie ; Bonaparte avoua depuis à ses plus intimes, « qu'il fut non seulement étonné de l'étrange cérémonie dont il était, en quelque sorte, le seul récipiendaire, mais aussi de se trouver au milieu de la plupart des chefs de son armée qui, tous à l'envi, répétaient sur leurs armes : « Mort aux tyrans, quels que soient leurs titres et même leurs qualifications. »

On exigea de lui la formule d'un serment ainsi conçu : « Je consens que l'on m'ôte la vie, si je transige avec la Royauté. Pour parvenir à l'éteindre en Europe, j'emploierai indistinctement le fer et le feu, et même, je sacrifierais *ce que j'ai de plus cher*, si la société dont j'ai le bonheur d'être membre me le commandait. » Il signa de son sang cette formule, et se déclara traître, à l'avance, s'il n'exécutait fidèlement ce qu'il venait de promettre avec autant de solennité.

D'après les assurances les plus formelles des chefs de la secte, qu'il pouvait tout oser, secondé par des vicaires répandus dans toutes les parties de l'Europe, Bonaparte poursuivit le cours de ses conquêtes avec un courage et un dévouement à toute épreuve.

C'est au Grand-Caire que l'illustre initié conféra avec le chef des philadelphes. Il paraît qu'il eut plusieurs entretiens avec lui dans une mosquée célèbre; là eut lieu une troisième et dernière initiation. Déjà le général de l'armée d'Égypte s'apercevait que la plupart des officiers de son armée commençaient à vouloir le traiter avec une insultante supériorité; Kléber était du nombre. Il prévoyait dès-lors des revers aussi étonnans que son élévation. Il consulta le suprême maître du grand œuvre. Cet Égyptien passait sa vie avec les Beys, mais le peuple en général le regardait comme un homme divin et qui s'entretenait mentalement avec les anges.

Il paraît que Bonaparte avait conçu de justes craintes d'être assassiné; le chef des invulnérables lui dit: « Je te rendrai inaccessible à tous les coups du sort, mais conditionnellement porte le costume d'usage. » Il le lui désigna (1). « Garde-toi d'en adopter un autre dans la chaleur des combats; il a surtout une double propriété, car il te peut rendre invisible aux yeux de tes ennemis, et repousser sur eux les coups qu'ils voudraient t'adresser. Si jamais le sort te favorise au point de te rendre chef d'un peuple, garde-toi, ô mon fils, garde-toi, et pour cause, de ceindre le bandeau des rois; *ta fortune pourra et devra étonner le monde.* Tu es l'enfant de choix de la société universelle;

(1) Ce sont probablement la redingote grise et le petit chapeau que Napoléon portait continuellement.

partout elle est invisible; mais elle se rattache à toi par des fils imperceptibles. Si l'ambition, ce vice de la royauté, te faisait dévier un instant des vrais principes, c'est alors qu'il te faudrait un jour descendre au niveau du moindre de tes frères; tu pourrais même traîner ta misère chez des peuples étrangers, et côtoyer à l'aventure les mers de l'Afrique pour retrouver une patrie. Tu serais abandonné des tiens; nul d'entre eux ne te suivrait dans ton exil; toi seul, serais malheureux.... Cependant il te resterait un ami. »

Le retour de Bonaparte en France fut l'ouvrage des philadelphes. Devenu premier consul de la république, il renouvela son serment; mais bientôt l'heureux Empereur oublia ce qu'il devait à ceux qui l'avaient servi de leur crédit, de leur épée. Il raconta en 1805, à Joséphine, le serment redoutable qu'il avait prononcé, *guerre aux rois*. Il s'en était passablement acquitté. Mais il avait osé s'asseoir sur le trône de France. Les francs-juges pouvaient d'un jour à l'autre venir l'en arracher, et le faire repentir de ce qu'ils nommaient un parjure inexcusable aux traités les plus solennels. L'Impératrice fut réellement troublée quelques instans. Elle redoutait toujours que son époux ne succombât sous les coups d'un zélateur de la secte. De là cette surveillance minutieuse qu'elle faisait recommander auprès de lui. Sans cesse elle disait au maréchal Duroc : *Veillez sur l'Empereur, il ne prend pas assez de précautions*. Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon crut pouvoir en imposer au monde. Il finit par oublier totalement qu'il était sous le joug des invisibles, qui, ainsi que leurs devanciers, ne savaient point pardonner.

Le terrible petit homme rouge, à ce qu'il paraît, avait promis trois visites à Napoléon avant de l'exposer aux coups de ses ennemis. La première entrevue eut lieu au château

des Tuileries, trois jours avant son sacre. Il paraît qu'un billet fut remis à Bonaparte. Il ne contenait que ces mots : « *Pense à ton serment. Haine aux rois, république universelle.* » Le nouveau monarque n'en tint pas compte. Il éconduisit même, à ce que l'on prétend, d'une manière assez incivile, le grand maître Égyptien. Celui-ci, assez patient de son naturel, ajourna sa seconde visite. Elle eut lieu au retour de la campagne de Wagram ; mais cette fois l'homme invisible ne se présenta pas seul. Il demanda une audience particulière à Napoléon, et lui fit dire à l'avance, qu'il se rendrait au palais de Fontainebleau le 12 novembre 1809. L'Empereur fut surpris. Néanmoins il dissimula. Cet illuminé lui dit : Ce que tu veux *entreprendre te conduira à ta perte : songe à ton serment; il en est tems encore.* — Ils conversèrent ensemble, à ce qu'il paraît, près de deux heures. L'Impératrice n'était point présente à la conversation : cette femme affligée venait d'avoir la conviction qu'une autre, plus heureuse qu'elle, allait la remplacer dans le cœur de son époux. Elle n'a donc pu voir le petit homme mystérieux ; aussi n'en parlait-elle jamais. Bonaparte avait une très-grande quantité de philadelphes autour de sa personne. La France fourmillait d'Anglais, d'Allemands, d'Espagnols, d'Italiens, qui, au moindre signal, pouvaient faire tomber l'Empereur sous leurs coups. La guerre d'Espagne avait commencé à dessiller les yeux de ce grand conquérant. Il vit que l'on pouvait être vaincu; que les armes étaient journalières comme les grandes réputations. Dès lors il conçut des craintes; ses ennemis lui conseillèrent d'accomplir les projets que son frère Lucien avait conçus en 1800, de le séparer de son épouse pour lui faire épouser une infante d'Espagne. Dès lors il répudia Joséphine. Il sacrifia ainsi, à la fois, *ce qu'il avait de plus cher*, et

prouva au monde entier, notamment aux philadelphes, qu'il était un fanatique qui finirait par s'égarer dans les détours tortueux de l'ambition....

Le petit homme rouge, ou autrement la société qu'il représentait, ne virent dans le sacrifice volontaire qu'il fit de l'Impératrice, que la preuve irrécusable que tôt ou tard, ce même homme, qui était en grande partie leur ouvrage, finirait par *les renier* dans l'occasion. Dès lors ils jurèrent sa perte; et, pour y parvenir, ils caressèrent ses erreurs et applaudirent à ses folles entreprises. On peut dire cependant à la louange de plusieurs, qu'ils mirent tous leurs soins pour lui faire parvenir des avis secrets. Il n'écoutait rien; il voulait continuer de régner. *Le trône a tant de charmes!* Il fut, dit-on, singulièrement frappé en entendant raconter la fameuse vision de M. A. A. de M*** (1). On sait le malheureux résultat de la guerre de Russie : c'est là que l'attendaient les philadelphes. Dès lors ils jugèrent sa fin prochaine, malgré son alliance avec l'archiduchesse Marie-Louise, alliance qu'il avait faite à dessein pour leur en imposer. Mais il n'était plus tems; l'arrêt était porté : il devait encourir, non seulement la peine de la déchéance, mais encore être relégué chez de nouveaux Sarmates. Dans les derniers momens qu'il passa au château de Fontainebleau, en 1814, il reçut, selon les uns, la visite du petit homme rouge, et, selon les autres, un simple écrit (l'original du serment qu'il avait prêté et signé de son sang). C'était dire en deux mots au malheureux monarque détrôné, que la secte dont il faisait partie l'avait aban-

(1) Cette vision, s'il en fût *jamais*, devait finir tôt ou tard par s'accomplir; c'est aux souverains, comme parties intéressées, à faire surveiller ces sociétés secrètes....

donné. S'il fût resté consul, peut-être le serait-il encore; mais les philadelphes *n'oublient rien, ne pardonnent rien,* et ne rêvent, depuis plus de trois siècles, que la république universelle qui finira, d'après les plus sûrs politiques, par bouleverser le globe, et d'Orient en Occident le chaos deviendra universel.

(Note communiquée.)

(*b*) Page 46. — Le prince Eugène eut avec sa tendre mère une entrevue très-douloureuse, à en juger par les larmes qu'ils versèrent tous les deux. Ce fils si cher consolait l'Impératrice. Elle, de son côté, cherchait à ranimer son courage. Mais ces illustres affligés étaient pénétrés de la douleur la plus vive et surtout la mieux sentie. « Ce n'est point le trône que je regrette, disait cette femme doublement malheureuse au vice-roi; mais je sais que je laisse l'Empereur en butte à de certaines gens qui veulent sa perte. Je ne serai plus là pour le prémunir contre de perfides rapports. La tâche qui me sera réservée à l'avenir sera de le plaindre, et de ne cesser de faire des vœux pour lui et les Français que j'aime. *Mes enfans m'imiteront....* »

(*c*) Page 47. — Le sénat s'étant assemblé le samedi 16 décembre 1809, l'archi-chancelier de l'empire, Cambacérès, désigné pour présider la séance, fut reçu avec les honneurs d'usage. Le roi de Westphalie, le roi de Naples, grand-amiral, le prince vice-roi d'Italie, le prince vice-connétable et le prince vice-grand-électeur présens, la séance fut ouverte, et la parole fut accordée au prince archi-chancelier de l'état. Il parla en ces termes :

« Messieurs,

» Le projet, qui sera soumis dans cette séance à la déli-

bération du sénat, contient une disposition qui embrasse nos plus chers intérêts. Elle est dictée par cette voix impérieuse qui avertit les souverains, les peuples, que, pour assurer le salut des états, il faut écouter les conseils d'une sage prévoyance, rappeler sans cesse le passé, examiner le présent et porter ses regards sur l'avenir. C'est devant ces hautes considérations que, dans cette circonstance à jamais mémorable, S. M. I. a fait disparaître toutes les considérations personnelles, et réduit au silence toutes ses affections privées. La noble et touchante adhésion de S. M. l'Impératrice est un témoignage glorieux de son affection désintéressée pour l'Empereur, et lui assure des droits éternels à la reconnaissance de la nation. »

Le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely obtint la parole, et soumit à l'assemblée un projet de sénatus-consulte portant dissolution du mariage contracté entre l'Empereur et l'impératrice Joséphine. L'orateur développa ainsi qu'il suit les motifs de ce projet :

« MONSEIGNEUR,

» SÉNATEURS,

» L'acte solennel rapporté en entier dans le sénatus-consulte que vous venez d'entendre, en contient seul tous les motifs; que pourrions-nous ajouter? quelles paroles pourrions-nous adresser au sénat français, qui ne fussent bien au-dessous des paroles touchantes recueillies de la bouche des deux illustres époux dont votre délibération va consacrer les généreuses résolutions? Leurs cœurs se sont entendus pour faire parler à la politique et au sentiment le langage le plus vrai, le plus persuasif, le plus fait pour convaincre et pour émouvoir.

» Comme souverains, comme époux, l'Empereur et

l'Impératrice ont tout fait, ils ont tout dit. Il ne nous reste qu'à les aimer, les bénir et les admirer.

» C'est désormais au peuple français à se faire entendre. Sa mémoire est fidèle comme son cœur. Il unira, dans sa pensée reconnaissante, les espérances de l'avenir et les souvenirs du passé, et jamais monarques n'auront recueilli plus de respect et d'admiration, de gratitude et d'amour que Napoléon immolant la plus sainte de ses affections au besoin de ses sujets; que Joséphine immolant sa tendresse pour le meilleur des époux, par dévouement pour le meilleur des rois, par son attachement pour le meilleur des peuples.

» Acceptez, messieurs, au nom de la France attendrie, aux yeux de l'Europe étonnée, ce sacrifice, le plus grand qui *ait été fait sur la terre;* et pleins de la profonde émotion que vous éprouvez, hâtez-vous de porter au pied du trône, dans les tributs de vos sentimens, des sentimens de tous les Français, le seul prix qui soit digne du courage de nos souverains, la seule consolation qui soit digne de leurs cœurs. »

Le prince vice-roi, ayant ensuite obtenu la parole, s'exprima en ces termes :

« PRINCE,

» SÉNATEURS,

» Vous venez d'entendre la lecture du projet de sénatus-consulte soumis à votre délibération. Je crois devoir, dans cette circonstance, manifester les sentimens dont ma famille est animée. Ma mère, ma sœur et moi nous devons tout à l'Empereur. Il a été pour nous un véritable père; il trouvera en nous, dans tous les tems, des enfans dévoués, des sujets soumis. Il importe au bonheur de la France que le fondateur de cette quatrième dynastie vieillisse environné

d'une descendance directe, qui soit notre garantie à tous comme le gage de la gloire de la patrie.

» Lorsque ma mère fut couronnée devant toute la nation, par les mains de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier toutes ses affections aux intérêts de la France. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité, ses premiers devoirs. Son ame a été souvent attendrie en voyant en butte à de pénibles combats le cœur d'un homme accoutumé à maîtriser la fortune, et à marcher toujours d'un pas ferme à l'accomplissement de ses grands desseins. Les larmes qu'a coûtées cette résolution à l'Empereur suffisent à la gloire de ma mère. Dans la situation où elle va se trouver, elle ne sera pas étrangère, par ses vœux et par ses sentimens, aux nouvelles prospérités qui nous attendent, et ce sera avec une satisfaction mêlée d'orgueil, qu'elle verra tout ce que ses sacrifices auront produit d'heureux pour sa patrie et pour son empereur, etc., etc. »

(*d*) Page 56. — Depuis que Bonaparte s'était séparé de Joséphine, il avait éloigné de lui une femme qui avait tant influé sur ses destinées. C'était elle, en quelque sorte, qui l'avait lancé la première sur le char mouvant de la fortune : elle avait su l'y maintenir en dépit de l'envie. C'était un ange consolateur que la Providence avait envoyé sur terre pour réparer bien des maux ; et, du moment qu'il la répudia, Napoléon, l'invincible Napoléon, commença à ressentir les avant-coureurs des grandes infortunes. Ses ennemis triomphèrent de cette fausse démarche, et l'Europe entière demeura étonnée qu'un homme, que ses triomphes passés avaient déjà illustré aux yeux de tous les peuples, recherchât avec une sorte d'ostentation la fille d'un souverain qu'il avait déjà vaincu par la force de ses armes. Du

moment, se disait-on avec étonnement, que Bonaparte offre l'éclat scandaleux d'un divorce, et que, non content de rompre des liens aussi sacrés qu'avantageux pour lui, il ose aspirer à la main de l'auguste fille des Césars, Napoléon n'est plus rien par lui-même : ce n'est qu'un ambitieux; il craint pour la fin de son rôle, car il cherche à s'étayer sur la force. Aussi Joséphine lui disait-elle quelques jours avant son divorce : « Bonaparte, tu te méfies maintenant de la stabilité de ta puissance. Il te faut un allié; et c'est justement le prince qui doit avoir les plus justes ressentimens contre toi, qui se voit flatté par celui qui, plus d'une fois, ravagea son pays. Tu es bien peu de chose aujourd'hui à ses yeux; car, s'il faut au repos de ses peuples un aussi énorme sacrifice que celui de te donner sa propre fille, avoue qu'intérieurement il doit se dire à lui-même : « Celui qui naguère me fit trembler, celui qui ose m'imposer d'aussi cruelles conditions, est bien près lui-même de quelque catastrophe; car, s'il se croyait fortement appuyé sur son trône, il n'aurait pas besoin de recourir à une alliance étrangère; et, dès que le vainqueur de tant de rois recherche avec autant d'empressement une compagne illustre, c'est dire en deux mots qu'il se réserve pour l'avenir un point d'appui, une sorte d'abri pour se mettre à couvert, si jamais il survient un orage (1)! »

(1) Le mariage civil de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche se fit à Saint-Cloud, le 1er avril 1810, les fêtes furent brillantes; mais une pluie épouvantable, un véritable déluge, vint les interrompre tout à coup. On ne sut plus où se réfugier, et beaucoup de personnes, des femmes surtout, contractèrent dans cette circonstance des maladies qui les conduisirent au tombeau.

Joséphine parut très-affectée en apprenant l'horrible incendie qui eut lieu à la suite du bal donné chez l'ambassadeur d'Autriche, à l'oc-

Joséphine, à la Malmaison, recevait parfois la visite de Bonaparte; il aimait à causer avec elle, il l'entretenait des moindres détails de ce qui se passait à la cour; souvent même il lui déclara qu'il la voyait toujours avec un plaisir nouveau. Mais jamais il ne lui parlait de l'impératrice Marie-Louise; il avait encore pour elle cette sorte de ménagement. Joséphine avait peine à contenir son dépit, quand on conversait devant elle de celle qui l'avait remplacée : elle n'osait se permettre la moindre objection sur son compte : mais il était facile de voir combien il en coûtait à son cœur d'entendre journellement prôner les qualités de la nouvelle impératrice. « Il ne l'aimera jamais, disait-elle souvent avec un sentiment de joie mal concentrée, il a tout sacrifié à sa politique; mais sa première épouse possédera toujours sa confiance. »

Elle ne se trompa pas; et plus d'une fois encore, elle eut lieu de s'applaudir de l'irrésistible ascendant qu'elle conserva toujours sur lui.

(*e*) Page 67. — Napoléon avait contracté l'habitude,

---

casion du mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon. Elle savait que ses enfans s'y trouvaient; heureusement on vint la rassurer à tems. Le prince Eugène sauva la vie à nombre de personnes; en vain il dit à madame de Schwartzemberg que sa fille n'était plus dans la salle. Cette tendre mère voulut s'y précipiter, elle y périt, et augmenta le nombre des victimes de ce terrible accident. Napoléon se montra partout où le danger était le plus pressant : il adressa de très-vifs reproches à ceux qui, par état, devaient établir une surveillance d'autant plus active et minutieuse, que la plupart de ceux qui périrent par le feu, et même les blessés, furent impunément volés de leurs effets les plus précieux.....

durant le séjour momentané qu'il faisait chaque année dans la capitale, de visiter tour à tour les monumens, les manufactures en s'introduisant incognito. Un moment il conçut le dessein de pénétrer furtivement à la conciergerie du Palais; mais auparavant il voulut voir l'intérieur des tours du Temple (ce monument devant être rasé). Après avoir tout examiné avec une sérieuse attention, l'Empereur se reposa quelques instans dans l'appartement occupé par Louis XVI. Il dit au grand maréchal qui l'accompagnait: « Mon cher, quel triste tableau des décadences humaines nous avons sous les yeux! Quelle terrible leçon pour les peuples et les rois!..... Il me semble apercevoir d'ici l'affreux Rotundo, portant la tête de la princesse de Lamballe, au bout d'une pique, l'offrir aux yeux de la royale famille, en leur annonçant qu'ils subiraient bientôt le même sort.... Ce monstre fit plus! il osa se vanter dans les lieux publics d'un tel acte de férocité. O tems! ô mœurs! « *Les palais sont détruits, les temples profanés!* » Les Néron et les Héliogabale n'usèrent jamais de mesures aussi cruelles que celles qu'on avait adoptées. Il était atroce et contradictoire de mettre, comme on le faisait, les mots de justice et d'humanité à côté de ceux de confiscation et de proscription..... C'était le rire ironique d'un bourreau à l'instant où il poignarde sa victime. L'amour de Louis XVI pour son peuple, de ce malheureux monarque qui embrassait tout ce qui était noble et grand parmi les hommes, laissera toujours des souvenirs impérissables; que n'étaient-ils arrivés à leur terme avant que soit venu le moment des regrets de la France! Le livre rouge a nui essentiellement au monarque, les personnes qui y étaient inscrites ont-elles récompensé par leur dévouement la cour?... » Après une sortie vi-

lente contre ceux qui avaient abusé de la confiance de Louis XVI (1), il dit : « Allons de ce pas à la conciergerie. Allons-y puiser de grandes et de fortes leçons.... C'est-là que, sous le règne de la convention, on ne rougit point de placer dans le rang des plus vils criminels, des hommes accoutumés depuis long-tems à ne recevoir ou à ne mériter que des hommages ! »

Arrivés au palais de Justice, Duroc présenta au greffe de la conciergerie une permission dont les noms étaient

---

(1) Dans ses momens de distraction, Louis XVI aimait à adresser des questions à certains employés du château, sur la nature ou la durée de leurs fonctions, leurs intérêts de famille, etc. De même il distinguait le sieur Masset, horloger-bijoutier de Versailles, et conversait librement avec lui. Ce M. Masset passait pour un grand nouvelliste, et paraissait sincèrement dévoué au roi. Un jour que ce monarque lui demandait : « M. Masset, de quelle couleur sont les bruits populaires de Paris, et surtout de Versailles ? » ce brave homme semblait hésiter à satisfaire la curiosité de Louis XVI. « Voyons donc, reprit ce bon roi ; un homme tel que vous ne doit pas démentir sa réputation de curieux. Que disent les désœuvrés des salons, et notamment ceux qui assiègent l'œil de bœuf? — Sire, on crie fort, mais très-fort. — Sur quoi? — Sur les édits présentés au Parlement. Certes, ils ne passeront pas..... » Louis XVI demeura très-surpris et sans faire attention à la présence de Masset, il s'écrie : « Eh bien! j'avais pourtant raison. J'ai voulu m'opposer à ces beaux projets, j'étais seul de mon avis au conseil. Aussi, ai-je cédé..... Pauvre France! j'aime peut-être trop l'honneur, la gloire et les intérêts de mon peuple. Pour des richesses... tous trompent leurs maîtres. » Et se retournant à l'instant même vis-à-vis de Masset, dont l'attendrissement était visible..... « Monsieur, lui dit Louis XVI, lorsque vous entendrez éclater des murmures, faire des remarques, venez m'en prévenir (*Masset, ne dites rien de cette conversation.*) » Il ajouta encore : « Tous ces avis peuvent être bons vis-à-vis d'un souverain, surtout quand ce souverain remplit les devoirs... que lui impose la royauté... Malheur aux ministres pervers... »

restés en blanc. Le greffier leur opposa d'abord quelques difficultés ; mais le grand maréchal les applanit promptement. On les fit passer sous une longue voûte. Là, ils remarquèrent à droite les parloirs des prisonniers ; la cour où se promenaient les hommes. Ensuite ils visitèrent les chambres, l'infirmerie, le logement du concierge. L'Empereur poussa même la curiosité jusqu'à vouloir descendre dans l'intérieur des cachots. Il frémit à l'aspect de celui qui renferma Ravaillac.... On lui fit remarquer la salle d'angoisses où l'on déposait les condamnés jusqu'au moment fatal. Le côté de la prison, réservé aux femmes, fixa son attention. La cour où elles séjournaient lui parut étroite et mal saine : les galeries qui l'environnent n'offrent qu'un triste abri à ces infortunées, la plupart privées des vêtemens les plus nécessaires. Le grand maréchal notait soigneusement au crayon les remarques que lui dictait l'Empereur. L'objet principal que Napoléon voulut visiter dans les plus petits détails, fut l'horrible souterrain dans lequel fut renfermée cette noble et auguste victime.... « Quoi ! s'écria-t-il en posant le pied sur le seuil, c'est là qu'une reine de France a passé de si douloureux momens, et bu l'eau d'amertume. Honte éternelle à ses accusateurs ainsi qu'à ses bourreaux ! Jamais, non jamais, nos neveux ne voudront croire à tant de barbarie. — Cette demeure doublement affreuse et humide, leur dit un conducteur, fut occupée par une femme bien malheureuse, et dont la triste fin nous est toujours présente. Dans les premiers instans de sa translation du temple à la conciergerie, la reine osait se flatter que la maison d'Autriche ferait des efforts pour la sauver. Les concierges de cette maison de justice, honnêtes gens et sensibles s'attendrirent aisément sur les malheurs de l'auguste prisonnière, aussi lui passaient-ils furtivement les jour-

naux : ils lui procuraient des livres, et cherchaient surtout à calmer les ennuis de sa situation. Ils craignaient, et avec raison, la surveillance active des membres de la commune de Paris, des administrateurs de la prison ; ceux-ci venaient régulièrement s'assurer de l'état journalier de la prisonnière. Quatre gendarmes veillaient à sa garde jour et nuit, et en répondaient sur leur tête. Cependant, l'un d'eux, nommé Gilbert, ne put voir de sang-froid la veuve infortunée de Louis XVI dans un tel état d'abandon, sans en être profondément touché. Il secondait secrètement les intentions de madame Richard et de son fils. A cet effet, il causait chaque jour une agréable surprise à l'auguste victime, soit en fleurs, soit en fruits. Sa nourriture était grossière et fournie par un traiteur du voisinage. La plupart du tems ces mets n'étaient point entamés. Marie-Antoinette était très-sobre, ne se plaignant jamais. Mais la concierge cherchait à réparer le coupable abandon où la laissaient ses bourreaux. Personne au monde ne pouvait approcher de la reine, et encore bien moins lui parler. La porte de son cachot, comme vous le voyez, touchait à une extrémité de voûte. Chaque fois que son guichet s'ouvrait, l'auguste prisonnière tressaillait malgré elle. Tantôt elle osait se flatter d'une prochaine délivrance, et tantôt elle espérait que l'on pourrait lui amener ses enfans. Son erreur fut de courte durée. Le bruit des verroux l'effrayait visiblement. Les cris des femmes renfermées dans cette enceinte, parvenaient sans cesse jusqu'à elle. D'ailleurs on ne pouvait rafraîchir l'air de sa demeure contiguë à la chapelle de la prison, sans lui présenter un spectacle aussi horrible qu'il était immoral. Un écho, que recélait la cour des femmes, plus élevée que le souterrain dans lequel la reine était plongée, reportait vers elle la voix bruyante des prisonnières

qui s'étaient arrogé le droit de se tenir constamment devant la seule lucarne qui éclairât son cachot. Vous pouvez juger, messieurs, quels étaient les perpétuels tourmens de la fille des rois, lorsqu'elle entendait dire par la plus vile canaille qui peuplait ce côté de la maison de justice : « *La veuve Capet est sur le point de marcher au supplice.* » Ou cette autre version : « *La nouvelle Frédégonde sera étouffée quelque nuit*, etc. » Lors des premiers interrogatoires secrets subis par la reine, cette princesse déploya une grande énergie de caractère, et manifesta la plus profonde indignation..... Fouquier-Tainville et Dumas en parurent étonnés. Ces hommes de sang osèrent se dire : « Si cette femme allait nous échapper ! » On résolut d'affaiblir ses forces au point que la malheureuse veuve de Louis XVI recevait à peine de quoi les réparer. Le moment si vivement attendu par les Néron du jour arriva enfin. Celle qui naguère fixait les regards et commandait le respect, parut à la barre de l'infâme tribunal. La reine était vêtue d'une robe noire, qu'elle avait soin d'entretenir. Ses chaussures étaient en désordre. Le seul bonnet qu'elle eût à sa disposition, fut blanchi et repassé avec ses doigts. Tout lui manquait. Celle qui, durant tant d'années, fit les beaux jours de la cour la plus brillante de l'univers, n'avait pas même, dans ses derniers momens, du linge à suffisance pour pouvoir en changer. La fille de Marie-Thérèse comparut devant l'Aréopage et répondit à toutes les questions que lui adressaient ses juges avec la plus admirable précision, et la plus grande fermeté. Mais elle ne put s'empêcher de faire éclater un profond mépris en entendant la plupart des dépositions commandées. Celle que fit Hébert surtout souleva l'indignation de l'auditoire. Il était nombreux. Alors, un juré officieux crut devoir rappeler au président qu'il oubliait

d'interroger la veuve Capet au sujet de la dénonciation faite par son fils, et rapportée par le trop fameux *père Duchêne*. Dumas put, sans frémir, répéter cette insigne calomnie en osant adresser la parole à la reine. Cette princesse pâlit d'indignation, rompit le silence, et se retournant vers les spectateurs, elle fit un appel au cœur des mères sensibles.... Un mouvement général d'admiration eut lieu parmi les assistans. Un second mouvement semblable au premier eût sauvé l'illustre veuve; mais on s'empressa de détourner l'attention du public (en menaçant de faire juger sur-le-champ et sans désemparer quiconque essayerait d'influencer le tribunal, soit par gestes ou par paroles).... Alors on rappela successivement les divers témoins. La déposition de M. le comte d'Estaing avait eu l'air d'affecter singulièrement la victime. « Je ne connais aucun des faits contenus dans l'acte d'accusation, avait dit l'ex-commandant de la garde nationale de Versailles. Quant à ce qui me regarde personnellement, j'ai beaucoup à me plaindre de l'accusée. » L'auguste prisonnière le considéra, et le sourire du mépris erra sur ses lèvres. La déclaration simple et touchante d'une jeune ouvrière employée aux atours, intéressa vivement l'auditoire. Elle était tremblante et craignait de faire des aveux qui pussent nuire à sa maîtresse. En la contemplant sur le banc des accusés, elle fondit en larmes, et tint une conduite bien plus noble que celle de plusieurs seigneurs appelés pour figurer dans ce procès mémorable. Par un rafinement de la plus insigne barbarie, l'accusateur public Fouquier-Tainville affecta de demander à la reine « si elle avait besoin de quelque chose.» Marie-Antoinette lui répondit avec assurance : « Je n'ai besoin de rien. » La première séance du tribunal révolutionnaire séant dans la grande chambre (aujourd'hui la

cour de Cassation) fut suspendue à deux heures de relevée. (Elle avait commencé à dix heures du matin.) La femme forte et doublement courageuse se leva du fauteuil mortuaire, et descendit les fatals gradins. Deux officiers de gendarmerie appostés là lui présentèrent le bras, affectant de vouloir la soutenir. Sur un signe impératif de la princesse, ils se retirèrent en arrière en lui livrant le passage. La royale victime franchit l'espace qui la séparait du public avec ce courage et cette fermeté qui n'appartiennent qu'aux grandes ames. Mais ce qui peint bien les hommes de cette époque, c'est que ce tribunal de sang, dont les portes restaient closes dans l'intervalle qui s'écoulait entre chaque reprise de séance, demeura constamment ouvert jusqu'à la fin des débats, et que le public du matin fut constamment celui du soir, même celui du lendemain. Une foule immense ne cessa de garnir toutes les avenues du palais de Justice; chacun eût voulu jeter un regard de curiosité ou d'admiration, même de pitié sur une princesse condamnée à périr. L'inique jugement fut rendu. Marie-Antoinette l'entendit; elle conserva la plus grande impassibilité. Reconduite aussitôt dans cette prison, l'infortunée commença à s'attendrir sur son sort (1). Elle versa quelques larmes, non celles du

(1) A la première séance du tribunal révolutionnaire, la reine répondit avec calme et dignité aux interpellations qui lui furent faites, concernant madame de la Motte : « *Je ne connais pas cette femme.* » Un homme, vêtu en carmagnole avec un sale bonnet, s'écria : « Antoinette en impose, les Valois sont les alliés des Bourbons. La couronne leur fut escroquée.... » On eut peine à lui faire comprendre que le dernier de la branche mâle, Henri III étant mort sans enfans, la couronne passait de droit sur la tête d'Henri IV.... Au moment où le silence allait se rétablir, on cria : « Le feu est à la conciergerie. On veut sauver la veuve Capet. » Grande rumeur dans la salle des pas per-

désespoir, mais celles d'un touchant souvenir. En vain, elle implora de ses juges la faveur de voir son fils et sa fille. Cette grâce lui fut impitoyablement refusée! Alors elle se jeta un moment sur sa couche de douleur; le froid la saisit vivement. On vit une reine de France s'envelopper les pieds dans une mauvaise couverture de prison. Ses efforts furent vains, ils restèrent glacés. On entendit la veuve de Louis XVI adresser ses vœux au Très-Haut, en s'élançant déjà par la pensée vers l'éternité bienheureuse. A six heures et demie du matin de ce triste jour, un prêtre catholique, mais *assermenté*, se présenta à la conciergerie, car aucun ministre réfractaire aux lois d'alors, *n'avait osé ou pu y pénétrer*. Il demanda avec instance (en montrant l'ordre dont il était porteur) à pouvoir être admis sur-le-champ auprès de la condamnée. On n'osait prévenir la reine sur cette fatale visite, et d'autant plus qu'elle avait sollicité de la pitié des gendarmes qui la gardaient, quelques instans de silence pour se recueillir en elle-même. (Elle avait préparé, depuis plusieurs jours, un déshabillé de piqué blanc qu'elle avait réservé pour l'instant de son dernier sacrifice. Elle s'en revêtit.)

Bientôt apparut à ses regards l'envoyé de Dumas, de Fouquier-Tainville. La victime, au moment d'être offerte en holocauste, consentit à recevoir les pieuses consolations de la religion. Elles lui furent offertes par cet ecclésiastique; mais elle refusa constamment de recevoir l'absolution de

---

dus. La garde fut changée et quadruplée.... Les juges tremblèrent sur leurs siéges; ils craignirent un mouvement, redoutant le retour du peuple à la saine raison. Malheureusement la stupeur paralysa les meilleures intentions. Les spectateurs qui s'étaient écartés un moment, rentrèrent en foule, et la séance suspendue fut aussitôt reprise..... le crime triompha!

sa main. Il eût été impossible à moins d'un miracle surnaturel, *que, ni avant ni après son procès, la reine pût être administrée.* La malheureuse princesse était trop étroitement, trop sévèrement gardée pour qu'ame vivante pût pénétrer dans son cachot. (La femme Arel qui la servait fut remplacée par Barassin. Jugez quelle compagnie!) Marie-Antoinette vit arriver l'heure suprême sans témoigner la moindre émotion. Elle eût voulu se couper les cheveux elle-même. Cette dernière faveur lui fut inhumainement refusée. (On se partagea cette riche dépouille; mais l'exécuteur en eut la meilleure part.) Quand la malheureuse reine de France présenta ses mains au bourreau; cet homme parut ému et les lui lia en tremblant. Tous les détenus qui se trouvaient au greffe ou dans le cabinet noir, fondaient en larmes. Barassin lui-même, ce voleur de grands chemins, paraissait attendri....

La veuve de Louis XVI marcha au supplice d'un air de grandeur, et qui ne démentait point son noble caractère. Le prêtre assermenté (et qui ne l'avait pas quittée d'un seul instant) se plaça auprès d'elle dans le fatal tombereau. De tant de grandeur, de tant de magnificence, rien ne lui restait.... Aucun ami n'était là pour lui fermer les yeux et recueillir ses dernières pensées.... Les courtisans n'escortaient point son char mortuaire, la royale prisonnière, dans sa royale infortune, ne fut accompagnée que de son pauvre chien. Lui seul au monde ne la délaissa pas (1). »

(1) Ce chien, modèle de fidélité et de reconnaissance, ne cessa de garder sa maîtresse tant que dura sa captivité. Il restait constamment à la porte d'entrée de la conciergerie. Journellement chassé par les gardiens de cette maison d'arrêt, il venait se réfugier au corps-de-garde de la prison, les soldats lui donnaient un gîte et le restant de leur gamelle. Il accompagna l'infortunée Marie-Antoinette au supplice.

(*f*) Page 84.—M. Costar, poète aimable, mais un peu satirique, avait fait paraître une Épître injurieuse à la Majesté Royale; la reine s'y trouvait personnellement désignée. L'allusion était calomnieuse. L'épouse de Louis XVI n'en garda pas moins le silence. Ce libelle circula librement dans la capitale, et inonda les salons. M. Lenoir, sur le rapport de Goupil, inspecteur de la librairie, finit par connaître quel était l'auteur d'un ouvrage aussi piquant qu'il était scandaleux. Bientôt une lettre de cachet devint la récompense de l'homme du monde le plus spirituel et le plus insouciant. M. Costar fut donc renfermé à la Bastille, où il resta environ dix-huit mois. Vainement il sollicita, les premiers mois de sa captivité, la faveur insigne et surtout si recherchée par un homme de lettres, d'avoir à sa disposition une bibliothèque, du papier, des plumes et quelques crayons. Tout lui fut refusé, y compris un étui de mathé-

---

Ayant reconnu sa maîtresse, il ne cessa de japper. Lorsque la tête de la royale victime fut présentée à la multitude égarée, le pauvre chien poussa des hurlemens affreux. Chassé de l'enceinte, il revint à la conciergerie effrayer, par ses cris prolongés, ceux qui avaient coopéré à un aussi grand crime. Une marchande du Palais en eut pitié. Elle l'enfermait le jour dans une chambre où elle couchait sur le pont Saint-Michel. Mais l'intéressant animal ne put survivre à tant de douleur, il tomba un jour d'un troisième étage sur le pavé. Sans doute il avait cru reconnaître sa maîtresse, et le bon bichon, tout fracturé, mourut sur-le-champ de sa chute..... Ainsi fut abrégée la vie du modèle du plus constant des amis..... *Honte à l'humanité!* Ce récit attendrit Bonaparte. Des larmes humectèrent ses paupières. Il récompensa le guide, et dit en sortant à Duroc: « Ce lieu est le digne séjour des grands coupables; mais y renfermer une reine de France.... c'est le comble de la démence et de l'ineptie.... Si j'eusse été à Paris, elle eût été sauvée.... Haro sur ses juges, guerre à mort aux méchans.... » Il dit, et pendant quelques jours on remarqua qu'il fut peu accessible.

matiques; en cela il dut se trouver plus malheureux que l'avocat Linguet qui l'obtint. Un jour, raconte M. Costar, que je me promettais d'ensevelir dans un éternel oubli jusqu'au souvenir de ma si fatale et dernière production (malgré mon expérience, j'osais croire que mon excessive témérité pouvait être encore excusable aux yeux de l'illustre offensée, surtout si elle daignait considérer qu'un émule de Boileau, par ton, voire par goût, devait être satirique), pour passer mon tems en prison et charmer mon existence oisive, je m'avisai d'esquisser avec un charbon les traits de la plus jolie femme de Paris, madame De ***. Je composais maintes élégies et murmurais des vers en son honneur. Ainsi je me berçais de chimères, et j'osais me flatter d'une prochaine délivrance, surtout quand je voyais le sourire errer sur les lèvres de mon porte-clefs; alors j'étais aux anges et m'abusais sur ma véritable situation. Cet homme venait me visiter régulièrement trois fois le jour, en m'apportant ce qui me devenait nécessaire. Ma table était très-bien servie (1). Je ne me plaignais que de la rareté du bois. On m'accordait cependant la ration économique des six bûches. En cela, j'étais privilégié, car j'obtins aussi la promenade au bout de deux mois de séjour à la Bastille. Un invalide me conduisait alternativement dans la cour de l'Horloge, sur les tours, même dans le jardin du gouverneur. Parfois je me permettais de ques-

(1) Mieux que n'est celle des auteurs de nos jours. Confondus avec le rebut de la société, faisant route avec des galériens, les soutiens du parnasse français pourraient dire aujourd'hui à MM. les ministres: Nos seigneurs, rendez-nous la Bastille.... Mais épargnez du moins aux historiens du siècle, aux favoris de Melpomène, de Thalie, aux joyeux enfans de Momus, les horreurs des prisons de la Force, suivies des distractions des ateliers de Poissy....

tionner mon guide sur la qualité et le nombre des prisonniers relégués comme moi dans cette forteresse. Rien ne pouvait obliger un muet à rompre le silence. D'un autre côté, il m'était expressément défendu, par le gouverneur, de me retourner en marchant, et encore bien moins de porter mes yeux du côté des bâtimens. La consigne était alors devenue très-sévère (c'était vers l'époque du procès du fameux cardinal). Un jour que je me reposais sur un banc, sous les allées couvertes du jardin, je foulai à mes pieds un dé d'ivoire. En regardant son intérieur, j'aperçus un petit rouleau de papier. Dans la crainte de fixer l'attention de mon guide, je le renfermai dans mon sein. Rentré dans ma casemate, je m'empressai de déchiffrer ces mots : « *Une femme, impliquée dans un procès d'état, habite ce séjour. Sa chambre est au-dessus de la vôtre. Cette femme aurait besoin de pouvoir communiquer ses pensées....* » Ma tête s'exalte aussitôt. Mais comment pouvoir parvenir jusqu'à elle? Impossible! Les cheminées étaient fortifiées par un triple grillage. Un tambour séparait nos deux planchers. Mon esprit, naturellement actif et inventif, fut sur le point de se trouver en défaut. Très-heureusement pour nous, *celui des femmes ne peut se reposer....* Mon aimable voisine imagina donc de soulever un carreau, ayant la précaution de renfermer les décombres. Alors elle frappe à l'un des angles de ma chambre; j'entends distinctement ses petits coups rapprochés. Je réponds à son appel! Galant chevalier, je creusai aussitôt au même endroit avec la lame d'un couteau arrondi par le bout. Un rayon de lumière, de l'étage supérieur, vint bientôt m'éblouir.... Je m'écrie! une femme! une divinité! qui est-elle? Nommez-la moi? Pour unique réponse, je reçois un rouleau de papiers, contenant l'histoire de sa vie. A cette lecture, tous mes sens tressail-

lirent. Je m'arrête à la signature du manuscrit : « *Comtesse de la Motte, née de Valois.* » Très-certain que l'héroïne du collier de Boehmer devait être renfermée à la Bastille, je ne doutai plus que ma chère voisine ne fût cette même femme dont l'étrange renommée occupait alors et la cour et la ville. J'osai lui demander la vérité exacte sur le procès célèbre qui s'instruisait contre elle et le cardinal de Rohan, au parlement de Paris. Elle hésita long-tems à me répondre; à la fin elle crut devoir me dévoiler le secret d'où ressortait une intrigue doublement lâche et coupable. (Il s'agissait de perdre la reine, de contraindre Louis XVI à la répudier et à signer sa réclusion perpétuelle au Val-de-Grâce..... *Ensuite, on aurait facilement obtenu l'abdication du roi*). Insensiblement madame de la Motte prit du goût pour moi. Un ruban, messager fidèle, me faisait parvenir le billet du matin : bientôt j'y rattachais ma réponse, et chaque heure du jour sonnait pour les amans captifs..... Mais Mars ne pouvait visiter Vénus. Nos porte-clefs, gens intraitables, capables d'imiter Vulcain dans ses fureurs, auraient appelé à l'instant même sur nous toute la sévérité de M. notre gouverneur, qui lui-même aurait été forcé d'en faire un rapport au ministre. Madame la Motte sortait assez ordinairement avant moi pour aller à la promenade. Elle déposait un billet, ou des fleurs, ou des fruits, sous le banc où elle se reposait. Le cher prisonnier arrivait à son tour, il s'emparait furtivement de ces dons, et bénissait la providence de lui avoir ménagé, à la Bastille, une liaison à la vérité platonique, mais très-intéressante..... Tout en y réfléchissant je commençai à m'inquiéter. Madame de la Motte devait être autrement surveillée que moi. Le mystère dont elle s'enveloppait pour correspondre avec moi, pouvait finir par être dévoilé et provoquer une enquête

sérieuse.... D'un autre côté, cette dame n'était bien réellement qu'un instrument servile mis en œuvre pour accélérer la chute du trône du petit-fils de Louis XV, et amener probablement un changement dans l'ordre successif. Le cardinal de Rohan était complètement la dupe de madame de la Motte, elle le jouait tout aussi bien à la Bastille qu'elle avait fait dans les bosquets de Versailles..... Elle espérait faire retomber tout l'odieux de cette affaire, tant sur cette Éminence que sur Cagliostro, et se sauver elle-même du naufrage aux dépens de ces dupes!!!!! Il n'en fut point ainsi..... La demoiselle d'Oliva ayant fait des aveux.... j'aurais été moi-même enveloppé dans cette intrigue diabolique, si malheureusement j'eusse voulu servir les projets de ma chère voisine : « Je dois, madame, lui écrivais-je un jour, vous refuser le ministère de ma plume. Je suis prisonnier au nom, *mais peut-être suis-je persécuté à l'insu de la reine;* en galant homme, je ne dois ni ne veux servir les projets de ses ennemis, et encore moins aggraver mes torts envers elle, en écrivant des pamphlets pour la déshonorer. » M. Lenoir venait visiter les prisonniers très-régulièrement : il adressait quelques questions sur le régime intérieur, recevait les demandes, accueillait les plaintes et invitait à la *patienza.* Mais c'était le magistrat qui nous parlait ainsi et non le protecteur. Cependant sur mes observations que je me proposais de composer un ouvrage classique, il voulut bien autoriser M. de Launay à me délivrer du papier sans compte ; car auparavant le gouverneur en comptait exactement les feuilles..... Espérance ! divine espérance ! viens me rendre à mes amis, à ma tendre mère ! tel était le cri que je poussais au lever, au coucher du soleil. Au moment où mon porte-clefs faisait rouler pésamment, sur ses gonds, ma porte bardée de fer, la déesse amie

de la liberté était devenue sourde à mes cris..... Malheureusement j'habitais la Bastille, la terrible Bastille, où la justice arrive à pas lents : la faveur ne s'y montre que dans les jours d'éclat.... Ainsi je n'apercevais aucun terme à ma captivité..... Ma voisine subissait des interrogatoires fréquens, même elle fut confrontée plusieurs fois avec ses coaccusés. Elle m'instruisait minutieusement des petits détails. Je ne lui répondais plus que d'une manière vague, tant j'étais devenu raisonnable et sentencieux. Je continuais de fatiguer M. Lenoir (il m'avait permis de lui écrire une fois par mois.) Je le retrouvais toujours le même, c'est-à-dire bon, sensible et généreux pour moi ; mais l'époque où je devais recouvrer ma liberté me paraissait être ajournée indéfiniment. Le porte-clefs qui servait madame de la Motte, l'avait espionnée et avait fait à ses supérieurs un roman dangereux. M. de Launay me regardait comme un homme tranquille, résigné à son sort. Il parut doublement étonné! On fouilla dans mes papiers, on bouleversa mon lit, on cassa le pied de ma table pour atteindre à l'angle (autrement surnommé, par madame de la Motte, le cabinet de son oreille). Je reçus de M. Lenoir, qui se transporta sur-le-champ sur les lieux, la réprimande la plus sévère et la mieux méritée. Mes billets doux, ceux de ma voisine, furent mis sous le scellé. On eut beau les commenter sous tous les sens, rien ne blessait la Majesté Royale ; ils ne roulaient uniquement que sur nos réflexions, nos promesses, et sur les satiriques remarques que nous faisions dans le très-court espace que l'on nous accordait pour jouir des salutaires effets de la promenade.

L'ordre fut donné pour ma translation d'une tour à l'autre... . Mon porte-clefs fut changé. Ainsi se terminèrent mes amours avec une véritable descendante des Valois;

ainsi s'évanouirent les langoureux soupirs que je poussais pour elle. On m'avait mis à un rigoureux secret; plus de livres, d'encre, de papier; plus de promenade. Je me désolais, et me voyais déjà comme un autre Trenck, sacrifié à la colère d'un autre Frédéric. Je passai ainsi trois mois dans la plus cruelle des anxiétés, j'appelais la mort à grands cris. Une nuit, je songeai que la reine était entrée à la Bastille pour donner l'ordre à M. de Launay de rendre à la liberté les prisonniers d'état. Je n'étais point superstitieux, je finis par le devenir et par croire qu'à l'exemple de Socrate j'avais un bon génie, et que ce bon génie m'avait inspiré de recourir aux bontés de la reine pour faire cesser mes maux. Je saisis l'à-propos de la fête du 15 août. J'osai adresser à l'épouse de Louis XVI le bouquet d'un captif. Il m'avait fallu solliciter plusieurs fois la permission d'écrire à l'auguste princesse. Heureusement M. Lenoir vint à mon aide. Je lus mon Épître en sa présence. Je la recommandai à madame la duchesse de Polignac, et le magistrat voulut bien se charger de la lui faire parvenir sur-le-champ. Marie-Antoinette l'accueillit avec sa grâce accoutumée. Elle voulut bien oublier les écarts du poète pour protéger le prisonnier; elle fit plus, elle invita M. le lieutenant de police à se rendre à Versailles, pour recevoir l'assurance de M. de Breteuil que ma lettre de cachet venait d'être levée par l'ordre exprès de la reine.... M. Lenoir remplit sa mission avec le zèle et la bienveillance qui le caractérisaient. Il vint lui-même me faire ouvrir les portes de la Bastille, me plaça dans sa voiture, me conduisit à son hôtel. Là, il exigea que je prisse quelques heures de repos, et me fit prodiguer tous les soins.... Le soir même, il m'introduisit auprès de madame la duchesse de Polignac, et voulut bien, en mon nom, la remercier de sa généreuse

protection ! Cette dame m'assura « que l'auguste fille de Marie-Thérèse m'avait accordé, depuis long-tems, un généreux pardon ; et même qu'elle me priait d'accepter, comme souvenir de son bouquet, un portefeuille brodé de son auguste main. » (Ce portefeuille contenait 40,000 fr. en billets de la caisse d'escompte des comptes courans.) Madame la duchesse de Polignac s'était encore chargée de la part de Sa Majesté de m'assurer de sa protection spéciale.

Mon séjour prolongé à la Bastille avait fini par anéantir totalement mon commerce de librairie. Je n'avais plus rien que de faux amis et d'intraitables créanciers. Le don royal me mit à même de connaître les uns, de compter avec les autres, et de reprendre les affaires..... Madame de la Motte avait été condamnée à finir ses jours à l'hôpital. Au terme de sa première année de réclusion les portes de la Salpêtrière lui furent spontanément ouvertes. (Déjà la révolution fermentait.) Elle fut rejoindre son mari à Londres, et ce couple si digne d'être uni jura de nouveau haine éternelle à la reine ; ils publièrent contre l'infortunée princesse le pamphlet le plus obscène, le plus dégoûtant, le plus infâme qui eût encore paru.....

Ma compagne d'infortune n'avait point oublié son cher prisonnier, elle avait sûrement appris qu'il était libre, car elle lui écrivit de Londres, et lui offrit de se charger de faire imprimer clandestinement une seconde édition pour tenir lieu de celle que le fameux Goupil lui marchandait déjà. Sa lettre finissait ainsi : « Vous avez bien souffert par mon imprudence, mais non par mes révélations ; je fus saisie sur le fait, et n'eus pas la présence d'esprit de replacer le carreau à sa juste profondeur. Le porte-clefs le heurta et découvrit mon stratagème. De là, des persécutions commandées.... Quant aux diamans, formant la ri-

vière du collier, la Motte n'en a conservé qu'un très-petit nombre. Tout a été vendu. J'ai hérité de quelques chatons. Je vous en destine un si vous consentez à servir ma vengeance. Si Boehmer eût su se modérer, on lui aurait proposé quelques dédommagemens ; mais il a été mal conseillé. J'apprends que le cardinal est furieux d'avoir été ma dupe, d'avoir pu croire un moment que la d'Oliva fût la reine. Mais aussi pourquoi s'avisait-il de supposer la possibilité d'un rendez-vous nocturne? La reine est adorable: mais elle est souveraine! Il n'était que sujet.... Mon roman me fut tracé par..... Si Marie-Antoinette eût été répudiée, ses enfans en seraient devenus les victimes..... Mais aussi je devais toucher des millions. »

Je n'écoutai alors que mon zèle, j'avoue que j'ai contribué sciemment et de tout mon pouvoir, tant auprès de madame de la Motte, que de la cour, pour empêcher la circulation de cet infâme ouvrage, tiré à quinze cents exemplaires. Croirait-on que cet acte d'un pieux dévouement a ma souveraine me fut souvent reproché: qu'en 1793. l'infâme Fouquier-Tainville voulait me faire assigner comme témoin pour déposer dans l'injuste proces de la reine : que ce n'était que par ses ordres que j'avais concouru a faire opérer le brûlement d'une quantité prodigieuse de papiers sur l'état; la reine ignorait complétement cette négociation, le roi ayant voulu que l'existence du livre en question fût ignorée de son épouse. Mais, en 1790. une main criminelle osa en déposer un exemplaire sur la toilette de Marie-Antoinette. Elle en conçut un tel chagrin que sa santé en déclina visiblement. Personne au monde, dans ces tems de révolte et de crimes, n'osait l'approcher. La fille des empereurs se voyait seule au monde. « Qu'est-ce que ma grandeur, disait alors la princesse, *horriblement grande!*

Mes amis, ma famille, mes flatteurs, le repos, tout me fuit. Le peuple souverain abuse grandement de sa souveraineté. C'est au point que Louis XVI et moi ne serons bientôt plus que des ombres... » Elle dit encore : « L'Europe regardera avec étonnement et crainte ce malheureux royaume. Personne ne plaindra les Français, et pourtant la majeure partie de la nation est admirable par sa fidélité. Ce n'est que forcément, et, pour ainsi dire, le poignard dans les reins, que les agens du crime l'indisposent contre nous. » Tels étaient les discours familiers de celle que de grands coupables osèrent, dans leur délire, comparer à Messaline, etc. Je fus témoin des affreuses journées des 20 juin et 10 août 1792. Je m'unis aux bons citoyens pour haranguer la multitude égarée et exaltée. Je raisonnai avec Santerre; même je fis le coup de poing avec le ci-devant marquis de Saint-Huruge. Je terrassai la femme Thérouenne qui voulait forcer la consigne et pénétrer au château pour arracher le cœur à la reine. De concert avec Cavin de Saint-Laurent, garde du roi, nous repoussâmes hors des appartemens des Tuileries, l'homme à la grande barbe, monstre à face humaine, qui avait juré de poignarder les maîtres du château. Ce triste jour décida entièrement du sort du roi et de celui de la royauté. Toutes nos tentatives devinrent infructueuses au 10 août, et malgré le courageux dévouement d'une partie de la garde nationale parisienne, la cause de la cour fut perdue. Pétion s'était laissé gagner par le plus offrant et dernier enchérisseur. Mandat fut lâchement égorgé. (Ses ordres portaient qu'il devait repousser la force par la force.) Rœderer, procureur de la commune, eut beaucoup de peine à sauver l'illustre famille, si indignement outragée. L'heure de leur trépas retentissait déjà jusqu'au sein de cette insouciante assemblée.

Sur un décret de nos seigneurs les représentans du peuple, Louis et son épouse, sa sœur, ses enfans, tous furent emprisonnés à la tour du Temple, et mis sous la surveillance immédiate de la tyrannique et coupable Commune. Je m'étais ménagé, par l'entremise de Vergniaud, quelques intelligences auprès des augustes prisonniers; je fus assez heureux pour les servir et les assurer de mon pieux dévouement. Une fois, entr'autres, que je remettais un billet à Cléri pour le transmettre au roi, je fus remarqué par Michot (1).

---

(1) C'est un devoir imposé à tout historien de rétablir la réputation politique d'un homme, lorsqu'elle a été injustement attaquée.... Michot, sociétaire du Théâtre-Français, avait adopté, à l'exemple de tant d'autres, les grandes idées de liberté, d'égalité. Michot fut un républicain pur et de bonne foi, sans en avoir pourtant l'austérité. Néanmoins il en portait le costume. On le voyait fréquemment pérorer au sein de la société populaire; mais tout son jacobinisme se bornait là. Du reste, c'était bien le meilleur, le plus obligeant, le plus fidèle des amis, et surtout le plus joyeux. Je l'avais vu dans ses rôles; mais quelle énorme différence il existe entre l'acteur sur la scène et l'acteur dans un salon. A un banquet, chez mademoiselle Volnay, sociétaire du Théâtre-Français (peu avant la chute de l'empire), on me plaça à côté de Michot. C'était une bonne fortune; il racontait bien, et sa conversation me parut enchanteresse. A la fin du repas, une foule d'amateurs (convives) voulurent me consulter. Michot se plaça sur les rangs. J'avoue ici de bonne foi que je ne voyais en lui qu'un homme de 1793, que je le jugeais rigoureusement, et que j'étais bien résolue à ne lui rien céler sur l'avenir qui l'attendait....

D'abord je considérai mes soixante-dix-huit tableaux, et fixai avec une curieuse et scrupuleuse attention les linéamens de sa main gauche. J'aperçus dès-lors que ce même Michot avait un très-bon cœur, qu'il avait gémi sur de hautes infortunes, au point d'avoir offert au Richard français l'exemple de la fidélité d'un autre Blondel..... Imitant les chants du troubadour anglais, si lui, Michot, eût été secondé, il eût sauvé son maître.... « Comment avez-vous pu deviner cela, mada-

Je me crus perdu. Bientôt je fus dénoncé par Marat aux Jacobins, à ma section, par mon domestique. Le comité révolutionnaire se présenta pour me désarmer et m'arrê-

---

moiselle Le Normand, s'écrie l'acteur étonné, comment êtes-vous parvenue à m'arracher ce secret que j'avais juré d'ensevelir à jamais dans mon sein? » Ici le timbre de sa voix s'éteignit, ses traits s'altérèrent. Il poussait des soupirs prolongés, ses larmes coulèrent en abondance. On lui prodigua des secours, on eut beaucoup de peine à pouvoir le rappeler à lui-même. Mademoiselle Volnay ainsi que tous les spectateurs paraissaient attendris. Cette scène était vraiment déchirante. Après un moment de silence, Michot s'exprima ainsi : « J'ai aimé sincèrement la révolution, j'en ai caressé les idées ; encore aujourd'hui je déclare que tous les hommes naissent égaux devant la loi ; que nous, comédiens, ne devons point être repoussés du sein de l'Église catholique. Pour leur propre intérêt ainsi que pour le nôtre, les prêtres romains reviendront sur leur sévérité. » Tandis qu'il parlait, on recueillait avidement ses moindres paroles. On eût dit que ce bon acteur (excellent lecteur) récitait un rôle ou parcourait un livre. Il ajouta : « J'ai gardé Louis XVI au Temple. La vue de sa famille si tristement déchue du rang suprême, le regard expressif et bienveillant de l'infortuné monarque, tout me rappela que j'étais né Français, que j'étais digne de l'être ! Sans cet enragé de Mercereau, officier municipal, j'aurais pu sauver le roi, et même la surveille du triste jour où Louis XVI monta sur l'échafaud. J'avais converti Jaubert le Boiteux, et trompé la surveillance du concierge de la tour (le farouche Mattei). Sous les habits d'un cuisinier, moi, Michot, j'ai servi le dernier repas à l'auguste victime. Toulan et Lépitre attendaient un signal. Le commissaire Baudrais ressentait déjà les effets de la plus salutaire influence. Bon, Français, aimant mon pays, je voulais sauver mon roi ; mais la funeste influence d'une fatalité chimérique qui se rattachait aux Bourbons, fit trembler deux chefs de poste : celui de l'intérieur chancela au moment décisif, et la terrible porte (du bas de la tour), qui déjà s'entr'ouvrait pour sauver Louis et sa famille, se referma précipitamment sur les prisonniers, tournant lourdement sur ses gonds ..... Alors, plus de moyen de salut, je n'eus que le tems de fuir, et je me dis intérieurement : Il faut que toutes les furies aient été conjurées contre eux

ter.... Je trouvai un asile assuré chez une ancienne amie. (Je l'avais négligée, abandonnée ; au jour de l'infortune, je la retrouvai la même.) Un moment, je fus sur le point de vouloir émigrer. Madame de ***, devenue mon génie tutélaire, m'observa très-judicieusement « que le voyage de Coblentz ne pouvait être bon qu'aux grands seigneurs, même aux propriétaires embarrassés. Il importe peu à ces messieurs que la nation ou des créanciers avides les fassent exproprier. L'honneur est pour les premiers, et les autres cherchent à pallier l'éclat de leur mauvaise gestion. Mais vous, pauvre diable d'auteur, si joyeux troubadour, amant si léger, si peu discret (elle appuya malignement sur ce dernier mot), qu'iriez-vous faire dans cette galère?..... Vous, mon cher, qui ne possédez, pour seul et unique patrimoine, que votre plume, une véritable amie et un bonnet de nuit.... la piété filiale vous impose un devoir bien doux à remplir, c'est celui de rester auprès de votre respectable mère. Assez d'autres sans vous iront courir le monde, chercher des aventures.... Comme une portion du peuple souverain, vous devez rester à votre poste. Votre mission à vous, mon cher Costar, est d'égayer nos belles, non de les attrister. Cependant je confesse ici, de bonne foi, que j'aimerais mieux *vous voir un poignard dans le cœur*

---

pour attirer sur leur tête tant de calamités. Le parfait bonheur dont le vertueux monarque avait joui, les premières années de son règne, n'était qu'un rafinement de leur cruauté ; en effet, ce prince n'est entré dans les Champs-Élysées qu'afin de mieux sentir tous les tourmens de l'enfer. Louis XVI fut assez malheureux pour éprouver l'ingratitude de ses sujets, de ses obligés. Il mourut comme il avait vécu, en monarque bienfaisant, en homme vertueux et en héros chrétien. Plus tard on lui décernera la palme du martyre. »

(Note historique de l'éditeur.)

qu'un sceptre dans les mains.... N'êtes-vous pas un homme libre, absolument libre, s'occupant à peine du présent.... sans songer à l'avenir. D'ailleurs, depuis longues années, vous vous êtes pénétré de cette sentence de Juvénal et l'avez pratiquée (1).

Ventre nihil novi frugalius (2).

(*g*) Page 92. — L'explosion de la machine infernale contrista tous les esprits, et fit naître des doutes sur la stabilité du gouvernement consulaire. Au premier instant, Bonaparte parut convaincu que c'était une machination des Jacobins de Fouché (tels il les dénommait), que ces gens seuls étaient capables du fait de l'explosion. Dans sa colère, il ordonna le dénombrement *des frères et amis* pour les faire déporter en masse. « Les bonnets rouges, disait-il dans son indignation, méritent d'émigrer forcémnt à leur tour. Je les enverrai piocher du tabac aux colonies. » Par mon intercession, on en élimina un grand nombre, la plupart chefs de famille et artisans laborieux. Fouché me dit un soir : « Je tiens le fil de la conspiration, les royalistes de l'extérieur ont vomi sur nos côtes des bandes d'assassins;

---

(1) Madame de ***, dénoncée à son tour, fut incarcérée, elle ne dut son salut qu'à la glorieuse journée de thermidor. M. Costar, n'ayant pu trouver d'asile chez des amis, chez des proches (tant on redoutait l'influence sectionnaire) se réfugia dans une carrière abandonnée; le soir il en sortait furtivement pour se munir de pain. Une brave femme du voisinage lui fournissait du lait, et de fois à autre lui procurait quelques alimens plus solides; mais elle ignora toujours où il était caché.

(Note communiquée par M. Costar à l'éditeur de ces Mémoires en 1794.)

(2) Peu de chose suffit pour vivre.

je suis sur leurs traces, aucun ne m'échappera. Je fais aussi surveiller le grand faubourg. » Bonaparte entra chez moi à l'instant même où le ministre en sortait. Il dit avec humeur : « Ce sont vos émigrés, madame; eux seuls ont voulu m'offrir en holocauste à leur parti, la plupart d'entr'eux sont des Vendéens, je vais les chasser tous! — Entendons-nous bien, mon ami, je ne vous comprends pas. » Alors il me raconta, que les nommés Carbon et Saint-Réjant, venaient d'être arrêtés comme auteurs de la machine infernale; que Limoëlan était leur complice. Il ajouta : « Fouché avait raison, cette conspiration, tramée à l'extérieur et non à l'intérieur, est l'œuvre du royalisme.... Dans une maison religieuse on a saisi l'un de mes assassins. Une demoiselle de Cicé, sœur de deux archevêques, se trouver compromise dans une semblable affaire! » Alors j'élevai la voix et plaidai la cause de cette vertueuse fille, incapable de coopérer au mal, et dont la vie entière n'est consacrée qu'à des œuvres de bienfaisance. « Veux-tu m'accepter pour caution, lui dis-je avec chaleur? — Non, un mandat de dépôt me répond d'elle. Jusqu'à madame la duchesse de Damas, tranquille jusqu'ici; mais voulant figurer sur la scène politique, conspirant à son tour! — Quoi! la fille du comte de Langeron, l'auteur aimable des *Pensées Morales*, publiées en 1800. On t'abuse, je connais cette dame, c'est l'épouse de Charles de Damas, émigré. — Justement! elle vient d'être arrêtée. Malgré mes observations, Bonaparte n'en persista pas moins dans ses menaces de sévir en masse contre la caste privilégiée. Je recommandai puissamment à Fouché cette pauvre madame de Damas, et j'obtins, non sans peine, qu'elle serait conduite aux frontières pour aller rejoindre son mari en Allemagne. Mademoiselle de Cicé fut solennellement acquittée

de toute prévention. Bellart la défendit bien. Quant à la duchesse, elle reparut en France à l'époque de la restauration. Sans doute elle ignorait quelle fut la main puissante et généreuse qui la sauva des ennuis d'une longue détention en 1802; quoique à l'apogée de la fortune et des honneurs, cette femme noble et spirituelle n'aurait point négligé d'en témoigner sa satisfaction à l'épouse de Napoléon Bonaparte. « *Car la reconnaissance est un présent des dieux!* » Mais on jugea prudent de garder un rigoureux silence envers moi. Cependant je ne dirai point avec Térence :

« Benefacta male collocata, malefacta existimo (1). »

Au contraire, je répondrai avec Lucrèce :

« ..... Ætas commutat tempora rerum,
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore (2). »

(Note de Joséphine.)

(*h*) Page 112. — Joséphine allait souvent à Navarre. Elle y était encore au moment où les étrangers s'avancèrent sur Paris. Sa propriété de la Malmaison fut cependant respectée; les souverains alliés y envoyèrent même une garde d'honneur. Elle reçut une lettre de M. de Talleyrand, qui la prévenait que l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, désiraient l'entretenir. Elle reçut la visite de ces princes et souvent elle fut honorée de leur présence; elle leur donna même des fêtes à la Malmaison. Mais elle souffrait mentalement en pensant à la triste position où se trouvait son époux; elle n'avait point cessé de l'aimer, et le malheur qu'il éprouvait redoublait en quelque sorte son affection pour lui.

---

(1) Un bienfait mal placé est une mauvaise action.

(2) Le tems change le prix des choses, de manière que ce qui en avait beaucoup autrefois n'est plus estimé aujourd'hui.

Elle fut peut-être l'une des premières causes qui lui fit obtenir des conditions aussi favorables des souverains vainqueurs : elle plaida sa cause avec chaleur, elle y mit même une certaine dignité. « J'ai été son épouse, je me crois obligée, par devoir et par amitié, de solliciter encore pour lui. » Quand elle apprit qu'il partait pour l'île d'Elbe, elle s'écria : « Si Bonaparte est abandonné des êtres qui lui furent les plus chers, au moins je ne serai pas de leur bord... Je hais les ingrats, et je ne partagerai jamais leur terreur panique. J'irai le retrouver dans son île, et là, au milieu de quelques vrais amis, nous jouirons peut-être encore l'un et l'autre d'un dernier rayon de bonheur. »

(*i*) Page 128. — Lors du retour de Moscou, Bonaparte n'était plus abordable. Il se méfiait de lui-même. Une femme charmante qui l'occupait beaucoup, mademoiselle de *** devint l'objet de son aversion. On lui avait rapporté qu'elle avait fait acte d'apparition à la Malmaison, durant le cours de sa malheureuse campagne, c'en fut assez pour le mettre en courroux. Un jeune polonais, placé dans les pages en 1807, dont Joséphine connaissait la famille, était pour lui un objet constant de jalousie. En apprenant que Joséphine lui continuait ses bontés, il devint furieux, et la fit menacer à son tour par M. de B***, qui la surveillait, d'un exil très-prochain. La pauvre Impératrice, qui tenait singulièrement à rester en France, pria, supplia, elle obtint sa grâce, mais sous la condition formelle de cesser ses bienfaits envers le page, et de ne plus recevoir à l'avenir les confidences intimes des femmes qu'il honorerait de son *intime* et *rare* bienveillance! L'impératrice Marie-Louise ignorait complètement les distractions de son époux. Bonaparte la rendait très-heureuse, aux emportemens près. « *Mon*

ange est la seule digne de mes soins! » Cependant le volage Empereur les prodiguait à d'autres. Mademoiselle de *** s'était attachée sincèrement à Bonaparte. Modèle de la Vallière, elle aimait son amant et non son roi! Que lui importait qu'il fût décoré de la pourpre? Il était aimable, bon, sensible (quand il le voulait). Cette aimable personne devint mère d'un fils, mais l'enfant ne vint pas à son terme. Madame de *** gronda, dit-on, sa fille en 1814.... mais en 1811 elle l'avait approuvée....

(*k*) Page 129. — L'Impératrice se plaisait avec la jeunesse, et ne craignait pas ses plaisirs bruyans lorsque ceux qui l'entouraient paraissaient s'en amuser : aussi aimait-elle beaucoup à voir danser (car elle ne dansait *jamais*), surtout lorsque sa fille était du bal; il est vrai de dire qu'on pouvait difficilement danser mieux que madame Hortense : sa grâce, sa légèreté la rendaient un objet d'admiration, et sa mère ainsi que tous les spectateurs ne pouvaient se lasser de la regarder. Le bal, les petits jeux et les charades en action faisaient beaucoup rire Joséphine. Lorsqu'on était dans de petits voyages, les soirées se passaient ainsi. Un soir à Saint-Cloud (c'était peu de tems après le sacre), la nuit était noire, il prit fantaisie à Napoléon de jouer aux barres dans le parc; on lui observa qu'il ne faisait pas assez clair, et que l'on se casserait la tête contre les arbres; mais comme il le voulait, on fit allumer une vingtaine de flambeaux, portés par des valets de pied, pour éclairer la scène. On commença à courir; voilà que dans l'instant où l'on s'éloignait un peu, on se cassait le nez, bien que les porteurs de flambeaux courussent aussi pour éclairer les coureurs. L'Impératrice qui alors était très-svelte et très-élancée, courait très-bien, elle fit tant qu'elle attrapa l'Em-

pereur par son habit, en lui criant : « *Tu es prisonnier.* » Il fit un mouvement si violent qu'il s'échappa en disant : « Moi, prisonnier! jamais, de qui que ce soit! » Il ne savait pas lire dans l'avenir....

L'empereur Napoléon était dans l'usage de sortir pour aller faire des remarques dans la ville, soit sur les boulevarts, soit dans l'intérieur, seul avec le maréchal Duroc, vêtus l'un et l'autre d'une redingotte bleue, sans aucune espèce de décoration. Il était rare qu'il ne leur arrivât pas quelque aventure. Souvent Bonaparte donnait à peine à son grand maréchal le tems de s'habiller, et ce dernier n'avait pas même la précaution de mettre de l'argent sur lui, tant il était pressé; quant à Bonaparte il n'en portait jamais.

Un jour Napoléon et Duroc firent une grande tournée; l'Empereur ayant faim, entra dans un café au coin du boulevart, et demanda des côtelettes et une omelette, ses mets favoris. Quand ils eurent bien déjeûné, il fallut payer. Le grand maréchal fouille dans sa poche, s'aperçoit qu'il a oublié sa bourse; ils se regardent mutuellement et restent fort embarrassés. Le garçon s'apercevant de leur trouble, les assura que s'ils étaient sans argent, cela était égal, qu'ils payeraient en repassant; la maîtresse du café murmure, prend de l'humeur, et reproche à son garçon sa trop grande facilité pour faire crédit à des gens qu'il ne connaissait pas : « Voilà encore, dit-elle, huit francs de perdus. — Non, madame, lui répondit le garçon, car je vais vous les payer; ces messieurs ont l'air honnête, et je suis sûr qu'ils me les rendront. » La maîtresse prit les huit francs, tout en murmurant contre ceux qui faisaient de la dépense avant de savoir s'ils avaient les moyens de payer; alors le maréchal tira sa montre et dit au garçon : « Mon ami, voilà ma

montre que je vous laisse pour gage de votre avance, et je vous remercie, pour moi et mon camarade, de la bonne opinion que vous avez de nous. » Le garçon ne voulut jamais prendre la montre, et voilà les deux débiteurs partis. Ils oublient ce léger repas, étant l'un et l'autre assez préoccupés, pour n'en pas conserver le souvenir. Pendant quelques jours, la maîtresse du café persiffle son garçon sur sa générosité dont il paraît si mal récompensé; enfin, le cinquième jour, l'Empereur se rappelle le déjeûner du boulevart, et la confiance du garçon limonadier. Il envoie aussitôt un valet de pied. Celui-ci, en arrivant au café, demande si ce n'est pas dans ce lieu que deux messieurs ont déjeûné pour huit francs que le garçon a avancés, et qu'il vient pour les lui rendre. On appelle le jeune homme : après s'être assuré que c'était bien lui, le valet de pied lui dit : « Voilà vingt-cinq napoléons que l'Empereur vous envoie, en vous remerciant d'avoir soldé la carte de son déjeûner et répondu pour lui. »

Un autre soir, sur le boulevart, l'Empereur s'arrêta devant un marchand de bronzes et de curiosités. Il demande le prix de deux vases magnifiques. La marchande lui dit que c'est mille écus. « C'est trop cher, dit l'Empereur, beaucoup trop cher. — Pardi oui, trop cher, ils valent bien davantage; mais il faut vivre, et le commerce va si mal; on ne fait pas d'affaires; tout le monde se plaint; personne n'est heureux; toujours la guerre! — Il paraît que vous n'aimez pas le gouvernement. Et votre mari, où est-il? — Ah! mon Dieu, il est allé toucher un peu d'argent. Quant au gouvernement il ne s'en mêle pas; il ne dit jamais rien; il est si bête, mon mari! » L'Empereur quitte la marchande, arrive à l'Élysée, envoie chercher le mari de cette marchande de vases. Lorsque le valet de pied lui

dit de le suivre, ce pauvre homme était plus mort que vif, et se douta que sa femme avait encore imprudemment jasé, malgré sa défense formelle. Enfin il parut tout tremblant devant l'Empereur. Napoléon lui dit : « Apportez-moi les deux vases que j'ai marchandés chez vous ce matin ; votre femme en a demandé mille écus, en disant que c'était trop bon marché ; je vous en donne quatre mille francs, et dites à votre femme, de ma part, qu'elle se mêle de son commerce et jamais d'affaires politiques, parce que cela ne la regarde pas. »

La cour allait ordinairement passer à Rambouillet le tems des fêtes du mois de septembre. Il était bien rare que Bonaparte fût à cette époque à Saint-Cloud. Cependant Joséphine fut forcée une fois d'y rester durant l'une de ces fêtes, parce qu'elle était malade et hors d'état de quitter son appartement. L'Empereur se promenait en calèche avec ses sœurs les après-dînées, et le soir seul avec son grand maréchal ; il allait, vers onze heures, faire un tour dans la grande allée, parcourir les boutiques qui y sont étalées. Il y avait alors une baraque de bois dans laquelle on voyait toute la famille impériale en figures de cire, assise autour d'une table, et on qualifiait cela de banquet. Rien n'était si mal fait que ces figures et si peu ressemblant, en un mot c'était pitoyable ; mais l'aboyeur, à la porte, faisait en se démantibulant la mâchoire de toutes ses forces, un éloge grotesquement pompeux de la beauté des figures. Bonaparte, par curiosité, entra dans la cahute. Ses premiers mots furent : « Qu'est-ce que c'est que ça? — Monsieur, dit le maître, c'est le superbe banquet impérial ; voici S. M. l'Empereur, voici S. M. l'Impératrice, voici, etc., etc., etc. » Il promenait sa baguette sur tous ces personnages, et Napoléon de dire : « Est-ce que cela res-

semble à l'Empereur, cette figure que vous montrez? — Monsieur, c'est comme si vous le voyiez. — Ah! qu'il est laid! — Non, monsieur, il a un beau profil et de beaux traits, tout le monde le sait; et examinez bien cette tête, elle est parlante. — Mais l'Impératrice est horrible, elle est bossue! — Ah! pour celle-là, non, c'est la femme la mieux tournée de toute la France. — En ce cas on ne s'en douterait guère en la voyant ici. » Il s'en alla ensuite, et fut reconnu, parce que le maréchal, n'ayant pas de monnaie, donna une pièce de vingt francs. L'Empereur revint chez Joséphine, et lui raconta ce qu'il venait de voir; il paraissait très-fâché de ce qu'on les montrait l'un et l'autre aussi peu ressemblans et aussi défigurés, ce qui fit beaucoup rire l'Impératrice qui regrettait bien de ne pouvoir pas aller, comme l'Empereur, voir sa caricature.

(*l*) Page 131. — En Italie, le prince Eugène n'était que le premier soldat d'une ligne de défense. Murat, plus téméraire que lui, avait levé l'étendard contre Napoléon, lui ravissait ses officiers par la séduction de l'enthousiasme; mais la plupart furent bientôt dispersés par l'armée autrichienne. Pendant que le fils de Joséphine soutenait avec courage d'horribles revers, Napoléon recevait le Bulletin de sa mort. On se demandait avec curiosité dans les salons, où toutes les petites intrigues se développaient à la fois, comment l'Impératrice détrônée accueillerait la fatale nouvelle (on la savait controuvée à Paris). La grande duchesse de Navarre (car déjà on la nommait ainsi) sentit son cœur défaillir en apprenant un aussi grand malheur, mais tout à coup une étincelle de vérité luit à ses yeux. « C'est la tactique de l'esprit de parti, dit-elle, qui agit ainsi. La noble conduite d'Eugène devrait désarmer les

vie la plus acharnée contre lui. On l'a toujours vu fidèle à sa nouvelle patrie. Eugène a des droits incontestables à l'estime, à la confiance des Italiens. Le fils adoptif de Napoléon joint à des connaissances militaires un amour éclairé de la vérité et de la liberté, et les sentimens qui caractérisent un grand capitaine sur le point de devenir citoyen. Non, Eugène existe pour sa mère, mais non pour les traîtres qui, depuis si long-tems, l'environnent. De ce nombre est Melz***, etc.... tous aux gages de l'Autriche... sacrifiant leur pays pour conserver leur existence politique. Le vice-roi méritera des regrets; sa sagesse, sa modération, sa justice, l'amour qu'il portait surtout aux Milanais; tout assure à jamais que son nom y sera vénéré.... et que déjà peut-être on lui élève un monument durable dans les cœurs.... Mais.... « *Les raisons d'état règlent toujours leur choix.* »

(Note de Joséphine.)

(*m*) Page 132. — C'est le chef-d'œuvre politique de Joséphine d'avoir su ménager adroitement ce général, né de parens originaires d'Irlande. A l'époque du consulat, il n'était rien moins que partisan de Bonaparte, et même il s'expliquait librement sur ce sujet. Cependant il venait à la Malmaison, où l'épouse du Consul l'accueillait avec grâce et distinction. Dès-lors il goûta d'autant plus Joséphine qu'elle témoignait une grande bienveillance à sa fille, qu'elle faisait venir de la pension où elle était élevée, pour passer quelques instans auprès d'elle. Ces aimables attentions flattaient infiniment le général, et le culte de la reconnaissance était sacré pour lui. Napoléon, devenu empereur, lui était cependant contraire et très-souvent ne lui accordait qu'une médiocre confiance. Il s'en plaignait à Joséphine, et plus d'une fois

il laissa éclater son dépit devant elle. En femme adroite elle le rassurait sur les intentions de son époux, et lui laissait entrevoir que l'Empereur convenait très-souvent que Clarke lui était très-nécessaire (surtout dans ses campagnes). « Mais, ajoutait-elle, du caractère dont il est, c'en est assez pour qu'il dissimule, et se garde surtout de vous le laisser entrevoir. Général, si vous étiez un homme ordinaire, Bonaparte vous mépriserait; c'est ici l'effet contraire, vous semblez lui inspirer une sorte de crainte; il est si méfiant sur le chapitre de certains généraux (1)! Quant à moi, je cherche à le rassurer sur le compte de ces messieurs. Je lui donne, en quelque sorte, la garantie inviolable de ma parole. « Tout le monde vous aime, lui dis-je continuellement; voyez Bessières, Caulincourt, Duroc, Excellemans, Kellermann, Lannes, Macdonald, Oudinot, Rapp, Savary, etc. Leurs services et leur fidélité à garder leurs sermens vous convaincront encore plus que toutes mes raisons. » Ainsi, continuait Joséphine d'une manière et d'un son de voix auquel se joignait le sourire le plus agréable, vous ne voudriez jamais, M. le comte, et j'en suis très-certaine, vous ne voudriez pas, dis-je, m'exposer aux reproches de mon époux, ayant tout fait pour vous mériter son suffrage. Vos

(1) De ce nombre était le prince de Ponte-Corvo. Bernadotte, en racontant à Napoléon comment son élection venait d'avoir lieu en Suède, le regardait avec ces yeux noirs et perçans qui donnent à sa physionomie quelque chose de très-singulier. Enfin, après un entretien d'une heure, Napoléon lui dit tout à coup : « Hé bien, que la destinée s'accomplisse! pour vous voir monter sur le trône, je donnerais volontiers trois millions. Que la destinée s'accomplisse! » redit encore Napoléon à Bernadotte, qui se fit répéter ces paroles. Bientôt cet illustre général, qui portait réellement ombrage au maître souverain, partit pour régner en Suède.

sentimens de loyauté me sont connus, et l'amitié que vous avez pour moi me sera toujours un titre pour réclamer auprès de vous de ne cesser, dans tous les tems, dans tous les lieux, de veiller aux intérêts de l'Empereur. Je vous impose un devoir qui, je n'en puis douter, sera ratifié chaque jour par votre belle et généreuse conduite dans le ministère qui vous est confié, où vous pouvez faire tant de bien et réparer encore de plus grands maux..... » Tels étaient les entretiens secrets de Joséphine avec les ministres et les officiers les plus distingués de son époux. Elle lui créa en tout tems des amis, et, dans ses dernières années, la Malmaison était devenue un lieu de rendez-vous où se rassemblaient les plus zélés partisans de Napoléon. Elle les entretenait dans leurs dispositions, et ranimait le zèle de ceux qui semblaient désespérer de sa cause.

(Mme de la Rochef***.)

(*n*) Page 137. — S'il est quelque chose d'étonnant en politique, c'est que la Pologne se soit maintenue avec un roi électif durant tant de siècles. L'insuffisance du système féodal lui a attiré ses malheurs. Ce système n'a jamais convenu qu'à l'enfance des sociétés naissantes; toujours il produit l'anarchie comme conséquence et le démembrement comme dernier résultat.

La Pologne, pour compléter ce principe des lois anciennes, voulait encore la proscription des lois nouvelles, tendante à corriger les autres. Son *liberum veto*, cette unanimité de voix consacrée par les diètes pour faire gouverner un grand état par la multitude, devaient également, sans autre cause, amener un jour la révolte, et la placer sous un nom quelconque, entre l'anarchie et la guerre civile; car il était impossible d'amonceler, dans un seul gouver-

nement, plus de principes tyranniques, et d'ouvrir un champ plus vaste aux absurdités.

Montesquieu l'a dit : « Il est des états qui gagnent à être conquis; ceux-là ordinairement ne sont plus dans la force de leur institution; la corruption s'y est introduite; les lois ont cessé d'y être exécutées; le gouvernement y est devenu oppresseur. Il est parvenu au point où il ne peut plus se réformer lui-même. Qui peut douter qu'un état pareil ne tire pas quelques avantages de la conquête même, si elle n'était pas destructive!..... Elle peut détruire des préjugés nuisibles, et mettre, si j'ose parler ainsi, une nation sous un meilleur génie (1). »

D'après ce grand homme, il est permis de demander si le partage même de ces états, quelque ombrage politique qu'il ait élevé dans les esprits, n'était pas l'unique remède à tant de maux! le tems le décidera.

S. M. l'empereur de Russie a rendu aux Polonais leur indépendance comme nation; il a fait plus, il leur a donné son illustre frère, le grand duc Constantin, pour les gouverner. Un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, où les provinces soumises à la loi du partage, pourront reconnaître leurs drapeaux, et marcher simultanément sous les bannières de la mère-patrie, ayant à leur tête, pour les commander, le petit-fils des Czars.

(o) Page 142. — Le général Barclay de Tolly, prévoyant qu'on allait tenter l'assaut de la ville de Smolensk, quoique

(1) Un bon génie veille sur les Polonais; ce royaume a déjà reconquis une partie de son antique splendeur. Kokiusko, et vous, brave et malheureux Poniatowski, que n'êtes-vous les témoins des nouvelles destinées d'un peuple si fier de ses prérogatives? Vous pourriez espérer de vous illustrer encore....

la brèche ne fût pas encore praticable, fit renforcer la garnison par deux nouvelles divisions et deux régimens d'infanterie de la garde. Le combat dura jusqu'à la fin du jour. Bientôt après, on aperçut des colonnes de fumée et des torrens de flammes, qui, dans un instant, se communiquèrent aux principaux quartiers de Smolensk, et au milieu d'une belle nuit d'été, offrirent à nos regards le spectacle que donne aux habitans de Naples une éruption du Vésuve.

« Jamais on ne pourra se retracer l'horrible dévastation que présentait l'intérieur de cette ville. Que l'on se figure les maisons incendiées, toutes les rues, toutes les places encombrées de Russes morts ou expirans, tandis que des familles désolées bravaient tous les dangers pour arracher les débris de leur fortune à la fureur des flammes qui éclairaient au loin cet affreux tableau.

» Le lendemain nous entrâmes à Smolensk par le faubourg qui longe la rivière; nous ne marchions que sur des ruines ou des cadavres; les palais encore brûlans n'offraient plus que des murs lézardés par les flammes, et sous leurs décombres, les squelettes noircis des habitans que le feu avait consumés. Le peu de maisons qui restaient se trouvaient envahies par les soldats, et sur la porte était le propriétaire sans asile, qui, avec une partie des siens, pleurait la mort de ses enfans et la perte du fruit de sa longue et pénible industrie. Les églises seules offraient quelques consolations aux malheureux qui n'avaient point d'abri. La cathédrale, célèbre en Europe, et très-vénérée par les Russes, devint le refuge des infortunés échappés à l'incendie. Dans cette église, et tout près des autels, étaient des familles entières, couchées sur des haillons; d'un côté on voyait un vieillard expirant porter ses derniers regards vers le saint qu'il invoqua toute sa vie; de l'autre de pauvres

innocens au berceau à qui une mère, flétrie par l'adversité, donnait à téter en les arrosant de ses larmes.

» Au milieu de cette désolation, le passage de l'armée dans l'intérieur de la ville offrait un contraste frappant : d'un côté était l'affliction des vaincus, de l'autre l'orgueil que donne la victoire ; les uns avaient tout perdu, les autres riches des dépouilles, et n'ayant jamais connu les défaites, marchaient fièrement au son d'une musique guerrière, frappant à la fois de crainte et d'admiration les restes malheureux d'une population soumise. »

(Campagnes de Russie.)

(*p*) Page 149. — Mallet, général suspect à l'Empereur, enfermé dans une maison de santé, sous prétexte de *folie*, conçut, en 1812, le projet d'une révolution, et osa tenter de l'exécuter, sans plan arrêté, sans complices et sans argent. S'étant échappé de la maison où il était détenu, et, s'étant muni de prétendus décrets du sénat qui annonçaient la mort de l'Empereur, et nommaient le général Mallet commandant militaire de Paris, il se rend seul, au milieu de la nuit, à une caserne, y lit le soi-disant décret dont il était porteur, et se fait suivre par un régiment qui s'y trouvait. De là il se rend à la prison de la Force, et, en vertu du grade dont il s'était revêtu lui-même, il fait mettre en liberté un officier-général nommé Lahorie, sur lequel il croyait pouvoir compter. Celui-ci, avec un détachement du même régiment, se rend à l'hôtel du ministre de la police, lui apprend la mort de Napoléon, lui dit qu'il est chargé par le sénat de s'assurer de sa personne ; et le duc de Rovigo, étourdi de ces deux nouvelles, se laissa prendre comme un mouton. Avant sept heures du matin, il se trouvait sous les verroux, dans la même prison dont Lahorie

était sorti quelques heures auparavant, et il eut bientôt pour compagnon le préfet de police, qui s'était laissé arrêter avec la même facilité.

Pendant ce tems, Mallet s'était rendu à l'état-major-général de la place, pour arrêter pareillement le général Hullin. Celui-ci ne se montra pas aussi confiant que Savary; il demanda à voir le décret du sénat; et Mallet, feignant de le chercher dans sa poche, en tira un pistolet, fit feu sur le général, et lui fracassa la mâchoire. En ce moment, l'adjudant-général Laborde, homme actif et intrépide, arrivait à l'état-major. Il apprit ce qui se passait, convainquit les officiers qui avaient suivi Mallet, qu'ils étaient le jouet d'un imposteur, et s'assura de sa personne. Il se rendit ensuite au ministère de la police; il y trouva Lahorie, qui, après avoir donné aux commis des ordres pour préparer une lettre circulaire, était en conférence sérieuse avec un tailleur à qui il commandait un habit. Après l'avoir fait arrêter, M. Laborde se rendit à la Force, et fit mettre en liberté le ministre de la police; enfin, s'étant porté au département, il y trouva un autre émissaire envoyé par Mallet, et le préfet, aussi crédule que le duc de Rovigo, s'occupant à faire préparer une salle où le gouvernement provisoire devait se réunir. Dans la matinée, à onze heures du matin, tout était rentré dans l'ordre.

Marie-Louise était à Saint-Cloud tandis que ce mouvement avait lieu à Paris. On doit dire, à son honneur, qu'elle montra en cette occasion du sang-froid et du courage; elle donna ordre au peu de troupes qui s'y trouvaient de se mettre sous les armes. Mais à peine avaient-elles eu le tems de l'exécuter, qu'elle apprit que les conspirateurs étaient arrêtés.

Voici ce qu'on lit dans un ouvrage imprimé en Angle-

terre (chez le libraire Colburn), sur la conduite que tint en cette circonstance le duc de F...

« ..... Ce ministre avait aussi tenu une conduite suspecte lors de la conspiration, ou, pour mieux dire, de l'entreprise mal concertée du général Mallet : il prétendit avoir donné des ordres pour le faire arrêter, être monté à cheval, et avoir parcouru les rues de Paris pour calmer les esprits et les détromper. Il est bien vrai qu'il fit tout cela, mais ce ne fut que lorsque Laborde eut arrêté Mallet, et fait sortir de la Force le duc de Rovigo. Jusque-là il était resté fort tranquille dans son hôtel, et semblait attendre l'événement pour se déclarer. »

La nouvelle de la mort prétendue de l'Empereur, et celle plus véritable de l'arrestation du ministre et du préfet de police, s'étaient répandues rapidement dans tout Paris, sans y produire aucun effet. On ne vit ni démonstration de joie, ni signes de chagrin; les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, si agités dans toutes les révolutions, restèrent dans une tranquillité parfaite. Le seul sentiment qui parut animer les Parisiens était celui qu'éprouvent les spectateurs d'une partie de dames, la curiosité de savoir comment cela finirait. Le lendemain on n'y pensait plus que pour lâcher quelques sarcasmes contre le ministre de la police, dont on disait, entr'autres choses, qu'il avait fait, en cette occasion, *un tour de force*.

(*q*) Page 155. — « Alors s'offrit à mes yeux le spectacle le plus lamentable que mon imagination ait jamais pu se figurer, même à la lecture du morceau le plus affligeant de toutes les histoires anciennes et modernes. Une grande partie de la population de Moscou, par la crainte que cause notre arrivée, était demeurée cachée dans l'intérieur des

maisons ; elle en sortit au moment que l'incendie eut pénétré dans ces asiles. Tous ces infortunés étaient tremblans, et n'osaient proférer la moindre imprécation, tant la frayeur rendait leur douleur muette ! En cherchant à fuir, ils emportaient avec eux leurs effets les plus précieux ; mais les ames sensibles, excitées par le seul sentiment de la nature, ne songeaient qu'à sauver leurs parens : d'un côté on voyait un fils emporter son père malade ; de l'autre, des femmes qui versaient des torrens de larmes sur de jeunes enfans qu'elles tenaient dans leurs bras ; elles étaient suivies par d'autres un peu plus grands, qui, pour ne pas se perdre, doublaient le pas en appelant leur mère. Les vieillards, encore plus accablés par la douleur que par les années, rarement pouvaient suivre leur famille, et beaucoup pleurant sur la ruine de leur patrie, se laissaient mourir, auprès de la maison qui les avait vus naître. Les rues, les places publiques, et surtout les églises, étaient remplies de ces malheureux, qui, couchés sur le reste de leur mobilier, gémissaient sans donner le moindre signe de désespoir ; on n'entendait aucun cri, aucune querelle : le vainqueur et le vaincu étaient frappés de stupeur ; l'un par l'excès de fortune, l'autre par l'excès de misère.

» L'embrasement poursuivant ses ravages eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés par l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de supports, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle ou en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissans d'or et d'argent. Les

hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'ame, et la glaçait d'effroi. Presque tous ces infortunés périrent, et l'on voyait le peu de vivans qui respiraient encore se traîner à moitié brûlés sur des cendres fumantes; d'autres, gémissant sous des monceaux de cadavres, les soulevaient avec peine pour chercher à revoir la lumière.

» Comment dépeindre le mouvement tumultueux qui s'éleva lorsque le pillage fut toléré dans toute l'étendue de cette ville immense? Les soldats, les vivandiers, les forçats et les prostituées, courant les rues, pénétraient dans les palais déserts, et en arrachaient tout ce qui pouvait flatter leur cupidité. Les uns se couvraient d'étoffes tissues d'or et de soie; d'autres mettaient sur leurs épaules, sans choix ni discernement, les fourrures les plus estimées; beaucoup se couvraient de pelisses de femmes et d'enfans; et les galériens même cachèrent leurs haillons sous des habits de cour. Le reste, allant en foule dans les caves, enfonçait les portes, et, après s'être enivré des vins les plus précieux, emportait d'un pas chancelant son immense butin.

» Cet affreux saccage ne se borna point aux seules maisons abandonnées; les malheurs de la ville et l'avidité de la populace les firent toutes confondre, et facilitèrent aux pillards des dévastations aussi grandes que celles de l'incendie. Tous ces asiles ne tardèrent pas à être violés par une soldatesque insolente. Ceux qui avaient chez eux des officiers, purent un instant concevoir la pensée d'échapper au malheur commun; mais le feu, s'avançant progressivement, détruisit bientôt toutes leurs espérances.

» Ce fut vers le soir que Napoléon, ne se croyant plus en sûreté dans une ville dont la ruine paraissait inévitable,

abandonna le Kremlin, et alla, avec sa suite, s'établir au château de Péterskoé. En le voyant passer, je ne pus regarder sans frémir le chef d'une expédition barbare, qui, pour se dérober aux justes cris de l'indignation publique, recherchait sur son passage les lieux les plus ténébreux. C'était en vain : de tous côtés les flammes semblaient le poursuivre, et, volant sur sa tête coupable, me rappelèrent les torches des Euménides poursuivant les criminels dévoués aux furies. »

(E. L. B.)

La conjuration de Mallet et de Lahorie atterra Napoléon; car, si jamais son autorité lui parut solidement établie, ce dut être à l'époque où il portait la terreur de ses armes jusqu'aux extrémités de l'Europe. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée que quelques citoyens obscurs eussent tenté de renverser celui qui faisait trembler les rois. Dans sa colère, il accusait les fonctionnaires et les magistrats d'avoir trahi ses intérêts, puisque pas un seul d'entre eux n'avait songé à faire exécuter les constitutions de l'empire, en appelant au trône l'enfant qui devait lui succéder. Cet oubli fut pour lui la preuve la plus irrécusable que, malgré tout ce qu'il avait fait de grand et de prodigieux, rien ne lui serait plus difficile que d'établir une nouvelle dynastie. Tourmenté par cette importune pensée, l'armée lui devint indifférente : dès lors, abandonnant tous ses plans de campagne, il ne s'occupa plus qu'à nous quitter (dit M. Eugène La Beaume) pour voler à Paris, afin de remédier à un événement qui semblait n'avoir été amené que pour lui faire sentir la fragilité d'un pouvoir colossal qu'il négligeait de consolider; parce qu'un système faux et humiliant pour notre siècle, lui fit toujours croire qu'il ne fallait que des batailles pour fonder un empire.

Napoléon, à son retour dans la capitale, fut accueilli par le sénat avec le même enthousiasme que s'il avait vaincu sur les bords de la Bérésina. Il demanda une levée extraordinaire de trois cent cinquante mille hommes; il l'obtint sans délai. Toutes les villes, à l'envi, se distinguèrent en lui offrant des cavaliers tout équipés. Napoléon fit entendre cette fois que c'était pour garantir le territoire français de toute invasion. A ce nom de patrie, tous les bons citoyens semblèrent se réveiller de l'espèce d'assoupissement où ils étaient plongés; chacun s'offrit pour la défendre. D'après le dire de gens expérimentés, il fallait, à cette époque, échelonner une triple barrière de baïonnettes; avant de la franchir, on aurait marché sur le corps du dernier soldat français. Honneur aux braves qui se sont vus sacrifier en Saxe, tandis qu'il était si facile de ne pas dépasser le Rhin, et de terrasser tant de nations réunies!

(*r*) Page 164. — Ce père de la politique, depuis 1789, a étudié le caractère de la plupart des hommes d'état. Il a su profiter adroitement de leur faiblesse pour affermir la domination naissante de Napoléon. Il a cherché, d'accord avec lui, à rétablir les anciennes coutumes et les cérémonies religieuses abolies par les démagogues de 1793 et 1794. Les Français, gouvernés par des lois plus justes, et libres dans l'exercice de leur culte, oublièrent qu'ils avaient un César. Cette nation naturellement docile, continue d'être soumise et fidèle dès qu'elle sert son Dieu suivant son *rit*. Le couronnement du nouvel Empereur fut réellement une conquête sur le parti républicain. Napoléon, grâce à son épée et à son *ministre*, parut vraiment grand dans les moyens qu'il prit pour la conserver. M. de Tall*** lui fit entrevoir qu'un conquérant peut envahir avec impunité un

royaume ; mais qu'il ne peut abattre un autel ou déplacer une Madone sans exciter un bouleversement général. Pour plaire à ses nouveaux sujets, l'Empereur affecta de rétablir les cérémonies religieuses avec la pompe et la décence qu'exige l'appareil touchant de nos mystères. L'arrivée du pape Pie VII en France était un coup d'état, le sacre de Napoléon en fut la quintessence. Le caractère qui lui fut imprimé était le triomphe de la politique pour affermir son pouvoir sur un peuple accoutumé à vénérer et à chérir ses rois. Bientôt, cet Hercule de cabinet, cet homme supérieur aux autres par ses connaissances et l'élévation de son génie, pénétra les desseins de la plupart des cours de l'Europe. Il en fit son profit; doué d'une rare sagacité, il distingue au tact le courtisan d'avec l'homme utile et laborieux. Il sut apprécier la plupart de nos *grands caméléons*. Il peut, disait Joséphine, s'il le veut, diriger à lui seul la boussole du monde. Tantôt il conseille d'emprunter l'organe de tels et tels ministres pour déclarer à leurs souverains qu'il faut accorder telles et telles concessions, et tantôt il les désavoue. Napoléon serait tombé six ans plus tôt, si cet habile *ministre* n'avait pas dirigé les roues de son char politique. L'abbé de Pradt ne peut être comparé au nouveau Richelieu, et pourtant Monseigneur l'archevêque de Malines en sait beaucoup. Il n'est encore qu'en *troisième* en comparaison de M. de Tall***. Des idées neuves, un travail facile (*sans correspondre jamais*, *car il n'écrit à personne*), le coup-d'œil juste, la grande habitude de juger les effets par la cause, une habileté sans exemple, la suite de divers portraits vus seulement de profil, beaucoup d'esprit, le ton et le moëlleux de la société ; aimant les femmes, les écoutant peu, et faisant cependant son profit de leurs idées heureuses, craignant d'être deviné, aimant à deviner les autres,

il a des ennemis, les craint très-peu; pour des amis, il sait les connaître, feint de vivre ignoré, ne s'en occupe que davantage. — Quand il en sera tems, il sera rappelé à un ministère qu'il saura bien remplir : il doit rendre encore plus d'un service à sa patrie, à ses amis.....

(Note de Joséphine.)

(*s*) Page 165. — Je ne suis plus pour la France (1), il ne reste de moi qu'un souvenir assez mêlé de louanges et de reproches. Si mes malheurs ont fait pousser des cris de joie, ils ont aussi fait couler bien des larmes. On est encore partagé sur ma mémoire; d'un côté on me plaint, de l'autre on m'insulte; quoiqu'il y ait beaucoup de gens qui se disent raisonnables et applaudissent hautement à ma chute (2), *il*

---

(1) *Derniers souvenirs de Napoléon Bonaparte*, écrits de sa main le 3 mars 1821 (pour compléter les *Mémoires historiques et secrets* de sa première épouse Joséphine Marie-Rose Tascher de la Pagerie). Don fait à l'éditeur par les ordres secrets de l'illustre exilé!

(2) Qui me rendra ces jours de paix et de bonheur
Où s'étendaient sur moi les ailes du Seigneur?
Ils ne sont plus ces tems si chers à ma mémoire,
Où ma tente éclatait des rayons de sa gloire;
Je pouvais me baigner dans des ruisseaux de lait,
Et pour moi du rocher l'huile à grands flots coulait.
Aux portes du palais où dominait mon siège,
J'étais la main qui donne et le bras qui protège;
Contre le crime heureux incessamment armé,
Je vengeais l'orphelin et le pauvre opprimé.
La justice.... elle était mon vêtement de fête,
Elle était le bandeau qui couronnait ma tête;
De mes prudens conseils guidant le malheureux,
J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

(Liv. de Job.)

y en a une foule d'autres qui savent avec précision ce qu'ils doivent penser d'un homme devenu trop fameux !

Personne ne sait, personne n'examine, si j'ai été sacrifié ou à l'utilité publique ou à des ressentimens particuliers, l'opinion la plus générale est qu'on a très-bien fait de m'exiler sur la pointe du rocher de Sainte-Hélène ; mais en consommant ma perte, m'a-t-on considéré comme coupable ou simplement comme dangereux ? Sont-ce des crimes commis par moi et par moi seul dont on a voulu me faire subir la peine, ou ne s'est-on proposé que de se rassurer contre la crainte que j'inspirais ? est-ce pour me punir d'avoir commis ou encouragé des attentats, ou justifié des inquiétudes ?

L'histoire est pleine du nom de ces conquérans qui ont adopté les mêmes principes, les mêmes armes, la même origine et à peu près les mêmes systèmes de gouvernement. La plupart de mes plus chers conseillers ont vu cependant sans en être atteints la foudre tomber sur leur maître ! Ils n'ont pas même rougi de laisser éclater leur joie de cet événement surnaturel. Qui sait même ? si ma cendre reposait au milieu d'eux, ne deviendrait-elle pas le jouet d'une multitude de mains qui cependant n'auraient pas le droit de lui faire cet affront ?

Est-ce par la différence de mon sort qu'il faut juger de mon mérite ? Doit-on croire que l'orage n'a épargné que les innocens et frappé le coupable ? L'indulgence et la rigueur sont-elles des preuves infaillibles qui opèrent sans retour l'absolution des vivans et la condamnation des morts ? C'est ce que je ne vois pas qu'on ait beaucoup approfondi, et ce qui méritait pourtant de l'être.

Je ne songe point ici à lancer une satire contre ceux qui ont préparé et effectué ma déchéance. Je ne veux pas

non plus répéter les clameurs que la haine et la jalousie ont multipliées contre un homme qui s'asseyait sur un trône *devenu vacant* à la suite d'une grande révolution. Il semble, aux yeux de bien des gens, que je n'ai pas suffisamment expié mes fautes par le sacrifice des droits que je m'arrogeais et dont je me suis privé en signant l'acte qui rappelait au trône de France les successeurs de Louis XVI. Je ne chercherai point à déshonorer ces vils courtisans qui, pendant le cours de mon règne, poussèrent l'adulation au point de me diviniser... Régicides de fait ou par leur tacite approbation, la plupart d'entre eux coopérèrent sciemment au douloureux sacrifice du 21 janvier 1793. Ils sanctionnerent, par leurs actes ou par leurs écrits, les crimes horribles commis dans ces tems d'anarchie. Ces valets *du* pouvoir dominant ont réitéré plusieurs fois le serment de se détacher à jamais et pour jamais de la cause des princes malheureux, et de proscrire tout ce qui leur appartient.

Je n'entreprends point mon éloge ; mais en pensant à ce que j'ai fait et à ce que je pouvais faire encore, je ne peux guère m'empêcher de me rappeler les autres conquérans dont la destinée fut plus paisible et plus heureuse que la mienne. Bien des gens prétendent qu'ils n'ont été moins nuisibles que parce qu'ils étaient moins parfaits. Je voudrais avant tout essayer de résoudre ce problème, plus interessant peut-être que singulier.... La chose est d'une démonstration facile, si l'on veut bien m'accorder quelques momens d'attention.

A cette époque imposante et désastreuse du 10 août 1792, j'ai compris comment les hommes les plus doux et les plus timides pouvaient devenir capables de former les résolutions les plus affreuses. Cela dépendait des circons-

tances où ils se trouvaient (1). La cour s'était vue dans l'urgente nécessité de pourvoir au plutôt à sa propre défense. Au milieu des délibérations populaires, Pétion, Marat (2), Santerre, s'avisèrent de déclarer, au nom de la

---

(1) Je n'aimais point l'esprit satirique de Beaumarchais. Un jour que je me promenais sur le boulevart Saint-Antoine, je fis remarquer à deux personnes qui m'accompagnaient, la maison de l'auteur du joyial Figaro; nous entrâmes dans le jardin, où l'on travaillait. Le propriétaire vint à notre rencontre. Après les saluts d'usage, l'un des nôtres, qui connaissait M. de Beaumarchais, lui dit : « Mon cher, avez-vous bien réfléchi en écrivant ces vers sur la porte extérieure de votre jardin :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Et moi je vous dis :

« Ces arbres seront arrachés
L'an dernier de vos libertés. »

Beaumarchais plaisanta à son tour M. de ***. « A Dieu ne plaise que je sois prophète, lui répond celui-ci, car j'ajouterais encore : « *Ton hôtel sera démoli et sur son sol passera la charrue.* » Cette bizarre prédiction me frappa singulièrement. Le tems l'a vérifiée.

(Souv. de Bonaparte.)

(2) Joséphine se plaisait à admirer le courageux dévouement de la célèbre Charlotte Corday. Elle en parlait publiquement aux Tuileries. Un jour qu'elle s'extasiait sur un si merveilleux courage (déjà j'avais froncé le sourcil, on s'apercevait facilement que mon opinion sur l'héroïne du Calvados, n'était pas celle que professait mon épouse); il se fit un moment de silence; alors je déclarai « que la meurtrière de Marat méritait la mort, par son attentat contre les lois. — Mais c'est l'un des plus beaux caractères dont l'histoire fasse mention : plus grande que Brutus, peut-être un jour lui érigera-t-on une statue! — Ce ne sera point sous mon règne, madame; d'ailleurs l'action de cette femme était-elle vraiment dirigée dans le sens de l'intérêt public. J'ai ouï dire qu'elle aimait le colonel du régiment du roi. (Il fut massacré à Caen au commencement de la révolution!) Cet acte sublime est

liberté, que la France était sur le point d'éprouver d'affreuses calamités capables de l'écraser à jamais, si l'assemblée législative se refusait à l'instant même de lancer le décret d'ostracisme, pour bannir du territoire français Louis et sa famille. Les patriotes sages et honnêtes, prévoyant les suites funestes qu'un tel abus de la liberté devait nécessairement produire, étaient d'avis qu'on n'y fît aucune attention; mais ce trait de délire parut si beau et si brillant aux yeux de la multitude, qu'elle marcha droit aux Tuileries, s'empara du palais des rois, en chassa impitoyablement les possesseurs actuels, et s'applaudit hautement d'avoir opéré ainsi le salut de l'état.

Le coup qui vint frapper le plus digne des souverains ensevelit la France sous un amas de ruines et de cadavres. Les provinces n'offraient plus que des champs de bataille. Des milliers de proscrits encombraient les routes, et les cris

---

peut-être un acte de désespoir de la perte d'un amant adoré. Je crois avoir rencontré juste. — Non, mon ami, j'ai demandé à un parent de M. de Belzunce s'il était vrai que Charlotte Corday fût éprise de son cousin. « Il ne la connaissait même pas » fut toute sa réponse. Eh! pourquoi ne pas laisser à un autre amour, celui de la patrie par exemple, l'honneur de ce crime généreux? » J'avoue que je témoignai à mon épouse ma satisfaction sur sa juste réplique; mais j'ajoutai: « Un assassin est un monstre; il se peut que Charlotte Corday ait été la victime d'un zèle trop exalté! En révolution on pèche souvent par les extrêmes! La plus juste célébrité que l'on puisse accorder à mademoiselle d'Armans, serait celle d'une vie sans tache et exempte du moindre reproche. De plus, je lui accorde volontiers un caractère romain. » L'assassin de Marat mourut en héros, et fit trembler ses juges. Charlotte Corday, en montant sur l'échafaud, put bien aussi se rappeler cette pensée de Térence : *Non fit sine periculo facinus magnum et memorabile* (*)

(*) On ne fait pas sans danger une action grande et mémorable.

plaintifs des infortunés retentissaient de toutes parts. La faiblesse et la timidité des maîtres avaient peut-être été la cause de l'audace et de l'entreprise des serviteurs (1). De la cupidité ou de l'insouciance des grands, est venu le mépris qu'on a eu pour leur autorité; ils eussent été obéis, s'ils eussent voulu régner.

Les Tartufes qui peuplent les palais avaient pris à tâche de miner le trône de France, méprisant les gens de bien parce qu'on n'a point la peine de les conserver ni la crainte de les perdre. (Un citoyen se glorifiait à Athènes d'avoir été accusé soixante-quinze fois, et d'avoir autant de fois corrompu ses juges.) De même, ces hypocrites *obscurantins*, par une ambition démesurée, et par une avidité insatiable, ont perdu l'état et entraîné la noblesse dans l'émigration. La justice et les récompenses n'ont presque jamais été connues du peuple. Les grands ont toujours impunément offensé les petits; les faibles ont toujours été la proie du plus fort. On a toujours marché sur ceux qui se sont humiliés.

---

(1) Le député Barnave avait mérité mon suffrage. Je plaignais le sort de cet ex-législateur. (Il s'était parfaitement conduit lors du retour du voyage de Varennes.) Avec de grands talens et de grandes qualités, il eût dû solliciter l'honneur de défendre Louis XVI, honneur dont son dévouement ne le rendait pas moins digne que son éloquence. Le monarque n'en aurait peut-être pas été moins sacrifié; mais Barnave eût soutenu avec dignité la cause de son royal client. Sa statue, faite par mon ordre et placée dans le grand escalier du sénat conservateur, pourrait recevoir un jour des Bourbons, *une triple apothéose!* Au lieu que si je descendais du trône aujourd'hui, qui répondrait du lendemain à tant de réputations? Un autre vandalisme viendrait peut-être détruire des chefs-d'œuvre élevés sur les autels de la reconnaissance et retracer à peine les hauts faits de mon règne. (Depuis la restauration, la statue du député Barnave a été retirée). (Souv. de Bonaparte.)

Déjà la gloire s'était réfugiée aux armées. La confusion et le tumulte causé par d'effroyables proscriptions, rendaient enfin la Convention suspecte (Cicéron ne la présidait pas). Il se formait sourdement de nouveaux partis qui, tous, quoique par des routes diférentes, ne cherchaient qu'à se supplanter les uns les autres et à s'emparer du pouvoir.

Les chefs de l'état de cette fatale époque n'avaient pour objet secret que l'établissement particulier de leur puissance, et la ruine de la liberté et des lois, et tandis que nos soldats portant l'honneur du nom français au-delà du Rhin, franchissaient les Alpes, les diverses factions s'entrechoquèrent. La république, abandonnée à ses seules forces, paraissait être au moment de succomber sous les coups des mécontens. Les tyrans préposés au gouvernement, nouveaux Critias, persécutèrent, massacrèrent un grand nombre de citoyens riches, et confisquèrent leurs biens (1).

Le Directoire vint enfin remplacer cette oligarchie, mais il ne put parvenir à cicatriser les plaies de l'état. Les héri-

(1) Robespierre écrivait souvent à l'évêque d'Arras, frère de l'archevêque de Tours. Cet évêque approuvait, dit-on, les excès de tout genre où se portait le comité de salut public. Il était le directeur des affaires des émigrés et faisait vendre le bien de ses opulentes brebis. A l'entendre « c'était pour les détacher des joies de ce monde qu'on les dépouillait ici-bas de leurs richesses temporelles. Elles goûteront en paix, disait-il, et par anticipation, les joies célestes. Du moment où elles deviendront pauvres de biens, on finira par les trouver pauvres d'esprit.... Dès-lors, elles seront placées les premières au banquet divin, et boiront le nectar préparé pour les seuls élus. » Ainsi raisonnait l'indigne prelat... Et telle était cette morale du jour, et tels étaient les apôtres qui s'arrogeaient le droit de la prêcher et de scandaliser ainsi le peuple français par ces tristes exemples! (Souv. de Bonap.)

tiers de la défunte Convention montrèrent d'abord une grande faiblesse, abolirent les impôts, et ne firent qu'aggraver les maux qui pesaient sur le peuple. Les cinq Sires, imitateurs des trente tyrans d'Athènes, voulaient propager la guerre européenne. Ils se couvraient du grand nom de la république *une et indivisible*, pour en imposer à leurs plus chauds et à leurs plus serviles partisans!....

En observant l'enthousiasme des uns, l'opposition bruyante des autres, je pensais aux souffrances de la patrie. La confusion qui existait entre les divers pouvoirs retombait sur la malheureuse France. Je réfléchissais aux moyens de la sauver. Vainqueur de l'Ausonie (les batailles de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli, où mon génie avait devancé l'expérience); vainqueur dans les climats de la Germanie, j'étais devenu, pour ainsi dire, l'unique palladium où devaient se rattacher les soutiens de la gloire..... L'autorité directoriale avait peu d'égard à mes brillans services; mais elle redoutait singulièrement le sauveur de Toulon (1), le libérateur de la belle Italie! Dans peu de jours, disais-je à mes soldats, nous rentrerons au sein de la patrie, pour y venger mes propres injures et celles qu'on fait à nos armées....

J'apparus dans Paris comme l'éclair précurseur de la foudre. J'exposai l'état véritable des choses. J'avais envoyé au Directoire les dépouilles de l'Italie; mais j'en voulais par

(1) Le général Cartaux était gouverné entièrement par sa femme. Celle-ci, au siège de Toulon, me remarqua; elle dit à son mari: « Laisse faire ce jeune homme, la gloire te restera. — Femme Cartaux, reprit le général avec feu, nous sommes donc des bêtes, nous! — Non, je ne te dis pas cela, mon ami.... mais.... tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que je te le dise. »

(Souv. de Bonaparte.)

moi-même connaître l'emploi et m'assurer
existait intacte. Je menaçai les dépositai
(Nos finances se trouvaient dans l'état le
Je soulevai contre moi ce Quintumvirat. R
membres influens, s'écria : « Qu'il était inut
sur mes observations, qu'elles renfermaien
tion de guerre à leur autorité. » Il termina s
un violent accès de colère. Je venais off
sion ; on m'invita à la signer..... J'hésite ! c
fléchi que la plupart des gouvernemens po
ingrats. Si j'obéis aujourd'hui, me disais-je,
poursuivra comme un ennemi de la republi
terai à mon poste. (Irrités de ma résistance
seur paraissait désigné.) Je feignis d'entr
vues.... mais je demeurai dès-lors convainc
militaire, respectée jusqu'alors, n'était plus
de pareilles violences n'étaient que le prél
trahisons, trahisons que je croyais prochain

C'en fut assez pour ne point caresser la
descente en Angleterre : un autre général
J'acceptai dès-lors le commandement d'u
soumettre l'Égypte. J'avais des connaissan
neuves, des pensées profondes, de la réflexi
une impartialité dont je donnais généralemen
Je possédais l'affection du peuple et celle d
victorieux.... Cependant l'incertitude de cet
posante entreprise se présenta naturellement
mais j'étais accoutumé à maîtriser la fortun
resignai... et m'écriai en posant le pied sur l
derobait à la fureur du Directoire, et m'enleva
à mon épouse, à mes amis, « *C'en est fait*,
jete! Emule de Léonidas, je vais à la renc

veaux ennemis. Si je tombe percé de coups au défilé des *Thermopyles égyptiennes*, ma fin sera glorieuse, elle aura quelque chose de sublime... » Non, la destinée veillait sur ma gloire! mais elle me réservait à bien d'autres périls!

On ne pourrait exprimer la crainte et la terreur du Directoire, en apprenant mes immenses succès sur les bords du Nil. A peine me fus-je trouvé à l'exemple de Saladin, sur cette terre foulée tour à tour par Moyse, par Sésostris, par cet homme doué d'une imagination ardente, d'un génie élevé, d'un esprit entreprenant, ce Mahomet, enfin; que je conçois le projet audacieux de créer un empire; non de fonder, mais de rétablir la religion du Christ dans toute sa pureté, m'en déclarant l'ardent protecteur.

Sur le point de devenir le maître du Caire, je m'élançai bientôt vers ces fameuses pyramides. Là, il fallut me disposer au combat : « Soldats, m'écriai-je en leur montrant les merveilles du monde, songez que du haut de ces monumens quarante siècles ont les yeux sur nous. » A ces mots dignes de frapper l'imagination des Français, toute l'armée se prépara, sans se dissimuler le danger de sa position, et cependant jamais triomphe ne devait coûter moins de sang. J'étais aux portes de cette ville que les Musulmans d'Égypte appellent la sainte, la grande, la magnifique, et le Directoire publiait ma défaite (1).

Quoique ce gouvernement mutiple parût instruit qu'un général d'armée doit plutôt regarder derrière lui que de-

(1) Les deux Beys, Ibrahim et Mourad jurèrent un moment mort à tous les Français qu'ils feraient prisonniers. L'épouse d'Ibrahim, issue du sang de Mahomet, en sauva un grand nombre, en les recevant dans son palais et leur prodiguant les soins les plus touchans. Elle admit même leurs femmes dans sa société et leur distribua des présens.

vant, il ne laissa pas que de convoiter la riche conquête enlevée aux Arabes, aux Mamelouckes par mes soldats. Les odalisques de Barras, etc., jetèrent les hauts cris quand elles apprirent que nous nous trouvions si embarrassés de châles de cachemires (1), qu'on s'en servait pour emballer les effets les plus communs..... Cent chariots conduisirent au Caire les dépouilles de la caravane....

Ce succès devait naturellement redoubler mon ardeur.... Une lettre de mon épouse m'annonça que le Directoire se trouvait assiégé et investi par ces chefs orgueilleux et confians dans leurs moyens, qui ne lui permettaient pas d'hésiter. En effet, convaincu de mon habileté, de mon courage, voyant que j'étais trop avancé pour pouvoir reculer, il craignit un moment que, rentrant en France, à *la tête* d'une armée victorieuse, je ne vinsse à tems pour lui fermer le chemin de la retraite. Déjà plusieurs fois, depuis sa création, cette autorité chancelante s'était renouvelée. Barras, le seul Barras, conduisait toutes les entreprises; il semblait qu'il se multipliât pour se trouver à la tête de toutes les attaques. Moreau, moins présomptueux, et devenu sage par de salutaires conseils, refusa de remplacer le gouvernement des Cinq.

La France au désespoir soupirait après un libérateur. La feinte ne pouvait rien ajouter à ma gloire. J'avais af-

---

1) Je critiquais la manie des châles, aimant à voir la taille des femmes, prétendant que c'étaient les bossues qui les avaient inventés. Ce défaut était celui qui me paraissait le plus désagréable! L'aspect de madame de la Rochefoucauld, faisant les honneurs du salon en l'absence de l'Impératrice, frappait mes regards d'une manière désagréable. Je n'aimais pas non plus les femmes sans rouge, leur pâleur me faisait de la peine; je les croyais toujours malades.

(Souv. de Bonaparte.)

faire à un ennemi que je devais surprendre, ma réputation et les nouveaux avantages obtenus en Égypte entretenaient au Directoire une division utile à mes desseins. La majorité de ses membres avait prononcé : « Qu'ils ne souffriraient jamais que le général Bonaparte mît le pied sur le sol de la république, ayant des intelligences criminelles avec ses plus mortels ennemis. » C'en était trop pour un homme dont la grandeur d'ame, digne d'un véritable Romain, protestait déjà qu'il n'entendrait jamais à aucun traité qui blesserait la gloire ou les intérêts de sa patrie (1), et qui ne voudrait pas même d'une victoire sur ses propres ennemis. Les dernières nouvelles, reçues de France, m'apprenaient que non-seulement le bruit de ma mort avait été répandu en Europe, mais que le Directoire avait osé dire dans une séance : « Qu'est-ce que ce Bonaparte ne prétendrait pas nous prescrire, s'il était parmi nous, puisque du royaume des Ptolémées, où il est relégué, il entreprend de donner des bornes à notre empire!.... »

Dans chaque ville, dans chaque bourgade, on rencontrait de ces assemblées tumultueuses où on n'approuvait que les conseils qu'on ne pouvait exécuter. Les membres

---

(1) Ce n'est point la bravoure, ce ne sont point les talens militaires du général de l'armée parisienne qui lui ont fait obtenir la liberté. Il ne la dut qu'à ma puissante recommandation. Convaincu de la maxime favorite du grand Frédéric, je me disais : « J'ai arraché des cachots d'Olmultz un Français. D'un seul mot, j'ai fait cesser son esclavage. » Ce n'était cependant que pour soutenir l'honneur d'une grande nation. Je n'aimais point l'homme. Ses opinions et les principes qu'il professait étaient capables, selon moi, de mettre un état en complète dissolution. Mais je me plais à le répéter, l'honneur militaire, l'honneur national s'y trouvaient personnellement intéressés....

(Souv. de Bonaparte.)

des deux assemblées n'étaient pas sans inquiétude. Chaque Français était en droit de leur faire des reproches ou de leur donner des avis. Le gouvernement directorial trouvait des oppositions de tous les côtés, et on remplissait son esprit de crainte et de soupçons. Le peuple même, dans cette agitation, ne voulait point obéir, et chacun se faisait l'arbitre de son devoir, sous prétexte de pourvoir à sa propre sûreté.

A peine le bruit de mon retour en France fut-il connu, que les républicains, comme pour me faire honneur, m'environnèrent de toutes parts. Ce n'étaient plus ces hommes qui préféraient la liberté à la vie; la plupart, amollis par les largesses des oligarques, accoutumés à vivre du prix de leurs suffrages qu'ils vendaient au plus offrant, crurent, en me flattant du vain titre de dictateur, avoir part à mes libéralités. Ils se méfiaient tous mutuellement les uns des autres, et ne se déclaraient qu'avec de grands ménagemens, ne connaissant point encore s'il leur faudrait dans la suite m'aimer ou me haïr.

Parvenu au consulat, je n'entrevis qu'un moyen de salut, c'était celui de déclarer ouvertement que la conservation du gouvernement républicain dépendait uniquement de l'exécution de mes desseins. Je sacrifiai tous mes ressentimens particuliers à l'établissement de ma domination. Je pardonnai aux émigrés (j'en exceptai quelques-uns pour la forme), à tous les fauteurs ou adhérens de la révolution (1).

(1) Le jour d'une première représentation au théâtre Feydeau, je vins surprendre agréablement Joséphine dans sa loge. Elle était loin de s'attendre à cette bonne fortune, et d'autant plus que je l'avais grondée. A mon aspect, le parterre se leva en masse. Un jeune homme franchit légèrement plusieurs banquettes, parvint à celle au-dessous de ma loge, et posa la main sur ma poitrine. Un cri m'échappa, je me crus frappé mortellement. Tous les spectateurs de face frémirent

Plusieurs se rattachèrent à mon char, d'autres se déclarèrent mes plus zélés, mes plus chauds partisans, surtout quand il s'agit de la distribution des charges et des dignités de l'état..., Il ne me manquait plus que le titre de roi, déjà je l'étais en effet. J'avais cru devoir rétablir la religion catholique dans toutes ses pompes; mais non dans ses prérogatives. Je me tenais dès-lors assuré, qu'en me déclarant positivement le protecteur du culte professé par la majorité des Français, j'y gagnerais non-seulement la confiance des hommes paisibles et instruits, mais encore celle d'une foule de braves; ce fut aussi le parti que je pris.

Nouveau César, j'étais dévoré de la soif de l'ambition qui caractérise les princes d'un génie extraordinaire; je voulais voir étendre et provigner la république; cependant j'avais rêvé en secret la possibilité de la royauté, tout en ayant l'air de paraître indigné de la proposition que me fit le Prétendant de lui applanir les voies pour remonter sur le trône (1), je songeais à me créer un vaste empire aux dépens des anciens; je faisais plus, je contractais avec

---

du danger que j'avais couru. Moi seul je conservai mon sang-froid dans cette circonstance. « Ne bougez pas, messieurs, dis-je à mes aides-de-camp de service (qui déjà se préparaient à faire intervenir la force armée pour cerner le théâtre), voilà le stylet (en leur montrant un placet), il n'est pas dangereux. Il s'agit d'une demande en faveur de Félix le Pelletier. On sollicite son rappel, on réclame l'intervention de madame Bonaparte. Comment, dis-je à mon épouse avec humeur, comment pouvez-vous croire à la conversion de telles gens? Ce sont des lépreux qu'il faut chasser du territoire français; ils infecteraient le troupeau si je les admettais dans le bercail.... »

(Souv. de Bonaparte.)

(1) « Vous ne pouvez rien sans moi, je ne puis rien sans vous, etc. »
(Lettre de S. M. Louis XVIII, au premier consul Bonaparte.)

Rome une alliance intime, je signais un concordat, et j'imposais au chef de l'église (au moyen de quelques concessions purement temporelles) la loi de relever de mon sceptre..... D'ailleurs Chiaramonte (1) me devait ses états.... L'anneau du pêcheur lui fut offert par moi, j'accordai aussi à ce souverain pontife l'honneur de venir me sacrer!!!

Fanatique de ma propre croyance, aspirant au pouvoir suprême, il ne m'était pas difficile d'apercevoir la tendance naturelle des esprits vers un nouvel ordre de choses. Il m'était aisé de deviner que plus je paraîtrais soutenir l'œuvre de la révolution, plus mes nombreux partisans m'aideraient à soutenir ma véritable grandeur quand ils me verraient revêtu de la pourpre impériale!

Devenu Empereur par le vœu général, je fus salué du nom de grand, d'invincible, par les acclamations unanimes des peuples. Le principe une fois reconnu, Carnot, le seul Carnot, s'attacha peut-être un peu trop à combattre la forme. Au milieu des brigues et des cabales des divers partis, parmi cette foule de vieux Jacobins qui empoisonnaient mes moindres actions, sans cesse entouré d'envieux qui épiaient toutes les occasions de me faire commettre des fautes pour se ménager d'infâmes avantages; surveillé par des hommes vendus à l'étranger, cette foule de traîtres

---

(1) Le cardinal Chiaramonte, élevé par les moines du mont Cassin et à la cour de l'austère Pie VI, fut toujours un vrai Italien de Rome pacifique. Fin, spirituel, souple et flexible par ténacité, ne concédant au tems et aux circonstances, des maximes et des prétentions de la cour Romaine, que tout justement ce qui ne pouvait plus être sans péril, et dont l'abandon devait garantir et consolider le reste.

(Souv. de Bonaparte.)

réunis ne cherchait que l'occasion de me faire perdre la faveur des Français et la confiance de mon armée.

Je communiquai bientôt à l'empire un nouvel éclat, une nouvelle vie (1), je le mis au rang des nations européennes. La république sortait d'une grande crise, ses finances étaient épuisées.... A l'exemple de Justinien, je publiai un code de lois en harmonie avec les lumières et les besoins du siècle. Je revisai et recomposai l'instruction publique, et l'appuyai sur de grandes bases purement militaires. (L'enfant qui naît est enrôlé de droit sous les drapeaux français.) Je n'aimais point l'insidieuse éloquence des professeurs de collège, *encore bien moins les dangereuses maximes des fils de Loyola.* Aussi je préférai m'exposer à l'indignation des salons de Paris et *à la fureur des partisans des Jésuites*, plutôt que de souffrir un chancre dans l'état. Pour me rendre encore plus agréable aux citoyens des départemens qui composaient l'empire, j'encourageai et je protégeai tous les arts agréables et utiles, je relevai les manufactures, j'en créai de nouvelles et j'ouvris un crédit sur ma cassette à divers négocians recommandables. Oberkamp fut du nombre.

De même j'opérai une fusion entre la nouvelle et l'ancienne noblesse (2), je cherchai à terminer les dissidences

(1) Quelques années de plus et une longue trève, j'aurais rappé l'ancien Paris, il n'en fût pas resté de vestiges (sauf la Métropole que j'aurais conservée). Si j'eusse régné jusqu'à la majorité de mon fils, la face de la France aurait été changée. Mais César allait aussi s'occuper de dessécher les marais Pontins quand il périt....

(Souv. de Bonaparte.)

(2) M. Corvisard fut mandé un jour aux Tuileries, à huit heures du matin. L'Impératrice était indisposée. Après avoir vérifié l'état de la malade, il voulut m'en rendre compte. J'étais avec Fouché. Le doc-

d'opinions qui existaient entre un très-grand nombre de familles distinguées. Ma cour devint alors le modèle du bon ton, le temple du goût, l'école de la politesse et la réunion de tous les talens. Les grandes notabilités de l'Europe s'y confondaient. Les courtisans titrés renchérissaient de zèle

---

teur resta un moment dans un salon d'attente avant de pouvoir être introduit chez moi. A ses côtés se trouva par hasard une respectable douairière du faubourg Saint-Germain. Cette dame dit assez haut pour me croire être entendue de Corvisard : « Quelle mise recherchée pour un médecin. Sous le dernier règne aurait-on pu les confondre ainsi avec MM. les premiers gentilshommes? oh! non, assurément! La perruque, le manteau, la canne à corbin; tel était le costume obligé des Pargeo, des Diafoirus et compagnie. Aujourd'hui le costume adopté par ces messieurs, ne diffère en rien de celui des habitués de la cour. *Mais à celle d'un Bonaparte on est peu sévère en étiquette.* » M. Corvisard n'avait pas perdu un mot de son monologue indiscret. Aussi, lui répliqua-t-il sur-le-champ du plus grand sang-froid : « Madame, S. M l'Empereur et Roi vient d'interdire, dans toutes les résidences impériales, la perruque obligée.... » L'illustre douairière des salons crut que Napoléon, observateur rigide des usages qu'il avait institués, ne lui pardonnerait pas d'oser se présenter au lever de l'Impératrice avec des cheveux postiches. En conséquence, elle ôta son chapeau, roula négligemment sa perruque et la renferma dans son sac. Elle apparut bientôt aux yeux de Joséphine (comme feu M. le président du Harlay, en présence de Louis XIV). Instruit par Corvisard, je voulus me convaincre, par moi-même, si la duchesse de *** conserverait sa présence d'esprit au moment où toute la cour aurait les yeux fixés sur elle. Mais cette grande politique (entichée de ses quartiers), ce pilier des salons, pâlit à mon aspect et se trouva très-mal. Je souriais de son embarras, et d'autant plus que j'étais prévenu de longue main, que cette antique douairière critiquait tous les heureux changemens qui s'opéraient sous mon règne, les qualifiait d'erreurs, et me nommait l'Empereur du hasard. Cependant je lui permis la perruque obligée....

(Souv. de Bonaparte.)

et de bassesse pour obtenir un coup d'œil de l'Octave français! Napoléon devait finir par étonner le monde.

Le temple de Janus s'était refermé depuis les mémorables campagnes de Marengo, d'Ulm et d'Austerlitz... J'étais vainqueur; je donnai la paix! ma nouvelle dignité fut reconnue par tous les souverains de l'Europe. Le seul cabinet de Saint-James s'y refusa. Je jurai dès-lors de flétrir l'orgueil de la superbe Albion. J'oubliai le traité d'Amiens, et je déclarai une guerre à mort à son commerce maritime. J'aurais pu, j'aurais dû peut-être me venger d'une toute autre manière de la maison de Brunswick... Je me bornai uniquement à retenir en France quelques milliers d'Anglais.

Le manque de foi et l'inexécution des conditions que j'avais imposées à l'Allemagne, me firent concevoir le dessein de rappeler mes légions. Toute l'autorité était entre mes mains; j'avais une chambre législative, un sénat pour la forme. Je levais des conscriptions, j'armais des vaisseaux, j'ordonnais la levée des impôts, j'imposais des tributs aux peuples conquis.... De tous les souverains de l'Europe, j'étais le plus habile et le plus redouté (1)!

J'augmentais tantôt la puissance des premiers corps de l'état, tantôt celle du peuple, selon qu'il convenait à mes intérêts. On était de plus en plus certain que de ma conservation dépendait celle de mon empire. Cependant plusieurs conjurations éclatèrent contre ma personne..... (La justice sévit contre quelques coupables; je pardonnai au plus grand nombre). J'étais le premier à la tête des camps,

(1) Je mettrai toute l'Allemagne en fief, et l'attacherai à mon domaine par des redevances annuelles. Telles étaient alors mes pensées favorites.

(Souv. de Bonaparte.)

je m'exposais comme le plus simple soldat à tous les périls qui se présentaient. Je commandais mon armée en personne. Le sénat était un fanal que j'avais placé pour présider aux destinées communes; mais je veillais moi-même à la stricte exécution des lois. « Si vous me perdiez, disais-je à mes généraux, quel est celui d'entre vous, messieurs, qui oserait se mettre à ma place? » Tous s'écriaient d'une voix unanime : « *Nous élèverions sur le pavois impérial celui que le grand Napoléon daignerait nous désigner pour son successeur, celui qu'il en croirait être le plus digne!* » Mon expérience et la hauteur de mes vues me firent alors comprendre qu'il me fallait éviter de tomber dans les fautes du vainqueur de Babylone, et me garantir prudemment de la coupe d'Hercule....

La couronne des anciens rois Lombards étant sur le point d'orner ma tête, ma marche fut dès-lors bien plus droite, bien plus hardie. Je m'étais ceint moi-même le diadème impérial sur le front, ainsi que sur celui de mon épouse; mais à Milan, je dus couronner seul le vainqueur et le roi d'Italie..... Joséphine assistait à mon triomphe, mais elle ne pouvait ni ne devait en partager les honneurs! Je me plus à nommer son fils vice-roi de mon nouveau royaume. J'eus l'art de lui ménager une alliance illustre avec la princesse Amélie de Bavière. Mon fils adoptif, environné de l'éclat nécessaire pour maintenir les grands et s'attacher les peuples, gouverna mes états par ma seule influence! Je tenais à sa digne, à sa respectable mère, par les liens les plus forts et les plus tendres, ceux de l'amour et de la reconnaissance. Alors rien ne pouvait résister ni à ma volonté souveraine, ni à celle de mes vaillans généraux, ainsi qu'aux témoignages honorables qu'on rendait à leur valeur. Un pouvoir si étendu, une autorité si absolue, don-

naient une vive inquiétude à nos ennemis naturels... et même commandaient l'attention des premiers souverains de l'Europe (1).

A l'exemple de Charles V, je dirigeais, du fond de mon cabinet, la politique des divers états de l'Europe; j'étais, pour ainsi dire, présent aux discours des ministres, à leurs conseils et même à leurs pensées. J'appris avec autant de surprise que d'indignation : que les princes étrangers me regardaient comme un homme nouveau, ne devant qu'à l'armée la pourpre des Césars dont j'étais revêtu. Ç'en fut assez : je déclarai hautement à leurs ministres (tous rampaient devant ma cour), que le moment était enfin arrivé où les Français allaient, sous les ordres d'un autre Périclès, recommencer la guerre; guerre commandée par l'ambition, par le premier et le plus sacré des devoirs.... l'amour de la patrie!....

Le moment allait afin arriver où les Français devaient s'immortaliser à jamais. La grande, la valeureuse nation était appelée à soumettre l'Europe.... Ses ennemis devaient

(1) J'avais des chevaliers du mystère dans toutes les cours de l'Europe. La plupart des ambassadeurs ne se dirigeaient que d'après mes vues. Leur correspondance politique m'était vendue. Aucun monarque ne pouvait plus se dérober à la prévoyance de mes calculs.... Dans le calme de la réflexion les notes diplomatiques des ministres étrangers venaient ou me distraire, ou aiguillonner mes méditations profondes. Enfin, je savais tout ce qui se passait dans les conseils, aussi bien que dans l'intérieur des palais. Savary était parfait pour me dévoiler les intrigues des salons de Paris, mais d'I*** était admirable pour deviner celle des cours. Il fut long-tems l'amant adoré, l'amant préféré de la princesse de ***. Il se servait habilement de son crédit sur le cœur de la belle étrangère, pour connaître dans les plus petits détails la correspondance diplomatique du ministre son époux.

(Souv. de Bonaparte.)

être écrasés avant d'avoir pu prévoir les coups d'éclat qu'on devait leur porter....

Je conférai avec les principaux chefs de mes armées, j'avais nommé des maréchaux, j'avais créé des ducs, j'avais nommé des comtes et des barons, et fondé, en faveur de mes braves, plusieurs ordres de chevalerie (*la Légion-d'Honneur, celle de la couronne de Fer, celle de la Réunion*). Je leur parlai à chacun le langage de l'honneur, et leur renouvelai la promesse et les espérances que je leur avais données d'accomplir avec grandeur tous les vastes souhaits qu'ils pouvaient encore former.

Après avoir donné de justes éloges à la valeur que les soldats avaient déployée dans leurs diverses campagnes, je leur laissai entrevoir quelque légère appréhension *sur leur* inactivité actuelle, se voyant de retour dans leur patrie. Mes officiers, touchés d'une crainte qui semblait blesser l'affection qu'ils avaient pour moi, prêtèrent un nouveau serment de rester sous leurs drapeaux tant que le repos et la gloire de la France ne seraient pas affermis. C'est là que je les attendais!

Je ne pouvais désirer la paix de bonne foi, ni être séduit par des propositions spécieuses. Aussi les batailles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Bautzen, de Lutzen, de Tilsitt, de Wagram, affaiblirent tellement l'Allemagne et la Prusse, même la Russie, que j'étais devenu trop puissant *et trop* redoutable *aux yeux de mes frères, les souverains!*

La monarchie universelle était le but vers lequel je marchais. Déjà mon empire était devenu grandiose aux dépens de ses voisins. Encore un pas de plus! et j'aurais fini par commander au monde (1)!

---

(1) Ma cour était devenue le rendez-vous de tous les princes de

Jamais les peuples ne s'étaient crus aussi heureux ; ils pouvaient jouir de leurs triomphes ! La lutte politique touchait à sa fin. Mon devoir m'imposait la loi de procéder à l'ordre successif de la couronne. Un fils eût été nécessaire à mes vastes desseins. La nature me l'avait refusé avec la douce, la si bienfaisante Joséphine (1). L'ambition me l'accorda avec la petite-fille de Marie-Thérèse. L'archiduchesse d'Autriche vint partager la couche et le trône d'un soldat ; mais ce soldat avait enrichi, avait vengé la France, et planté ses aigles victorieuses sur les remparts de Vienne,

---

l'Europe. Nos grandes dames y remarquaient surtout avec un vif intérêt le prince Léopold de Cobourg. C'est le plus beau jeune homme que j'aie vu aux Tuileries. Son ame est aussi noble que sa personne est distinguée. Il eût fait un bon roi d'Angleterre, surtout ayant pour épouse une autre Élisabeth. Mais le destin qui se joue des projets des mortels, a précipité dans la même tombe l'honneur et l'innocence. *On rencontre sa destinée souvent par les chemins qu'on prend pour l'éviter.*

(Souv. de Bonaparte.)

(1) Montalivet et plusieurs autres me blâmèrent de mon divorce. Selon eux, Joséphine était mon bon génie. L'Impératrice avait su se concilier l'amour de l'ancienne et de la nouvelle noblesse, au lieu qu'une princesse autrichienne devait rappeler des souvenirs et faire naître des craintes. Montalivet était un ami chaud ; j'étais son idole ; ce ministre m'eût tout sacrifié. Mais aussi une réclamation juste était toujours accueillie par lui. Incorruptible et sévère, on lui a cependant reproché des erreurs ; mais j'affirme que c'est à son zèle et à sa bonne administration que Paris est redevable de la plupart de ses utiles monumens. Cet homme était incorruptible, ses projets ne tendaient point à la destruction du trône, ni à celle des plus importantes garanties sociales. Ses rapports au conseil d'état étaient riches de pensées, forts de style et surtout très-circonstanciés. C'était un véritable ministre, un Sully ; ennemi des faveurs du pouvoir et ne considérant en tout que le bien de l'état et la gloire de son maître.

(Souv. de Bonaparte.)

J'étais né avec le germe de toutes les vertus; mais au milieu de tant d'avantages régnait une passion funeste pour moi et peut-être pour le genre humain : c'est une envie excessive de dominer. J'aurais voulu être l'unique souverain de l'univers et le seul dépositaire des connaissances humaines!.... Sans cela aurais-je quitté Joséphine?....

Ma seconde alliance put en imposer un moment aux factieux que renfermaient mes états. Déjà ils avaient conçu le projet de rappeler Moreau d'Amérique, et de le mettre à la tête du gouvernement français, dans le cas de revers à Wagram. La coalition contre moi devint alors universelle; mon mariage avec Marie-Louise l'accéléra (1).

J'avais accordé des dotations à mes principaux officiers. Ils ne pouvaient que s'applaudir de mes immenses *libéralités*. J'élevais rapidement ma famille, et je préparais de nouveaux maîtres à l'univers!.... Déjà mes frères occupaient des trônes!.... et exerçaient sur leurs sujets un véritable empire!

La France ne pouvait rien envier à ses voisins. La France renfermait dans son sein les richesses du monde entier.

---

(1) Les fêtes furent très-brillantes à Paris. Jamais la joie publique ne s'y était manifestée avec autant d'enthousiasme. C'était un véritable délire. Le jour où l'impératrice Marie-Louise fit son entrée solennelle, toute la population se porta sur ses pas. On n'entendait que des cris de *vivat* dans la capitale. Cependant je remarquai avec peine que mes généraux désapprouvaient *sourdement* mon alliance avec l'Autriche. Déjà plusieurs d'entr'eux affectaient d'abandonner la cour des Tuileries pour voler à celle de la Malmaison. Joséphine les accueillait avec distinction (on voyait qu'elle triomphait). Cependant elle jouait son rôle à merveille. Pas un mot ne s'échappait devant elle en opposition avec ma politique, elle ne l'eût pas souffert. Cette excellente amie ne cessa d'être la même pour moi jusqu'à son dernier jour.

(Souv. de Bonaparte.)

La gloire de ses armes était universelle au dehors, son intérieur était calme ; riche de son sol, de son industrie, tous les états étaient devenus ses tributaires. La seule Angleterre osait lui résister. Elle n'était parvenue à cette haute élévation que par sa politique. L'Alexandre français aurait dû trancher le nœud gordien en corrompant ses ministres.... Mais depuis.... Albion s'est vengée!

En plaçant mon frère Joseph (1) en Espagne, je manquai à ma politique accoutumée. Napoléon seul devait y venger François I^er^. Le peuple espagnol n'est point mûr pour la liberté. Les esprits sont tellement aigris qu'ils chercheront sans cesse à rappeler ou à dissoudre leurs cortès ; les mécontens ne cesseront de vouloir vivre à discrétion dans leur propre pays. En vain le clergé sacrifierait ses biens, et donnerait jusqu'aux nouveaux ornemens des églises pour satisfaire aux besoins de l'état : jamais on ne pourra parvenir à ramener ce peuple à son devoir, tant le désir de la vengeance a exalté les esprits, tant ils sont désabusés à leurs dépens de l'empire des factions (2)....

Murat était trop loin de posséder les connaissances né-

---

(1) La reine Julie, épouse de mon frère Joseph, est une femme parfaite. Un cœur tel que le sien ne perdra jamais cette ardeur si aimable, si intéressante, elle ne peut se laisser avilir en cédant au torrent des maux actuels.

(Souv. de Bonaparte.)

(2) Joséphine s'intéressait au sort des princes d'Espagne. Elle obtint de moi, à force de prières, qu'ils demeureraient libres à Valençay. A son exemple, madame de Tall*** renchérissait encore, elle les protégeait ouvertement ; mais à cette époque, l'épouse du prince de Bénévent avait su se dérober aux conséquences d'une disgrâce réelle. La reconnaissance de Ferdinand VII, depuis 1814, aura dû sans doute lui faire oublier les torts de la grandeur....

(Souv. de Bonaparte.)

cessaires pour gouverner les Napolitains. C'est un de mes torts graves de l'avoir placé dans aussi grande évidence. Sa femme était capable de tenir les rênes du royaume: cependant un guide eût été nécessaire à Caroline; mais son époux était incapable de la bien diriger.... On a voulu me démontrer que Murat fut ingrat envers moi.... L'histoire dira s'il fut assez lâche, assez perfide pour vouloir envahir le théâtre de ma gloire, cette Italie soumise et gouvernée par un puissant génie.... Joachim fut mon ouvrage. Sur un champ de bataille le cher beau-frère en imposait. c'était un général brave et superbe; mais sur le trône de Naples, ce roi n'était la plupart du tems qu'un être ridicule.

Mon frère Louis était trop bon, trop généreux, *trop* sensible! Il s'était fait un très-grand parti en Hollande, et c'est ce même parti qui me devint contraire.

Quant à Jérôme, je l'avais placé en Westphalie. J'avais conçu de lui une opinion défavorable lorsque je ceignis son front du diadême des rois; mais il n'a point justifié mes craintes. Il s'est conduit au contraire, en bon parent, en bon souverain, en bon époux. La reine Frédérique Catherine est un ange! La postérité la nommera la femme forte, elle meritait un trône; car elle savait régner!

La forme de mon gouvernement tourna la tête à tous ceux qui aimaient le brillant. Reconnaissans de mes bienfaits, les Français me regardaient comme leur sauveur, comme un autre Henri (1). Déjà je demeurais persuadé que je

(1) Un jour que j'étais à la chasse, l'un de mes secrétaires intimes profita de ce moment de loisir pour aller visiter sa mère alitée depuis quelque tems. Il pensait que mon absence se prolongerait de plusieurs heures. Lorsque, rentrant tout à coup aux Tuileries, je demandai

finirais par être en butte à la méchanceté de ceux-là même qui avaient le plus à se louer de moi; la suite a confirmé mes trop justes pressentimens.

J'étais alors à l'apogée de la gloire, et ma puissance militaire ne connaissait déjà plus de bornes. Possesseur de l'Allemagne (par la confédération), maître de l'Italie, médiateur de la Suisse, etc., dominateur suprême de la France, gendre d'un Empereur!.... Alexandre lui-même était devenu mon allié! L'Europe enfin était éblouie d'une puissance devenue si colossale. Sans la guerre d'Espagne, qui commençait à miner les fondemens de mon vaste empire, j'eusse été, avant dix ans, le conquérant du monde!

Mon nom, je le sais, mon nom volait dans toutes les bouches. La renommée le portait aux extrémités de l'univers. Époux d'une archiduchesse, vainqueur de la maison d'Autriche (deux fois j'avais tenu les destinées de son empire entre mes mains). Avide de gloire, je savais la science pratique de la guerre.... Cependant, je me rappelais souvent cette prédiction de Joséphine : « *Mon ami, en posant*

M***, je témoignai de l'humeur, cette humeur était d'autant mieux fondée que j'avais des dépêches à expédier sur-le-champ : « Qu'est-il devenu? demandai-je à Duroc; où est cet homme? qu'on le trouve! je l'ai placé dans mon cabinet en faction; oublierait-il qu'il n'est point remplacé, c'est un déserteur... » Pendant ce monologue, M*** rentra. Je lui adressai des reproches. « Sire, ma mère est au plus mal! » Touché de son amour filial, je lui ordonne de tirer sur-le-champ un bon sur le trésor impérial de la somme de 52,000 fr. M*** me demanda de quel nom il fallait le remplir.... — Du vôtre, mon cher; un fils tel que vous ne peut être qu'un excellent sujet. Je dois me trouver heureux de pouvoir récompenser son mérite. Le don est pour votre mère, mais reversible sur vous. »

(Souv. de Bonaparte.)

sur ta tête la couronne des rois, le faîte de ta grandeur sera le commencement de ton supplice! »

Je ne pouvais ignorer que j'avais de nombreux concurrens à redouter. Je me vis bientôt dans l'urgente nécessité de pourvoir au plus tôt à ma propre défense. A cet effet, je déclarai, au nom de la France, la guerre à la Russie.

Les gens qui ne tirent de conséquence que de ce qu'ils voient, pouvaient assez naturellement supposer qu'après avoir triomphé des factions dans l'intérieur de l'empire, m'être fait craindre et respecter des potentats au dehors, je devais paraître au moins content de ma position, si je ne pouvais être tout à fait heureux (1).

---

(1) J'aimais, je respectais ma mère, et la comblais de mes dons: ma famille entière me devait tout ce qu'elle était; mais les uns et les autres ne pouvaient vivre en paix. On vint un jour rapporter à Duroc, qui me le transmit sur-le-champ, que la veille du baptême du roi de Rome, on avait présenté à madame Létitia un magnifique collier de diamans, que tout en l'admirant elle avait dit: « Je le ferai porter à St-Cloud. Ma fille Marie-Louise le mettra sous les yeux de l'Empereur, et nul doute qu'il ne s'empresse de venir me l'offrir en cadeau. » On n'avait garde d'exécuter les ordres de madame, tout le service savait que j'étais homme à faire démonter les pierres en ma présence et m'assurer non-seulement de leur poids, mais de leur valeur.... Je me méfiais de la franchise de MM. les fournisseurs de la cour. Dans le bien de ses intérêts, la joaillière avait cru devoir proposer aux courtisans de la princesse de reconnaître, de la manière la plus distinguée et surtout la plus *discrète*, les justes soins qu'ils auraient pris pour le choix de S. A. I. et pour la décider à faire cette acquisition (sur les fonds de sa cassette).... *L'auguste prévoyante* fit long-tems la sourde oreille; à la fin elle céda au raisonnement de M. de *** qui lui assurait que c'était un marché d'or, une véritable donnée, que si lui était en fonds, il ne le laisserait point échapper.... « Vous croyez donc qu'il y aurait un certain bénéfice, reprend ma très-honorable mère; s'il en est ainsi M. de ***, le marché sera conclu; mais j'exige seulement que

Assez d'autres sans moi rappelleront à la postérité les terribles effets de l'incendie de Moscou (1), les désastres

---

l'on démonte le collier pour reprendre au plus juste prix tout son entourage inutile. » C'est là que les parties intéressées l'attendaient. Madame du Ros*** (c'était le nom de la bijoutière) reconnut avec générosité le prix de tant *de paroles*.... M. de *** reçut 10,000 fr., madame *** 10,000 fr. On abandonna de plus 2,000 fr. pour l'antichambre, *sans que cela préjudiciât en rien aux autres conventions secrètes*.... Je savais que depuis des années madame Létitia avait contracté l'habitude de porter constamment sur elle pour des valeurs incalculables de diamans non montés. Ses poches étaient un arsenal de gousset, c'étaient les écrins qui recélaient ses trésors. « Qui sait, disait la femme forte et courageuse (dont la maison fut pillée et brûlée trois fois), qui sait si ma vie ne sera point de nouveau éprouvée par de cruelles vicissitudes? (Déjà j'ai fui de mon pays pour venir vivre obscurément à Marseille.) Qui sait enfin où l'ambition de Napoléon pourra nous conduire?... S'il se trouvait vaincu à son tour par la force, que deviendrait la famille impériale? Fesch et Lucien ne manqueront pas, d'accord, mais les autres.... *Ce polisson nous mettra peut-être un jour tous dans l'embarras.* » Ainsi s'exprimait sur mon compte, devant ses favoris, ma tendre mère, ajoutant encore: « Quant à moi, je saurai prendre mes précautions à l'avance! En révolution on ne peut jamais répondre du lendemain, l'avenir est par trop incertain pour se reposer en parfaite sécurité. D'ailleurs, j'ai adopté depuis long-tems pour maxime : « *Qu'il faut glaner au tems de la moisson.* »

> ..... Nihil est toto quod perstet in orbe;
> Cuncta fluunt (*).
>
> (Souv. de Bonaparte.)

(1) Au moment où le Kremlin était environné de flammes (ce que j'ignorais), je fis venir Mestivier, mon médecin de service, et lui fis la question d'usage : « Monsieur, que dit-on de nouveau? » Mon lit était placé de manière à ce que je ne pusse voir la ville. Il me répondit qu'un vaste cercle de feu entourait le Kremlin. « Ah! ah! repris-je, c'est sans doute l'effet de l'imprudence de quelques soldats qui ont voulu

(*) Il n'y a rien de stable, rien de permanent dans ce monde : tout passe.

éprouvés par l'armée française dans sa glorieuse retraite. Ce spectacle, touchant et terrible à la fois, me rappela *ces trois cents Thébains* du bataillon sacré, couverts d'honorables blessures, pressés les uns contre les autres, et morts sans avoir reculé d'un pas. A leur exemple, nos braves guerriers méritent des éloges et des larmes. S'ils furent abattus par le souffle des aquilons, leurs nobles sentimens et leur bravoure sont de nature à leur mériter une admiration universelle.... Cet échec devenait le présage et

---

faire du pain ou qui auront établi leurs feux de bivouac trop près des maisons de bois. » Puis fixant mes yeux sur le plafond, je gardai le silence pendant quelques minutes. Ma physionomie, jusque là pleine de bienveillance, prit alors une expression terrible, j'appelai mes valets de chambre, Constant et Rustan, et me jetant précipitamment en bas de mon lit, je me rasai, me fis habiller promptement sans dire un mot, et avec des mouvemens d'humeur tels, que mon mameloock s'étant trompé en me présentant la botte gauche pour la droite, je le repoussai violemment. Fataliste par circonstance, je me dis alors: *Grand Dieu, serais-je forcé de m'enfuir à gauche et d'abandonner ma droite.* J'oubliai alors de faire le signe de tête accoutumé à M. Mestivier pour le congédier, il resta là près d'une demi-heure et fut ainsi le témoin de mon trouble; cependant j'eusse voulu me le dissimuler à moi-même; plusieurs généraux entrèrent pour me confirmer le danger, alors je passai avec eux dans une autre pièce où je contemplai cette brillante horreur, elle nous environnait de toutes parts; je me décidai dès-lors à abandonner Moscou et à réunir toutes mes troupes derrière Witepsk et Smolensk. J'aurais dû y rester pour opérer le salut de l'armée; mais le destin se joua de tous mes plans, et humilia mon orgueil. Moi qui voulais dicter des lois à la Russie, peut-être même me faire couronner à Moscou, je fus renversé par la foudre! Le salut de la France m'occupait! tout pour la France! car déjà elle me présentait des craintes nouvelles, et devait me donner de nouvelles inquiétudes, inquiétudes d'autant plus fondées qu'elles allaient me faire oublier les manœuvres des Russes....

le précurseur de la destruction totale de la plus vaillante armée de l'univers.

Quelles sombres pensées vinrent alors tourmenter mon ame inquiète! Lorsque je rentrai en France, je pouvais encore compter sur l'enthousiasme général, mais non sur les sermens de mes alliés..... Je me préparai dès-lors à reporter le théâtre de la guerre en Allemagne. Les données, pour parvenir à résoudre les véritables intentions des autres souverains à mon égard, ne pouvaient appartenir qu'à un cabinet éclairé et surtout influent.

Le second moyen de garantir l'empire d'une invasion *calculée* était de le retirer du triste état où une anarchie complète réduisit la nation à l'époque de nos revers sur les ruines fumantes de Moscou.

En effet, qu'est-ce qu'un gouvernement où tout ce qui le constituait en l'absence de son souverain n'était que des mots et des mots seulement?

Tant que je fus heureux, et dans une attitude imposante, tous les souverains de l'Europe s'étaient empressés de contracter alliance avec moi. D'ailleurs, quand on stipule de nation à nation, les traités sont ordinairement stables, honorables, respectés, comme réciproquement utiles aux parties contractantes; tandis qu'en tout tems et en tout lieu, une faction ne se présente que dans la posture de suppliant qui demande une protection, que les puissances retirent aussitôt que leur intérêt l'exige.

Déjà j'étais en marche pour l'accomplissement de mes vastes desseins. Malheureusement les champs de Leipsick furent arrosés du sang français. Le généreux, le brave, le fidèle Poniatowski y succomba. Je tournai douloureusement mes regards vers la confédération ennemie, et j'aperçus dans ses rangs l'Épaminondas du siècle, devenu, depuis

son exil en Amérique, le Coriolan de sa patrie. Ce Moreau, qui aurait dû la sauver ou périr *sous ses ruines*, n'a pu, de son vivant, contempler ma défaite... . Sous les drapeaux français, il eût pu jouir avec orgueil de son triomphe, de son indépendance (1)!

On est forcé de reconnaître qu'il existe de ces ames supérieures, qui même au milieu du péril savent encore résister à toutes les séductions du pouvoir et de la fortune.... La guerre était ma passion dominante. Ce nouvel échec, la désertion des Bavarois, la déroute de mauvais soldats, firent une forte prévention en faveur de la paix... La paix!... j'osai la refuser!

Trahi par ceux dont j'avais consolidé le pouvoir, trahi par mes conseillers les plus intimes, trahi par ceux-là même qui se disaient et se croyaient mes obligés, j'avais fini par regarder tous ceux qui m'approchaient avec un œil de méfiance et de haine (2).

Misérable victime d'une sanglante ambition, aucun sourire n'éclaircissait plus mes traits, plus que jamais empreints d'une morne sévérité. Je paraissais insensible aux acclamations du peuple, me suppliant de le sauver; j'étais persuadé que certains conjurés, que déjà je désignais, témoigneraient la même admiration aux étrangers, surtout s'ils parvenaient à m'exiler de France. Déjà le sourire amer et iro-

---

(1) *Homunculi quanti sunt cum recogito* (*).

(2) Berthier me quitta à Fontainebleau : aura-t-il renié son ami, son maître, son bienfaiteur? Non! mais su fait, c'était un pauvre homme!

(Pens. de Bonaparte.)

(*) Quand on réfléchit sur le sort des hommes, on trouve qu'ils sont bien peu de chose.
(Pline.)

nique de Tall*** faisait à mes ennemis un millier de confidences.

Je tâchai de ranimer mon courage en modérant mon indignation. Je repris le rôle de souverain, et m'entourai de l'élite de mes braves. Ce ne fut que pour un moment que Napoléon fit et opéra des prodiges. Son triomphe ne devait pas durer long-tems. Bientôt Paris et toute la France tombèrent au pouvoir des étrangers! Nous eussions immortalisé nos noms en sauvant la patrie; car la lutte d'un seul peuple contre vingt peuples conjurés, cette croisade de tous les monarques contre le seul Napoléon, jusqu'alors vainqueur de tous, aurait fini peut-être par replacer le théâtre de la guerre sur les bords du Danube.

En voyant le coryphée de la diplomatie européenne fléchir le genou devant ce jeune héritier des Czars, qui ne parut au milieu des Français que pour se montrer grand et généreux (1), je jetai à la fois un regard de majesté et de mépris sur certains courtisans, et fixant surtout avec indignation ceux qui vinrent me proposer à Fontainebleau de signer cet acte d'abdication, redigé par un traître, je ne pus modérer un juste sentiment d'indignation, suivi de celui de la douleur.... Triste état de la faiblesse humaine! les mêmes hommes qui s'étaient attachés à mon char, manquè-

(1) D'accord avec Tall***, l'empereur Alexandre proposa à Joséphine le royaume d'Italie ou la souveraineté de Gênes pour son fils, elle s'y refusa. « *Eugène ne peut régner, dit cette femme profondément affligée, que du consentement de son père adoptif; et s'il m'en croit il refusera, en faveur de l'époux de sa mère, la couronne que lui offre un autre Alexandre.* » La conversation en resta là.... C'était un beau rêve pour l'excellente Joséphine; mais le réveil devint funeste à tous....

(Souv. de Bonaparte.)

rent de courage lorsqu'il ne fallait faire que quelques pas pour assurer le salut de leur Empereur et celui de l'empire ! Alors je prononçai ces paroles d'un ton si naturel et avec si peu d'égard pour les hautes dignités dont je les avais revêtus, surtout lorsqu'ils osèrent me faire entrevoir, que je ne pouvais me permettre de différer d'un seul instant. *Le retard même d'une heure pouvant m'être funeste.*

« Voilà donc, leur dis-je, les charmes de la grandeur, la récompense de mes bienfaits ; quel abandon, quelle monstrueuse ingratitude !.... Ils cherchent à empoisonner ce que le monde admire.... O sort ! si je dois périr, fais au moins que j'entraîne avec moi dans la tombe tous ceux qui m'ont *vendu à l'encan*, et livré pour de l'or (1).

» Sans doute en ce moment cruel mon ame fut oppressée. Un pressentiment de malheur vint m'agiter ; mais l'instant d'après je parus honteux de mes terreurs, et imitant l'exemple de Codrus, je me résignai pour sauver mon pays.

---

(1) Mon traité d'abdication est du 11 avril 1814. Je quittai Fontainebleau le 20. Un affreux pressentiment s'était emparé de ma raison. Moi, qui tant de fois avais affronté la mort sur les champs de bataille, je la redoutais au milieu de la France, de cette France pour qui j'avais tant fait !..... J'échappai, dit-on, à M***, et pourtant il n'eût tenu qu'à lui de m'enlever, de me sacrifier.... La providence en décida autrement.... La vue du vainqueur de Castiglione, de ce soldat devenu maréchal de l'empire, me fit mal.... Cependant je crus devoir dissimuler envers un homme qui, dans d'autres tems, me fut si nécessaire.... A Orgon, je faillis périr et je fus contraint d'adopter un autre costume. Honte éternelle aux assassins, ainsi qu'à leurs complices.... Je m'embarquai le 28 avril sur la frégate anglaise, *the Undaunted*, capitaine Usher. J'aurais été au désespoir que la postérité eût pu dire un jour : « Les Français ont déporté leur Empereur, leur père, leur ami, car son but a toujours été le bonheur et la gloire de la France.... »

(Souv. de Bonaparte.)

» Oubliez-vous de quelle manière j'ai tenu ma parole?... Oubliez-vous de quelle manière vous tous avez baissé les yeux devant moi?

» Hé bien! j'empoisonnerai votre existence, je fondrai sur vous dans le moment même où vous vous croirez à l'abri de ma vengeance! J'imprimerai la terreur dans vos ames coupables! Je répandrai l'amertume sur vos jours. Mon ombre vous poursuivra jusque dans vos palais, au milieu de vos flatteurs. Elle vous tourmentera jusque dans votre sommeil; vous souffrirez jusque dans vos affections! Je le sais: et déjà ma vengeance est à demi satisfaite (1). »

L'existence pour tout autre que moi serait devenue un pénible fardeau. Je souffrais, il est vrai, de voir mes ennemis hériter de mes glorieux travaux, s'emparer de mes biens, calomnier ma gloire!.... J'avais eu, depuis mon avènement au trône, connaissance de plusieurs complots particuliers formés contre ma vie; mais je n'avais point vu, jusqu'alors, qu'on les justifiât bien réellement, personne n'aurait osé conseiller ouvertement un semblable attentat. Le peuple n'y aurait point applaudi.

Prêt à partir pour cet exil, dont la pensée ne pouvait

---

(1) Anatole de Montesquiou est un véritable chevalier français, il est si digne de sa noble mère! Pauvre madame de Montesquiou, que d'humiliations vous avez éprouvées à Vienne! Je charge mon fils de ma reconnaissance envers vous. Une ame telle que la vôtre est d'une trempe extraordinaire; elle est supérieure à son siècle! L'ingratitude a pris racine dans le cœur des hommes: où rencontrer désormais des amis? témoin le maréchal absolu (nom qu'il donnait au prince de Wagram). Ma pauvre Joséphine, si elle eût vécu, ne m'aurait point ainsi délaissé.... Excellente femme! oh! combien tu mérites mes regrets!...

(Souv. de Bonaparte.)

alors prévoir le terme, je dis à mes braves (1) que la reconnaissance et le dévouement liaient à mon sort : « Un si grand changement dans ma fortune ne change point vos cœurs. » Lorsque je fus dans ma retraite de Porto-Ferrajo, je sus qu'on se permettait en France, et contre moi, et ma famille, les plus révoltantes personnalités, que chaque jour enfantait d'infâmes libelles où les uns et les autres n'étaient point épargnés, et pourtant ma vie est fertile en traits de tous les genres de vertus, de courage, de bonté!... Alors je compris bien réellement toute l'étendue de ma royale infortune, et m'écriai : « O Providence ! de pareils coups sont ton ouvrage ! L'ai-je bien mérité ? »

Vingt années de gloire, de triomphe, ne pouvaient facilement s'oublier. J'avais dû céder sous les efforts réunis de l'Europe ; mais j'étais toujours moi... et de grands souvenirs me restaient..... On ne pourrait se former une idée de la désolation et du désespoir de mes compagnons d'armes, accablés du mal présent et de l'image effrayante de l'avenir. Leurs ames abattues ne pouvaient plus être capables de cette modération qui accompagne toujours la victoire. Ils jetaient des regards pleins de compassion sur leurs familles consternées. Abattus, plongés dans une douleur profonde, et immobiles sous le poids de nos revers communs, ces braves contemplaient avec effroi, dans un morne et farouche silence, l'invasion générale de l'empire et l'exil de leur Empereur !

On entendait des vieillards déplorer amèrement la perte de la liberté, et se plaindre au ciel d'avoir prolongé leur

(1) Bertrand et Drouot, et vous brave Jerzmanouski, intrépide Cambronne, Malet, Corbuel, Raoul, etc., vos noms sont immortels.
(Souv. de Bonaparte.)

vie infortunée! Quel fut le désespoir de l'armée, de cette armée toujours redoutable et toujours invincible! Rien au monde ne pourrait l'exprimer.

Cette même armée avait terrassé, en 1809, la coalition tout entière dans les champs de Laber. En triomphant à Ekmulh, elle avait arrêté l'embrasement sur le point de s'étendre du Tyrol à la Baltique; elle avait fait plus, elle avait épargné au monde un douloureux spectacle!

En consentant à m'exiler à l'île d'Elbe, je sauvais la France des horreurs d'une guerre d'extermination, j'empêchais la ruine des potentats de l'Europe. La race antique des rois allait régner à ma place. Louis XVIII n'était qu'un *Français de plus au sein de la grande famille.* Napoléon ne fut donc pas vaincu. Un Bourbon remontait sur le trône de son malheureux frère!.... C'est alors que j'aurais dû respirer en paix.... et ne point accourir au secours d'une nation que je croyais délaissée. Déjà je rêvais à de nouveaux triomphes! J'aurais dû plutôt chercher à me pénétrer de l'instabilité des grandeurs humaines! Ici, du moins, souverain d'Elbe, nulle image douloureuse n'aurait dû affliger mon cœur (1). Mais j'étais père, j'étais époux,

---

(1) La mort de Joséphine fut un véritable coup de foudre pour moi. Je demeurai plusieurs heures dans un anéantissement léthargique et plongé dans les plus douloureuses réflexions : « Pauvre femme, m'écriai-je en versant un torrent de larmes, pauvre femme! tu es aujourd'hui plus heureuse que moi. Ton malheureux époux vit encore; mais il touche peut-être à cet avenir effrayant où tout pourra être compromis pour lui, jusqu'à sa liberté.... » Déjà j'avais de véritables motifs d'amertume et d'alarmes dans la marche occulte et accélérée d'ennemis aussi puissans.... qui tous concouraient à la fois à la ruine d'un pouvoir sur le point de se dévorer lui-même!

(Souv. de Bonaparte.)

j'étais chassé de mon empire! et l'empereur François II régnait paisiblement....

Toute cette meute de courtisans se pressèrent autour du prétendant, devenu roi. Les sycophantes, revêtus chacun de leur domino, se succèdent, envahissent les places et pénètrent jusqu'au ministère. MM. mes chambellans s'emparent de la faveur. (Cette création exotique fut un de mes torts.) La plupart d'entre eux appartenaient aux premières notabilités du royaume. *Dans un siècle de justice et d'amour*, rien ne saurait être impossible à celui qui peut disposer secrètement de la clef d'or....

J'ai vu en pensée l'antre horrible des noirs projets, j'en ai vu jaillir des vérités cruelles.... Elles répandaient d'affreuses clartés au sein de mon modeste palais. Le Vésuve politique pouvait s'entr'ouvrir sous mes pas au lieu de mon exil; déjà j'entendais mugir à l'île d'Elbe les volcans de l'Etna (1)....

---

(1) De la plus petite cause est advenu un grand événement. Pendant que j'étais à l'île d'Elbe, la reine Hortense, restée à Paris, allait assez fréquemment distraire ses ennuis à la promenade. Elle ordonnait très-souvent à son cocher de la diriger vers le bois de Boulogne. Souvent sa voiture rencontrait celle de madame la duchesse d'Angoulême. Alors s'établissait une sorte de rivalité entre les gens; c'était à qui se surpasserait de vitesse. Nul ne voulait céder la droite de la route, et plusieurs fois les deux calèches se trouvèrent accrochées, soit hasard, soit malice. Celle de ma belle-fille faillit d'être renversée.... Cependant plusieurs fois son cocher sut conserver le pas..... C'était un tort de vouloir humilier la fille de Joséphine! car Hortense aimait et respectait la fille de Louis XVI. Les valets croient plaire aux maîtres (souvent ceux-ci les désapprouvent). Ce fait me fut rapporté, j'en fus piqué au vif, et sur-le-champ je jurai de rentrer en France; il ne s'agissait pour moi que d'en saisir l'occasion. Un homme tel que moi pouvait se résigner à souffrir, mais il ne devait point souffrir une in-

C'est par moi que les couronnes de la liberté doivent ombrager les têtes.... Les applaudissemens, les cris de joie doivent éclater si je rentre au sein de mes états.... L'on croira un instant être revenu aux beaux jours de mon règne, et la grande, la généreuse nation sera encore une fois libre, que dis-je, triomphante!

Ainsi je faisais un appel à ma noble hardiesse, et je me retraçais des souvenirs décevans. Ce rapprochement, aussi frappant que vrai, du tems passé au tems présent, produisit sur moi un excellent effet. Je connaissais la position de l'empire et celle des princes de la maison de Bourbon. Tout semblait dès-lors conspirer en ma faveur. Le pouvoir militaire m'était dévolu de fait; je n'avais qu'à vouloir..... J'osai rentrer en France (1)!....

---

jure, et encore moins supporter l'humiliation. Je dis alors, inspiré par le Cid :

Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il sait prendre son tems, est capable de nuire.

(Souv. de Bonaparte.)

(1) Je recevais beaucoup d'étrangers à l'île d'Elbe, notamment des Anglais. Un jour que j'étais à ma maison de campagne de St-Martin, située aux environs de Porto-Ferrajo, j'eus la visite d'un envoyé de la reine d'Angleterre. Cette princesse témoignait un désir ardent de me voir. J'avoue que sa démarche m'étonna. J'en calculai les conséquences, tant pour elle que pour moi. J'osai alors la faire prier de vouloir ajourner son voyage.... J'en parlai à lord K*** qui se trouvait présent. Il me dit: « L'ex-Empereur des Français est à ses yeux un autre Salomon : la princesse, imitant la reine de Saba, vient sans doute lui apporter la myrrhe et l'encens, et lui déclarer, comme la prêtresse le fit envers Alexandre : « Que rien au monde ne saurait lui résister. » J'avoue que, fataliste comme je l'étais, la réponse de lord K*** me fit tressaillir de plaisir....

L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature.

(Souv. de Bonaparte.)

J'avais lutté, en 1814, contre le monde entier; en 1815, si j'avais laissé le congrès de Vienne se dissoudre, on saurait aujourd'hui ce que je vaux... L'armée avait retrouvé son énergie, son patriotisme, elle était sur le point de triompher de tous mes ennemis : à ma voix j'aurais rallié le monde ;... mais, apparaissant trop tôt, je m'étais compromis. Je devais laisser faire quelque chose à la fortune et croire à l'avenir....

Je vais, me disais-je, répondre aux vœux de la France. Plus de projets d'agrandissement !.... Mon empire aura le seul Rhin pour limite.... Mais je voudrais la Belgique..... Je voudrais !... Ici mes pensées étaient de réparer, par une paix durable, le mal que m'avait fait la guerre.

Insensé ! les Français avaient leur roi légitime, une Charte qui devait assurer à jamais les droits de la nation, du monarque et des citoyens. Le peuple aime les vieilles traditions.... Il n'importe, je vais reprendre le faix d'une couronne ! Je ferai plus, je prétends jouer un rôle extraordinaire ! Ce rôle m'est départi. Je dois devenir de nouveau l'arbitre des destinées de l'Europe ! A mes yeux, je ne pouvais être un usurpateur, ni m'accuser de félonie, de conspiration? Au milieu de mes braves, j'étais réellement un prodige. La patrie, la patrie seule parlait puissamment à mon ame ! A mesure que j'approchais de ses sacrés remparts, la vérité quittait son voile, les troupes reprenaient leur ardeur guerrière, et mes partisans se multipliaient sous mes pas.

Le frère de Louis XVI aurait été respecté par moi. Qui sait même? grand Dieu ! Napoléon retrouvant, dans le palais des rois, ce chef auguste et vénérable de l'ancienne dynastie... Napoléon, peut-être, en serait devenu le premier sujet..... Mais le sort, cette fois, favorisa l'usurpation!

Ma rentrée dans la capitale (1) fit tressaillir de plaisir ma garde fidèle, et glaça d'épouvante mes ennemis personnels. On entendait dire hautement au congrès de Vienne : « Les souverains sont trahis, Napoléon aura certainement assisté, par ses agens, à nos délibérations secrètes. Il a franchi

---

(1) En rentrant aux Tuileries, le 20 mars, je m'approchai avec un sentiment de curiosité de la table du roi ; elle était couverte de placets ou rapports sur des affaires secrètes. Je me mis à en feuilleter quelques-uns et jetai un regard sur l'un de mes premiers faveris devenu celui des Bourbons (je tenais en main de quoi le confondre en tout au moins me faire suspecter sa fidélité). J'examinais alors attentivement le portefeuille de Louis XVIII ; mais en remarquant la correspondance de madame la duchesse d'Angoulême, je le refermai, et dis : « Cette princesse a bien souffert ; douée d'un grand caractère, peut-être souffrira-t-elle encore. Qui sait même si la nouvelle Marie-Thérèse ne cherchera point à conquérir les états de son père. Je ne pouvais suivre l'exemple donné par le grand Frédéric. Non ! je ne saurais accepter le gouvernement de quelques provinces. Si le roi philosophe fut galant envers son impériale ennemie et se contenta modestement de la Silésie, Napoléon ne doit point souffrir le morcellement de ses états. *Tout ou rien* est ma devise. Mais je me trouverais heureux d'offrir un riche apanage à Madame, fille de Louis XVI. Si même les princes français voulaient rentrer dans le patrimoine de la maison d'Albret (*), j'y consentirais volontiers ; mais, les uns comme les autres, nous finirions sans doute par ne plus nous entendre.... Mon premier devoir est de me maintenir sur le trône. Aux yeux de la sainte alliance, *Napoléon est un usurpateur de bonne maison*. Dans leur propre intérêt ils vont armer pour soutenir la cause de la maison de Bourbon. Si les destins couronnaient leurs efforts, si je me trouvais contraint de retourner en exil une seconde fois, alors je dirais à l'exemple de Jésus fils d'Ananus : « Malheur à moi ! malheur à mon armée ! et malheur à l'Europe ! » (Souv. de Bonaparte.)

(*) Cette transaction fut, dit-on, proposée à S. M. Louis XVIII, mais il la refusa.

l'Océan aux regards, *et peut-être même par l'assentiment des Anglais.* Que faut-il donc faire pour arrêter ce géant dans sa course et prévenir les maux qui se préparent encore?

Mon farouche ennemi avait su captiver la confiance des rois.... J'entendais sa marche pesante, déjà même je le voyais baissé vers moi, je sentais l'haleine de cet homme qui soufflait sur ma tête.... Il m'avait, dit-on, signalé à M*** et avait su lui indiquer les moyens de parvenir à me frapper.

Ma conduite, durant les cent jours, devrait désarmer l'envie la plus acharnée. On m'a toujours vu fidèle à la cause de la nation française. Ma sagesse, ma modération, ma justice, ne pouvaient trouver d'opposition que parmi les hommes qui mettent leur conscience aux gages du pouvoir, et qui sacrifieraient leur pays pour obtenir une faveur ou conserver un emploi.

Je prévoyais avec raison que si je venais à manquer mon but, le jugement de la postérité me traiterait d'usurpateur, digne de mourir en exil. Ce n'est donc pas assez d'entreprendre de grandes choses, il faut aussi réussir pour devenir un héros!

Prévoyant la nécessité de me tenir sur mes gardes, d'après la déclaration du congrès de Vienne, le conseil des souverains de l'Europe avait arrêté : « Que d'un accord unanime ils étaient décidés à ne conclure avec moi ni paix ni trêve, etc. » Bien convaincu alors que je ne devais attendre nul secours de la maison d'Autriche, que l'impératrice Marie-Louise ainsi que mon fils m'étaient enlevés pour jamais, je résolus de porter, avec le secours des vainqueurs d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Tudela, d'Ekmulh, d'Esling, de Wagram, etc., les premiers

coups (1), sachant bien que la force de mon bras me servirait mieux que le secours des autres.

Mes humbles serviteurs ne manquèrent point de se prosterner de nouveau devant l'invincible Napoléon, et de l'assurer qu'ils ne l'avaient jamais [illegible]nié, injurié, calomnié, qu'ils lui étaient restés fidèles sous le gouvernement des Bourbons.... Tous le conjuraient à la fois de les mettre à l'épreuve.... se réservant, en cas d'échec, de faire une nouvelle volte face, et de reporter à Louis XVIII leurs hommages flétris... Je les avais dédaignés, et ces royalistes si purs, si zélés, dont j'avais méprisé les outrages en 1814, n'obtinrent que mon mépris en 1815. C'est là que je bornai ma vengeance!.... Ah! quel est le prince qui peut les estimer?

Habent insidias hominis blanditiæ mali (2).

Apprenant que Murat avait commencé par jeter le gant aux Autrichiens, sans m'en avoir donné le signal, je murmurai hautement : « Ce Joachim avait su se faire garantir sa couronne par un pacte solennel; mais la crainte d'être renversé du trône le rend perfide envers la maison d'Au-

(1) Les illusions délicieuses et continuelles dont je me berçais faisaient une si puissante diversion à la réalité, que je ne fus éclairé sur ma véritable situation et sur le précipice qui s'ouvrait sous mes pas, que par l'inquiétude et la douleur de la reine Hortense, le jour même de l'anniversaire de la mort de son illustre mere (le 29 mai 1815) : ses pleurs m'apprirent alors toute l'étendue de mon prochain malheur. La modération de l'esprit de Joséphine, dont la raison fut toujours le guide, et la douceur de son caractère m'en aurait constamment préservé si elle eût vécu.

(Souv. de Bonaparte.)

(2) Les caresses des méchans couvrent toujours quelque trahison.

(Phèdre.)

triche. Peut-il croire qu'à lui seul il lui sera facile de soulever l'Italie.... Le roi de Naples ne peut soutenir le poids de sa grandeur sans l'aveu de Napoléon et sans l'appui de Napoléon.... Ainsi Murat doit être déchu! Que dis-je, son réveil sera sans doute affreux! ».

J'ordonnai des levées en masse sur tous les points de l'empire. Toutes les villes s'armèrent pour soutenir mes droits. Tout fut bientôt en mouvement d'un bout de la France à l'autre. D'habiles généraux complétèrent mes moyens d'attaque et de résistance. Je réorganisai cette garde nationale si honorable et si utile au maintien de l'ordre et de la tranquillité des cités. Tous les Français rivalisèrent d'enthousiasme et d'amour. Animés de l'esprit patriotique, les peuples firent d'immenses sacrifices pour soutenir dignement leur Empereur et l'honneur de son trône.

Un moment j'eus des craintes sérieuses d'avoir ressuscité l'anarchie. Les gens sans aveu sont à la piste des mouvemens populaires. On forma des clubs pour donner plus d'élan... Mais cette fois le succès ne répondit point à mon attente. *Mes fédérés me firent trembler sur mon trône....* Un souverain peut-il augmenter sa puissance et sa gloire avec de semblables milices? Oh! non! les mouvemens insurrectionnels sont les présages de sa chute, et lui enlèvent la confiance et l'affection publique! Aussi mon ame en fut-elle attristée.

Les nobles et les prêtres m'inquiétaient sérieusement. Les premiers me devaient leur considération et la tranquillité immuable dont ils jouissaient; les seconds, *mes doubles courtisans*, manœuvraient habilement pour accélérer la chute de leur bienfaiteur. Mon ministre Fouché correspondait avec la cour de Gand. *Ah! si j'avais lâché ma meute*

des faubourgs de Paris, tous eussent été dévorés dans un clin-d'œil..... (Je fus réellement touché de la désertion de quelques-uns de ces messieurs.) Mais j'étais loin de recourir à des moyens extrêmes! Napoléon, empereur des Français, devait oublier les affronts faits au souverain de l'île d'Elbe!!!

Je ne paraissais nullement m'inquiéter de l'orage qui se formait autour de moi. Ceux qui rampaient lâchement devant mes opinions et mes volontés feignirent d'applaudir hautement à mes heureuses conceptions. La solennité du champ-de-mai, comme aux tems de Charlemagne et des rois francs, fut généralement approuvée par eux. Depuis mon retour de l'île d'Elbe, je m'étais imposé la loi de consulter mes conseillers et mes ministres. Cette conviction de ma supériorité sur chacun d'eux était notoire; mais j'affectais devant mon conseil les intentions les plus libérales et les plus pacifiques. « Messieurs, leur disais-je, le tems des flatteurs et des flatteries est passé pour moi, je veux régner *constitutionnellement*. Vous avez intérêt à ne point me céler la vérité; désormais ne me l'épargnez pas! »

Et pourtant j'étais convaincu que ce n'est point avec des réticences qu'on séduit, qu'on entraîne des gens qui nagent entre deux eaux. Il faut, pour les subjuguer, convaincre non-seulement leur raison, mais parler à leur cœur; c'est à quoi je tentais.

Cependant il m'était facile de voir que plusieurs de mes dignitaires s'isolaient de ma cause. C'était de moi seul que le sénat et le corps législatif empruntaient toute leur force. Je touchais au moment où le chef de la France, sur le front duquel tous les monarques avaient consenti à laisser un diadême, condamné par le congrès de Vienne, allait passer

du trône impérial sous les fourches caudines des champs de Waterloo (1).

Et pourtant je me livrais avec transport à la pensée que je ne pouvais plus manquer de réussir.... Mais la fortune,

(1) Waterloo! ô bataille à jamais mémorable! A Waterloo, je fis des prodiges de valeur par les manœuvres les plus savantes. Grouchi reçut l'ordre de moi de détacher deux mille hommes de l'armée qu'il commandait, pour les opposer aux soldats de Bulow. Ses troupes devaient paraître innombrables et sur-le-champ engager le combat. J'attendais très-impatiemment Grouchi, surtout lui ayant enjoint de s'avancer à marches forcées. Mais par une de ces fatales circonstances qui décidèrent du sort de cette journée, cet ordre ne parvint point à ce général. L'officier, porteur de ma dépêche, tomba dans une embuscade dressée par les éclaireurs de Bulow. Alors, ce chef prussien profita, pour lui-même, de la ruse, et, remarquant l'extrémité à laquelle je me trouvais réduit, il ordonna, à mon exemple, qu'un détachement de deux mille hommes se porterait en avant, en annonçant la réunion de toutes les forces de son armée. Tandis que nos soldats se trouvaient aux prises et comptaient mutuellement sur des renforts considérables, Bulow marchait en toute hâte pour gagner Waterloo. Déjà je m'applaudissais de mon stratagême, et m'imaginais voir les troupes de Grouchi, au lieu de celles du général prussien. Cette funeste erreur entraîna la perte de cette bataille. Bientôt le découragement finit par gagner les braves. Ce n'était plus le soleil d'Austerlitz qui éclairait les plaines de Waterloo. Le redoutable Saturne semblait s'armer contre les hommes. Le ciel le plus nébuleux et le tems le plus épouvantable jetaient une teinte lugubre sur cet horrible tableau. J'aurais infailliblement péri sans le dévouement généreux de mes braves, *de ce bataillon sacré!* qui m'arracha à l'envi de ce champ de carnage et de mort. Ainsi moi, qui pouvais si facilement reconquérir dans cette journée la capitale des Pays-Bas, je me vis forcé de fuir moi-même les champs de la Belgique, au moment où je m'y préparais une entrée triomphante.

(Souv. de Bonaparte.)

l'inconstante fortune, prit par la main mon trop heureux vainqueur. Elle lui dit : « Réveille-toi, oh ! réveille-toi de ton assoupissement, fils d'Albion, tes plans seraient sur le point d'échouer, ainsi que toi-même, si Napoléon allait recueillir le fruit, la récompense de ses immenses travaux, de ses dangers. Viens renverser ce colosse.... Ce colosse est brisé.... Élance-toi, comme le lion du désert, sur ta proie, sur ce bataillon sacré qui l'environne de toutes parts, foudroie ses colonnes redoutables !... » Elle dit, et Napoléon montre un exemple sublime ! Il se défend avec sa bravoure accoutumée et déclare préférer mourir plutôt que d'abandonner son armée. Au même instant le généralissime de l'armée anglaise, lord Wellington, vient recueillir les palmes de sa gloire.

Ma conduite, ferme et prononcée dans ce moment suprême et terrible, étonna nos vainqueurs et imprima la terreur sur les ames coupables. Voyez, leur dis-je, ce soldat, ce héros qui pouvait prétendre à gouverner l'Angleterre ; il protége lui-même l'existence de ma valeureuse garde. Mais il fuit à ma voix. Il peut être témoin de nos désastres, et livrer l'empire aux caprices de ces gardes prétoriennes ; mais par honneur, le créateur des belles destinées du grand peuple devait quitter ce champ de carnage et de mort..... Napoléon devait céder au nombre, mais non devenir prisonnier....

A mesure que le tonnerre de ma voix s'éteignait, que les éclairs de mes yeux lançaient une flamme moins éclatante, il me semblait reconnaître les traits de ces milliers de braves frappés à mes côtés. Je tressaillis. Est-il vrai, est-il vrai ? je n'ai plus d'armée ; tout est fini maintenant. C'est l'heure solennelle de la destruction. La mesure des maux qui vont affliger la France n'est pas encore comblée !...

Cependant je conservais encore tout le prestige de la royauté. Quelque horreur que la nation pût conserver pour ses désastres, je ne désespérais pas de pouvoir la sauver. Le corps législatif et le sénat français en décidèrent autrement.

Malgré l'exaltation produite par ces graves événemens, le peuple était assez porté en ma faveur; on paraissait se soucier si peu de l'autorité du gouvernement provisoire que l'on venait de nommer, que j'avais de fortes raisons de croire que l'on m'offrirait le commandement de l'armée. Déjà les troupes alliées pénétraient dans l'enceinte sacrée. Alors, je déclarai hautement que je me devais à la patrie. Mon ancien ministre Fouché parut indigné de ma résolution et la repoussa... Aussitôt j'ordonnai mon prompt départ pour passer aux États-Unis d'Amérique (1), mais déjà j'étais prisonnier dans mon propre palais.

J'étudiai curieusement, durant plusieurs jours, les progrès effroyables de la démence du corps législatif, le sourire calme et mélancolique du désespoir de ceux-là mêmes qui se disaient rattachés à ma cause.... Non! il m'est impossible de donner l'idée de toutes mes souffrances. Le souvenir en trouble ma raison. Pendant des heures entières je restais dans le jardin de l'Élysée-Bourbon sans être vu ni entendu.

---

(1) Si j'avais gagné l'Amérique, c'en était fait de la vieille Europe. Je restai trop long-tems, en 1815, à la Malmaison, où le souvenir de Joséphine me retenait. L'Impératrice me disait très-souvent : « Mon ami, il se pourrait que la France imitât l'exemple de l'Angleterre et qu'un jour elle rappelât les Bourbons.—Hé bien! Napoléon deviendrait le roi des Amériques! D'ailleurs : *qui sait se posséder peut commander au monde.* »

(Souv. de Bonaparte.)

Enfin, je me résolus d'abdiquer une seconde fois en faveur de mon fils. Mon frère Lucien (1) put beaucoup sur moi, il me parut profondément affligé des scandaleux dé-

(1) Lucien (Bonaparte) avait aimé éperdument une femme charmante, madame de ***. Cette dame avait refusé constamment ses bienfaits, elle l'aimait pour lui-même. Une scène de jalousie eut lieu entre les deux amans : ils finirent par se brouiller quelques heures. Mais Lucien revint le premier solliciter son pardon. Le refus le plus formel de l'admettre fut la seule réponse. Ce refus lui parut inconcevable; il se fâcha sérieusement. Alors il écrivit à madame de *** : « Ou vous me recevrez sur-le-champ, ou je ne vous reverrai de ma vie. » Nouveau refus, mais cette fois motivé. Lucien crut qu'il était de sa dignité de ne point insister, et le jour même il rendit une visite à madame Jouberteau; soit dépit, soit amour, il lui offrit sa main, et l'épousa. Ce mariage se fit contre mon gré. Madame de *** se vit ainsi privée de revoir Lucien, elle se désola, tout en osant se flatter encore qu'elle dicterait les conditions d'un racommodement. Ce racommodement n'eut point lieu. Lucien cependant ne cessa de conserver un tendre souvenir de son ancienne amie, femme aussi jolie qu'aimable et spirituelle. A l'époque de ma rentrée en France, en 1815, le prince de Canino, de retour à Paris, se trouvait heureux de passer ses soirées chez madame de ***. Elle lui présenta ses fils, l'un d'eux le frappa singulièrement : « Mon amie, lui dit Lucien du ton le plus affectueux, mon amie, oublions l'un et l'autre quelques momens d'erreurs. Mais cependant les suites doivent nous imposer à tous les deux de rigoureux devoirs. Parlez-moi avec confiance, moi qui peux beaucoup aujourd'hui sur l'esprit de mon frère.... Un titre pourrait-il sourire à votre ambition? Je me trouverais heureux, ô mon amie, de pouvoir vous le faire obtenir? Déjà sans l'influence que Joséphine exerçait sur l'esprit de son fils, vous eussiez pu devenir souveraine. Hé bien! devenez aujourd'hui duchesse de par Napoléon et ma seule volonté. — Non, Lucien, reprit cette femme aimable, non, mon ancien ami, je n'aime que vous de votre grandeur, de votre fortune, et je maudis le destin qui vous ramène à la cour de votre frère; je serais doublement coupable de vouloir me parer d'une pompe qui me

bats de nos modernes Cicérons. Vaincu par ceux que je croyais encore mes amis, je n'osai plus m'opposer à leurs désirs, et consentis enfin à m'expatrier pour toujours de l'Europe. Je vivrai errant et misérable ! leur disais-je, la France, rien que la France, tout pour la France ! « *Vincit amor patriæ laudumque immensa cupido* (1). Et pourtant qu'est-ce que la grandeur, les dignités ! l'horreur se mêle à ces pensées.

J'avais quelque peine à comprendre la défection subite de mes généraux, leur âpre franchise quand ils n'étaient rien, et leur sévère susceptibilité depuis qu'ils étaient devenus quelque chose. Ils osèrent la plupart me parler à l'heure suprême comme ils m'avaient parlé dans les camps. Plusieurs d'entre eux pourront succomber sous le poids des lauriers, des honneurs et des richesses ; mais d'autres ont été les causes de la chute d'un homme extraordinaire et du plus vaste empire qui ait orné l'univers.

Je pars enfin pour me rendre à la Malmaison. A peine ai-je reconnu ce lieu qui fut naguère le théâtre de mon bonheur, de mes plus douces jouissances..... Tout était horrible et silencieux autour de moi et pâle comme la destinée de ses derniers maîtres ! Au milieu de ce vaste néant, je ne pus entrer sans émotion sous le péristyle où Joséphine venait me recevoir, lorsque je me dérobais à l'esclavage de ma cour. Que sont devenus ces beaux jours?

---

paraît aussi vaine qu'illusoire.... car j'ai la conviction intime que les malheurs de Napoléon, en aggravant vos infortunes, nous sépareront encore une fois, et peut-être à jamais... *L'espérance trompée accable et décourage.* »

(Souv. de Bonaparte.)

(1) Tout cède à l'amour de la patrie et à la passion de la gloire.

ces jours heureux, si chers à mon ame attendrie! A la place de cette femme sensible, ma vue de tous côtés ne découvre que d'affligeans objets. Telles sont les tristes pensées qui m'animent en me précipitant de chambre en chambre. Je me frappe la poitrine, je m'interroge tout haut, je me répète : *J'avais encore ses vœux, j'avais encore son cœur.* Rendu à l'appartement de ma première épouse, je le trouve désert.... Joséphine n'est plus!

Le premier objet qui s'offrit à mes regards fut le buste de cette femme admirable. Tant qu'elle fut au nombre des vivans, je voyais avec d'autres yeux la conduite et les actions de mes ministres, de mes grands dignitaires. (Maintenant ils me punissaient de mon alliance avec l'Autriche.) Souvent, lorsqu'elle voulait me faire des remontrances, me donner des conseils, ses pensées étaient au niveau des miennes; alors je craignais d'outrepasser ce qu'elle nommait un devoir, et d'entendre le reproche sortir de sa bouche. Mais ces considérations n'existent plus; le tombeau vient de rompre nos liens terrestres. Joséphine est précipitée dans les ténébreux abîmes de la mort, et Napoléon peut encore lui survivre!....

Si l'ambition a causé tous mes maux, je ne lui ai point immolé conscience, honneur, famille. (La mort du duc d'Enghien, qui me fut si souvent reprochée, ne fut point mon ouvrage, mais celui d'un homme devenu trop fameux, et dont le parti est de continuer sa route, mais avec plus de lenteur qu'auparavant.)

Les enfans de Joséphine étaient devenus les miens par adoption. L'un et l'autre sont dignes de moi. Pauvre Eugène! et vous douce Amélie (1)! sensible et si bonne Hor-

(1) La princesse de Bavière, épouse du prince Eugène, assista avec

tense, vous rappelez bien douloureusement à votre second père ce qu'il a été, ce qu'il voudrait être encore!.... Pour vous, pour vous seuls!..... Mais il faut nous séparer..... pour un moment, peut-être!....

Mon réveil à la Malmaison me fut bien douloureux.

---

le vice-roi au mariage de Napoléon et de Marie-Louise. De retour à Milan, elle continua à en faire les délices. Elle était enceinte de son dernier enfant, quand les Autrichiens, en 1813, s'approchèrent jusqu'à Vérone: le général Belgarde lui proposa de venir habiter, pendant le tems de ses couches, le palais rural de Monza. La princesse refusa cette offre, et accoucha près de son mari au milieu du tumulte des armes. En 1814, quand le vice-roi fut contraint de quitter l'Italie, elle sortit de Milan, et dédaigna de reprendre aux églises les dons en argenterie qu'elle leur avait faits. La princesse Amélie revint en Bavière où elle réside encore; mais depuis la mort du prince son époux, ses jours s'écoulent dans une douloureuse amertume. Elle avait voué un attachement sincère à l'impératrice Joséphine! Sa mémoire lui fut toujours précieuse, au point qu'elle a conservé avec un soin particulier les cadeaux d'amitié qu'elle a reçus de cette femme admirable! La princesse vient de faire préparer une chambre dans son palais: modèle exact de celle où est décédée l'Impératrice à la Malmaison. On doit y transporter incessamment, non-seulement les objets d'art, mais le lit, la table, les siéges et autres ornemens qui servaient à la mère d'un époux qu'elle regrette. Le tout doit être replacé dans le même ordre où il était au château. En visitant le palais de la princesse Amélie, à Munich, on croira être transporté à la délicieuse Malmaison. Les amateurs et les amis de Joséphine ne verront pas enlever de sang-froid ces monumens historiques; et, partant, la commune de Ruel pourra perdre beaucoup à leur déplacement, car les étrangers, sans compter les Français, arrivent journellement dans ce lieu magique pour visiter les débris de la grandeur et s'instruire à l'école des révolutions! Cette circulation, non interrompue, doit être productive aux lieux environnans, et même après qu'elle n'est plus qu'une ombre, cette ombre et le nom seul de la première épouse de Napoléon Bonaparte font encore des heureux.

L'ombre de Joséphine m'apparaissait au travers des nuages. Partout, je la retrouvais sous mes pas..... Et vous, vents impétueux qui, dans ces nuits de douleur et d'angoisses, ajoutiez encore, s'il est possible, à l'effroi de mon ame, si vous eussiez porté du moins mes regrets à Joséphine ! Non ! elle ne les eût point repoussés avec horreur. Déjà elle m'avait pardonné !

Pouvais-je jouir un instant des beautés de la nature, pouvais-je goûter la fraîcheur des premiers jours de l'été ? J'étais sourd aux joyeux concerts des oiseaux..... Je m'écriai dans un moment d'exaltation : Tableaux majestueux de la nature, objets sublimes, qui raviviez mon ame, vous n'avez plus sur elle le même empire, et pourtant, qu'elles ont de grâces, ces gouttes de rosée que les poètes nous présentent comme les pleurs de l'aurore ! Et ce nid placé au sommet de l'arbre voisin ! avec quelle allégresse ses jeunes habitans saluent l'aube matinale ! Déjà les bords de l'horizon se colorent. La surface des eaux rafraîchit les premiers rayons du soleil, et bientôt s'élève le roi du jour ; tous les êtres reviennent à la vie, et les légers brouillards s'éloignent de la terre qu'ils ont fécondée.... Mais pourquoi ce trouble, cette inquiétude qui m'agite ? Les événemens des jours passés viennent en foule se retracer à mon souvenir. Il a fallu bien peu de tems pour m'apprendre combien les choses d'ici-bas sont fugitives, et pour me précipiter moi et les miens dans l'infortune. Que n'aurais-je point donné dans ce moment pour entendre une parole de l'amie qui me fut si chère, pour arroser sa main de mes larmes ? Je me retrouvais dans la retraite chérie de cette femme admirable qui me rendit si heureux. Je foulais les bords fleuris de ces jolies rivières, et respirais le parfum des plus belles fleurs. Tous les arbustes, rares et précieux, furent plantés la plu-

part aux jours où toute la terre avait les yeux sur moi (1). Dans ce haut degré de prospérité, Joséphine conservait une extrême modération; en la répudiant, j'ai empoisonné ma

(1) Le dimanche, 11 frimaire de l'an 13 de la république, fut le jour consacré à la plus auguste, à la plus imposante de toutes les cérémonies religieuses. La France entière y avait applaudi, les maires des trente-six bonnes villes se trouvaient à Paris.... Jamais le peuple n'avait manifesté une pareille allégresse. Jamais cortége de potentat de l'Europe ne fut égal au mien (*)! Je reçus, ainsi que l'Impératrice, dans la basilique de Notre-Dame, une triple onction des mains de S. S., l'une sur la tête, les autres aux deux mains.

Les onctions saintes me furent essuyées par le grand Chambellan, qui remit au grand-aumônier le linge dont il s'était servi; le premier aumônier de l'Impératrice essuya lui-même ses onctions.

Pendant ce tems, S. S. commença la messe et la continua jusqu'au graduel exclusivement. S. S. bénit nos couronnes, l'épée, les manteaux, les anneaux, et prononça les prières qui accompagnent ces bénédictions.

Les ornemens, dont je devais me revêtir, furent portés dans l'ordre suivant:

L'anneau;
L'épée;
Le manteau;
La main de justice;
Le sceptre;
La couronne.

Le pape fit successivement la prière analogue à chacun d'eux. Je pris moi-même la couronne et la posai sur ma tête.

Les ornemens de l'Impératrice furent portés dans l'ordre suivant:

L'anneau;
Le manteau;
La couronne.

Le pape prononça la prière analogue à chacun de ces ornemens.

(*) Lorsque LL. MM. montèrent dans la voiture du sacre, elles se trompèrent de côté et se placèrent sur le devant. S'apercevant sur-le-champ de leur méprise, elles se mirent, souriant, dans le fond; mais Joséphine en fut visiblement alarmée. (B. B.)

vie, et ma séparation fut comme le présage des désastres auxquels j'allais me voir en butte.

Joséphine avait enrichi la Malmaison des plus belles

L'Impératrice reçut à genoux la couronne, que je plaçai sur sa tête. Le Saint-Père se leva de son siége, il me conduisit solennellement, ainsi que l'Impératrice, au grand trône, au fond de l'église (*).

Lorsque S. S. y fut montée, que j'y fus assis, et que chacun prit sa place à droite et à gauche autour de moi, le pape dit la prière *In hoc imperii solio*, etc. Après avoir prononcé ces paroles, S. S. me baisa sur la joue, et, se tournant vers les assistans, dit à haute voix: *Vivat Imperator in æternum!* Les assistans dirent: *Vivent l'Empereur et l'Impératrice.*

Le pape continua la messe; à la fin de l'Évangile, le grand-aumônier reçut du diacre le livre des Évangiles, il me le porta à baiser et le reporta ensuite à l'autel entre les mains du diacre.

A l'offertoire, le grand-maître des cérémonies me fit une inclination profonde pour m'avertir de me rendre à l'offrande.

Cinq dames du palais, devant porter un cierge où étaient incrustées treize pièces d'or; un autre cierge avec même nombre de pièces d'or,

Le pain d'argent;

Le pain d'or;

Le vase,

quittèrent successivement leurs places pour prendre, au bas des degrés du trône, ces diverses offrandes qui nous furent présentées.

Nous descendîmes en même tems du trône, l'Impératrice et moi, gardant nos couronnes sur nos têtes; nous prîmes les offrandes, dans l'ordre indiqué pour la marche, des mains de ceux qui les portaient et les présentâmes à S. S.; de là, nous fûmes nous asseoir sur notre petit trône.

A l'élévation, le grand-électeur ôta ma couronne, et la dame d'honneur celle de l'Impératrice.

A l'*Agnus Dei*, le grand-aumônier alla recevoir le baiser de paix de S. S. *cum instrumento pacis*, et nous le porta à tous deux.

(*) Le trône de l'Empereur était placé dans la nef entre le quatrième et le cinquième pilier, et à la même distance du centre de l'église que le maître autel.

collections ; partout je retrouvais des traces qui me rappelaient douloureusement ma grandeur passée et l'amertume de mes regrets. (L. Q. Cincinnatus cultivait réellement de ses propres mains, cinq arpens de terre, formant tout son domaine). Ce souvenir m'agitait au-delà de toute ex-

---

Après la communion nous retournâmes au grand trône dans l'ordre qui avait été suivi pour aller à l'offrande.

La messe finie, le grand-aumônier, averti par le grand-maître des cérémonies, m'apporta de nouveau le livre des Évangiles et se tint debout à ma gauche. Le président du sénat, ayant à sa droite le président du corps législatif, et à sa gauche celui du tribunat, m'apporta la formule du serment constitutionnel; après me l'avoir présentée, ils se rangèrent à la gauche du trône sur les trois premières marches; le grand-maître des cérémonies se tenant de l'autre côté de l'escalier vis-à-vis le président du sénat.

Assis, la couronne sur la tête et la main levée sur l'Évangile, je prononçai le serment.

Le chef des hérauts d'armes, averti par l'ordre du grand-maître, dit ensuite d'une voix forte et élevée : Le très-glorieux et très-auguste empereur Napoléon, empereur des Français, est couronné et intronisé. *Vive l'Empereur!* Les assistans répétèrent le cri de vive l'Empereur! en y joignant celui de *vive l'Impératrice*. Une décharge d'artillerie annonça mon couronnement et mon intronisation. Alors le grand-aumônier retourna au chœur et le pape entonna le *Te Deum*.

Je repris des mains de l'archichancelier et de l'archi-trésorier le sceptre et la main de justice, et je descendis du trône, suivi par les princes, les dignitaires, portant mon manteau, et par les grands officiers qui me suivaient en venant à l'église ; lorsque je sortis de la nef, les ministres et les maréchaux reprirent pareillement leur rang dans le cortége pour rentrer à l'archevêché. Je retournai avec le pape aux Tuileries. Mon cortége était éclairé par cinq cents torches. Le soir, le jardin des Tuileries fut illuminé, les principaux édifices de la ville et des boulevarts le furent aussi. Des flammes du Bengale brillaient sur les tours de Notre-Dame et sur les monumens les plus élevés, etc., etc.

(Souv. de Bonaparte.)

pression. Hélas! le tems était arrivé où le destin allait me mettre à la plus rude épreuve! Je remontais à l'appartement où Joséphine avait cessé de vivre; je tourne involontairement la tête du côté où nos deux portraits étaient encore fixés. Ma pâleur vint décéler aussitôt le trouble dont je me sentais agité. Je ne pouvais me faire illusion à moi-même! J'avais tout perdu; tout, jusqu'au droit de me plaindre! Bientôt j'ouvris moi-même l'une des fenêtres pour renouveler l'air et me placer dans un jour favorable afin de contempler les traits d'un génie tutélaire.

Mon télescope m'avait fait connaître la position des alliés. (Aujourd'hui 28 juin), le pont de Chatou est en flammes! A l'instant même, je dépêche le colonel Labédoyère pour s'assurer de la véritable position de Blucher.... Un moment, je conçus le projet de rallumer une guerre d'extermination. Je comptais sur la plupart de mes braves! Ils ne devaient songer qu'à conserver les biens qu'ils avaient acquis, *et non à se tourmenter après moi pour en acquérir d'autres.* Je croyais à l'amour des Français. Mon faible cœur se trouvait soulagé en se nourrissant d'espérances! Cependant je ne pouvais me dissimuler à quels dangers j'exposais l'empire en exécutant ce dessein.

Mon télescope resta constamment pointé sur les hauteurs de Saint-Germain. Un moment je le dirigeai vers l'avenue de Paris. « Messieurs, dis-je à mes plus fidèles, le singulier coup d'œil que présente cette ville! on m'y attend à bras ouverts, je n'ai qu'un pas à franchir pour m'assurer des traîtres et les faire repentir de m'avoir outragé. » Hortense insista vivement pour me faire changer de résolution, et fit enlever l'instrument astronomique pour le replacer vers un autre point de vue. « Vous avez raison, lui dis-je, qu'importe que mes yeux, avec le secours de ce

verre observateur, me rapprochent les alliés de quelques centaines de toises! C'est l'avenir, l'impénétrable avenir qui m'attend, que je serais le plus empressé de connaître.

A ces mots, je regardai de nouveau le portrait de Joséphine comme si j'eusse voulu l'interroger. Le bonheur est bien simple, me disais-je, ce sont les vœux inconsidérés des hommes qui rendent si compliqués et si difficiles les moyens d'y parvenir.

Le hasard fit trouver sur ma table un livre (*Souvenirs prophétiques* de mademoiselle Le Normand). Plus d'une fois j'eus la fantaisie de m'entretenir avec son auteur; il avait prévu mes désastres et avait osé publier que la Malmaison deviendrait mon dernier asile en France.... Je m'arrêtai, je ne dis rien, soit par réserve, soit peut-être pour qu'on ne remarquât pas ma rougeur et le trouble de mes idées... Aujourd'hui je ferai uniquement un appel à son génie révélateur! Joséphine croyait beaucoup aux prédictions, elle m'en troublait la tête, surtout à l'époque où je me séparai d'elle. On a dit de moi, qu'à l'exemple de Callicratidas, mon dévouement ou ma témérité dans l'action venaient surtout de ma croyance aveugle aux rêveries des augures. Au contraire, je fis poursuivre, par Dubois, mon préfet de police, cette émule de Tirésias. Telle fut l'erreur bizarre dans laquelle s'est laissé entraîner la subtilité d'un homme d'esprit (Dubois). Fouché prévit dès-lors le résultat d'un pareil système). L'arrestation de mademoiselle Le Normand, du 11 décembre 1809, fit sur les esprits une sensation si prodigieuse, que Joséphine en jeta les hauts cris. Moi-même je fus presque honteux de persécuter une femme qui refusa constamment de servir ma police... Elle m'avait annoncé, en 1794, que je me placerais sur le trône et m'y maintiendrais jusqu'au jour où l'ambition d'une

nouvelle alliance me ferait éloigner Joséphine. C'est elle enfin qui osa dire et osa écrire, en 1814 (1) : « Si Bonaparte quitte l'île d'Elbe pour rentrer en France, il succombera sans gloire!... Les ingrats, les ingrats sont à craindre pour lui. » J'honore l'expérience et la réputation méritée..... (*Mademoiselle Le Normand, votre prédiction est accomplie!*) Mais si l'Empereur sommeille aujourd'hui à la Malmaison, ne pourrait-il pas se réveiller un jour en lançant la foudre? En attendant je jette mes regards sur le passé et je compte mes lauriers. Oui! j'ordonnerai de nouveau à la gloire de me suivre, elle me sera fidèle..... On verra une entreprise nouvelle conçue par moi, le succès seul pourra la faire croire possible. Qui sait même?.... je peux régner encore.

Tandis que j'étais en proie à des combats trop violens, mes idées étaient dans une telle contradiction que j'ignorais même ce que je voulais, et le parti que j'avais à prendre. Mes amis et principalement le malheureux Labédoyère (2),

---

(1) *Souvenirs prophétiques d'une Sybille* sur les causes secrètes de son arrestation du 11 décembre 1809, page 282.

(2) « La nature en le douant d'une ame naturellement fière et indépendante, la forma, l'agrandit et l'ouvrit aux idées libérales et aux nobles sentimens qu'inspire l'amour de la gloire et de la patrie. Doué d'un caractère élevé, ferme et audacieux, il eût été destiné à jouer un rôle important dans le monde; et si la mort, et quelle mort (*)! ne l'eût frappé à la fleur de l'âge, il eût sans doute accompli sa brillante destinée. »

(*) Le mercredi 9 août 1815, le colonel Labédoyère arriva de Paris par la diligence de Moulins et de Clermont. Déjà il était signalé à la police par des voyageurs espions privilegiés, qu'on avait lancés sur ses pas. (Ils avaient fait la route avec lui.) Rendu chez une amie de sa femme (madame de Fonterie, demeurant au faubourg Poissonnière), la maison fut cernée, les murs escaladés; on ne tarda pas à s'emparer de sa personne. Au moment où sa généreuse épouse croyait le revoir et lui présenter son fils, madame de

firent, au surplus, dans cette circonstance p
qu'il était possible de faire pour tempérer
degrés la mélancolie de leur maître. Ses ma

Labédoyère avait appris que le malheureux venait d'être conduit
les prisons de l'Abbaye.

Labédoyère fut jugé..... et condamné à mort. Madame
consolable, elle ne cessa de gémir sur les malheurs de Charles..
lièrement à l'Abbaye, conjointement avec l'excellente madame d
jour ces deux amies revenaient de ce triste séjour, non-seulement
pouvoir caresser l'espérance. Enfin le jugement fut confirmé par le
Labédoyère en avait rappelé). Mais le samedi (jour où le terrible
aspect) la sentence prononcée devint irrévocable! Le colonel
M. Dulondel, il eut plusieurs conférences avec ce respectable eccl
fait faire sa premi e communion). Après avoir reçu la dernière al
être administré, d'autant plus qu'il avait déjeûné avant la lecture
de l'Abbaye à cinq heures et demie pour se rendre à la plaine de Gre
heures du soir. Il se mit a genoux et demanda à son confesseur (qu
donné) de lui donner sa dernière bénédiction. Il ne voulut pas perd
les yeux, et fit son acte de résignation a la mort d'une manière si co
que tous les assistans pleuraient. M. l'abbé Dulondel le bénit au n
de sa famille!

Il demanda qu'on voulût lui laisser les petits effets qu'il avait s
sa femme : ses conserves, le portrait de madame Labédoyère, une
sa montre, une bague; il désigna aussi la personne à qui il destin
chée de sa chaîne.

Madame de Labédoyère, naturellement timide, montra un cou
vraiment héroïques. Elle se prosterna aux pieds du monarque au m
ter en voiture pour faire sa promenade accoutumée. L'épouse infor
Sire, grâce pour Labedoyère, dans ce moment son supplice s'ap
unique enfant va périr! Oh! sauvez, sauvez mon pauvre Charles
s'attendrir, mais on avait fini par le convaincre de la necessité d'
Alors il detourna les yeux. On fit retirer précipitamment madame
trouva mal, on eut beaucoup de peine a la reconduire chez elle.
madame de Lonterie, ô mon amie! il me reste un autre devoir a
retourner auprès de Charles. Je ne dois plus le quitter jusqu'a l'inst
madame de Lonterie essaya de la calmer vains efforts, elle retourna
Labédoyère n'y etait plus, deja il etait entraîné dans le char mort
de foudre pour cette femme si cruellement déchirée; elle s'éva
rappelant toutes ses forces, elle conjura, elle supplia madame de Fo
ce convoi funéraire, d'adresser ses derniers adieux a celui qu'elle av
faire rendre le plus triste de tous les devoirs celui de le faire enterrer....

Tandis que des amis communs retenaient madame de Labédo
veuve voulait accourir a Grenelle, et chercher a émouvoir les gend

ment de fuir une seconde fois, leur avaient presque fait oublier les leurs.... Je ne voyais autour de moi que des objets tristes, effrayés, et cependant je ne pouvais m'en éloigner. Où irais-je désormais porter mes pas. Ici l'écho des jardins répond : « Nouveau Bélisaire, tu dois te préparer à l'exil ! » On ne saurait exprimer l'émotion que me causèrent ces paroles. Oh ! Joséphine, votre époux ne jouira donc plus de la paix et du bonheur. Je pâlis, puis, pressant la main d'Hortense et jetant sur elle un regard expressif, je m'écrie : Non, jamais Napoléon ne quittera la France volontairement, un capitaine tel que lui doit perpétuer la guerre. La guerre ! Quels sont donc mes projets ? insensé que je suis ! N'ai-je pas renoncé volontairement à régner ? La guerre, enfin, si je la propageais, ne m'offrirait qu'une suite de peines renaissantes.... Dans ce château, temple de mon bonheur passé, j'éprouve que la mélancolie est le

---

les vétérans qui fusillaient l'ami de Bonaparte. Madame de Fonterie s'acquitta de la plus douloureuse des missions. Elle aperçut ce pauvre Labédoyère renversé, ses yeux ouverts ; mais son crâne était fracassé. Elle se fit donner ses cheveux, teints de son sang ; la cervelle était après ; sa cravatte noire, percée de balles ; son habit resta aux fossoyeurs.

Il fut mis, par les soins de madame de Fonterie, dans un cercueil, et conduit de suite au cimetière de Vaugirard.

Sa famille l'ayant réclamé, son corps fut transporté le mardi suivant à cinq heures du matin dans un corbillard et enterré au Père-La-Chaise. Il fut déposé sur un petit monticule à l'une des extrémités les plus écartées. On ne put dès-lors (tant les partis s'agitaient encore) obtenir, pour cet infortuné, les honneurs d'un tombeau. On fit poser un simple treillage en chêne. On planta sur sa tombe des cyprès, des touffus de pensées, et la veuve inconsolable, la triste Georgine de C***, soutenue de son incomparable amie, venait y pleurer tous les jours ce Charles, ce pauvre Charles qu'elle avait tant aimé. Labédoyère n'était rentré à Paris que pour revoir sa bien aimée, la presser sur son cœur.... bénir et embrasser son fils, avant de s'embarquer pour passer en Amérique. Madame de Labédoyère appartenait aux premières familles du royaume, elle aurait eu le droit de dire dans ce moment cruel :

« Tel est souvent des cours le mensonge perfide :
La vérité les fuit, l'imposture y réside ;
Tout est parti, cabale ou trahison. »

(Souv. de Bonaparte)

plus grand charme d'une vie orageuse. L'ambition avait ouvert mon cœur aux plus douces espérances, et depuis Waterloo, elle ne m'a fait goûter que des chagrins. Qui donc me répondra, ô Joséphine ! si ce n'est toi, que l'autre vie n'est pas également une illusion?

O Joséphine! je t'ai perdue, qui te rendra à mes vœux? Où retrouver ton cœur sensible et généreux?... C'en est fait, tu n'es plus! l'astre du jour a cessé de luire pour toi. Mais si ton ombre plaintive est sensible encore aux gémissemens de l'amitié désolée, elle sera touchée de mes regrets et des pleurs dont j'arrose ta cendre.

Alors, le cœur serré et rempli d'un tendre souvenir, auquel se joignait une espèce d'amertume, abîmé dans mes anxiétés et ma douleur, je fus me jeter sur un lit où l'on me réveilla précisément pour m'apprendre la marche de flanc de Blucher, qui épiait en secret le moment propre pour m'enlever de la Malmaison. Alors je rentrai tristement au salon, où je retrouvai un brave que j'avais envoyé auprès de Fouché!.... « Duc d'Otrante, vous m'avez trahi! et c'est de votre main que le général Béker a reçu l'ordre de venir ici surveiller son Empereur! Fouché! vous m'avez vendu à mes ennemis et avez oublié que je fus votre maître! Pourtant il se pourrait que cette même nuit je me jetasse dans les bras de l'armée qui me demande à grands cris! Si ce n'étaient les Bourbons qui vinssent régner, jamais les étrangers ne jouiraient des fruits de la victoire. Je suis le dieu de la victoire, et la France épuisée ne présenterait bientôt plus à l'œil épouvanté qu'un amas de ruines.... Sans doute; les fils de Henri IV répareront de grands maux et feront oublier de graves erreurs.... Mais quel est le sort réservé à mes braves!.... Depuis mon séjour ici, leurs cris de vive *l'Empereur* retentissent jusqu'à mon ame; elle souffre,

elle est péniblement affectée ; je pouvais écraser les alliés et les repousser au-delà des frontières... J'ai abdiqué ! est-ce bien toi, Napoléon, qui prononces ce mot? O vous tous qui m'avez encensé comme un homme extraordinaire ! ô vous tous qui mendiez un regard de votre Empereur ! ministres de Napoléon ! vous, témoins de ses actes, si l'un de vous écrivait un jour son histoire et la vôtre, il dirait : « Le plus vaillant capitaine du monde fonda un empire ! empire qui menaçait de subjuguer l'univers ! Il était, et il est encore un grand arbre à qui l'on avait déjà coupé plusieurs racines en Russie. Le tronc risquait fort de s'en ressentir en 1814 ; mais la malheureuse bataille de Waterloo l'a tranché jusqu'au vif. » O ! que mes réflexions furent amères, moi qui déjà languissais sous des malheurs secrets ; moi qui allais pencher ma tête vers l'océan, m'éloigner de mes amis, de ma famille, d'une épouse et d'un fils que je ne pouvais oublier, et peut-être finir mes jours en proscrit !....

Pourtant j'étais condamné à vivre ; mais qui m'empêchait, au lieu de subir l'ostracisme, qui m'empêchait, dis-je, d'aller au fond des flots chercher la couronne immortelle ? Hélas ! la lumière pour moi ne serait-elle plus qu'une lente et pénible agonie, cent fois plus redoutable que le moment de ma destruction ?

Tout était dans un profond silence à la Malmaison. Nulle apparence de mouvement de la part des étrangers. J'avais encore reposé ma tête, tout était tranquille comme la mort dans la demeure de Joséphine ; et l'herbe des tombeaux couvrait déjà le pavé....

Adieu ! retraite si chérie où j'ai passé tant d'heureux momens. Adieu ! que de souvenirs affligeans ta vue réveille au fond de mon ame désolée ! Les rappellerai-je ici ces cruels

souvenirs? Aurai-je la force de retracer des pertes si amères? Celle de Joséphine, toujours nouvelle, ne cessera de m'affliger?

Enfin, j'ai franchi ces lieux qui parlaient si douloureusement à mon ame affligée, et me rappelaient vivement ce que j'avais été, ce que je perdais; en vain voulais-je me le dissimuler à moi-même. Cependant il me fut impossible de soutenir plus long-tems mon caractère. La nature avait repris son empire, des larmes s'échappèrent de mes yeux, en voyant l'embarras où je m'étais mis, peut-être inconsidérément.

En posant le pied sur le vaisseau le *Bellérophon*, soudain la crainte se répand sur les visages. La consternation est universelle; on n'entend que des cris, des lamentations. L'effroi redouble quand on annonce que Bonaparte, le grand, le généreux, l'invincible Bonaparte est à jamais prisonnier des Anglais!

Accablés du mal présent et de l'image effrayante de l'avenir, mes malheureux compagnons d'infortune jetaient des regards consternés sur moi. « Messieurs, leur dis-je, la chute d'un grand homme est un coup frappé d'en haut, pour donner au monde une grande et forte leçon; mais l'opprobre en restera au gouvernement anglais. »

A bord du *Northumberland*, je m'étais vu séparé par la force de ceux qui, volontairement, s'étaient attachés à *César*, *ainsi qu'à sa fortune*. Tous auraient voulu partager la ciguë avec moi. Au milieu de leurs démonstrations de tristesse, je les pressai tour à tour sur mon cœur! (Ils ne savaient s'ils devaient montrer de la colère ou affecter de la modération.) Lord Keith, pour adoucir les esprits, représenta que bien loin de vouloir désarmer Napoléon, on respecterait son épée, mais que tous ceux qui s'exilaient

volontairement avec lui ne la conserveraient pas : « Quel Empereur étonnant et infatigable, disait tout l'équipage du *Bellérophon* en me plaignant, on aurait dû lui accorder la faveur de prendre quelque repos à Londres, après s'être couvert de tant de gloire en Europe ! »

On peindrait difficilement notre anxiété et nos tourmens durant le cours de ce voyage. Nous voguâmes pendant plusieurs semaines par un bon vent ; mais un matin l'amiral devint triste. On vit sur l'eau des poissons qui paraissaient vouloir absolument abandonner leurs sombres demeures. On entendit dans l'air des oiseaux qui poussaient des cris plaintifs. Le soleil pâlit, le tonnerre, qui ne faisait que gronder dans le lointain, commença à s'approcher ; les aquilons se déchaînèrent avec fureur ; les flots se soulevèrent de toutes parts, traçant dans le gouffre des mers des lignes effrayantes de flammes et de feu ; des éclairs larges et rapides embrâsèrent l'horison, et la pluie tomba par torrens. Le gouvernail fut un moment abandonné. Le capitaine Roos ne savait plus commander ; personne ne savait plus obéir, et d'autant plus que les matelots, naturellement superstitieux, attribuaient les effets de l'orage à l'Empereur. Napoléon avait le pouvoir d'exciter la tempête et de commander aux élémens.... Aussi la consternation fut généralement répandue dans le vaisseau. Heureusement la mer se calma ; le ciel s'éclaircit et l'on aperçut enfin le golfe de Guinée.

La vue des côtes d'Afrique offrit un nouveau champ à mes sombres réflexions. Cette traversée fut longue ; le tems semblait pris de manière à ne changer jamais.... L'amiral avait mis, avec une certaine grâce, à ma disposition, les livres de sa bibliothèque. Tout en remplissant avec exactitude la pénible mission dont il était chargé, il employait

tous ses moyens pour charmer l'ennui monotone d'une longue navigation ; mais le découragement était extrême. Mon esprit et mon cœur s'élançaient de nouveau vers la France, dont j'avais, selon les uns, usurpé la souveraine puissance, et, selon les autres, été salué du nom d'Empereur par l'aveu du sénat et le consentement du peuple (1). Depuis quelques jours nous voguions à pleines

(1) « Tallien joua, sous l'empire, un rôle à peu près insignifiant. Nommé par moi consul de France à Barcelone, il remplit cette place à la satisfaction des divers partis. Il rendit une exacte justice, et protégea ouvertement d'illustres proscrits : de ce nombre fut le prince de Conti, exilé dans cette ville. Je n'approuvais pas toujours son système de temporisation, j'exigeais de lui la surveillance la plus active et la plus minutieuse ; mais Tallien ne suivait pas toujours à la lettre mes instructions secrètes. Je crus même devoir le rappeler ; cependant je lui conservai l'intégralité de son traitement. En 1814, Louis XVIII, en faveur de la conduite généreuse de ce député, au 9 thermidor, voulut bien lui accorder une pension de 3,000 fr. Dans les cent jours, Tallien, s'étant montré reconnaissant envers Napoléon, sollicita et obtint une entrevue avec celui qu'il avait jadis offensé ; mais imitant alors Louis XII, l'Empereur des Français avait fini par oublier les injures faites au général Bonaparte, en Égypte. En nous revoyant, nous nous rappelâmes naturellement notre ancienne amitié. On parla de Joséphine, mes yeux se remplirent de larmes. Je sentais bien vivement sa perte ; cette digne femme avait succombé au moment où elle m'était devenue le plus chère. Notre conversation dura plus d'une heure. On passa en revue l'histoire de la campagne d'Égypte ; je retraçai alors une foule d'anecdotes que Tallien avait totalement oubliées. Ma mémoire est en effet prodigieuse, au point que je me souviens des détails les plus minutieux. En quittant Tallien, je lui fis promettre de signer l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. L'ex-consul de Barcelonne me rappela que s'il avait joui d'un sort tranquille depuis la restauration, il le devait à la bonté généreuse du frère de Louis XVI..... J'insistai, j'exigeai même ! Cependant sa reconnaissance devait peut-être l'emporter sur d'anciens souvenirs..... »

voiles par un bon vent. Nous aperçûmes, au milieu de l'Océan atlantique, l'île Sainte-Hélène, qui n'est qu'un amas de montagnes incultes et de rochers escarpés.

Immobile sur la poupe du vaisseau, je contemplais,

A la seconde rentrée du roi, Tallien perdit non-seulement sa pension, mais il n'obtint qu'avec la plus grande peine la permission de rester à Paris. Son état de souffrance habituelle fit rendre un arrêté en sa faveur. Il faut dire, à la louange de l'ex-député, qu'il ne s'enrichit point des dépouilles de la révolution; qu'au contraire, il fit les actions les plus nobles et les plus généreuses. Très-souvent, aux dépens de sa propre fortune, Tallien fit un grand nombre d'ingrats. La calomnie ne l'oublia point; du fond de sa retraite il l'entendait rugir contre lui. Cet homme, sur lequel les yeux des bons Français furent fixés si longtems, finit par être totalement oublié. Le restaurateur d'une liberté sage, l'homme enfin qui avait renversé les échafauds au péril de sa vie! cet ex-député vivait obscurément, relégué dans une petite maison aux Champs-Élysées (il la tenait à loyer.) Dans cette retraite, il a dû faire de sérieuses réflexions, non-seulement sur lui-même, mais aussi sur la légèreté et la mobilité du caractère national. Cet homme, s'il eût voulu captiver Plutus, eût pu glaner à l'exemple de tant d'autres dans les champs fertiles de nos révolutions. Il se trouvait alors réduit à la plus stricte médiocrité, et forcé souvent aux plus onéreux sacrifices. Tallien vivait seul, il avait une amie qui veillait à ses besoins; nouvel Oreste, dans ses hautes infortunes, il lui restait un Pilade. Ce Pilade n'avait jamais cessé de le visiter et de l'encourager. Un jour que M. de *** se rendait chez Tallien, il aperçut M. Pasquier, alors ministre de la justice, se dirigeant, pour sa promenade du matin, du côté de l'allée des Veuves. Par un mouvement spontané, il s'écria d'une voix forte et sonore : « Monseigneur, à deux pas d'ici, gît, sur un lit de douleur, un homme qui, à l'époque de nos plus grands troubles, rendit d'innombrables services. Cet homme fut une providence pour les malheureux; son hôtel avait peine à contenir la foule des familles reconnaissantes qui l'assiégeaient depuis le matin jusqu'au soir. Cet homme eut l'éclat du moment : cet éclat s'est évanoui, il reste seul maintenant avec ses œuvres. A une époque plus reculée,

dans un morne silence, ces champs arides, bordés de précipices affreux ; je m'embarquai avec l'amiral et Bertrand pour me rendre à terre. Je fis transmettre mes remercîmens aux officiers et à l'équipage. Nous avions tous besoin

---

Paris lui eût volontiers érigé des autels. La plus brillante jeunesse lui servait d'escorte, les trompettes de la Renommée, d'un bout de la France à l'autre, proclamaient le nom de ce député courageux ! de ce bienfaiteur de l'humanité ! Eh bien ! ce même homme est délaissé aujourd'hui par ceux-là même qui lui doivent la vie ; aujourd'hui ils sont impuissans ! Monseigneur, remarquez cette humble demeure (en la lui désignant), fixez-y vos regards, voilà où est venu se briser la fortune publique d'un homme qui enfin présente de si justes titres à la reconnaissance politique. Son nom est Tallien ! » Là, le ministre fit un geste expressif, sans cesser cependant d'écouter l'orateur, mais sans se permettre la moindre réflexion ! M. de *** continua ainsi : « Grands du monde, vous vous croyez heureux, vous croyez marcher constamment sur un chemin facile. Oh ! non, vous dis-je, tôt ou tard, vous rencontrerez des écueils ; l'ambition vous en promet, et si vous êtes capables de ressentir les atteintes de la reconnaissance, je vous conseille, dès aujourd'hui, de fuir les princes, d'abandonner les cours, on y respire la fumée d'un encens dangereux, le poison circule peu à peu, mais il finit par vous atteindre. Si Tallien eût évité de revoir Bonaparte, il serait maintenant satisfait de son heureuse médiocrité.... Mais un regard de l'homme extraordinaire devint un augure pour lui. Le Brutus français, qui précipita Robespierre de son trône sanglant, mourait de faim aujourd'hui s'il n'avait conservé un ami véritable. Cet ami, c'est moi..... » Le ministre avait entendu la fin du discours de M. de *** avec une émotion visible. Il salue l'orateur et tourne bride aussitôt. Au bout d'une heure on vint remettre à la nouvelle madame de La Sablière, l'amie de Tallien, *deux billets de banque de* 1000 *fr.* Cet hommage se renouvela plusieurs fois durant les dernières années de la vie de l'ex-député. Sans doute, M. Pasquier avait rendu compte au roi de la véritable situation de M. Tallien (privé de sa pension), et avait reçu de Louis XVIII des ordres en conséquence. Si le bienfait vient réellement de M. Pasquier, alors cette belle et noble

de nous remettre des fatigues de la mer et de la tourmente que nous avions essuyée. Bientôt nous fûmes visiter Longwood. Ce lieu n'étant pas tenable, l'amiral m'établit à Briars. Excellent M. Balcombe! c'est au milieu du petit Oasis que je goûtai un moment de repos....

Chaque jour je contemplais cette chaîne de montagnes, remparts naturels et inexpugnables d'une petite île, *sur le point de devenir européenne*. Je soupirais et me plaignais au ciel d'avoir trop prolongé ma vie infortunée! Je ne suis plus, aux yeux de l'Europe, cet homme formidable, toujours en guerre, victorieux dans les combats, et s'efforçant, avec ses indomptables légions, de renverser les antiques fondemens des empires!

Vaincu par la ruse et par la force, je suis toujours ce même Bonaparte qui fit trembler le monde. Ces terribles révolutions des rois contre les peuples et des peuples contre les rois, n'épouvantent qu'une ame commune. A Longwood (car déjà je l'habite), je n'entendrai plus rugir les ouragans de l'Europe: je dominerai sur les tempêtes politiques et veux fouler à mes pieds ce tonnerre des hommes qui, un peu plus tard, sillonnera les nues de ses traits brûlans.

A la vérité j'étais percé jusqu'au vif, par l'idée des cala-

---

action, dans tous les cas, doit être révélée: *Honneur à qui de droit.* Heureux le souverain qui peut posséder un tel ministre. Heureux le ministre dont la droiture et la justice lui font un devoir de réparer de graves erreurs, en faisant connaître la vérité aux princes. Heureux celui qui, à l'exemple de M. de Saint-Albin (*) (cet ami chaud et véritable), aura le noble courage de représenter, avec une sainte indignation, aux princes ou à leurs ministres: « Qu'en fait de gouvernement les affaires doivent se conduire selon les conjonctures, et dépendre du tems et de la véritable situation de l'état. »

(*) Chevalier de la Légion-d'Honneur, etc., et l'un des administrateurs du journal *le Constitutionnel*.

mités sans nombre qui avaient accablé ma famille : toutes leurs espérances déçues, leur fortune anéantie, leur nom déjà presque oublié en France, et leurs habitations passées en des mains étrangères.

Les Pilades qui m'avaient suivi par dévouement, consumaient ainsi que leur Empereur, dans cette triste retraite, des jours inutiles à la gloire. Nous pouvions contempler à loisir le soleil et lire couramment dans le grand livre de l'univers. Plus j'examinais ma position et plus je me disais : « Tant que la sainte alliance me retiendra ici, les rois se croiront à l'abri de tout danger et n'auront rien à redouter de mes aigles. Que les maîtres du monde jouissent donc à loisir de la paix que le ciel leur envoie, des jours plus sereins brilleront pour eux.... Ils seront sans crainte et s'élanceront en pensée vers notre belle patrie. Encore quelque tems, et ces mêmes armes, avec lesquelles ils ont triomphé de la France, pourront à la fin se tourner contre eux-mêmes. Bientôt ce sera le tour d'une nation brave et généreuse de combattre et de profiter de vos fautes ! Un vigilant capitaine peut la diriger et la suivre partout. »

L'honneur est sacré pour un véritable Français ; si le nombre nous a ravi la victoire, nous pouvons dire aussi comme François Ier : « *Tout est perdu fors l'honneur!* » Nos ennemis peuvent-ils en dire autant ?

« Paissez, jeunes agneaux, paissez le long de vos rives fortunées, au milieu de vos plaines émaillées de fleurs ; désaltérez-vous dans le courant du ruisseau qui l'arrose, dormez au doux murmure de son onde, dormez en paix à l'ombre des peupliers. Le vieux pasteur (1), qui veille à

(1) Jusqu'au dernier moment de son exil à Sainte-Hélène, Napoléon parut conserver l'espérance d'être enlevé de cette île. Il disait

votre garde, est aimé du ciel. Innocens agneaux, un moment viendra où vous ne serez plus exposés à la fureur des loups dévorans. »

---

quelquefois.« Une nouvelle combinaison politique suffirait pour me faire sortir de l'enfer du Dante. Mon étoile peut me guider de nouveau vers le continent, et alors, comme alors! Ainsi donc, n'en déplaise à sir Hudson-Lowe, je ne dois point abréger ma vie. Je l'ai tenté vainement à Fontainebleau, mais ici le succès serait un crime. D'ailleurs je sacrifierais l'avenir au présent.... Qu'en dit Bertrand, qu'en dit Montholon (*), et vous, mesdames, ajoutait-il en riant et fixant, d'un œil malin, les épouses de ces officiers. *Che dice patienza in questo giorno?* Il est très-vrai, dans des tems antérieurs, vous eussiez assiégé le temple de la Sybille parisienne, au lieu qu'à Sainte-Hélène les oracles y sont silencieux, si ce n'est pourtant celui-ci : « Depuis que les souverains se sont partagé le monde, hélas! s'il faut le dire, c'est bien moins la douce et sainte amitié qui détermine leurs faveurs, que l'orgueil secret d'exercer leur toute puissance.... »

Avrei veduto ni ente di nuovo nell' opera matutina.

(Note communiquée.)

(*) Mes illustres amis pourront dire un jour avec orgueil : « Et nous aussi nous faisions partie de cette illustre réunion de braves exilés à l'île Sainte-Hélène. » Un jour M. de Montholon me racontait, très-sérieusement, qu'il avait eu la curiosité de consulter à Paris la célèbre mademoiselle Le Normand ; que celle-ci lui avait dit : « Vous êtes destiné à étonner l'Europe par le plus rare et le plus sublime dévouement ! A cet effet, *vous serez relégué sur un roc, ce roc sera situé aux extrémités du monde. Vous deviendrez l'ami, le compagnon d'un autre Bélisaire, et l'accompagnerez dans l'exil.* Après des années d'épreuves ! épreuves doublement honorables ! le destin se montrera satisfait ! Votre nom, ce nom si célèbre, *fixera l'attention du monde !* Vous devez remplir un jour un poste très-élevé ! *Vous étonnerez bien des gens ! et serez surpris de pouvoir vous étonner vous-même !* — Ce ne peut être ici, mon cher, repris-je aussitôt en souriant, car l'île Sainte-Hélène sera l'écueil où viendra se briser, sans pitié, l'ambition des hommes. La victoire peut-elle y marcher au pas de charge !... Non, assurément ! Votre existence ne se compose que de la mienne. A la vérité, mon intention est bien de vous accorder un brevet d'*illustrissime !* Mais à Sainte-Hélène vous ne l'obtiendrez qu'*extra muros*. Si jamais nous rentrons en France, c'est alors que S. A. S. recevra sur-le-champ ce titre suprême ! (dont elle possédera à l'avance le nom, mais les provisions à Sainte-Hélène en seront enregistrées à la chambre haute, séant au Luxembourg.) *Signor*, vous méritez d'autant plus cette distinction honorable, que le général Montholon a rendu des services réels à l'état,

Un tems viendra sans doute où l'on ne verra, en Europe, ni ces conquérans, fléaux de l'humanité, ni les ingrats qui les déshonorent, ni ces monarques oppresseurs, toujours armés de la hache du despotisme. Les nobles vertus, la reconnaissance et l'amitié fidèle obtiendront seules des autels. Moi-même, je voudrais couronner de laurier la statue des hommes sensibles et compatissans, et graver leurs noms illustres en lettres d'or sur un marbre immortel.

Je me suis imposé une tâche grande et forte en me défiant dans ces souvenirs à toute la sévérité d'une investigation politique. Ce n'est pas pour le monde d'aujourd'hui que je raconte, c'est pour un tems plus calme. A présent que je suis relégué sur un roc, que ma destinée s'accomplisse! Que me reste-t-il de tant de grandeurs et d'un si énorme pouvoir?.... Tour à tour puissant, redouté; aujourd'hui proscrit?.... Que me reste-t-il? Il me reste le témoignage de ma conscience et la haine des ingrats (1).

Que ceux-là frémissent à l'aspect des grandeurs, surtout s'ils ont l'audace d'attaquer les lois fondamentales de l'état et de braver la colère du peuple. Favoris des rois, et vous tous, ministres (2), pénétrez-vous bien de cette grande

---

(1) Je jouis au moins de l'estime des hommes vertueux auxquels je suis uni par les sentimens de l'humanité, de l'amour et de l'amitié.
(Souv. de Bonaparte.)

(2) Un roi qui croyait (d'après les rapports de ses ministres) que

en outre il a prouvé un zele, une veritable et sincère affection à l'Empereur malheureux. Ici, Montholon, nous sommes les jouets d'evenemens d'une telle nature qu'ils sont au-dessus de la prevision humaine; nous devons attendre avec calme, avec resignation, les decrets du grand maître, qui règne là-haut, et nous conduire ici-bas avec *prudence* et patience. ... Alors, comme alors ....

« Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes »
Il fait que tout prospere aux ames innocentes,
Lorsque quelque projet l'orgueil en a trompé.

(Souv. de Bonaparte.)

de cette immuable vérité, que la faveur des princes est aussi légère que les vents, les zéphirs. De l'apogée de la gloire où vous vous êtes élevés, vous finirez un peu plus tard par descendre au niveau des autres hommes. Vous aurez eu plus de remords, vous vous abandonnerez au désespoir; trop heureux, messieurs, si, au bord du tombeau, le blasphème à la bouche, pâlissant de terreur, les cheveux hérissés sur le front, vous n'invoquez pas le néant (1). Pour moi, je crois à l'immortalité, et j'ai toujours religieusement nourri cette pensée consolante. La bonté céleste a mis dans mon cœur un éternel espoir, elle m'encourage aux lieux de mon exil. Je bénis le ciel d'être éloigné des hom-

---

l'or suffisait pour enrichir l'état, épuisait les habitans de son pays au travail des mines. Tout périssait, les champs restaient incultes, le découragement était devenu général, et le commerce surtout était réduit aux abois.... Les peuples eurent recours à la reine. Elle fait faire, en secret, des pains d'or, des viandes, des fruits de ce métal précieux, et au retour d'un voyage, les fait servir au prince. Cette vue le réjouit d'abord. Bientôt il sent les atteintes de la faim et demande à manger. « Nous n'avons que de l'or, dit-elle, vos terres sont en friche et ne rapportent rien; on vous sert ce que vous aimez, c'est la seule chose qui nous reste (ou du moins celle que vos ministres prisent le plus)! Vos sujets vous aimaient, vous respectaient; mais les perfides conseillers ont tout gâté. Ces gens finiront par faire oublier jusqu'aux premiers bienfaits de votre règne. Il est grand tems d'y remédier. » Alors le roi réfléchit mûrement au discours de la princesse, il congédia ses ministres, fit refermer les mines; l'agriculture et le commerce refleurirent de nouveau. Le peuple fut heureux. Le roi dut son salut et celui de son royaume aux sages avis d'une femme qui partageait son trône. Elle avait toutes les qualités, elle possédait toutes les vertus, et son nom doit passer à la dernière postérité.

(Note communiquée.)

(1) La nature nous dit : Dieu existe, il faut l'adorer en silence.

(Souv. de Bonaparte.)

mes politiques et d'être oublié d'eux. Cette pensée fera la douceur de mes derniers momens.

Quelle est la main compatissante qui me fermera les yeux? Dignes amis (1), devenus les confidens de mes dernières pensées, vous connaissez le fond de mon cœur: dites si j'enviai d'autre bonheur que celui de la France!

Sir Hudson-Lowe, votre tyrannie sera en horreur aux

---

(1) Las-Cases, Gourgaud, Bertrand, Montholon, et vous respectables et admirables femmes qui partagez mon exil! oh! qu'il est peu d'êtres capables de ce dévouement et de cette grandeur d'ame! Recevez tous mes adieux! nous nous reverrons, mes amis, mais dans un monde meilleur! L'éternité est là ... O princes! vous êtes hommes, nous sommes aussi. Vous avez exigé une force qui n'est point dans la nature, vous vous êtes crus obligés de punir des Français qui ne m'avaient point délaissé? En leur permettant de venir s'ensevelir avec moi, pourquoi en avoir limité le nombre?... Ma famille aussi aurait voulu partager mon exil. Pauvre madame Létitia, vous Lucien, vous vous êtes immortalisés par votre noble et généreuse conduite envers moi. Vous tous, Joseph, Louis et Jérôme, etc., n'oubliez jamais celui qui vous a tant aimés! Hortense! digne Hortense! malheureuse Hortense, fille bien aimée de Joséphine, oh! que de maux vous avez soufferts! Et vous, mon cher Eugène, apprenez à vos enfans que Napoléon fut homme avant d'être citoyen, et que l'amour de sa famille a existé dans son cœur avant celui de la patrie. Il est des circonstances où un Timoléon peut être nécessaire; mais il se voile le visage quand il faut s'armer d'un poignard pour percer le cœur de son frère. Malheur au tems où l'on a besoin de telles vertus pour faire le bien. Lucien, vous m'avez pardonné, en 1815, vos dix années d'exil. Lucien, mon cher Lucien, je vous en remercie. Et vous, dignes Français, à qui je rapportais toute mon ambition, tous mes travaux.... J'ai trop aimé la guerre; mais je vous voulais grands.... Peut-être trop grands! Recevez mes derniers adieux,... mes dignitaires! Messieurs, ceux qui sont de service ne sont point oubliés. M. de Lall**, je vous ajourne et vous donne rendez-vous!

neveux, elle sera même blâmée et censurée par votre gouvernement.... (L'Anglais est franc, généreux, hospitalier!) Sir Hudson-Lowe, vous serez désolé de me survivre, vous languirez et finirez par mourir de douleur (1).

Vos soins sont inutiles, ô mes amis! pour me conserver l'existence! L'existence m'est par trop pénible! France! France! serait-il vrai, ton libérateur doit-il mourir en exil? Jadis chacun le regardait avec envie, on briguait son alliance! les rois la recherchaient! De tant d'honneurs, de tant de magnificence, lui restera-t-il seulement un tombeau?

La seule grâce que je demande aux Anglais, c'est d'empêcher les ennemis de mon nom de profaner mes restes (2)...

---

(1) Ainsi finiront les beaux jours de mon geôlier à l'île Sainte-Hélène; sa fin sera une angoisse mortelle. La main du sort s'appesantira sur sa tête; il en aura la secrète pensée; mais la dissimulera aux yeux du peuple anglais..... Le peuple anglais s'inquiétera peu de ses présages et se rira de ses malheurs.... A l'époque de ma mort, la colère du ciel ne cessera de s'appesantir sur sa coupable tête! Cependant la religion m'ordonne de lui pardonner. Hé bien! sir Hudson-Lowe, je vous pardonne, mais gardez-vous de dire après moi: « Je fus cruel envers Napoléon et ses dignes amis. Dans votre vieillesse, si vous y parvenez, ne vous complaisez pas à retracer le détail de vos cruautés; vous jouirez encore des tortures de vos victimes.... Mon ombre offensée en appellerait alors au Dieu de l'univers. Si le ciel m'a choisi pour être l'instrument de la délivrance, en rétablissant le culte divin, en faisant cesser les proscriptions et rappeler les familles, si le ciel a béni mes armes, si le ciel a permis que son représentant ceignît ma tête du bandeau des rois; le ciel enfin punirait l'insensé qui, après le généreux pardon que je lui accorde, oserait approuver des principes meurtriers.... D'ailleurs:

« Il n'est point de secrets que le tems ne révèle. »

(Souv. de Bonaparte.)

(2) « On a pris les précautions les plus extraordinaires pour que le corps (de Bonaparte) ne pût jamais être enlevé furtivement: on a mis

Ils admireront un jour tant de vertu au milieu de tant de disgrâces, et gémiront sur le sort déplorable que sir Hudson-Lowe fit éprouver au général, à l'Empereur malheureux, plein d'amour pour sa patrie, pour cette patrie que j'ai rendue si illustre! Oui! j'ai effectué en quinze ans ce que Rome ne fit que dans l'espace de plusieurs siècles!

Je dépose ces derniers souvenirs aux mains de ***, je les destine pour être ajoutés aux *Mémoires historiques et secrets de Joséphine* (Marie-Rose-Tascher de la Pagerie), ma première épouse. L'éditeur (mademoiselle Le Normand) a rempli dignement sa tâche; *elle s'est honorée à mes yeux*; cela doit suffire à sa gloire littéraire!!! D'ailleurs: *Poscunt fidem secunda, adversa exigunt* (1).

Si les destins ont désigné l'île Sainte-Hélène pour être ma dernière demeure (2), je demande que ma cendre soit rapportée en France, que, sur une simple pierre tumulaire, on grave uniquement ces mots:

---

ce corps à une profondeur immense dans la terre; cette dépouille mortelle, redoutée encore, est barricadée par des barres de fer et de grosses pièces de bois, fortement croisées les unes sur les autres, etc., etc. Cet hommage souterrain vaut bien une pyramide fastueuse et une épitaphe chargée de louanges banales et trompeuses, que portent si souvent les pierres sépulcrales. »

(Mem. de madame de GENLIS.)

(1) Dans la prospérité il est agréable d'avoir un ami; dans le malheur c'est un besoin.

(2) Montrez-moi cette île fameuse, dira un jour le voyageur, cette île qui renferme les dépouilles mortelles de cet homme extraordinaire, dont les rois de la terre venaient rechercher l'alliance ou la vengeance, et qu'on nomme Sainte-Hélène! Les mers qui l'environnent ne pourront pas toujours la défendre et un volcan furieux finira peut-être par la dévorer.

(Z.)

« Tout considéré, c'était un grand homme. Jamais son » semblable ne s'offrira à nos regards (1). »

(Fin des derniers souvenirs de Napoléon Bonaparte.)

---

(1) Un homme survint qui se mit presque tout à coup à la place de la république qu'il venait d'illustrer par des triomphes inouis. Cet homme, qui n'a été si grand que parce qu'il avait été trempé dans les feux de la république et qu'il conserva toute sa vie cette énergie, ces sublimes mouvemens que les miracles de la liberté avaient imprimés à son ame ardente et profonde, renfermait en lui deux natures. L'une, marquée au sceau du génie révolutionnaire, était faite pour tous les genres d'audace. Aucun obstacle ne pourrait l'arrêter ; aucune entreprise ne pourrait lui paraître impossible. Elle sentait la puissance du lévier populaire, et avec lui elle aurait espéré de pouvoir soulever le poids du monde. Cette ame de feu semblait être née pour briser toutes les choses anciennes, comme des vases d'argile, et semer leurs débris sur sa route sans leur donner un moment de regret. Cette ame était haute, vaste et sublime! Capable de toutes les choses extraordinaires par un élan naturel et sans efforts; enfin, armée d'une volonté que rien ne pouvait affaiblir, arrêter ou détourner, cette ame aurait donné la liberté au monde si elle l'eût comprise et si elle n'eût pas craint les conséquences de ces bienfaits. Mais il fallait, pour s'élever au-dessus de cette crainte, des vertus et des idées qui n'étaient pas entrées dans sa composition.

L'autre nature de Napoléon était grande encore; mais elle tendait sans cesse à diminuer les proportions de la première, elle lui donnait des conseils timides, lui enseignait la ruse, lui permettait la mauvaise foi, et le ramenait sans cesse à l'ancien ordre des choses, dont le déplacement seul avait fait d'un lieutenant d'artillerie l'Empereur de France et le souverain de l'Europe. D'une main ce géant ébranlait le passé ; de l'autre il cherchait à le raffermir dans ses vieux fondemens. Pour comble de malheur, la vanité se mêlait à l'immense orgueil qui maintenait Napoléon au faîte de son dangereux pouvoir, et de là vint la fatale idée de reconstruire ce hochet usé de la noblesse, et toutes les prétentions surannées de la caste privilégiée.

(Portrait de Bonaparte, par le général Foy.)

Ombre immortelle! pardonnez à l'éditeur des *Mémoires historiques*

(*t*) Page 170. — « Je ne prétends point, dit Fenelon au duc de Bourgogne, son élève, qui l'interrogeait, que les républiques ne nous offrent aucune preuve d'un véritable patriotisme. Les vertus peuvent se comparer à ces plantes nécessaires qui, par un bienfait particulier de la Providence, croissent partout : ce qui n'empêche pourtant pas qu'un climat ne leur soit plus favorable qu'un autre. Le patriotisme, même au milieu des épines et des ronces de l'anarchie, sous l'astre desséchant des despotes, a quelquefois porté les fruits les plus beaux et les plus précieux; d'où vous ne chercherez pas sans doute à conclure que, s'il brille davantage dans les désordres de la société, c'est que ces désordres lui conviennent : il n'y brille plus que parce qu'il présente un plus grand contraste. »

La plupart de nos politiques de 1793 n'ont laissé à leurs enfans, pour seul et unique héritage, que leur fâcheuse

---

et secrets de l'impératrice Joséphine, un aimable larcin *pour embellir les derniers souvenirs de l'époux de cette femme admirable!* Le pinceau de l'illustre écrivain, retrempé dans les couleurs les plus vives, nous a retracé si fidèlement les traits de cet homme, de ce géant politique, qu'en fixant son portrait on se dit : « *C'est bien là le vainqueur de l'Italie! le premier consul! l'empereur des Français! l'exilé de l'île d'Elbe! le prisonnier de l'île Sainte-Hélène!* ce Bonaparte enfin qui fit trembler l'Europe, cet homme extraordinaire eût fini par gouverner le monde! Au général Foy seul appartenait le droit de poser le dernier vernis au véritable portrait de Napoléon! L'habile compositeur n'a rien omis pour faire ressortir les teintes obscures de son tableau. Ces nuances même inspirent de l'intérêt..... Honneur à l'orateur célèbre! honneur au Démosthène français! honneur à l'historien du siècle! « connaissant le secret (qu'on ignore) d'*assurer l'immortalité*!.... » L'immortalité! maintenant elle est devenue la récompense du grand homme et de son historien.

« Qui va répondre Dieu parle aux hommes sans preuves »

doctrine, qu'ils se sont, pour ainsi dire, occupés à leur inculquer dès l'enfance. Ces jeunes Brutus doivent repousser nécessairement toute idée d'un pouvoir monarchique, et caresser l'agréable idée que, peut-être un jour, le bon tems des frères et amis renaîtra pour eux.... Hélas! nous avons pourtant fait l'épreuve que la démocratie pure dégénère trop souvent en licence. D'ailleurs, tout gouvernement en général qui n'est pas fondé sur les bases de la religion, de la justice, et du respect pour les personnes et les propriétés, tend au despotisme ou à l'anarchie. Anarchie, c'est dire, en un mot, désordre dans l'état où personne n'a assez d'autorité pour commander et faire respecter les lois; par conséquent le peuple se conduit comme il veut, sans frein, sans subordination et sans police. Faisons tous des vœux, ô Français! pour que jamais de nouvelles dissensions politiques n'éclatent sur le sol de notre heureuse patrie; pour que nos amis les étrangers, se servant de ce malheureux prétexte, ne viennent point de nouveau ravager nos provinces, et s'approprier le fruit de douze années de paix. Que dis-je, ce Paris sans pareil les a vus dans ses murs, ils ont cherché à se conformer à nos goûts, à nos habitudes, et par excès de politesse et pour nous mieux complaire, ils finiraient par y prendre goût et s'y fixer à jamais. C'est ce que nous devons craindre et surtout éviter.

(Note de l'Éditeur.)

(*u*) Page 181. — Je chercherai à mettre à la portée de toutes les intelligences, les connaissances les plus abstraites; je semerai des fleurs sur le champ le plus hérissé d'épines, sur le champ où croissent les ronces de l'incrédulité. Le flambeau à la main je pénétrerai dans les profondeurs de la nature, dans les mystères qui n'ont point

besoin de ces grands mouvemens de l'éloquence pour les démontrer, ni pour les analyser: mais uniquement de la justesse de l'observation et de la science pratique....

La main de Napoléon Bonaparte fut un jet de lumière lancé par celui qui règne dans les cieux.... Vue de loin, elle paraît brute et sans attraits; mais en considérant son intérieur, on se sent tout à coup frappé d'une émotion toute chante. C'est là qu'on voit à quelle planète ou à quel signe du zodiaque chaque partie et chaque ligne de cette main furent assujéties. Le siége de la *lune*, celui de la *ligne vitale*, de la *ligne saturnale*, de la *ligne naturelle*, de la *ligne mensale*, de la *ligne solaire*, de la *ceinture de Vénus*, de la *voie de lait*, du *petit triangle*, du *quadrangle ou carré*, de la *table* (*mensa*), enfin des *restraintes* ou *rasettes*. Tout y démontre jusqu'à l'évidence des marques du héros, du conquérant.... Aujourd'hui je viens soumettre à l'expérience du *cabaliste*, à la clarté du *chiromancien*, aux méditations du génie, la main de ce grand homme.

Depuis long-tems je me flattais de pouvoir analyser ces linéamens extraordinaires! cette complication de signes réunis à leurs accessoires, au principe et à l'extrémité des planètes (et pourtant les planètes n'ont point de particulière influence sur les mains, mais sur tout le corps). Elles ont uniquement leurs domaines particuliers sur les lignes et sur les parties qui leur sont soumises. Cela pourrait faire croire au premier aspect que l'empire du monde était devolu de droit au valeureux capitaine, comme récompense d'honorables travaux, de découvertes importantes et de services éclatans rendus à sa patrie.

> Quid priùs dicam solitis parentis
> Laudibus, qui res hominum ac Deorum,
> Qui mare, ac terras, variisque mundum

Temperat horis ?
Undè nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum (1).
(HORACE, O. II.)

L'explication parfaite de ce chef-d'œuvre de *Chiromancie* me paraît d'autant plus difficile que, malgré l'aveu de Salomon : « *Que Dieu met dans la main de l'homme le cachet de sa destinée*, » j'ai voulu, pour m'éclairer, consulter le fameux livre d'or du prince des philosophes (Aristote). Son *Traité sur l'art de la Chiromancie* fut traduit de l'arabe en latin, par les ordres du premier Alexandre. Les documens utiles que j'en ai retirés ne me suffiraient pas encore pour compléter mes études, si je n'avais interprété le sens de l'hiéroglyphe, ainsi que les calculs d'Albert le grand, Ptolomée, Avicène, Averroës, Platon, Gallien, Antiochus, Tibertus, Indagine, Tricasse, Taisnier, Belot, Romphile, Cardan, Goclénius-Froelichius, Deperuchio et jusqu'au docte Lavater, ainsi que plusieurs autres philosophes qui, tous, ont écrit sur cette science occulte. J'avouerai que la main de Napoléon est le livre universel, que ce livre ne se reproduira peut-être pas avant des siècles.... Ce génie, qui gouverna la France durant quinze ans, était doué d'une imagination volcanique, d'une ame ardente et fière, d'un esprit juste et élevé! Ce génie fut actif, bienfaisant! Sans doute la Providence le suscita pour sauver la France, ou pour la troubler pendant un demi-siècle. Un cœur aussi

(1) « Par où commencer plus justement, que par les louanges accoutumées du père de toutes choses, du maître des hommes et des dieux, qui gouverne la terre et les mers, qui règle dans l'univers la diversité des saisons : de ce Dieu qui ne produit rien de plus grand que lui-même, et ne voit, dans toute la nature, rien qui lui ressemble ou qui l'approche? »

susceptible ne pouvait guère se plier aux souplesses, ni à l'adulation servile ; ce cœur était bon, généreux, même sensible ; et cependant il avait la force, le stoïcisme du courage ; car il voyait de sang-froid, et sans frémir d'horreur, les calamités incalculables que la guerre entraîne.

Les loisirs du héros du monde ne furent jamais infructueux. Tout jeune, il apprit, par l'inspection des astres, à distinguer le cours des saisons, à approfondir les lois de la nature, en développant celles de la morale. Un germe d'idée sur la cabale, livré à son intelligence (1), lui fit acquérir, de bonne heure, la certitude qu'il ne tarderait pas à étonner le monde et à s'étonner lui-même !

C'est une chose très-remarquable dans la vie de Napoléon Bonaparte, que la veille d'une bataille son ame s'attendrissait par de tristes pensées. Le cœur serré, l'œil inquiet, il étudiait dans le silence des nuits, et cherchait à découvrir la marche des planètes dans le ciel. Nouveau Mahomet, il prétendait y lire celle de l'issue des combats : peut-être semblait-il pareillement au grand homme, que le Dieu visible de la nature, apparaissant sur son char lumineux, devait environner de sa gloire non-seulement la célèbre journée de Marengo, mais celles qui éclaireraient ses nouveaux triomphes ! Dès-lors Napoléon demeura convaincu que le soleil ne devait plus se voiler, même ayant fourni une partie de sa course, et qu'il brillerait éternellement pour lui !

---

(1) Napoléon, regardant un jour très-attentivement la main de M. le prince de Bénévent, s'écria : « *Mon génie étonné tremble devant le sien.* »

..... Haud tanto cessabit cardine rerum (*).

(*) Il ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

A l'exemple de Socrate le grand homme possédait un génie familier, et pourtant dans les grandes circonstances il n'eût point hésité à franchir l'enceinte privilégiée du temple de Delphes. Les pontifes d'Olympie ou d'Éleusis auraient-ils été dédaignés par celui qui, dans l'antiquité, eût été placé au rang des immortels. Oh! non sans doute! la Pythie même eût pu lui adresser la réponse qu'elle fit au vainqueur de Babylone : « *Mon fils, tu es invincible!* » Napoléon possédait la clef des oracles tant anciens que modernes; cette clef de la science des signes, il l'avait dans la main. Aussi se serait-il bien gardé de demander à Apollon de lui accorder la véritable intelligence! Elle lui était dévolue; mais malheureusement pour les peuples et les rois, ce dieu de la foudre possédait une étincelle du feu sacré et menaçait d'engloutir, sans scrupule, une partie de la population de l'Europe, afin de pouvoir parvenir à son gré à dominer l'autre partie.

D'ailleurs, en se déclarant le vengeur des nations, ce géant politique satisfaisait à la fois son ambition et s'immortalisait pour des siècles.

L'empire français, gouverné par un tel homme, fut pendant des années un corps bien constitué, mu par un vaillant chef; cet empire était composé de dignitaires souples, obéissans, agissant de concert les uns avec les autres, et toujours disposés à suivre les impressions qui émanaient de la tête où résidait l'autorité.

La tête d'un être devenu si fameux devait être fortement organisée. Les visions, les goûts, la mémoire, l'esprit, l'entendement, la raison, l'odorat, le tact, tout dans la création et l'émanation devait être surnaturel. Plus tard cette tête pourra servir d'étude aux plus savans cranologistes, aux plus habiles physionomistes! Moi-même, qui

ai vu et tâté avec soin *ces belles protubérances*, j'ose me réserver le droit, dans mon grand ouvrage (cinq vol. in-4°), sur les portraits des principaux personnages qui ont figuré en Europe depuis un demi-siècle, de faire sur l'ex-empereur les plus justes et les plus savantes remarques. Aujourd'hui je dois me borner uniquement à parler de sa main; de cette main qui soutint si glorieusement la balance politique de l'Europe, pacifia l'ouest, fit rendre des honneurs funèbres à Pie VI, ferma la liste des émigrés et *gagna la célèbre victoire de Marengo;* de cette main qui raya de la liste fatale tant de malheureux français, victimes de leur dévouement envers la noble famille, de qui on pourrait dire comme de celle des Stuarts : « *Il se fit un jour une alliance entre le malheur et la fortune, et ce fut sur celle des Bourbons que leurs coups allèrent frapper;* » de cette main qui signa le concordat, rappela les bannis et annula la sentence de mort rendue contre MM. d'Hozier, de Rivière, de Polignac, etc.! de cette main qui signa ce glorieux traité de Presbourg, si honorable pour la France!... de cette main si généreuse qui consacra trois autels expiatoires en réparation des outrages faits à la cendre de nos rois; de cette main qui abattit la colonne de Rosbach, saisit l'armure du grand Frédéric et décréta un monument magnifique à la gloire des armes françaises; de cette main qui donna la paix à Wagram, et crut n'avoir plus d'ennemis à combattre....; de cette main qui signa cet acte illégal de divorce entre lui et la bienfaisante Joséphine.... acte qui finit par lui préparer sa déchéance et l'obligea de signer son abdication à Fontainebleau....; de cette main qui reçut les sermens de cette foule de braves, leur imposant le devoir d'être aussi fidèles à leur roi légitime, qu'ils l'avaient été à l'Empereur de leur choix !.... Malheureusement pour la France et pour lui (et malgré les sages

conseils *de son génie fidèle*), Napoléon Bonaparte écouta la voix de Saturne, il se dirigea sous sa fatale influence et enfreignit des traités solennels..... Un moment le fils d'un tel père scintilla dans l'ombre. Le soleil trop brûlant se couvrit d'un voile au champ de Mai et ne lui donna plus qu'une faible lumière aux champs de Waterloo. A l'avance il eût dû méditer et s'appliquer cette sentence d'Horace :

Linquenda tellus et domus et placens
Uxor : neque harum quas colis arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur (1).

J'examine curieusement cette main. Elle aurait pu se reposer avec orgueil sur la période glorieuse de son règne! Elle m'offre un composé de tous les sentimens vertueux, de toutes les faiblesses humaines. Elle m'offre le caractère le plus héroïque, le caractère le plus mou, le plus indécis! La plupart des signes, ornant son intérieur, pourraient éblouir par tant de lumières. J'éviterai surtout ces écarts de l'esprit qui peuvent parfois endormir la raison. Je me livrerai sans danger à leur explication. Ce sont autant d'énigmes du cœur humain dont je vais donner le mot, ce mot si universellement attendu.

Toutes les sept planètes sont ici placées suivant leurs dispositions convenantes. Jupiter ♃ est assis à l'extrémité de l'index. Sa position pourrait faire connaître l'amitié ou l'inimitié des grands du monde et des heureux du siècle! Saturne ♄, figurant dans sa gloire au-delà de la troisième jointure du doigt mitoyen, démontrait clairement l'inconstance du bonheur et la perte des biens, etc.

(1) « Un jour il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie, et de tous ces arbres que vous cultivez, l'odieux cyprès accompagnera seul au tombeau son maître qui n'aura fait que passer. »

Cette remarque , sur la troisième jointure du doigt de Jupiter, annonçait tributs prélevés forcément sur les peuples et les rois, de même que la tiare y serait imposée..... Sur la seconde jointure se rencontre le *fatum* présage certain de sept dignités par degrés (1).

Mais cet autre signe en échelle établissait bon nombre de persécutions, et révélait qu'un ennemi puissant s'acharnerait à opérer sa ruine, qu'il y parviendrait, que ce même ennemi aurait pu, dans son jeune âge, *posséder une éminente dignité ecclésiastique.* Cette étoile annonçait qu'un bon génie ne cesserait de veiller sur lui jusqu'à son *huitième lustre accompli;* mais qu'au moment où il semblerait oublier que le Très-Haut lui avait choisi une compagne, et que cette compagne serait *délaissée par lui*, son faux calcul des prospérités humaines faisait prévoir, en examinant curieusement ces deux signes qu'à la suite de longues et constantes prospérités, Napoléon Bonaparte tomberait à la fin infailliblement de bien haut, que la plupart de ses malheurs lui adviendraient par les femmes (2), que plusieurs d'entre elles abandonneraient sa

(1) Celles de général en chef, de premier consul, d'empereur des Français, de roi d'Italie, de protecteur de la confédération du Rhin, de médiateur de la Suisse. Si Napoléon eût évité la guerre de Russie, il eût été reconnu Empereur d'Occident et couronné solennellement dans la Basilique de Saint-Pierre, à Rome....

(2) En général les femmes ont puissamment contribué à la chute de Napoléon Bonaparte. La majorité des mères de familles gémissaient sur les effets de la terrible conscription qui leur enlevait jusqu'au dernier de leurs enfans; les épouses se désolaient de l'absence prolongée de leurs maris; les jeunes demoiselles restaient en grand nombre sans espoir d'établissement. Cela en vint au point que lors du retour de Moscou on chantait publiquement dans les salons et même sous les fenêtres du palais des Tuileries, *les revers de Nicolas en Russie:* la

cause, et d'autant qu'il se serait montré ingrat envers la sienne. Comme ses dignités devaient être promptes, *quatre lustres* semblaient être le terme de ses triomphes, de tout son éclat! Mais jusqu'au bout, sa vie offrait un aspect de délices.

Mais cette remarque ♄ accompagnée de ces trois points ∴ pouvait prédire que, durant le cours des trois dernières années de son règne, ses ennemis s'occuperaient à miner sourdement son trône, que trois mois suffiraient pour l'en précipiter, et que lors de sa chute l'explosion s'en ferait ressentir d'Orient en Occident et pourrait occasionner de grands maux....

Ces deux étoiles sur l'extrémité du doigt de Saturne ♋♋ déclaraient que Napoléon finirait par ceindre le bandeau des rois, qu'il serait couronné publiquement dans une métropole bâtie par des insulaires en France. Il était dès-lors prévu que les descendans de ces mêmes gens d'armes lui prépareraient un jour un palais, mais que ce palais serait situé dans une île à peu près inconnue.... Qui eût dit au milieu des beaux triomphes de Napoléon, que sa destinée se bornerait à traverser l'océan avec la rapidité de l'éclair pour aller s'ensevelir dans un lieu où il voyait le vif éclat du soleil et les calamités de la foudre.... Le signe de Saturne, placé justement sous ces deux étoiles et pour ainsi dire les gouvernant, était ainsi pour lui du plus funeste augure! Sur la seconde jointure de ce doigt mitoyen, on apercevait ce triangle △. Il dénotait un homme curieux et soupçonneux; peu prodigue de ses dons, si ce n'est aux

---

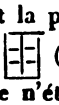
fameuse *Complainte du roi Dagobert* vint mettre le sceau à tant de hardiesse.... le mécontentement était général.... L'Empereur en parut visiblement affecté; mais il le dissimula....

gens de guerre, à qui il devrait tant. Une blessure à l'un des talons (1), une autre à la cuisse, de même qu'au doigt auriculaire, se remarquait.... L'étoile ✡ démontrait le souverain magnanime, amateur du beau, formant des projets gigantesques, souvent inconcevables pour d'autres que pour lui. Cette ligne ʃ, serpentant sur la racine de la seconde jointure, présageait entre autres, *outre diverses sortes de périls*, plusieurs tentatives d'assassinat, et même une explosion calculée (2). La ligne droite | et la lettre C sur ce doigt de Saturne, de même que X), promettaient une seconde alliance, mais plus illustre que la première (*en apparence très-fortunée*). Le vent de l'ambition enflant ses voiles, Napoléon Bonaparte aurait pu un moment rêver l'empire du monde, la monarchie universelle ⁝|⁝ — La première source de sa félicité devait lui advenir par une femme brune, veuve d'un homme blond, portant l'épée et frappé par un glaive. Deux enfans, en bas âge, devaient finir par être adoptés comme les siens propres. En examinant la physionomie de celle qui lui fut destinée pour son ange tutélaire, il pouvait remarquer qu'elle portait un signe apparent sur l'un de ses sourcils; de même que dans sa conversation familière, elle élevait le poignet droit, et ses doigts de Vénus et de Jupiter touchaient fréquemment son visage (3). La seconde épouse, au contraire, devait

(1) Effectivement l'Empereur portait ces trois marques d'une manière ostensible.

(2) Napoléon Bonaparte fut environné d'écueils pendant son règne. La machine infernale de la rue Saint-Nicaise fut dirigée pour mettre un terme à sa vie. De même il courut un très-grand danger à Schœnbrun, etc., etc.

(3) L'impératrice Joséphine avait un signe très-apparent sur le sourcil droit. De même elle avait contracté l'habitude d'avoir un mouchoir

être blonde et née du sang des rois; bonne et très-douce, du caractère le plus aimable, mais montrant peu de volonté.... Entre la seconde et la première racine de ce doigt mitoyen, on remarquait  (tableau hiéroglyphique de son bonheur détruit.) Ce n'était qu'en fuyant sa capitale et s'enfonçant au loin dans les terres de son empire, que l'empereur d'Allemagne avait pu faire la paix avec son ennemi, avec celui qu'il désigna depuis pour son gendre, qu'il qualifia du nom de très-cher fils.... Cette grande alliance avec une archiduchesse fut un traité imposé par la force. L'illustre beau-père voulut sauver son pays et se sauver lui-même.... Mais l'aspect de ces différens signes réunis aurait dû frapper vivement l'esprit de Napoléon. Déjà l'infortuné allait rencontrer une route facile pour aller combattre les Russes, il allait oublier qu'il devait être frappé *par le vent d'aquilon*, et que, dès-lors, il finirait par en être renversé.

La figure, représentant l'image du soleil ☉ à l'extrémité de la troisième jointure de l'annulaire, démontrait que Napoléon Bonaparte deviendrait un être extraordinaire, s'élevant par son propre mérite; mais spécialement favorisé par Jupiter et Mars, il pouvait prétendre à tout, même aux dignités ecclésiastiques (1)! Sans doute il eût

---

à la main et assez fréquemment elle le reportait vers sa bouche lorsqu'elle souriait.

(1) Si le vénérable Pie VII, de glorieuse mémoire, se fût refusé à venir en France sacrer Napoléon Bonaparte, qui pourrait nous répondre aujourd'hui quel serait l'état de la cour de Rome, et quel serait celui de la religion catholique!.... *Le pape, en accueillant la demande de son très-cher fils en J. C., put se dire, en quittant ses états :* « ..... *Necesse est facere sumptum, qui quærit lucrum* (*)

(*) Celui qui veut gagner, doit nécessairement faire des avances.

pu subjuguer la *vaillante Angleterre*, sans ces quatre lignes droites ||||. De la troisième à la seconde jointure du même doigt, on voit une étoile ✡. Si elle se fût trouvée sous le signe du soleil, elle aurait maintenu Bonaparte sur le trône pendant le cours de sept *lustres;* mais cette ligne courbe ∽, au-dessus du signe céleste, et cette autre ✡, étaient la meilleure preuve que l'heureux conquérant serait renversé par ceux-là même qui l'auraient élevé sur le pavois impérial. Alors ses espérances devaient être déçues et lui-même arriver au terme de sa course après force périls, etc. √ Debout sur le bord de la mer, il devait un jour considérer avec une sombre inquiétude les vagues agitées, et se dire: « Celui-là qui fut si heureux, celui-là qui gouverna le plus beau, le plus riche empire de l'univers, ne doit plus rencontrer sur sa route que des sables brûlans, une profonde solitude, quelques arbres revêtus de feuilles sèches, dominant par leur ton lugubre sa triste demeure, et ayant une voix particulière pour former un concert d'une mélodie touchante.... C'est-là que doit se terminer, par la trahison et par la force, le roman d'un illustre proscrit.... »

L'auriculaire de sa main gauche présentait le signe de Mercure ☿ à l'extrémité de la troisième jointure, mais il était sans attributs; aussi peu d'hommes devaient posséder son érudition : sagacité, finesse, justesse de raisonnement, sciences, arts, exercices, subtilité d'esprit, tout en un mot lui fut accordé. Rien alors ne devait plus s'opposer aux vastes desseins de l'infatigable voyageur; il devait soumettre à son sceptre plusieurs nations, entreprendre des expéditions admirées et les plus admirables que présente l'histoire, traverser des rivières profondes, gravir des montagnes escarpées, franchir des déserts immenses; toujours combattre, vaincre, marcher, triompher de toutes les

attaques des hommes.... Peut-être ce favori de Mars eût-il conçu, eût-il exécuté sa pensée d'arracher au fer des Musulmans cette belliqueuse nation. Ces Grecs, décimés aujourd'hui, auraient revu leurs rives natales.... (Faisons des vœux pour que les dignes Français opèrent ce miracle à l'aide et sous la protection de leur roi légitime.) Alors on ne pourrait point dire : « *Toute trace est perdue; tout souvenir est effacé..... Tel j'ai parcouru la Grèce.* » Ce signe de Mercure ☿ démontrait encore que ce guerrier avait une humeur fâcheuse et fantasque, que cette humeur lui susciterait de puissans ennemis....., que, véritable cosmopolite, il ne se trouverait bien que là où il ne serait pas, *et se croirait parfois trop à l'étroit en Europe*. S'il l'eût franchie, il aurait augmenté l'empire français des débris des plus grandes et des plus fameuses républiques du monde nouveau! Cette remarque , entre la première et la seconde jointure de l'auriculaire, démontrait que le très-puissant Empereur ferait faire d'immenses travaux pour l'embellissement et la salubrité, tant de la capitale, que des bonnes villes de la France; que sa prévoyance s'étendrait jusqu'aux bourgs, aux simples hameaux. Mais, à l'exemple des conquérans, il devait être infidèle en amour et craindre surtout d'être dominé par les femmes... ||| (Et pourtant le trouble, la joie, l'admiration, remplissaient son ame, éclataient dans ses regards, quand une jeune personne, jolie, vertueuse et modeste, lui était présentée.)

Vénus, toute puissante sur la seconde jointure du pouce ♀, annonçait clairement que l'homme extraordinaire finirait par adopter des enfans qui ne seraient pas les siens; son étoile lui en promettait de naturels.... Même l'un d'eux devait être la cause d'un procès scandaleux. Sa première union paraissait devoir être stérile, mais non la seconde.

Une princesse, née en Germanie, promettait lignee. mais alimenterait la discorde des princes et les malheurs des peuples.... L'étoile de la première épouse lui faisait entrer mille dangers, celle de la seconde, au contraire, semblait devoir l'aveugler et lui faire croire à la durée de son immense pouvoir ! Les trois étoiles ✡ ✡ ✡, sur la seconde jointure du pouce, présageaient qu'entouré de grands hommes secondant son génie, et malgré les efforts étrangers, il serait couronné *entre son sixième et septième lustre*. Qu'un souverain ecclésiastique, pour le rendre favorable à l'Église romaine, ceindrait sa tête et celle de son épouse d'un diadême étincelant! Que tous deux seraient salués du titre de grands, d'augustes, par les cris unanimes du peuple et par les acclamations générales de l'armée.... Mais cette marque funeste (et toujours de si défavorable augure en chiromancie), se rencontrant au niveau de la première jointure de ce doigt de Vénus ♀, semblait prédire vicissitude rapide dans la fortune, et que le César français se trouverait en viduité ; mais qu'auparavant il aurait jugé nécessaire à sa politique de répudier sa première épouse pour s'allier à la famille des rois, afin d'obtenir un héritier de leur sang.

Le signe de Vénus ♀ se retrouvant encore à la racine du premier doigt, environné de trois étoiles ✡ ✡ ✡ et sur son mont portant Jupiter ♃ et Vénus ♀, en plus ces nombres si heureux en cabale, 9, 19, 99, désignait que ces figures se répondant et semblant ne former qu'un même tableau d'orient en occident ; des potentats consentiraient que leur nom s'alliât avec le sien..... Le signe du soleil ☉, éclairant la ligne vitale, annonçait que Napoléon Bonaparte porterait ses vœux très-haut et fixerait à son char de gloire l'auguste alliée des maîtres, dont il fini-

rait par occuper le trône.... Si l'homme extraordinaire eût régné avec l'archiduchesse seulement deux lustres, il en aurait obtenu deux enfans mâles ♂ et deux femelles ♀ Examinant ensuite ces trois lignes, prenant leur racine dans la vitale , on ne peut être étonné de l'inconcevable fortune de Napoléon Bonaparte; si on s'arrête à cette autre remarque ☌ qui signifie *yeux troubles, aveuglement politique;* alors on pourrait dire : « *Ici devait être le terme de tant d'illustration.* » L'époux de Joséphine, sachant supputer les lignes (1) et connaissant la valeur des signes cabalistiques, aurait dû se dire, en décembre 1809, au moment même où il délaissait Joséphine : « Ma grandeur, ma fortune, me venant par l'influence de Mars, et notamment celle de Vénus, je dois conserver celle que la destinée est venue placer à mes côtés, et mon ange (nom d'amitié que l'heureux Empereur donnait à Marie-Louise), mon ange embellirait une autre cour, ferait le bonheur d'autres peuples et régnerait sur le cœur d'un autre souverain!... Sans cela le vent d'orient pourrait s'élever contre mon vaisseau; mon vaisseau lutterait en vain contre les vagues qui viendraient l'engloutir, mon vaisseau échouerait à la fin sur les sables du désert. »

Les trois lignes principales de cette main unique se trouvaient en leur propre lieu, droites, continues et bien colorées. Celle qui traverse le mont de Jupiter, celui de Saturne, celui du soleil, en longeant celui de Mercure, désignait très-positivement que l'homme du siècle s'élèverait aux premières dignités de la terre, parcourrait la chaîne des événemens les plus remarquables, camperait et gouverne-

(1) Et même y lire très-clairement le nombre des jours qu'il avait à courir.

rait militairement un pays (berceau d'une religion) (1) aurait un moment l'immense ambition de vouloir porter la tiare, la triple tiare (à trois couronnes !.....) Mais l'herbe la plus légère résiste à la tempête et se réjouit dans l'espérance d'un plus beau jour, lui seul devait tout perdre..... et finir par être frappé du trident de Neptune.... Il ne devait plus respirer qu'en voyant le rivage de la mer peuplé de tous ses souvenirs....

Les doigts de cette main que je soumets à l'analyse universelle, n'étaient ni trop longs ni trop courts, mais établis dans la plus juste proportion. Les ongles en étaient bien plantés, nuancés et très-soignés.

La dilatation de la paume paraissait légèrement disproportionnée, vu la longueur de l'ensemble. Sa ligne vitale s'étendait jusqu'aux rasettes et entourait le mont de Vénus parfaitement et sans discontinuité. Tout semblait lui promettre une longue vie et une excellente complexion. Ces quatre signes ⟩⟨, aux deux tiers de la vitale, désignaient un homme guerrier, prodigue du sang, mais uniquement sur le champ de bataille.

Le haut de cette ligne fourchue et divisée vers le mont de Jupiter ♃ ♄ ♀ dénotait des voyages en autant de régions diverses qu'il y avait de branches (l'Europe, l'Asie, l'Afrique), et suivant diverses remarques, notamment ♄ Napoléon Bonaparte devait mener une vie errante quoique à l'apogée de la gloire. Ce vaillant capitaine semblait ne point éprouver de plus douce satisfaction que d'être respiré en plusieurs lieux....

Dans l'intérieur de la ligne vitale, dominant le mont de Vénus, on remarque X ; ce qui dénotait des voyages de

(1) L'Égypte.

long cours. Quelques-uns devaient être forcés (1); Vénus ne s'engageant que très-difficilement, même forcément et avec violence, dans les travaux de voyages, surtout lorsqu'ils sont de long cours.

Comme cette ligne vitale est étendue et projette plusieurs rameaux à l'angle suprême, vers le mont de l'index, elle promettait des richesses et des honneurs *jusqu'à satiété;* la raison en est manifeste et palpable, d'autant plus qu'elle s'ouvrait et s'étendait auprès de Jupiter.

La ligne saturnale dénotait un génie audacieux et téméraire; comme elle était entrecoupée de certaines marques , elles menaçaient l'ex-Empereur de maux d'estomac.

La tortuosité s'avançant jusqu'au mont de Saturne signifiait les atteintes d'une maladie de peau (2), étant conjointe, pour ainsi dire, avec l'infortuné Saturne .

Ayant passé la ligne mensale vers le mont de Saturne, elle ne présageait plus que des malheurs après le neuvième lustre accompli, d'autant plus qu'elle s'ouvrait et s'étendait en un mauvais siège. Tellement qu'encore que cette ligne soit nommée la ligne de prospérité, elle est pourtant sujette à beaucoup de vices et de défauts, à raison de la mauvaise planète à qui elle est soumise ; tant il est vrai que c'est la condition et la fatalité des meilleures choses d'être environnées de mille écueils et de mille fâcheuses circonstances; comme nous voyons que les roses sont hérissées d'épines, que les baumes les plus précieux et les mieux odorans sont défendus par des serpens, et que les

(1) En Égypte, à l'île d'Elbe et à l'île Sainte-Hélène.

(2) Elle existait! Il eût été très-dangereux d'entreprendre *de la guérir radicalement.*

rayons du miel, quelque doux qu'ils soient, ne laissent pas d'être rendus redoutables par les aiguillons des abeilles.

La saturnale, coupée par une ligne, entre la ceinture de Vénus, la mensale et la naturelle, démontrait encore que Napoléon Bonaparte serait très-heureux avec une femme du Nouveau-Monde (1), mais que s'il en prenait une de l'ancien (2), il voyagerait vers les terres de l'exil du vivant même de la seconde . La fin de cette ligne finissant ainsi et dominant la plaine de Mars, prouvait un bonheur durable pour lui, *s'il était étayé par la reconnaissance*. S'il n'eût point répudié la douce Joséphine, le surnom de sage aurait été sa récompense ; s'il eût donné la paix au monde, il eût reçu ce beau titre de la patrie reconnaissante comme une preuve éclatante qu'il n'est pas moins glorieux de savoir conserver un empire que d'en faire la conquête. La voie de lait prenant sa croissance du côté de Mercure et touchant le mont de la lune pour s'étendre sur celui de Jupiter, ayant à son extrémité les signes et vers sa moitié ces lignes démontrait que si Napoléon eût visité l'Amérique, il eût fondé dans ces parages un immense empire et sappé les fondemens des nouvelles républiques! Jusqu'à son dernier jour, Vénus lui aurait assuré le cœur de plusieurs femmes sensibles... Quelques-unes l'eussent suivi par la pensée dans ces Champs-Élysées; d'autres, telles que mesdames de De**, etc., fussent venues se fixer dans ses nouveaux états, et auraient embelli le séjour du demi-dieu terrestre.... Ah! s'il fût resté une septenaire dans l'exil.... alors, il eût revu ce qu'il avait de

(1) L'impératrice Joséphine était Américaine.

(2) L'impératrice Marie-Louise était Allemande.

plus cher au monde!.... Mais dans une prison d'état *que pouvoir espérer?*

Le milieu de sa main était exclusivement sous l'empire de Mars, mais ces trois lignes sur le mont du soleil cette autre sur celui de Mercure avec ces remarques, faisaient prévoir le dénouement de ce drame historique et tragique... Ses grandeurs passées, ses nouvelles et dernières espérances de gloire, son état précaire sur la pointe d'un rocher..... tous ces signes divers représentaient évidemment au centre de la plaine de Mars que Napoléon Bonaparte, dans ses tristes, dans ses incroyables infortunes, conserverait encore des amis;. que des hommes d'armes (1) lui demeureraient fidèles jusqu'à sa fin; que dans sa prison d'état ou dans son exil, il aurait le tems de pouvoir se dire : « J'avais préparé ma grandeur, j'avais préparé celle de mes proches, mes revers ont fini par opérer leur ruine. »

Cette autre marque près les rasettes, assurait que son humeur était belliqueuse, que sa valeur guerrière finirait par donner le signal de la guerre européenne, qu'il n'éteindrait point les lumières pour arrêter l'esprit du siècle, qu'il aimerait la gloire et respecterait l'intégralité de ses états. Cette dernière remarque, sous Mars, était la marque certaine d'une haute illustration, mais par de rares faits d'armes..... Homme glorieux! homme prodigieux! homme miraculeux! homme de guerre, par conséquent homme à redouter. Atlas européen, il eût, en pensée, gravi la voûte des cieux et couvert le monde de toutes ses lumières....

Les pâles rayons de l'astre des nuits , du côté de

(1) Les amis généreux qui l'ont accompagné en exil.

Mercure, s'étendant par son mont et par le quadrangle, démontraient ses nombreuses et merveilleuses campagnes, la prise des villes, l'étonnement des peuples, le dévouement de ses soldats. Mais aussi on entrevoyait la trahison de plusieurs chefs, la perte de ses dignités, celle d'une épouse chérie, d'un fils, de ses amis, de ses plus proches. La lune était comme une borne qui devait le séparer de la terre habitée. S'il eût été timide, s'il eût été rempli de craintes et d'effroi au milieu de tant d'adversités, il n'eût point commandé l'étonnement..... Aussi sera éternel le deuil de la nature autour de son tombeau....

La lune apparaît vers la voie de lait sous le plus triste aspect ☌. La lettre G confirme encore que son trésor sera conservé par l'aide des femmes (1). En effet, à commencer par Joséphine qui lui créa des amis, et fut le premier degré qui le conduisit vers la fortune la plus étonnante, Napoléon, le plus heureux des mortels, aurait pu goûter dans toute sa plénitude l'essence de la terre et devenir, pour ainsi dire, en rapport avec les génies du premier ordre! Sans ce point . la ligne ⩲ faisait foi d'un homme très-savant et très-habile en sciences secrètes et occultes, et doué d'une mémoire prodigieuse, mais dominé par Mars. Cette autre ligne, sous la lettre G⩲, déclarait que le grand homme était inconstant et très-léger envers ses maîtresses. Celle qui prend sa racine sur les restreintes le menaçait de nouveau d'une captivité perpétuelle. Ici la figure d'un croissant n'atteignant pas le poignet ☾ annonçait que la mémoire de cet homme extraordinaire traverserait les siècles, qu'elle

(1) Tout semblerait faire croire qu'une quantité prodigieuse d'objets d'arts et de luxe, ainsi que des lingots et or monnayé, doivent se trouver un jour par la délicatesse ou la rare prévision d'une femme.

citerait la jalousie de plusieurs de ses contemporains; ais qu'un homme d'armes, grand publiciste, excellent ateur, fidèle historien (1), né peintre des mœurs de son cle, crayonnerait habilement son tableau; que cette ge exquisse serait parfaite, qu'elle brillerait de vérité et me exacte ressemblance, mais que les dernières touches le fini d'un vernis précieux appartiendraient à un autre ıceau.

Les trois restreintes en forme d'échelle ; l'arbre vie , ornant le poignet (de cette main d'étude), est ns l'empire de Mars, aussi vaste que celle du triangle ıjeur, du triangle mineur et du quadrangle; puisque st dans ces trois figures que l'espace le plus bas et le ıs enfoncé de la paume de la main est compris. Celle Napoléon Bonaparte devait reconnaître, pour son souıin, Mars ♂, ☽, depuis la voie de lait jusqu'à la percusın. La lune ☽ étendait son empire, et par conséquent tte partie longeait le siège de Mercure ☿, dépendant de tte humide planète.

Le grand être marque et met des signes dans la main de us les hommes, afin que chacun d'eux connaisse et le en et le mal (2); or, il est visible qu'il n'y marque ses ıvres que par les lignes qui sont ses signes mystérieux. ı second lieu ces lignes n'ont point d'autres causes que disposition corporelle de l'homme; or, il est indubitable e de la connaissance d'un effet, on peut remonter à la nnaissance de sa cause, et ensuite que de la connaissance cette cause, l'on peut descendre à la connaissance d'un tre effet, qui doit être produit par elle. Enfin, l'expé-

1) Le général Foy.

2) Chapitre 37 du liv. de Job.

rience me force d'avouer qu'il y en a eu plusieurs avec moi qui ont été très-savans en cette science de divination et qui ont prédit quantité de choses véritables long-temps avant qu'elles ne fussent arrivées....

(Note de l'éditeur

(c) Page 184. — Le samedi 9 décembre 1809, l'édition de ces Mémoires fut mandée à l'hôtel de la reine Hortense, par les ordres de l'impératrice Joséphine.

L'infortunée voulait consulter la nature ! elle voulait connaître l'avenir ! Son ame était livrée à elle-même, et jouissait pleinement de sa tristesse, elle semblait faite pour la mélancolie. Tout en elle paraissait être le fruit d'une longue méditation....

J'étais flattée de la confiance de l'épouse de Napoléon dans ce moment, décisif pour elle, elle était si touchante ! Il me semblait que j'allais être accueillie par l'ange de la Malmaison. Mais en apercevant la douce Hortense qui fondait en larmes, je portai de tous côtés mes regards: ils s'arrêtèrent sur l'impératrice Joséphine ; elle me semblait consumée par un mal intérieur. Sa vue réveilla mon attention ; en approchant, la mère et la fille m'apparurent toutes les deux dans une attitude de douleur....

Restée seule avec cette femme si sensible, je passai près de deux heures dans une conversation bien intime et bien touchante. C'est-là que j'ai su apprécier doublement le persécuteur et sa noble victime, c'est dans cette entrevue *que Joséphine me révéla de grandes choses*, et je jugeai pourtant que ses peines personnelles n'étaient rien en comparaison de celles qu'elle prévoyait et que pourrait éprouver un jour son infidèle époux.

Je ne crus point devoir lui dissimuler que la visite que

j'avais l'honneur de lui rendre, me coûterait la liberté (1); enfin, j'ajoutai que je me trouvais trop heureuse de pouvoir calmer son ame si douloureusement affectée. « Ah!

(1) Le lundi 11 décembre 1809, à midi, se présenta chez moi le sieur Foudras; il me dit avec politesse : « M. le préfet de police ayant exigé impérieusement de mademoiselle Le Normand des rapports circonstanciés sur la nature des confidences que pouvait lui faire l'impératrice Joséphine, et ayant été refusé *par honneur et par délicatesse*, ce magistrat vient de donner des ordres pour l'arrêter, et c'est moi qui suis chargé de les lui présenter. »

Et sur-le-champ apparaissent à mes regards sept à huit exempts de police de la rue de Jérusalem. Les uns sont commandés de planton pour cerner ma cour d'entrée; d'autres assiégent déjà mon antichambre, tandis que les plus affamés s'emparent de la salle à manger et visitent la cuisine. M. Foudras veut procéder avec méthode : il commence à examiner le cabinet recélant la correspondance européenne. En vain cherche-t-il celle de l'Impératrice, de la reine de Hollande, etc, etc. Rien ici n'offre d'aliment à sa curiosité, si ce n'est une immense collection d'horoscopes, auxquels étaient jointes quelques lettres insignifiantes. L'appartement fut bientôt bouleversé, *on voulait s'emparer des secrets de l'état*..... Tout fut vu, tout fut examiné avec la plus sévère attention. Procès-verbal fut dressé, et on s'empara des richesses cabalistiques de mademoiselle Le Normand. Elle fut contrainte d'accompagner ces messieurs à la salle Saint-Martin, et renfermée sous les verroux du secret le plus rigoureux.

Interrogée à la minute, je dus étonner et confondre M. l'inspecteur en chef de la Préfecture de police, en lui déclarant que, « depuis 1794, j'avais l'honneur de posséder la confiance de l'Impératrice (à cette époque madame la vicomtesse de Beauharnais), que j'avais été assez bien inspirée pour lui prédire les destinées les plus brillantes, que cela m'avait été d'autant plus facile qu'à la seule inspection des lignes qui ornaient ses mains, j'avais facilement remarqué *qu'elle monterait sur le trône et serait couronnée*!..... » M. Vérac semblait rêver profondément, il me considérait, ses yeux étaient baissés, il était retombé dans ses méditations. Tout à coup, au milieu de ses

lui dis-je encore, je serais bien coupable à mes yeux si des craintes purement personnelles m'avaient fait négliger de me rendre à votre invitation. »

---

réflexions, il me dit : « Si l'Empereur délaissait l'Impératrice, quel en serait l'époque? quel en serait le résultat? » Sur la première demande, je réponds : « Le 16 décembre prochain le divorce sera arrêté. » sur la seconde : « L'épouse de Napoléon *est un ange tutélaire pour l'Empereur. Cet ange possède une étoile qui scintille sur celle de l'heureux conquérant, et la gouverne sous la meilleure influence : elle est son vêtement, elle est sa nourriture et l'air même qu'il respire.* » La surprise de M. Vérac allait en croissant. Parmi de nombreuses liasses de papiers, il lut le *Thème de Naissance de l'Empereur*, calculé par ses ordres secrets en 1807. L'interrogateur l'examine, le commente, veut l'approfondir, cherche à le comprendre..... Cependant il parle vaguement sur son contenu. Ses observations sont fugitives..... Mais revenant bientôt sur les notes qu'il doit suivre, et après un moment de silence, il dit : « Persistez-vous à soutenir que toutes les questions que vous fait l'Impératrice ne tendent qu'au bonheur et à la gloire de son époux?.... Rien ne doit être voilé ici, votre silence en dit plus que l'on n'en voudrait apprendre.... Soupire-t-elle en songeant à sa destinée; la triste réalité d'une séparation n'est-elle à ses yeux qu'un rêve? ou bien?.. » Sur la réponse affirmative que l'Empereur n'aurait jamais de meilleure amie..... et que son bonheur était attaché à ne pas l'éloigner de sa personne, la fixant irrévocablement en France. M. Vérac ajoute d'un air d'abandon, où perçait un sentiment de curiosité : « Vous semblez ici prédire que l'Empereur répudierait l'Impératrice : s'il en était ainsi, et qu'il se choisît une autre compagne, aurait-il des enfans?—Un fils! » Alors *j'excitai sur-le-champ l'intérêt*. Je me trouvais sans guide, sans secours. Moi qui ne cherchais rien de ce que cherchent les courtisans; l'unique témoignage de ma conscience avait pour moi des charmes..... J'avais su résister aux promesses et n'avais point craint la menace, j'avais bravé l'ordre d'exil que mon interrogateur m'avait présenté plusieurs mois à l'avance. J'aurais préféré habiter un désert..... une prison, plutôt que de trahir la confiance dont j'étais honorée..... *Je le ferais encore!* A la salle Saint-

La bienveillante Joséphine me répond : « Si vous êtes arrêtée pour ma cause, j'oublierai alors tous mes chagrins personnels et j'employerai tout pour vous sauver. » Cette femme excellente me tint religieusement sa parole ; elle fit valoir, auprès de l'Empereur, les moyens les plus persuasifs ; mais elle n'obtint ma liberté que le douzième jour de mon emprisonnement.

(Note de l'éditeur.)

(*x*) Page 228. — « Ainsi Paris n'a plus d'espoir d'être sauvé ! Ainsi Napoléon est tombé dans un gouffre : il a perdu le bonheur pour avoir trop songé à la gloire ! O mon époux, s'écriait Joséphine dans son désespoir, souffrez que je ne vous quitte plus, vivons ensemble dans un désert.... et oublions l'un et l'autre ce que nous avons été, pour ne

---

Martin, j'étais au secret, dans la même chambre où M. Alexis de Noailles passa de si tristes journées. M. Vérac visitait tous les jours la prisonnière d'état ; il la trouva faisant l'épreuve de la *grande patience :* « Qu'apercevez-vous dans ces calculs, mademoiselle ? — Que l'Impératrice ne m'a point oubliée, qu'elle a dû mander le ministre de la police générale (pour lui recommander sa protégée), *et que celui-ci aurait blâmé la promptitude de M. le préfet.* Au résumé, mon arrestation doit faire du bruit. J'ajouterai encore *que l'Impératrice n'a pas cru un mot d'un double interrogatoire mis sous ses yeux par ordre, et dont il lui a été facile de découvrir les fausses déclarations.....* — Reposez-vous en paix, mademoiselle Le Normand, me dit avec une certaine obligeance M. Vérac, *on veille sur vous,* vous avez des amis à la cour (*même à la Préfecture.....*) D'ailleurs vous devez savoir, d'une manière précise, l'époque de votre liberté. — Elle me sera accordée le 23 décembre courant, à trois heures de relevée. — Dans ce cas, je vous visiterai moi-même, lorsque le vent du départ soufflera pour vous. » M. Vérac me tint parole et vint lui-même me rendre à la liberté.

(Note de l'éditeur.)

nous occuper que de ce que nous sommes aujourd'hui! Je porte mes yeux de tous côtés, mais je ne distingue rien; tout est enveloppé dans une épaisse nuit. Je regarde avec plus d'attention ce quartier-général du maréchal de Raguse, l'obscurité ne m'empêche pas de reconnaître les traits de celui qui fut si cher à Napoléon!..... O ciel! qu'ai-je vu? le comte Orloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le comte de Paar, aide-de-camp du prince de Schwartzenberg. C'est un Français qui signe la capitulation d'Essone, la capitulation de l'empire!.... C'était à mon époux à l'offrir sous des auspices plus favorables.... C'était sous les enseignes sacrées de la patrie, qu'il aurait dû en dicter les conditions..... Alors la France aurait trouvé un abri contre le naufrage et contre l'occupation des étrangers.... Qu'importaient les cris terribles des assaillans, en voyant la noble fermeté, le noble courage des assiégés?.... Cette vaillante armée, cette admirable garde nationale Parisienne, auraient pu retarder l'exécution du grand œuvre. Non! monsieur le duc de Raguse, vous n'avez pu vouloir trahir votre maître, votre Empereur! Vous n'avez voulu que sauver le royaume, en le replaçant sous l'autorité de son roi légitime... Napoléon, chargé de sa douleur, des tristes résultats d'une ambition trop vaste, d'un courage plus qu'héroïque, n'a pu, dans cette mémorable journée, attendre de moi un nouvel avertissement..... Sans cela, les flots lui auraient apporté quelques planches, débris de son naufrage; il eût pu s'abandonner encore à de nouvelles destinées!!!! »

(Note de Joséphine.)

(y) Page 236. — L'impératrice Joséphine quitta sa demeure chérie dans un tel état de désespoir que tous ceux

qui l'environnaient eurent beaucoup de peine à calmer ses esprits ; déjà elle avait entendu ce cri d'alarme : *Sauvez-vous !* l'étranger arrive à grands ; déjà il a franchi nos frontières ; des nuées de Cosaques portent partout le désespoir et la mort. Ce fut un coup de foudre pour cette femme sensible ; mais se rappelant bientôt son énergie, elle donna des ordres en conséquence pour diriger sa maison vers le château de Navarre. Elle partit en toute hâte. L'une des soupentes de la voiture qui la portait vint à se rompre au milieu du chemin ; il fallut nécessairement s'arrêter. Des soldats que l'on aperçut venir de loin semblèrent à Joséphine des colonnes de Prussiens qui suivaient ses pas ; elle s'effraya au point qu'elle crut un instant qu'on voulait l'enlever de vive force ; elle éprouva toutes les angoisses du désespoir. On continua cependant le voyage sans aucunes rencontres fâcheuses. Quelles durent être les tristes et douloureuses réflexions qui l'agitèrent en franchissant le seuil d'un château où elle se croyait à toute minute exposée ! « Hélas ! se disait-elle, Bonaparte ignore sans doute ce qui se passe aux portes de Paris ; s'il le sait, son ame doit être livrée aux plus mortelles inquiétudes. » L'indifférence avec laquelle elle dit ce peu de mots n'apprit que trop, que rien ne l'attachait plus à la vie.

Elle voulut être seule plusieurs jours ; ses dames remarquèrent qu'elle relisait constamment un billet que l'Empereur lui avait écrit de Brienne, où il lui disait : « Joséphine, en revoyant les lieux où j'ai passé ma première enfance, et comparant l'état paisible où j'étais alors à l'agitation et aux terreurs que j'éprouve aujourd'hui, je me suis dit bien des fois : J'ai cherché dans plusieurs combats à rencontrer la mort ; je ne puis plus la redouter, elle serait aujourd'hui un bienfait pour moi. »

Pendant les derniers instans de son séjour à Navarre Joséphine semblait accablée sous le poids d'une douleur indicible; cependant, en parlant de Bonaparte, elle s'exprimait ainsi : « J'étais la seule à qui il confiait tous ses secrets, tous, excepté celui qui a causé sa perte, et, s'il me l'eût communiqué à tems, je jouirais encore de ma présence; et, par mes conseils, il aurait peut-être évité de nouveaux malheurs. »

Bientôt elle reçut une double invitation secrète de se rendre aux vœux que les illustres alliés manifestaient de la voir à la Malmaison; cette marque d'une considération méritée l'émut jusqu'aux larmes; elle semblait encore hésiter.... Joséphine, première épouse de Napoléon, aurait voulu demeurer invisible à tous les yeux;... cependant de hautes et puissantes considérations (et qui se devinent assez) lui firent quitter son domaine de Navarre, pour venir faire les honneurs de la Malmaison. Son émotion fut extrême en revoyant les lieux qu'elle chérissait. Déjà une garde d'honneur veille autour d'elle; ses propriétés sont respectées; elle se trouve, pour ainsi dire, au milieu de sa cour, mais embellie par les personnages les plus illustres de l'Europe; alors elle pouvait se croire heureuse, étant la seule de toute la famille impériale, qui conservât son titre et ses honneurs. Joséphine, brillante de grâces et d'amabilité, honorée de la présence des maîtres du monde, reparut aux yeux des Français comme un météore brillant qui se serait éclipsé sous un nuage. Tous les étrangers s'empressaient en foule à la Malmaison l'admirer et la plaindre; elle reçut les félicitations les plus honorables, sur le noble dévouement qu'elle avait montré aux époques les plus malheureuses de la revolution. « Partout, lui dit l'empereur Alexandre, j'entends prôner le nom de Joséphine. Ce

princesse, dit-on hautement, était le *génie tutélaire* de Bonaparte; vous le serez encore des Français, ajoutait ce généreux prince; car, à votre imitation, madame, et, pour vous prouver tout l'intérêt que vous m'inspirez, je remplirai vos intentions, en protégeant de tout mon pouvoir les peuples sur lesquels vous avez régné. Celle qui ne conseilla que des actions sublimes, mérite aujourd'hui même d'en recueillir tous les fruits; jouissez donc paisiblement du bien que vous avez fait, et soyez assurée, tant en mon nom qu'en celui de mes illustres alliés, de la protection la plus constante et la plus honorable. » Telles furent les marques d'intérêt que reçut Joséphine le jour de sa première entrevue avec les monarques les plus puissans de l'Europe.

(Note communiquée.)

(2) Page 237. — L'empereur Alexandre conserva toujours pour les Français les plus nobles dispositions; en cela il voulut imiter la grande et généreuse Catherine (son illustre aïeule) qui les aimait. C'est à la grandeur, c'est à la modération de cet auguste prince, que Paris surtout doit la conservation intégrale de tous ses monumens. Joséphine lui en témoigna nombre de fois sa gratitude. « Heureux les peuples soumis à votre domination, *magnanime souverain*, lui disait-elle, et plus heureux encore ceux qui, ayant éprouvé les grandes vicissitudes de la fortune, se sont vus forcés, par les voies impénétrables de la Providence, à passer tour à tour du haut du Capitole sous les Fourches Caudines. S'ils ont trouvé en vous un médiateur, qui ne pouvait que modérer la sévérité des conventions imposées par des vainqueurs aigris de leurs propres désastres, généreux prince, vous avez montré le premier à l'univers un exemple sublime qui vous distingue de vos alliés par le plus rare désintéressement; et comblant, pour ainsi dire, les

Français des marques d'une générosité sans exemple, vous vous êtes acquis des droits aux remercîmens de la postérité. »

(Note communiquée.)

(*a*) Page 243. — La plupart des familles les plus illustres de France doivent, en majeure partie, leur existence politique à l'ex-Impératrice. Par goût elle aimait à obliger, par état elle se rendait nécessaire. Quant à ses opinions, elles étaient connues. Victime de la révolution, elle n'avait pu qu'en détester les principes. Élevée, pour ainsi dire, au milieu de la cour de Versailles, elle n'avait pu qu'en adopter les usages. Quand elle parlait de Louis XVI et de sa famille, ses yeux s'humectaient de larmes : « Ils ont bien souffert, disait-elle. Si, par hasard, mes regards se portent vers la place Louis XV, je crois toujours les y voir entourés des instrumens de leur supplice. Les malveillans sont toujours les mêmes. Si demain Bonaparte succombait, ils le traîneraient à l'échafaud. Rien de plus idéal que les acclamations de la multitude. Je hais tous ces rassemblemens où des orateurs stipendiés électrisent le peuple pour l'engager à répéter jusqu'à satiété : *Vive la république! A bas la république! Vive le directoire! Plus de directoire. C'est un consul. Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice*, etc., etc. Tous ces cris sont les avant-coureurs et les précurseurs d'horribles catastrophes. Tout prince qui se repose sur la faveur populaire, est bien près de sa chute. » Quand Napoléon entendait ainsi raisonner Joséphine, il lui disait : « *Tu fais un cours d'ana.* » Elle se taisait pour lui complaire, car il n'aimait pas les sentences; et, pour avoir la paix, elle changeait adroitement de conversation. Lorsqu'elle apprit que la maison de Bourbon allait être rappelée sur le trône, son premier mot fut de dire : « Au moins une dynastie

princesse, dit-on hautement, était le *génie tutélaire* de Bonaparte; vous le serez encore des Français, ajoutait ce généreux prince; car, à votre imitation, madame, et, pour vous prouver tout l'intérêt que vous m'inspirez, je remplirai vos intentions, en protégeant de tout mon pouvoir les peuples sur lesquels vous avez régné. Celle qui ne conseilla que des actions sublimes, mérite aujourd'hui même d'en recueillir tous les fruits; jouissez donc paisiblement du bien que vous avez fait, et soyez assurée, tant en mon nom qu'en celui de mes illustres alliés, de la protection la plus constante et la plus honorable. » Telles furent les marques d'intérêt que reçut Joséphine le jour de sa première entrevue avec les monarques les plus puissans de l'Europe.

(Note communiquée.)

(z) Page 237. — L'empereur Alexandre conserva toujours pour les Français les plus nobles dispositions; en cela il voulut imiter la grande et généreuse Catherine (son illustre aïeule) qui les aimait. C'est à la grandeur, c'est à la modération de cet auguste prince, que Paris surtout doit la conservation intégrale de tous ses monumens. Joséphine lui en témoigna nombre de fois sa gratitude. « Heureux les peuples soumis à votre domination, *magnanime souverain*, lui disait-elle, et plus heureux encore ceux qui, ayant éprouvé les grandes vicissitudes de la fortune, se sont vus forcés, par les voies impénétrables de la Providence, à passer tour à tour du haut du Capitole sous les Fourches Caudines. S'ils ont trouvé en vous un médiateur, qui ne pouvait que modérer la sévérité des conventions imposées par des vainqueurs aigris de leurs propres désastres, généreux prince, vous avez montré le premier à l'univers un exemple sublime qui vous distingue de vos alliés par le plus rare désintéressement; et comblant, pour ainsi dire, les

mouvement et sans voix. Son médecin, M. Corvisart, appelé aussitôt pour lui prodiguer ses soins, et son dé pour l'île d'Elbe fut différé.

» Quoique malade, sa curiosité était tellement ex par les journaux de Paris, qu'il les lisait chaque jour, i tenait de sa main tremblante, et son œil inquiet les par rait rapidement. Au lieu de ces éloges outrés dont il a été l'objet pendant quinze ans, il n'y trouvait plus qu tardives et douloureuses vérités. Il en frémissait de col et s'emportait en menaces, oubliant que son rôle venai finir. Revenu bientôt à lui-même, et se rappelant qu'il tait plus le redoutable Napoléon, il s'écriait, dans sa leur : « Si l'on m'avait dit, il y a trois ans, la cent partie des vérités que j'entends aujourd'hui, on me vo encore sur le trône. » Réflexion accablante pour les lâ flatteurs qui l'avaient entouré ; pour ces fonctionnaires force et sans vertu qui, constamment prosternés à ses pi lui avaient vendu sans pudeur les intérêts du peuple ; p ces poètes mercenaires, pour ces écrivains stipendiés, dans leurs lâches écrits, avaient épuisé les dernières l mules de la plus servile adulation, qui s'étaient montrés différens aux malheurs publics, pourvu que d'une m avide ils pussent recevoir l'or dont on payait leur basse

» Dans son infortune, Napoléon conservait tout son ractère, et il se préparait à la dernière scène de son pou expirant. Sous divers prétextes il avait retardé son dép mais, rassemblant tout à coup les soldats de sa garde étaient restés autour de sa personne, il les passa en vue. On apercevait des signes de terreur sur ses traits d gurés ; quelques larmes coulaient de ses yeux. La g attendait ses ordres dans un profond silence : pas un cr *vive l'Empereur* ne frappait les airs. Les vieux guerriers c

étrangère ne régnera pas en France. C'est de tout · justice; cela leur appartient. J'aurai du plaisir à les revoir, nommément la duchesse. C'est un ange pour la bonté; c'est l'image vivante de son illustre père. Je l'ai beaucoup connue. » Sans doute elle voulait parler de la duchesse douairière d'Orléans, cette princesse admirable que toutes les factions ont respectée, et qui, dans ses longs malheurs (si peu mérités), a cependant trouvé un appui. La Providence a veillé sur elle, ainsi que sur l'auguste fille de Louis XVI. Joséphine voulut voir incognito l'entrée de Monsieur, frère du roi. On la vit très-émue au moment où ce prince répétait à tous ceux qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations : « Hé bien, mes amis, ce n'est qu'un Français de plus parmi vous. » — « Paroles admirables, s'écria Joséphine; si Napoléon les entendait, j'en suis certaine, il en serait ému. Hélas! s'il pouvait être assez philosophe pour voir cela de l'œil d'un sage, que nous serions heureux l'un et l'autre! mais l'ambition et la soif de régner sont des maladies qui gagnent tous les hommes, et jusqu'à leur dernier jour ils semblent vouloir dominer. Que n'ont-ils la noble philosophie du grand Saladin, qui voulut qu'après sa mort on montrât au peuple le linceul dans lequel il allait être enseveli, en disant : *Voilà tout ce qui reste au grand Saladin!* »

(Note communiquée.)

(*b*) Page 247. — « Napoléon, qui, dans les jours de sa haute fortune, s'était vu à la tête de cinq cent mille combattans, se trouvait alors à Fontainebleau avec sa garde seule, réduite à deux ou trois mille hommes, mais déterminée à verser pour lui la dernière goutte de son sang. Bientôt, soit par l'effet de ce renversement subit, soit par toute autre cause, il fut frappé d'une attaque de catalepsie, maladie à laquelle il est sujet; il tomba tout à coup sans

et le général prussien Valdebourg-Truchsels. Il était sous l'escorte de cent cinquante à deux cents hommes de troupes étrangères, protégés par des détachemens placés de distance en distance. Il courut de graves dangers, et fut forcé d'avoir recours à un travestissement pour échapper à la fureur de quelques gens aigris par la perte de leur fortune ou celle de leurs enfans. Cependant il arriva de grand matin, le 27 avril, à Fréjus. Il passa par Avignon.

C'est ici le moment de rectifier une petite erreur que j'ai commise en parlant de M. Agricole Moreau, avocat très-distingué de cette dernière ville. (Voir les *Souv. prop.* page 294.) J'avais extrait quelques notes du rapport de Courtois, député à la Convention nationale, qui assimilait cet homme respectable à Robespierre et consorts. Je me suis assurée de l'inexactitude de ces faits; il est de mon devoir, comme écrivain et comme Française, de le réparer. Le 4 mai, Bonaparte débarqua à Porto-Ferrajo, au bruit du canon de la frégate et de la forteresse; sa prise de possession fut constatée par un procès-verbal. Le général Drouot, gouverneur de l'île, au nom de l'Empereur, le signa avec les commissaires des puissances alliées.

(*c*) Page 251. — « *Le nuage est passé, la mer est apaisée, les vents ne soufflent plus, l'aigle même est à l'abri des éclats de la foudre....* » Telles furent les paroles de bonheur et de joie que l'empereur de Russie adressa à Joséphine, en lui apprenant que Napoléon, après avoir échappé aux dangers qui menaçaient sa retraite, était enfin parvenu à sa destination de l'île d'Elbe. « Regardez-moi, madame, lui dit cet excellent prince, pour vous comme pour vos enfans, non comme le vainqueur de votre époux, mais comme un nouvel Alexandre! Hélas! pourquoi pleurez-vous encore?

servaient l'attitude du respect; mais leur ame semblait oppressée par la douleur. Après avoir fait faire à son cheval quelques pas, Napoléon, s'adressant à sa garde, lui parla ainsi :

« Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : je suis content de vous. Depuis vingt ans, je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

» Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi; une partie de l'armée a trahi ses devoirs; et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

» Avec vous, et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

» Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas cette chère patrie, si long-tems malheureuse.

» Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux, lorsque je saurai que vous l'êtes.

» J'aurais pu mourir, rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur.

» J'écrirai ce que nous avons fait.

» Je ne peux pas vous embrasser tous; mais j'embrasse votre général. Qu'on m'apporte l'aigle. (Il l'embrasse, et dit : Chère aigle, que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves.) Adieu mes enfans!!! »

Napoléon partit le 20 avril, à midi, avec les généraux Bertrand et Drouot, qui voulurent le suivre à l'île d'Elbe, accompagnés de quatre officiers supérieurs, commissaires des puissances alliées : le colonel anglais Campbell, le général russe Schuwalow, le général autrichien de Koller,

des lieux qui lui auraient rappelé tant de souvenirs décevans, est tombée sous la main de la destruction; elle est disparue..... et la Malmaison ne présente, en 1827, que les restes de cette Malmaison si brillante..... aujourd'hui couverte de poussière.....

(Note de l'éditeur

(*d*) Page 251 — Pendant le séjour que Napoléon fit, en 1811, à Amsterdam, il laissa échapper la première marque d'animosité contre le magnanime souverain de la Russie. Dans un cabinet de l'appartement qu'occupait Marie-Louise, il se trouvait sur un piano un petit buste de l'empereur Alexandre. Partout où logeait Napoléon, il était dans l'usage de visiter lui-même toutes les pièces de son appartement et de celui de l'Impératrice. En faisant cette visite, il aperçut le buste, le prit et le mit sous son bras, en disant : *confisqué*. Cependant il continua sa route en causant avec quelques dames qui se trouvaient là : tout en conversant, il oublia le buste, fit un geste, et laissa échapper le marbre. Une dame le retint avant qu'il fût à terre, et demanda à Napoléon ce qu'elle en devait faire. « Tout ce qu'il vous plaira, répondit-il, mais que je ne le voie plus. »

(M. M.

(*e*) Page 273. — Joséphine, devenue impératrice des Français, conserva ses goûts simples et son amour pour la campagne. Adorée d'un peuple qui voyait en elle son ange tutélaire, elle n'était jamais plus heureuse que lorsque, retirée à la Malmaison, elle passait dans ce nouvel Éden les momens qu'elle pouvait dérober au faste de la cour de son impérial époux. Aussi, l'un des premiers usages qu'elle fit de sa puissance, fut de la faire servir à l'embel-

pourquoi gémissez-vous?.... Tout disparaît sur la terre, les objets s'effacent, on ne voit plus rien. Mais ici-bas, quel que soit le degré d'infortune qui puisse vous atteindre, un cœur ami y soutiendra le vôtre. En France, aussi bien qu'en Russie, je vous prêterai mon appui; *l'arbre que vous aurez planté vous couvrira de son ombre.* Vous recueillerez les fruits de tous vos soins, ô vous dont l'étoile était celle d'un grand homme!.... Dans cette délicieuse retraite de la Malmaison, votre douleur doit s'éclipser, l'œil la voit, l'ame en est remplie; mais les divers portraits des objets qui vous sont les plus chers, celui de l'*Empereur de l'île d'Elbe*, frappent vos regards sans relâche..... — Oh! lui répond l'épouse affligée avec un trouble inexprimable (ses yeux exprimaient la plus douce mélancolie), j'ai long-tems lutté sur le trône contre l'orage qui se préparait; maintenant que cet orage a embrasé la France..... j'ai besoin ici de toute l'étendue de mes forces; lorsque, sauvée seule du naufrage et jouissant du calme au milieu de la perte de tant d'espérances, je me retrouve dans ma triste demeure..... j'ai le cœur déchiré en songeant à l'avenir de mes enfans.... Le triste spectacle de leur ruine ne peut ici se présenter sous l'image de Pallas, portant dans ses mains la victoire.... Je le vois, la fortune a trompé pour toujours le courage... » Soit sympathie, soit hasard, l'empereur Alexandre rendait des visites très-multipliées à l'épouse délaissée de Napoléon. Il admirait sa charmante retraite, cette retraite habitée par les grâces et par la bonté! L'illustre Czar lui répétait journellement : « Eugène, Hortense et vous, madame, vous êtes sous ma garde.... *Vous êtes miens* (paroles charmantes), et pouvez, sans crainte, recevoir ici les amis de la grandeur passée.... On vous recherchera même à la cour des Tuileries..... » Joséphine, au moment de revoir

faisante uniquement occupée du désir et du soin de le rendre heureux.

Elle le pouvait bien, en ne faisant réellement de la dépense que pour les choses qui présentaient à son cœur quelque espérance d'utilité. Elle a sacrifié des sommes immenses à organiser ses différens établissemens, et elle n'a pas songé une seule fois à prodiguer l'or à l'effet de se construire un palais digne de celle qui était alors la femme du plus puissant monarque de l'Europe. La modeste habitation de la Malmaison, composée d'un simple rez-de-chaussée et d'un premier étage, parut toujours suffisante à son ambition. Mais si l'aspect de ce réduit champêtre n'annonçait point à l'étranger l'Impératrice des Français, le récit de ses vertus, de sa douce bienfaisance, les plein d'amour que repandaient, en parlant d'elle, tous les habitans des villages voisins, la faisaient bientôt reconnaître, et le voyageur s'en retournait pénétré d'admiration pour une femme qui ne semblait vouloir régner que pour se faire chérir.

(*f*) Page 276. — « Pour obtenir la paix, sacrifiez tout, puisque sans elle, vous perdez l'empire, votre honneur, votre indépendance. Songez-y, ô Bonaparte ! » lui disait sans cesse Joséphine. Tels étaient les conseils qu'elle lui donnait chaque fois qu'il venait la visiter à la Malmaison. Dans les derniers instans de son règne, elle ajoutait : « Renoncez à chercher l'étranger dans ses foyers ; faites-lui un rempart inexpugnable sur vos frontières ; appelez à leur défense ces légions de braves pour qui le cri sacré, *honneur, patrie*, n'est point un vain mot. Cet élan sublime vaut seul toute une armée. Soyez persévérant, ô vous qui avez tant à craindre et à redouter des peuples que vous avez vaincus ;

lissement de ses beaux jardins. Instruite dans toutes les branches de l'histoire naturelle, elle fit de la Malmaison un musée consacré spécialement à cette science; et les savans, qu'elle protégeait, qu'elle encourageait par ses bienfaits, et auxquels elle fournissait les moyens de voyager, s'empressaient, à l'envi, de lui envoyer des quatre parties du monde les objets les plus rares et les plus dignes de fixer sa curiosité.

Afin de satisfaire ce goût inné chez elle pour l'histoire naturelle, Joséphine, en ordonnant une nouvelle distribution de son parc, en fit réserver une partie destinée a l'étude théorique et pratique de la science qu'elle aimait; par ses soins un jardin botanique, une ménagerie et une école d'agriculture furent établis à la Malmaison, c'est sous ses yeux, et presque sous sa direction, que les amis de la nature venaient étudier ses phénomènes.

Le jardin botanique contenait, soit en plein air, soit dans des serres chaudes, toutes les plantes les plus rares que l'art et la patience ont pu faire végéter dans notre climat. La ménagerie, l'une des plus complètes de l'Europe, renfermait tous les animaux terrestres, aquatiques et volatiles qui peuvent vivre dans notre atmosphère. Enfin l'école d'agriculture, établie dans le genre de celle de Rambouillet, était consacrée à des expériences utiles, et qui toutes avaient pour but de perfectionner le premier des arts, et de contribuer autant qu'il était en elle au bonheur du peuple français, en préparant pour lui de nouvelles sources de richesses et de prospérité. Dans ces divers établissemens, l'utile était toujours à côté de l'agréable; et Joséphine, au milieu de ses jardins, entourée de ses superbes mérinos et des autres animaux consacrés aux besoins de l'homme, semblait à tous les Français une divinité bien-

Rien cependant ne prouve que ces suspicions soient rée lement fondées. Ce qui avait pu servir à les accredite *c'est l'ingratitude et le noir sourire* de celui que l'on suppos l'agent d'une intrigue criminelle. Malheur à lui si ce lâc est coupable ! il l'est plus que ceux qui lui auraient transm et fait exécuter de tels ordres..... Au surplus, la saine pa tie des gens qui étaient attachés à Joséphine (et j'ai pris ce sujet les renseignemens les plus exacts et les plus a thentiques), tous m'ont dit, à l'exception de ceux qui aime à innover, « que Joséphine éprouva un mal-aise univers en revenant de Saint-Leu-Taverny, le jour où la rei Hortense donna un grand dîner aux souverains. Le méde de l'Impératrice crut devoir prendre quelques précaution il lui donna l'émétique, et la purgea. Elle se sentit un in tant soulagée et reprit ses habitudes ordinaires : mais il eu très-facile de s'apercevoir qu'elle souffrait. Cependant el continua à faire les honneurs de la Malmaison comme pa le passé. S. M. l'empereur Alexandre y venait très-regul rement, et Joséphine se trouvait heureuse, quand el voyait Eugène et ce prince rire et folâtrer sur la pelou verte qui fait face aux appartemens. En vain cette femm courageuse voulait se dissimuler à elle-même ce qu'el souffrait ; en vain voulut-elle faire, le jeudi 26 mai, s promenade accoutumée, elle fut forcée de rentrer dans se intérieur contre sa coutume. Il lui prenait des faiblesse une sueur froide inondait son visage. Cette nuit elle fu très-souffrante, et même une sorte de délire s'était dej emparée d'elle ; fortement agitée, elle parla beaucoup. L lendemain, vendredi, elle donna un grand dîner au roi d Prusse et à l'empereur de Russie. Elle voulut y assister et fit des efforts pour quitter sa couche de douleur, ce fu en vain. Sa fille se chargea de recevoir les illustres convive

mais si Dieu veut vous punir d'avoir négligé les avis les plus sages ; si les étrangers pénètrent dans vos provinces et vous forcent à descendre du trône, remettez votre couronne au sénat français, pour qu'il l'offre au plus digne : un étranger ne doit point ceindre le bandeau de nos rois. Alors, Bonaparte, s'il en est tems encore pour vous, fuyez en Italie ; abandonnez une patrie qui recélerait dans ses remparts, les fiers Germains et les fils d'Albion. Épargnez à vos peuples les horreurs d'une guerre civile, toujours dangereuse pour l'un comme pour l'autre parti. La postérité, plus judicieuse que les contemporains, vous saura quelque gré de votre modération, et fera un jour l'éloge de votre caractère. »

(Note de Joséphine.)

(*g*) Page 296. — La mort de Joséphine affligea toute la France ; les étrangers même partagèrent la douleur publique. Ils furent témoins des regrets universels que sa perte inspira, et l'on peut dire à la louange des amis et des ennemis de Bonaparte, que tous se réunirent dans cette circonstance pour jeter quelques fleurs sur la tombe de cette femme qui avait embelli les beaux jours de l'illustre exilé. Le peuple fut généralement persuadé en apprenant la fin prématurée de l'ex-Impératrice, qu'une main coupable lui avait administré la ciguë. Aussi plusieurs manifestèrent hautement leurs soupçons, au point de dire avec le célèbre Arnault qui fait parler ainsi Germanicus :

Ils viennent épier les progrès du poison,
Compter le peu d'instans qui me restent à vivre :
Saisissez-le, cruels, ce pouvoir que vous livre
Ma main, qui vainement voudrait le retenir,
Et laisse aux immortels le soin de vous punir.

Rien cependant ne prouve que ces suspicions soient réellement fondées. Ce qui avait pu servir à les accréditer, *c'est l'ingratitude et le noir sourire* de celui que l'on supposait l'agent d'une intrigue criminelle. Malheur à lui si ce lâche est coupable ! il l'est plus que ceux qui lui auraient transmis et fait exécuter de tels ordres..... Au surplus, la saine partie des gens qui étaient attachés à Joséphine (et j'ai pris à ce sujet les renseignemens les plus exacts et les plus authentiques), tous m'ont dit, à l'exception de ceux qui aiment à innover, « que Joséphine éprouva un mal-aise universel en revenant de Saint-Leu-Taverny, le jour où la reine Hortense donna un grand dîner aux souverains. Le médecin de l'Impératrice crut devoir prendre quelques précautions : il lui donna l'émétique, et la purgea. Elle se sentit un instant soulagée et reprit ses habitudes ordinaires ; mais il était très-facile de s'apercevoir qu'elle souffrait. Cependant elle continua à faire les honneurs de la Malmaison comme par le passé. S. M. l'empereur Alexandre y venait très-régulièrement, et Joséphine se trouvait heureuse, quand elle voyait Eugène et ce prince rire et folâtrer sur la pelouse verte qui fait face aux appartemens. En vain cette femme courageuse voulait se dissimuler à elle-même ce qu'elle souffrait ; en vain voulut-elle faire, le jeudi 26 mai, sa promenade accoutumée, elle fut forcée de rentrer dans son intérieur contre sa coutume. Il lui prenait des faiblesses, une sueur froide inondait son visage. Cette nuit elle fut très-souffrante, et même une sorte de délire s'était déjà emparée d'elle ; fortement agitée, elle parla beaucoup. Le lendemain, vendredi, elle donna un grand dîner au roi de Prusse et à l'empereur de Russie. Elle voulut y assister, et fit des efforts pour quitter sa couche de douleur, ce fut en vain. Sa fille se chargea de recevoir les illustres convives.

Depuis ce moment la maladie de Joséphine prit un caractère très-sérieux. Le bruit devint général dans la maison que c'était un catarrhe négligé par le sieur A**, médecin de l'Empereur, qui était devenu le sien. Le docteur Lamou***, domicilié à Ruel, qui administrait sous les ordres de ce premier, ne put, malgré ses bonnes intentions, sauver la vie de l'Impératrice. Son premier chef ayant négligé de venir, et Joséphine se trouvant plus mal, il jugea nécessaire de lui faire appliquer les sangsues derrière le cou, et entre les deux épaules; peut-être aurait-il pu détourner l'inflammation; mais M. Lamou*** ne pouvait rien faire de lui-même, sans au préalable y être autorisé par le médecin en chef, quoique l'Impératrice le priât de le prendre sur lui, s'il le jugeait nécessaire. Le lendemain M. A** se rendit auprès d'elle; cette femme intéressante n'avait plus que quelques heures à vivre; elle lui reprocha son peu de soin, et lui dit que sa négligence la tuait (ce sont ses propres paroles). M. Lamou*** dit qu'il aurait sauvé les jours de l'Impératrice, s'il lui eût été permis de lui poser les sangsues, à quoi M. A** lui répondit: « Il fallait le faire dans un cas si pressant, et ne pas attendre mon arrivée. » A son décès, l'ouverture du corps fut faite par le docteur Lamou***, qui trouva le dépôt de sang derrière le cou, comme il le présumait, ce qui étouffa la malheureuse Joséphine.

(*h*) Page 297. — L'empereur de Russie n'assista point aux derniers momens de l'impératrice Joséphine; il n'arriva à la Malmaison que quelques instans après qu'elle eut rendu les derniers soupirs. Ce généreux prince se fit conduire à son appartement. En contemplant les restes inanimés de celle qui, quelques heures auparavant, excitait encore les sentimens de son admiration, il ne put retenir

qu'elle pouvait converser librement à la Malmaison ave célèbre M. Denon (savant antiquaire). Avant son mari avec Bonaparte, madame de Beauharnais recevait fréqu ment chez elle *le patriarche des arts et du célibat.* C dans la société de la charmante veuve que le futur di teur du Musée impérial connut l'homme du siècle, e éprouva dès-lors le besoin de lui consacrer sa vie..... retour des campagnes d'Italie, M. Denon devint en quel sorte un besoin nécessaire pour le général victorieux. Il confia le projet de l'expédition d'Égypte. « Je serai l des premiers à partager votre gloire ; vos dangers, lui cet homme fidèle aux grandes traditions, je demand vous accompagner sur cette terre historique. — Mais vo n'y pensez pas mon cher, vous ne calculez qu'une des du ces ; vous oubliez celle des périls.... D'ailleurs vos soixa ans ; allons, vous avez besoin de repos. — Au contrai général, j'aime à vivre de souvenirs (1)..... » De ret à Paris, M. Denon fut nommé, par le premier cons directeur-général des Musées, etc., etc. Joséphine av une peine infinie à pouvoir obtenir de M. Denon quelqu uns des nombreux chefs-d'œuvre dont son époux av enrichi la France. « Madame, ne cessait-il de dire à l'h pératrice, madame, je suis le gardien né du patrimoine l'armée, de celui de la gloire nationale ; et non le directe des beaux-arts de la Malmaison : le plus bel ornement

(1) On connaît le succès de l'ouvrage de M. Denon, sur l'Égyp Il a peint la nature morte et la nature vivante, les monumens du sil et les hommes du jour, l'immobilité du désert et les courses de l'Ara qui l'habite, les combats de notre armée et les découvertes de ses s vans, les beautés antiques et modernes de la terre de Ptolémée, l'éclat immortel du heros qui les a tous surpassés.

(*Bibl.*)

ce lieu de délices est la présence de l'épouse du chef de l'état, elle seule vaut un musée (1).... » M. Denon suivit l'Empereur pendant quinze ans aux armées. Là, sur le

(1) Il ne m'était pas facile de gagner M. Denon, et d'en obtenir des sculptures ou des tableaux pour la Malmaison. « Je redoute vos visites au musée, me disait-il d'un air de franchise qui le peignait bien. Je redoute encore plus vos demandes..... Vous me trouverez toujours prêt à vous offrir le jet des lumières de la jeune école, mais pour celles de l'ancienne je ne peux disposer d'aucun de ses chefs-d'œuvre..... » Quand il me consacrait le tems dont les devoirs de sa place lui permettaient de disposer, il m'offrait le fruit de ses expériences et de ses voyages. Je conservais, pour ses connaissances distinguées et son attachement à mon époux, la considération la mieux méritée..... Un jour, l'Empereur était à Saint-Cloud; il aperçut M. Denon en extase devant un beau modèle : « Venez ici, lui dit-il; vous qui n'ignorez rien, vous devez connaître la science cabalistique, *folie renouvelée des Grecs.* — Pas tout-à-fait, Sire, reprend M. Denon, du plus grand sérieux. — Eh bien! expliquez-moi les caractères et les figures gravées sur cette plaque de divers métaux : ceci me paraît symbolique. — Dites très-curieux, reprend M. Denon. C'est le talisman, ou une copie du talisman que portait constamment Catherine de Médicis, pour réussir en tout. Il est du fameux *Luc Gauric*..... — Quoi! vous savant, pouvez-vous admettre la possibilité de commander à la destinée? — Sire, *je crois à l'influence des astres!* — Vous rêvez! et à la divination?..... *—Je n'en forme aucun doute!* » Comme l'empereur était de très-bonne humeur, il ajouta : « Racontez à l'Impératrice, qui s'en meurt d'envie, ainsi qu'à ces dames, la prédiction de votre bohémienne. » M. Denon semblait hésiter. « Allons, vous faites l'enfant; je n'ai garde de vouloir plaisanter..... *Il est des phenomènes inexplicables, celui-ci est du nombre.....* » Alors M. Denon prit la parole, et dit : « Je fus rencontré par une bohémienne, à l'âge de sept ans. Cette femme, après m'avoir durant long-tems examiné la main, me dit : « *Vous serez aimé des femmes; vous irez à la cour dans toute l'Europe, et une constellation lumineuse comblera un jour tous vos vœux* ..... mais restez toujours libre ..... » Je pris la sorcière au mot; je trouvai ma ville natale

champ de bataille, apparaissait cet artiste distingué, muni de son portefeuille et prenant des notes au crayon, ou dessinant des aspects.... Un jour qu'une bataille décisive était

---

(Châlons-sur-Saône) un village, et parvins, quelques années après, à décider mon père à m'envoyer à Paris achever mon éducation et faire mon droit. A seize ans, j'avais trouvé le moyen d'établir des relations depuis le Marais jusqu'à Versailles. Mon goût pour les beaux arts et pour les lettres se développa rapidement, et me mit en rapport avec les hommes les plus distingués. Madame de Pompadour raconta au roi mon horoscope ; mon étoile m'approcha de Louis XV. Ce monarque avait pris tous les goûts de ses maîtresses. Il était devenu botaniste avec mademoiselle de Romans qui aimait les jardins, et celle qui me protégeait aimait les pierres gravées. Je fus choisi par ce prince pour la conservation de son médailler, et, devenu amoureux de toutes les actrices du Théâtre-Français, j'imaginai d'y donner une comédie, afin d'avoir le droit de m'approcher d'elles. Cette pièce s'appelait *Le bon Père ;* elle fut jouée, et Le Kain disait, le jour de la représentation : « *C'est la comédie de ce jeune auteur couleur de rose, que nos dames ont reçue.* » Bientôt je partis pour Saint-Pétersbourg en qualité de gentilhomme d'ambassade, suivi de l'intérêt de mon souverain qui sut apprécier le courage avec lequel je m'arrachais aux délices de la cour. « L'horoscope se vérifiera, disait Louis XV avec bonté, le jeune Denon ira loin. » Vous voudrez bien me permettre de passer rapidement sur les divers incidens de ma vie, sur ses détails. J'ai voyagé dans toutes les cours de l'Europe, tantôt employé par le gouvernement, tantôt comme amateur. La révolution vint m'avertir à Venise que l'acquisition du Palais de Saint-Marc existait pour moi ; je n'eus que le tems de quitter mes portefeuilles et mes amis, je me réfugiai à Florence, où je trouvai les exilés de Rome. Je crus un moment me rappeler que la nature avait créé la Suisse pour l'hospitalité, et avait creusé ses vallées au centre de l'Europe pour en faire l'asile de toutes les proscriptions politiques. Je m'étais bien trompé, et d'ailleurs la Convention ne permettait pas l'expatriation. Je fus donc obligé de rentrer en France, dans la France malheureuse, terrible et sanglante, pour conserver mon titre de Français ; je revins à Paris, où je me

sur le point de s'engager, Napoléon lui dit : « M. Denon, je pensais à vous. Il y a ici trop de dangers et de brouillard..... Je le sais, vous êtes un intrépide, votre poche est pleine de postérité ; mais dans ce moment-ci, il n'y a point de tableau à faire, ni de médailles à frapper ; ainsi retirez-vous, vous *êtes mien*, je dois vous ménager..... Mieux vaut ma présence ici que la vôtre ; plus tard vous rendrez hom-

---

trouvai sans ressources et sans amis. Une nuit, je fus appelé au comité de Salut-Public pour rendre compte d'un travail (sur les costumes que les Français voulaient adopter), et dont David m'avait chargé. Ce fut là que m'apparut le fameux Robespierre. Un moment je m'épouvantai, mais ma prédiction me revenant à l'esprit, me tranquillisa. Robespierre me fit un accueil favorable, et, charmé de ma conversation *anecdotique*, passa le reste de la nuit à s'entretenir avec moi. Depuis ce moment, je ne laissai pas que d'être embarrassé de mon crédit, et le proconsul périt enfin pour me tirer d'embarras. Les grands événemens se succédèrent, et je passai ainsi au travers de la révolution sans en être atteint. Maintenant, *ma constellation lumineuse a comblé tous mes vœux*. La confiance et l'estime du héros du monde ont réalisé absolument toutes mes espérances ! et c'est ici le complément de bonheur promis par la bohémienne..... J'ai craint de prendre une épouse, mais en général les femmes n'ont pas cessé de m'être favorables..... je mentirais à ma conscience si je répétais avec *Properce* :

..... Sæpe Cupido
Hoje malus esse solet, cui bonus ante fuit (*).

Au contraire, je dirai hardiment avec Sénèque : « *Rarum est, felix, idemque senex* (**). » L'Empereur rit beaucoup de la franchise de M. Denon, et convint avec lui, que, sans être absolument fataliste, on pouvait admettre l'influence des planètes sur la divination ; que, d'ailleurs, les astres ne sont autre chose que la production de l'idée, l'écriture de la pensée du principe, et la signification de ce qui est.....

(*) L'amour maltraite souvent ceux qu'il a le plus favorisés.

(**) Il est rare de trouver un homme heureux et vieux tout à la fois.

mage à la mémoire de *votre ami*, ainsi qu'à celle de ses braves. Mais aujourd'hui le grand peintre d'histoire pourrait succomber avant d'avoir fini de crayonner son tableau. M. Denon fut si vivement touché de la bienveillance de l'Empereur qu'il ne pouvait se la rappeler sans en être ému jusqu'aux larmes. « Aussi, disait-il, je suis choisi par le destin pour soigner chaque jour les intérêts de son bonheur, ainsi que celui de sa gloire. »

(*k*) Page 304. — L'un des premiers jours du mois de décembre 1809, l'Impératrice vint distraire ses chagrins à la Malmaison, et respirer, loin de la cour, l'air de l'indépendance! Déjà les projets de l'Empereur n'étaient plus un mystère pour elle. La politique ombrageuse de cet homme étonnant faisait taire en lui le sentiment de la reconnaissance, et le livrait à toute l'imprévoyance intéressée de son génie audacieux. Joséphine redoutait singulièrement le moment de sa séparation; cette femme admirable était convaincue que le peuple s'obstinerait à regarder l'événement de son divorce, comme le signe certain d'un mauvais présage pour son Empereur. Mais l'épouse de Napoléon n'était point en mesure pour résister à cette attaque; en outre, la plus grande partie des membres composant la famille de Bonaparte, encourageaient l'*heureux César* à conclure sa glorieuse et inutile alliance; et pourtant les uns ainsi que les autres ne pouvaient ignorer que l'opinion publique s'était déjà fortement prononcée en faveur de Joséphine, que le peuple la considérait comme le génie tutélaire et l'étoile du grand homme! mais au moment suprême, le futur gendre de l'empereur d'Autriche crut devoir lui prodiguer les caresses et les éloges. D'ailleurs il fallait obéir.

On préludait sourdement à cette attaque qui semblait à l'avance devoir être désapprouvée des premiers dignitaires de l'empire, porter la terreur au sein des familles, et faire éclater le murmure au milieu de l'armée..... Le secret, jusqu'alors, en avait été religieusement gardé; mais déjà il transpirait dans la capitale!.... Et la surveille du jour mémorable, où devait être prononcé un parjure à la face du ciel, Joséphine eut une conversation très-animée avec l'Empereur, et se trouva très-souffrante.... Seule et délaissée dans son appartement, son cœur se livrait à toute l'amertume des regrets.... Bientôt apparut à ses regards un vénérable vieillard; c'était le doyen du barreau de Paris, le respectable Desrez. A son aspect, Joséphine parut visiblement émue, elle s'arrête et reconnaît un vieil ami. Soudain elle s'écrie : « Eh! quoi! c'est vous? homme bon et généreux,..... je vous revois, mais dans quel moment!..... » Ici les yeux de l'Impératrice se remplirent de larmes..... M. Desrez se contentait de la considérer.... D'un son de voix ému, il lui dit : « Oserais-je vous supplier, madame, de m'accorder aujourd'hui la même confiance dont m'honora madame de Beauharnais? » Alors il garda un respectueux silence..... Mais bientôt il ajoute : « Votre ancien procureur se trouverait heureux d'offrir ses conseils et l'appui de son ministère à la femme sensible et courageuse qui se voit sur le point d'être délaissée..... Je viens pour la servir, et non pas pour la venger..... Tant que l'impératrice Joséphine fut assise sur le trône de France, Desrez n'a sollicité aucun de ses bienfaits. On ne le vit point apparaître sur ce théâtre mouvant et si glissant que l'on nomme la cour; mais aujourd'hui qu'il semble prouvé que le Très-Haut et Très-Puissant Empereur a conçu le projet de répudier sa légitime épouse,

Desrez vient vous consoler et vous instruire que l'acte de divorce que vous signerez se trouvera frappé de nullité; les formalités voulues par la loi ne seront pas remplies.... Nous protesterons contre, nous en appellerons comme d'abus..... On ne franchit pas aussi aisément les délais, que l'on gagne une bataille..... — Non! monsieur, lui répond Joséphine, je ne saurais résister aux volontés de l'Empereur; ces volontés sont manifestes. J'ai promis à cet arbitre de mes destinées de me sacrifier pour le bonheur de la France, et même pour le sien; je tiendrai ma parole. — L'Empereur se perd en vous quittant.... — Malheureusement c'est possible! — Vous auriez grand tort de sanctionner les délits de l'ambition..... *Nihil amas, cùm ingratum amas.* » A peine M. Desrez finissait-il son discours, lorsque le maître suprême arriva à la Malmaison. Il monta sur-le-champ à l'appartement de Joséphine, et sans être annoncé. La présence d'un homme d'âge, vêtu d'un habit noir, s'appuyant sur une canne, le regardant d'un air railleur, fit sur lui une impression défavorable et le déconcerta : « Quel est monsieur? dit-il d'un ton très-brusque à l'Impératrice; vous admettez ici indistinctement tous ceux qui se présentent (1). — Mon ami, reprend Joséphine avec

(1) Lorsqu'on commanda la voiture du sacre, le sellier fit un devis avec le grand écuyer. La voiture étant confectionnée, la dépense s'éleva à 30,000 fr. de plus que les conventions faites. Le sellier réclama en vain durant deux ans, malgré toutes les preuves possibles qu'il pouvait cette somme. Il vint à Fontainebleau pour tâcher de voir Joséphine, et la prier de s'intéresser à lui. On lui en parla, et elle promit de le recevoir le lendemain matin, lorsqu'on la coifferait (moment où elle donnait ces sortes d'audience). Dans le boudoir de sa toilette, communiquait un petit escalier dérobé, dont les marches étaient en bois, de manière qu'il était impossible de le monter ou de le descendre sans

douceur, monsieur est un ami de trente ans, c'est un honnête procureur. — Honnête procureur, répétait l'Empereur, honnête procureur, et que vous veut un honnête procureur? que vient-il solliciter de vous?.... Duroc a-t-il permis l'entrée? » M. Desrez, toujours appuyé sur sa canne, lui dit d'un grand sérieux : « Sire, le doyen de MM. les avoués de la capitale n'a pas cru devoir solliciter d'un grand maréchal du palais, la faveur d'être admis auprès de son auguste cliente..... — Allons, vous êtes un fou, un fanatique du métier ! peut-être même un fauteur de la révolution ! Sortez d'ici, où je vous fais arrêter sur-le-champ!...

---

faire de bruit. Le sellier est introduit par cet escalier (c'était justement le lendemain d'une présentation qui avait déplu à l'Empereur). Pendant qu'il expliquait à Joséphine la perte qu'on lui faisait éprouver injustement, on entendit venir Napoléon. On n'eut que le tems de faire sauver le sellier par cet indiscret escalier. Carlin, le chien de l'Impératrice, voyant un homme fuir, se met à le poursuivre en aboyant; mais cela ne s'était point fait assez promptement pour qu'il n'entendît pas monter très-vite. Le pauvre sellier, effrayé du bruit qu'il faisait lui-même, s'arrêta à moitié chemin avec Carlin, les portes étant fermées de toutes parts. Mais le chien, aboyeur de sa nature, gromelait toujours sourdement. Napoléon, en entrant, regarda tout le monde assez sévèrement, et dit : « Quel est l'homme caché dans l'escalier, et qui s'est enfui lorsque je suis entré? » Joséphine répondit : « Ce n'est personne. — Mais Carlin l'a poursuivi et lui tient compagnie, car je l'entends grogner. » Ici quelque altération parut sur les figures. Comme il s'adressait à tout le monde, et que personne ne répondait, il va droit à l'escalier, ouvre la porte, trouve le sellier tout tremblant de frayeur et dans un état impossible à décrire..... « Qui êtes-vous? qui est-ce que vous demandez? — Je suis un tel, sellier de Votre Majesté, et je venais réclamer la bonté de l'Impératrice. — Pourquoi? » Le sellier enhardi explique le motif de sa réclamation, remet sa pétition à l'Empereur, qui lui dit : « Je verrai cela. » Napoléon revint près de Joséphine, d'un air calme, en lui disant : « Cet homme a raison, si sa demande est juste. » On pense bien que l'Impératrice y mit beaucoup d'intérêt, et le sellier fut payé.

— Sire, un moment, voulez-vous bien me permettre de vous déclarer que ma conscience m'a imposé le devoir de me présenter aux yeux de l'Impératrice; vous me voyez intrépide à mon poste! Un vieillard tel que moi se rit des grandeurs et des vanités du siècle, il n'a besoin que de se rappeler ses œuvres, il ne veut rien solliciter des grands, et surtout il est loin de s'effrayer du courroux de Votre Majesté. Je suis Desrez, sans peur et sans reproche. Je venais ici réclamer d'anciens droits, faire valoir d'anciens services; je ne demandais qu'un souvenir, et déjà l'Impératrice semblait assez disposée à me l'accorder. La présence de Votre Majesté va sans doute paralyser ses intentions..... » L'Empereur ne cessait de considérer ce curieux personnage qui se permettait de parler ainsi. Il s'en approcha pour le regarder de plus près.... Alors, Joséphine crut devoir ajouter : « Aux époques les plus difficiles de ma vie, ce loyal et digne procureur est venu à mon aide; il fut pour moi un mentor pendant le cours de mon instance avec M. de Beauharnais, il fut pour moi une providence à l'époque de la révolution et pendant le cours de mon veuvage. Aujourd'hui c'est un ange; cet ange vient m'éclairer, me guider, pleurer avec moi..... » Ici Napoléon s'attendrit et dit à M. Desrez : « Honnête homme, vous avez illustré le barreau! vous honorerez de même la haute magistrature!..... Je promets à l'Impératrice de vous accorder la nomination qui pourrait vous être la plus agréable. » Ici le vieillard sourit et s'inclina. Il se contenta de réciter cette sentence de Plaute :

Sapiens ipse fingit fortunam (1).

Et se retira aussitôt (2).

---

(1) Le sage est lui-même l'artisan de sa fortune.

(2) Ce digne et respectable doyen de MM. les avoués, cet honnête

(*l*) Page 304. — **L'une des femmes qui excitèrent le plus vivement la jalousie de Joséphine, fut une charmante personne qui, durant quelque tems, lui fut attachée en qualité de lectrice. Mademoiselle Guil***, douée d'un esprit supérieur et d'une sensibilité vive, était fort instruite, et joignait à ces dons précieux une figure agréable. La voir et l'aimer fut l'ouvrage d'un moment pour Napoléon, aussi ne tarda-t-il pas à s'expliquer; il fut sévèrement éconduit. (La cour était alors au château de Marrac (1).) Mais**

M. Desrez est décédé à Paris, en janvier 1826. Son neveu (portant le même nom) doit avoir hérité d'une très-belle collection de lettres autographes de l'impératrice Joséphine, écrites à son oncle. Ces lettres seraient du plus grand prix aux yeux d'un amateur.

(Noté de l'Editeur.)

(1) La cour de Napoléon était alors réunie au château de Marrac, près Bayonne. On avait préparé, dans cette ville, les appartemens du palais du gouverneur pour y recevoir les princes d'Espagne.

Joséphine connaissait à l'avance toute la pensée de Napoléon sur l'auguste famille; elle la désapprouvait hautement. Une scène d'éclat eut lieu entre les époux le jour où elle fut contrainte d'aller au devant de ces nobles personnages. Elle les reçut avec cette grâce touchante et cette amabilité qui lui était personnelle. Elle dit, le soir même, à Napoléon : « Mon ami, ce grand spectacle des destinées humaines m'a fait mal; il y a, dans l'ensemble de ce drame sans exemple, de quoi dégoûter à jamais de la politique et de l'ambition. Tu les trompes tous. Le vieux roi te regarde comme un frère dévoué aux intérêts de sa monarchie: Ferdinand VII voit en toi un ange conciliateur; ton éloquence et ton air persuasif les transportent tous d'admiration... Ce sont des automates dirigés par un ressort secret dont toi seul as la clef..... Tu es l'ennemi acharné, sur le point de déchirer leur malheureuse patrie; tu contribues secrètement à les animer les uns contre les autres, et tu es le chef de l'entreprise contre l'Espagne. Ici, tu joues le rôle de médiateur, de pacificateur! Ton plan est dressé : le fils et le père seront tes dupes..... tu es à leurs yeux l'Hercule de la fable pour les belles actions..... on

Joséphine qui soupçonnait un mystère, l'épia, et finit par le surprendre aux pieds de mademoiselle Guil***. Elle semblait lui résister : « Venez, madame, dit-elle à l'Impératrice en l'apercevant, votre présence rappellera sans doute à votre époux que l'empereur Napoléon doit aux peuples soumis à ses lois des exemples de vertu et surtout des exemples de sagesse. » Napoléon demeura confus. Joséphine fit partir sur-le-champ sa lectrice, elle la fit accompagner par une de ses femmes (madame Fourneau.) A la vérité elle ne cessa depuis de donner, à mademoiselle Guil***, des marques d'une bienveillance toute particulière. Pour Napoléon, il ne put jamais lui pardonner d'avoir fait connaître à l'Impératrice la nature de ses projets : « C'est une petite sotte, disait-il ; je voulais l'éprouver. » Quand il apprit le mariage de mademoiselle Guil***. « Tant mieux, dit-il, je ferai aller son mari si loin, qu'elle sera trop heureuse de venir s'humilier devant moi pour obtenir son retour en France. Alors la belle s'humanisera, gémira, pleurera : je demeurerai inflexible. En se prosternant à mes pieds, elle me vengera d'avoir été assez faible pour m'être mis aux siens. » Tel était Napoléon ; selon lui rien ne devait lui résister. Cependant il estimait les personnes assez courageuses pour lui tenir tête. « Je compte sur de telles gens, disait-il, je saurai les trouver dans l'occasion, et leur caractère ne peut jamais

---

l'attribue tout le bien qui se fait en Europe! mais on finira peut-être par croire un peu plus tard que Bonaparte est le fléau des rois, et ces mêmes rois, à l'aide de tant de mains réunies, creusaient sous pieds de l'invincible Empereur l'abîme où il se promettait bien de les engloutir tous.... La prédiction de Joséphine s'est complétement réalisée.... »

changer. » Quant à mademoiselle Guil*** il l'a revue plusieurs fois, même avec un sentiment de plaisir ; mais Joséphine l'écarta sans cesse de la cour et se chargeait elle-même de toutes les demandes qu'elle pouvait former, dans la crainte, où elle était sans cesse, que Napoléon ne cherchât de nouveau à se rattacher à sa personne.

Les myrtes et les lauriers sont pour les vivans ; mais toi, infortunée Guil***, tu n'es qu'une ombre fugitive et légère. Cette ombre est réunie à celle de tes amis..... C'était une couronne de cyprès qu'il aurait dû plutôt lui préparer..... Pauvres humains !.....

(*m*) Page 304. — « L'impératrice Joséphine n'avait jamais été éblouie, jusqu'à un certain point, par l'éclat de tant de couronnes : éminemment douée des qualités les plus rares du cœur, elle avait conservé une bonté inaltérable, une bienveillance active, et une politesse exquise pour tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Sa grâce et sa douceur, dans les premiers tems du consulat et de l'empire, avaient adouci le caractère impétueux de Napoléon, et, sous ce rapport seul, elle avait acquis des droits éternels à la reconnaissance de la France (1). Son

(1) La fortune de Napoléon déclina visiblement depuis son divorce ; son étoile n'en imposait plus à ses généraux, la plupart d'entre eux murmuraient sourdement. On attribue généralement l'incendie de la salle de bal de l'hôtel du prince de Schwartzemberg à l'influence des mauvais génies ; la guerre de Russie aux calculs de l'Autriche ; la conspiration de Mallet à de sourdes intrigues pour opérer le renversement du gouvernement impérial, et l'entrée des étrangers en France au mécontentement général et à la lassitude des citoyens... « Si Joséphine eût encore régné, disait le peuple bénévole en murmurant, Napoléon eût fait la loi ; il eût enchaîné à son char, à l'exemple de Louis XIV,

obligeance appartenait à tous les malheureux, et jamais avant de les secourir, elle ne consulta l'opinion politique de ceux qui en étaient l'objet : « J'ai eu (nous dit M. de Bausset dans ses curieux Mémoires), j'ai eu quelquefois le bonheur d'être choisi par elle pour porter des secours à des émigrés, dont elle avait connu la détresse et l'infortune ; mais ses bienfaits s'écoulaient par tant de canaux, qu'il serait impossible d'avoir une idée juste du bien qu'elle dispensait d'une main aussi libérale.

» Toutefois cette grande bonté n'était pas le seul trait dominant de son caractère ; dans l'occasion, ce caractère était ferme et élevé. Elle descendit, sans tomber, du premier trône du monde, et présenta à l'Europe étonnée le spectacle inconnu d'un dévouement sans ostentation, et d'un oubli de soi-même le plus noble et le plus pur. Jamais aussi elle ne fut entourée de plus d'hommages et de respects que lorsque, satisfaite d'avoir fait volontairement le sacrifice le plus pénible, elle vint se retirer sous les ombrages de la Malmaison. »

(Portrait de l'impératrice Joséphine, par M. L.-F.-J. de Bausset (1), ancien préfet du palais impérial.)

---

les quatre nations..... Mais du moment où Bonaparte délaissa Joséphine, son bonheur fut détruit, sa ruine certaine, et la gloire de la France voilée durant plusieurs lustres..... »

(1) M. de Bausset est hors de cette atmosphère dangereuse, où l'intérêt personnel fait éclore tant de prétentions injustes et chimériques. Aussi, en parlant de Napoléon et de Joséphine, a-t-il conservé ce ton de vérité qui peut leur concilier à l'un et à l'autre l'estime et la considération de ceux pour qui la reconnaissance n'est point un vain mot ; de ceux qui sont loin de devenir les trompettes mensongères de l'ingratitude, ou les échos du fanatisme... Honneur donc à M. de Bausset

(*n*) Page 307. — C'est de Joséphine que ma faible voix essaye aujourd'hui de rappeler la mémoire, et la vérité n'aura point à rougir des justes éloges qui se mêleront à mon récit. J'osai, dans mes Souvenirs de 1814, retracer les vertus de cette femme que la fortune rendit si célèbre dans un moment où elle paraissait universellement oubliée. Je viens de nouveau reporter ceux qui prendront la peine de me lire, à l'époque douloureuse où le ciel nous la ravit (1). Ah! puissent-ils m'aider à jeter quelques fleurs sur la tombe d'une mortelle regrettée avec tant de raison de tous ceux qui l'ont assez connue pour apprécier les rares qualités que la nature lui avait départies!.....

Pourquoi faut-il que nous mêlions des larmes au plaisir de l'admiration? Hé! pourquoi la mort n'aurait-elle pas des droits à nos louanges? La carrière de Joséphine fut trop bornée; le ciel qui lui avait prodigué tous ses dons, voulut en limiter la jouissance avec trop de rigueur. Depuis l'altération survenue dans la fortune de son époux, une inquiétude secrète semblait l'avertir continuellement de sa fin prochaine et fixer le terme de ses jours à l'âge où l'espèce humaine jouit de toute l'énergie de la maturité et de l'expérience. Les germes du trépas qui se développèrent si rapidement dans son sein, ne purent affaiblir son courage; plus elle sentait approcher le terme de sa vie mortelle,

---

pour sa belle et généreuse conduite! Honneur à cet historien impartial qui n'a rien omis et n'a rien oublié..... (Note de l'Editeur.)

(1) Anniversaire de la mort de l'impératrice Joséphine (décédée à la Malmaison, le 29 mai 1814), avec cette épigraphe :

Il n'est donc plus cet ange tutélaire
Qui veillait sur la France, et fut son ornement
Il n'est donc plus! il a quitté la terre;
Mais dans nos cœurs il laisse un monument

plus elle se hâtait de marquer la fin de sa carrière par des actions dignes de la noblesse qui était innée dans son excellent cœur. Ses dernières paroles exprimèrent ses vœux pour le bonheur de la France. Son dernier instant fut signalé par un bienfait.

O Joséphine ! une femme telle que toi ne pouvait être formée que par la nature dans toute sa pureté : ton organisation privilégiée fut entièrement son ouvrage. C'est de la nature que tu reçus cette sensibilité prompte où se réfléchissent tous les objets qui l'ont frappée ; ce tact délicat, ces vues justes et fines, ce sentiment des convenances, ce goût exquis qui semble être au génie ce que la raison est à l'instinct, s'il est vrai, toutefois, que l'instinct soit plus souvent le mobile de nos actions, que la raison n'en est le guide.

Ombre auguste !..... Ah ! sans doute, il faudrait une plume plus exercée que la mienne pour retracer tes actions grandes et généreuses..... Venez donc à mon aide, ô vous tous qui avez participé à ses bienfaits ! Venez à mon aide, ô vous qui, comme moi, avez été à portée de l'observer et de la juger ! Ah ! répétez avec l'accent de la douleur et de la vérité : Joséphine vécut à une époque et au milieu d'une nation où tout était entraîné par l'enthousiasme ; elle eut le bonheur, dans sa marche tranquille et franche, d'être constamment guidée par la raison ; placée sur un théâtre où l'on provoque les regards, où l'on brigue à l'envi la prééminence, elle attend qu'on l'appelle à la place que le destin lui réservait, et l'occupe avec cette modestie naturelle qui déconcerte l'indiscrète et jalouse rivalité.

Les destinées de la France appelèrent son époux à la tête de nos armées. Il y fut remarqué dès ses premiers pas : souvent elle partagea ses nobles fatigues, et eut même mo-

dérer les élans de ce caractère belliqueux..... Aussi l'enthousiasme était-il universel parmi les militaires de tous les grades, quand Joséphine suivait Napoléon. La générosité de ses sentimens et la bonté de son ame lui élevaient des autels dans tous les cœurs.

« Hélas! disait-elle souvent à l'éditeur de ces Mémoires, quand la guerre est nécessaire et légitime, elle n'en est pas moins déplorable. »

Aussi s'informait-elle, auprès des généraux, si les paysans n'étaient point foulés par les soldats; elle les conjurait de contenir les uns et de protéger les autres. L'amour et la reconnaissance de tous étaient les seules richesses qu'elle parût jalouse de posséder.

Les sentimens qu'elle inspirait étaient un véritable culte de la part de tous ceux qui en étaient pénétrés. Son étude constante était d'employer utilement son crédit sur l'esprit de son époux : fallait-il appuyer une prétention raisonnable, faire connaître un mérite caché, obtenir une grâce douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité devenue suspecte, faire valoir un service rendu, atténuer une faute pour la rendre pardonnable, donner un avis salutaire; elle était toujours prête à solliciter la justice, l'attention ou la bienveillance de son époux : semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent et fécondent les terres stériles qu'ils traversent dans leur cours avant de porter à l'Océan leur tribut accoutumé.

Elle possédait surtout le talent de doubler le prix du bienfait par la grâce admirable qu'elle mettait à le distribuer. Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables et aux talens qui les inspirent; tels étaient ceux de Joséphine.

Oh! si nous pouvions évoquer les ombres de la tombe où plus d'une génération demeure à jamais ensevelie, ce serait à elle, à Joséphine, qu'il conviendrait de prendre la parole, et de tracer, d'après elle-même, le portrait de la meilleure des femmes.

L'ame de Joséphine était tendre, expansive et noble comme sa physionomie.

Son cœur généreux ne cherchait point la célébrité; obliger était sa passion dominante; et, pour la satisfaire, il ne lui fallait pas de témoins; elle n'avait besoin que du mouvement naturel de ce cœur, toujours disposé à produire, non pas seulement des actes de bienfaisance, mais encore à répandre son influence salutaire sur toutes les actions de sa vie.

Sa sensibilité l'obligeait sans cesse à s'épancher dans le sein de ses amis; elle était naturellement aimante; et comme elle partageait avec vivacité les peines et les plaisirs des autres, elle éprouvait aussi le même besoin de communication réciproque.

Elle dédaignait les subterfuges de la dissimulation; mais elle savait user à propos de tous ces ménagemens délicats qui prennent leur source dans la bonté. Sa franchise ne consistait pas à se confier imprudemment et au hasard, mais à ne dire qu'avec mesure ce qu'elle pensait. Quelquefois il lui arrivait de promettre ce qu'elle n'était pas toujours très-certaine d'obtenir; mais sa bonté naturelle ne pouvait rien refuser.

Le bonheur de soulager les hautes infortunes fut le plus réel qu'elle goûta dans la vie. Elle savait qu'on a besoin d'intercession à la cour, où l'on méprise ceux que la fortune a délaissés; où l'inexorable envie attaque les puissans;

où nulle pitié n'environne les faibles ; où l'on croit, en un mot, faire grâce aux infortunés, quand on modère leur oppression.....

Souvent elle eut des sujets, souvent elle eut des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avait faites ; toujours elle sacrifia ses ressentimens, et ne voulut jamais nuire, pas même à ceux qu'elle pouvait croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Et comment aurait-elle voulu nuire, celle dont le caractère était identifié avec la bienfaisance, et qui, pour me servir des termes d'un célèbre Romain (1), *ne paraissait pas tant une simple mortelle qu'une divinité favorable à tous les malheureux ?*

O vous ! habitans des cités, qui courez en vain après la chimère du bonheur, vous espérez le trouver dans vos cercles brillans, et méprisez les douces et paisibles jouissances ; venez quelques instans à la Malmaison ; venez respirer dans un lieu dont faisait ses délices une femme, qui, après avoir été l'admiration de l'Europe par ses rares qualités, reçut dans ce lieu même, et au moment où tous les prestiges de la grandeur étaient évanouis pour elle, reçut, dis-je, les hommages sincères des plus illustres souverains de toute l'Europe.

Elle vivait agréablement dans cette riante solitude qu'elle s'était plue à créer, à embellir ; tous les états concoururent à ce projet : aimant la botanique, elle réunit dans ses jardins les plantes exotiques les plus rares ; sa galerie de tableaux renfermait les chefs-d'œuvre des grands maîtres.... Une ménagerie d'animaux, presque inconnus en Europe,

(1) Val. Max. ; lib. IV, cap. 8.

attirait tous les regards..... Mille oiseaux divers flattaient agréablement l'oreille par leurs chants mélodieux..... Les prairies émaillées, les eaux limpides et jaillissantes faisaient douter si ce lieu était réellement enchanté, tandis qu'il n'était que la merveille de l'art, érigée sur un terrain bas et marécageux.

C'est là qu'elle a passé les jours qui se sont écoulés depuis son abandon; c'est là que journellement et à toute heure elle recevait les bénédictions de la veuve et de l'orphelin; c'est là que, rentrée dans une sphère retrecie, elle a retrouvé des amis. *Oui, des amis : les grands en ont si peu!*.....

O amitié! charme des grandes ames, toi qui seule justifies à nos yeux la divinité, des malheurs qui accablent l'espèce humaine! « céleste amitié, s'écriait Joséphine, c'est en moi-même que j'osai t'aimer! Si j'ai quelquefois ressenti la vivacité de tes vœux, c'est que je retrouvais dans l'esprit des êtres qui m'étaient chers, la copie de mon cœur, et jusque dans leurs défauts, l'excuse de mes défauts... »

Dans sa retraite, elle fut continuellement environnée d'une foule de curieux empressée à saisir les nuances de ses moindres pensées; jamais il ne lui échappa une plainte. Comme Esther, elle gémit plus d'une fois sur sa grandeur importune..... Elle disait confidentiellement à l'éditeur de ces Mémoires : « J'ai fait à mon époux le plus pénible des sacrifices..... Ah! puisse-t-il être heureux!.... »

Elle supporta ce changement de fortune avec calme et résignation : son courage, dans cette douloureuse circonstance, fut vraiment héroïque!.... Tous les Français l'admirèrent; mais son cœur, ce cœur si bon et si sensible, en demeura jusqu'au dernier moment douloureusement affecté.

Elle partagea bien sincèrement les peines de celui qu'elle

aimait : sa belle ame en fut troublée..... « Si tout le monde l'abandonne et l'oublie, disait-elle, moi seule je le suivrai.... et l'île d'Elbe deviendra mon tombeau (1)..... » Depuis ce tems, le coup fatal était déjà porté.... Il est des plaies que rien ne peut cicatriser, et celles du cœur ne sont malheureusement que trop souvent incurables.....

On assure qu'en quittant la vie elle versa quelques larmes. Eh! qui pouvait les faire répandre..... si ce n'est l'amitié..... et de douloureux ressouvenirs?..... La fin de Joséphine ne rappelle que trop justement ces paroles de Bossuet :

« *La grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur.* »

Le bruit de sa mort fut un deuil universel : chacun la regretta et donna l'essor à ses pensées. Il est un tems où l'on se rappelle les bonnes et les mauvaises qualités de

---

(1) MADEMOISELLE,

J'avais bien compris que ce serait le quinze du mois que vous me feriez le plaisir de venir à la Malmaison. *Je vous ai annoncée à l'Impératrice, qui m'a dit qu'elle serait bien aise de vous voir.* Je vous attendrai de demain en huit, car je ne retournerai à Paris que lundi. Je vous prie, Mademoiselle, d'être assurée de mes sentimens les plus distingués.

F. FOURNEAU.

Malmaison, ce 7 mai 1814.

A MADEMOISELLE LE NORMAND, rue de Tournon, n° 5, Faubourg Saint-Germain. Paris.

Timbre de la poste, 9 mai 1814.

Depuis son divorce, l'Impératrice me faisait écrire par l'une de ses femmes, pour éviter de nouvelles tracasseries de la police secrète..... On voit par la date de cette lettre, que jusqu'à son dernier jour, cette femme excellente ne cessa de veiller sur son époux, car le but de ma visite était pour me consulter sur le résultat du voyage qu'elle projettait à l'île d'Elbe..... L'empereur Alexandre semblait s'y opposer. ...

ceux qui meurent, et où chacun, retraçant dans son es
les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre, sel
ses passions, fait leur épitaphe à sa manière; mais que
regrets sincères! que d'éloges non suspects! que de tem
gnages publics d'estime et de reconnaissance, furent d
nés à Joséphine! que ceux dont elle avait pu exaucer
vœux ou accueillir les plaintes, offrent donc, pour elle,
tous côtés le sacrifice de leurs larmes et l'onction de le
prières! Il me semble entendre encore les habitans
ces campagnes s'écrier, avec l'accent du désespoir: N
avons tout perdu; notre bonne mère, hélas! nous a qui
pour toujours!.....

Un vieillard presque octogénaire, pénétré de la dou
la plus profonde, répétait:

« Pourquoi refuserais-je maintenant de descendre dans
sile où repose la cendre des morts? Non, mon cœur s'éla
au milieu des tombeaux, et j'envie le trépas depuis q
Joséphine n'est plus: elle n'est plus celle qui soutenait
triste famille; elle n'est plus celle qui m'a rendu a
enfans, à ma patrie..... A qui désormais porterai-je
vœux supplians!..... Qui me défendra contre mes en
mis!.... Larmes cruelles! à mesure qu'elles coulent
semblent renouveler et alimenter ma douleur. Ah! v
tous répandre des pleurs sur son urne. »

Dans l'étroite enceinte d'un sépulcre gît un cœur
embrassait la vaste étendue des terres et des mers; com
d'infortunés doivent encore, après même qu'elle n'est p
la vie à ses larmes.....

Pleurons, pleurons, Joséphine n'est plus..... Ell
quitté pour toujours cette terre de douleur, avec une
moire sans reproche;... et pourtant il n'en est guère pa
nous *qui ne voudraient pouvoir arracher un feuillet de*

vie. Du sein des funestes et si fragiles grandeurs, elle s'est vue précipiter, comme la foudre, dans la nuit éternelle.... *Sic transit gloria mundi*.....

....

.....

Ames sensibles, et presque toujours si malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotions et d'attendrissement, venez..... venez..... à Ruel,..... venez y contempler les restes de celle qui naguère mérita nos respects!

Tombeau étroit, dernière demeure des dieux de la terre, combien n'abaisses-tu pas leur orgueil! Vain mortel, soulève cette pierre!

Ici gît une femme qui, dans ses beaux jours, excita peut-être ton envie; tous les vains prestiges de la grandeur sont évanouis pour elle; il ne lui reste maintenant que ses œuvres..... Son corps, aussi froid que le marbre qui la couvre, est la proie de la mort..... Sa réputation seule lui a survécu.

Heureux celui pour qui les habitans des cieux chantent un cantique de joie à l'heure de son passage en l'autre vie! En vain l'affreuse terreur voudrait secouer son hideux flambeau autour de lui; en vain la faible amitié arrose son lit de larmes amères, comme si elle croyait pouvoir ainsi le rappeler à la vie..... Le sage ferme tranquillement les yeux, et son ame monte au ciel, comme la flamme la plus pure.

Ainsi retourne dans le sein de son Dieu, celle de la douce Joséphine : l'instant de son passage à une vie meilleure fut célébré par des chants immortels; et une troupe d'anges, saisissant son ame, aussi pure que la lumière céleste, l'accompagne en triomphe dans les cieux.

Ah! puisses-tu, femme si universellement regrettée,

communiquer encore avec les mortels (1)! Puisse ombre veiller constamment sur les destinées de la Fra et porter nos vœux au suprême arbitre de ce vaste univ pour que la paix, cette fille du ciel, vienne enfin ha parmi nous!..... pour que notre belle patrie ne soit désormais teinte du sang de ses enfans!.... Ah! puisse core ton heureuse étoile guider tous les partis!..... Ang bonté, de générosité, fais que par ton heureuse influ tous les Français ne forment plus qu'une famille!.... grand miracle t'est peut-être réservé....

O Joséphine! il y a long-tems que ton éloge était mon cœur..... C'est une admiration vraie et sentie qui mène, non pas au pied de ta statue (car tu n'en a encore), mais sur ta tombe, où j'ose apporter à tes dres des hommages qu'une autre main, peut-être, de te présenter (2)....

---

(1) Anniversaire de la mort de l'impératrice Joséphine. 29 mai pag. 19.

(2) La journée du 29 mai 1815 rappelait aux amis de la bi sante Joséphine, de douloureux et pénibles souvenirs. C'était l versaire de sa mort, et déjà cette femme étonnante était oubli le ciseau de Phidias ne lui avait élevé un monument funèb la plume de Clio n'avait retracé quelques-unes de ses actions sonnelles et politiques. Une simple commémoration religieuse fi ferte à ses mânes; et celle qui dans ses beaux jours protégea les sci et encouragea les arts, ne reçut alors que de stériles regrets..... froides dépouilles restent ignorées dans les caveaux de l'église de R mais les bienfaits qu'elle a journellement répandus dans ces cœ parlent plus haut que les louanges pompeuses et souvent insin de quelques ames vénales..... Ainsi, me disais-je, toi seule au courage de jeter quelques fleurs sur la tombe de celle dont l'incro élévation fut le chef-d'œuvre de l'inconstante fortune.

Je fis remettre à madame la duchesse de Saint-Leu, ce faible h

mage à la mémoire de celle que nous regrettons tous. Je lui écrivis la lettre suivante :

« MADAME,

C'est à la fille chérie d'une princesse si justement regrettée, que j'offre aujourd'hui un faible ouvrage ; puisse-t-elle agréer avec bienveillance cet hommage sincère et respectueux envers celle qui daigna, dans ses jours de prospérité, m'honorer d'une confiance particulière !... Puisse, la douce et bienfaisante Hortense, parcourir avec quelque intérêt cet opuscule où je retrace les vertus d'une mère adorée, qui revivent en elle ! J'ose rappeler à tous ceux qui chérissaient Joséphine, que c'est demain, 29 mai, l'anniversaire du jour où l'ange de la mort nous a enlevé cette femme inappréciable. Vous nous restez, Madame, pour nous consoler tous. Ah ! puisse votre bonheur être éternellement sans nuages !..... puisse la digne émule de celle qui nous montra tant de générosité, ne connaître désormais que les roses de la vie..... C'est le vœu le plus ardent de celle qui n'a cessé, jusqu'à ce jour, d'en former pour votre bonheur inaltérable.

Je suis, avec respect, etc. »

On m'a rapporté que Napoléon resta terrifié en lisant mon ouvrage. (Il lui fut montré par la fille bien-aimée de Joséphine.) Dans le premier mouvement de sa colère, il jeta sur son bureau la brochure, en disant comme Louis XIV au sujet de la veuve Scarron : « *J'entendrai donc toujours parler de cette femme-là ?* que me veut-elle, que cherche-t-elle ? je la croyais exilée.... » Cependant, il reprend l'écrit, le relit à diverses fois, en s'arrêtant particulièrement sur deux passages, et finit par dire devant plusieurs personnes, en parlant de moi : « Elle est la seule qui invoque la paix, et qui m'ait fait connaître bien réellement la perte que j'ai faite. » On remarqua qu'il fut durant quelques heures triste et même contraint.

(Note de l'Éditeur de ces Mémoires.)

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. Ier..... 5
II..... 24
III..... 44
IV..... 73
V..... 106
VI..... 139
VII..... 176
VIII..... 201
IX..... 221
X..... 245
XI..... 277
NOTES..... 312

FIN DE LA TABLE.

On remarque, dans le 1er volume de cet ouvrage, deux transpositions de chiffres, indiquant les chapitres XI au lieu de IX, XII au lieu de X. Pages 159, 164, 181 et 192, *comtesse de Montesson*, lisez *marquise*. 2e et 3e volumes, le titre de *chambellan* est parfois substitué à celui de *grand-électeur*, etc., etc. Ces taches légères en typographie dispensent l'auteur-éditeur d'un Errata obligé! D'ailleurs il est très-rare que le lecteur vienne y puiser sa parfaite conviction; car déjà il a remarqué à l'avance les omissions importantes, les fautes de langage, etc., etc. Ainsi donc, aux yeux de gens instruits et minutieux, le plus savant Errata ne réforme rien.....

OUVRAGES DE Mlle M. A. LENORMAND.

LES SOUVENIRS PROPHÉTIQUES;

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT de l'Impératrice Joséphine;

LA SIBYLLE AU TOMBEAU de Louis XVI;

LES ORACLES SIBYLLINS;

LA SIBYLLE AU CONGRÈS d'Aix-la-Chapelle, suivi d'un coup d'œil sur celui de Carlsbad;

SOUVENIRS DE LA BELGIQUE ou le procès mémorable;

L'ANGE PROTECTEUR DE LA FRANCE au tombeau de Louis XVI;

L'OMBRE DE CATHERINE II au tombeau d'Alexandre Ier.

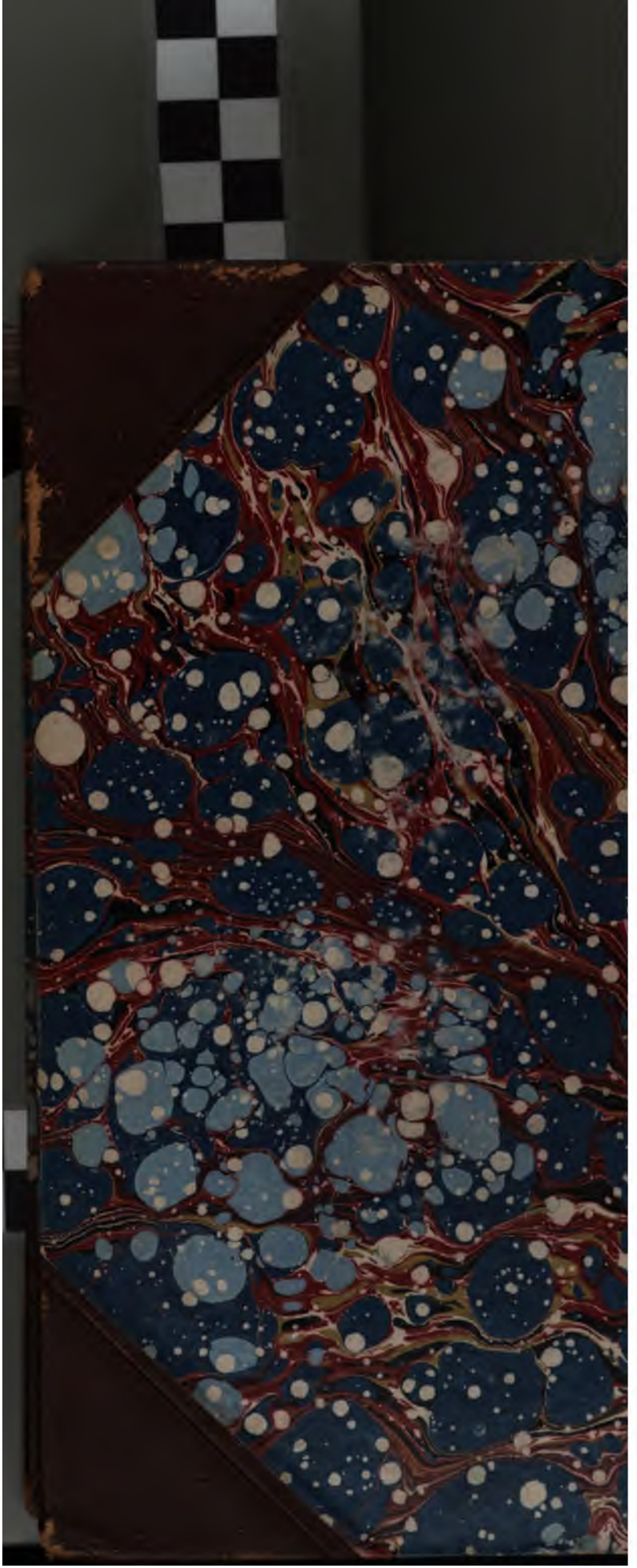
SOUS PRESSE.

Deuxième livraison de l'Album.

ANECDOTES HISTORIQUES, POLITIQUES, etc., sur la reine d'Angleterre (Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick), précédées de notices secrètes sur la princesse Charlotte d'Angleterre, épouse de S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg (Léopold), 2 vol. in-8°, figures.

Troisième livraison de l'Album.

CORRESPONDANCE PRIVÉE ET POLITIQUE de la princesse Louise-Wilhelmine de Prusse, ou les infortunes d'une grande reine, 2 vol. in-8°, 4 gravures, portrait, *fac simile*.

On continue de souscrire à l'Album de Mlle Le Normand, chez l'auteur éditeur, libraire, rue de Tournon, N° 5, F.-S.-Germain, et MM. les principaux libraires de Paris et de l'étranger.

3 2044 050 538 198